This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

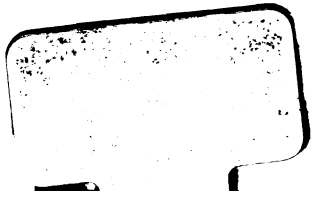
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

82 a 18



MÉMOIRES

DU VÉNITIEN

J. CASANOVA

DE SEINGALT,

EXTRAITS DE SES MANUSCRITS ORIGINAUX ;

PUBLIÉS EN ALLEMAGNE,

ET

TRADUITS

PAR M. AUBERT DE VITRY,

Traducteur des Mémoires de Goëthe, etc.

TOME TREIZIEME.

PARIS,

TOURNACHON-MOLIN, LIBRAIRE,

RUE DU PONT-DE-LODI, N° 5.

1829.

OXFORD

MÉMOIRES
DE CASANOVA.

CHAPITRE PREMIER.

Les eaux de Spa. — Difficulté de me loger. — Je m'établis chez un chapelier. — Sa nièce Merci. — Rudesse de cette belle. — Mon retour à Paris. — Aventure avec un neveu de madame d'Urfé. — Lettre de cachet qui me bannit de Paris et du royaume. — Mon départ pour l'Espagne.

Tous me témoignèrent la plus grande joie de me revoir; je n'en éprouvai pas moins qu'eux de pouvoir me retrouver en bonne compagnie. On se disposait à se rendre à Spa, où il n'y avait déjà presque plus de place. Je vis même plusieurs personnes de ma connaissance qui en revenaient, faute d'avoir pu s'y loger. La princesse et les

personnes qui l'accompagnaient avaient loué leurs logemens d'avance, ce qui fit qu'en arrivant à Spa, je me trouvai seul sur le pavé. Je pris toutefois la parti de parcourir toute la ville, il ne me fallait qu'un petit réduit, et j'espérais bien en trouver un en le cherchant. J'entrai, avant tout, chez un chapelier pour acheter un chapeau; j'avais perdu le mien en route. J'exprimai à la femme du marchand l'embarras dans lequel je me trouvais. Elle y prit part, regarda son mari, lui dit quelques mots vallons, et m'offrit enfin sa chambre, mais pour quelques jours seulement, parce qu'elle et son mari seraient obligés, pendant ce tems, de coucher dans la boutique. Mais que, quant à mes domestiques, elle n'avait pas la moindre place à leur donner.

— Je n'ai pas de domestiques avec moi, lui répondis-je. — Tant mieux, alors faites apporter vos effets. — Mais ma voiture? — Je m'en charge; soyez sans inquiétude, elle sera en sûreté. — De combien vous serai-je redevable? — Vous ne me devrez rien pour

cela, non plus que pour manger avec nous, si vous voulez, sans cependant vous attendre à trouver ici une table somptueuse.

J'acceptai tout, de manière à leur prouver qu'ils avaient affaire à un galant homme. Je montai ensuite un petit escalier, au haut duquel je trouvai une chambre et un petit cabinet. Le lit était excellent. La femme du chapelier descendit tout ce dont elle avait besoin, et qui n'aurait pu que me gêner. Je lui demandai pourquoi elle ne couchait pas plutôt dans le cabinet que dans la boutique, où elle ne pourrait être que très-mal à l'aise. Elle me répondit qu'ils craignaient de me gêner, tandis que leur nièce me causerait beaucoup moins d'embarras qu'eux deux.

Au mot de nièce, j'ouvris les oreilles, sans cependant laisser entrevoir ma surprise. Le cabinet n'avait pas de porte. C'était un trou sans fenêtre, recevant le jour de la chambre même, et qui n'était pas plus long ni plus large que le lit qu'il renfermait. Je dois faire observer que la femme du chapelier était laide à faire peur. Il me parais-

sait impossible que la nièce le fût davantage ; cependant, me disais-je, il faut qu'elle soit à l'abri de toute tentative, puisqu'on expose ainsi sa vertu aux attaques du premier venu. Quoiqu'il pût en être, je trouvai tout très-bien, me gardant bien de faire aucune question sur la nièce, de peur de mauvaise interprétation. Je sortis bientôt après, en annonçant à mon hôtesse que je ne rentrerais pas avant la nuit.

J'allai chez la princesse qui m'avait invité à souper. De retour à mon logis je me couchai, sans seulement faire attention à la nièce qui dormait déjà. Sa laide tante me servit, et me dit de ne point prendre avec moi de domestique pendant tout le tems que je resterais chez elle ; car c'étaient tous des fripons.

Le lendemain lorsque je me levai, la nièce était déjà descendue. Je dis en sortant, à mes hôtes, que je dînerais avec eux. Je ne pus encore voir la nièce ; elle était occupée à porter des chapeaux en ville. A la promenade du matin, je fis la connaissance de quelqu'un qui me nomma par leur nom toutes les beautés que nous rencontrions. Il

si presque incroyable le nombre d'aventurières que l'on trouve aux eaux de Spa ; toutes y accourent dans l'espoir d'y trouver fortune ; mais les joueurs, les marchands et les aubergistes sont les seuls qui tirent profit des sommes énormes qui s'y dépensent. Les habitans gagnent pendant trois mois suffisamment pour attendre, durant les neuf mois suivans, le retour de la saison des bains.

A midi, je retournai à mon logis avec environ vingt louis que je venais de gagner au jeu, après ma promenade. J'avais quatre cents sequins dans ma bourse, et j'étais résolu de jouer avec prudence.

En entrant dans la boutique, j'aperçus une fille de dix-neuf à vingt ans, jolie, brune, bien faite, qui mesurait du ruban ; son air était sérieux. Ce devait être la nièce qui dormait dans le cabinet à 5 pas de mon lit. J'avais peine à cacher mon étonnement. Je m'assis un instant ; mais à peine répondit-elle à mon salut, tant elle paraissait être occupée. La tante descendit pour nous avertir que le couvert était mis. Je montai, et l'on servit la soupe. La servante qui venait de l'appor-

82 a 18

MÉMOIRES

DU VÉNITIEN

J. CASANOVA

DE SEINGALT,

EXTRAITS DE SES MANUSCRITS ORIGINAUX ;

PUBLIÉS EN ALLEMAGNE,

ET

TRADUITS

PAR M. AUBERT DE VITRY,

Traducteur des Mémoires de Goëthe, etc.

TOME TREIZIEME.

PARIS,

TOURNACHON-MOLIN, LIBRAIRE,

RUE DU PONT-DE-LODI, N° 5.

1829.

coup, et cependant je ne voulais pas m'exposer à ses rebuffades. Dans le cours de la journée, je conduisis dans la boutique du chapelier, des Polonais qui, par complaisance pour moi, lui achetèrent pour plus de cinquante ducats. Le lendemain, j'y amenai la princesse et Tomatis, qui prirent le reste du fonds de boutique. Le jour suivant, mon hôte vint reprendre la montre engagée, et voulut me laisser les vingt-deux louis, mais je ne voulus accepter que ce que j'avais prêté, en l'assurant que tant qu'il trouverait de semblables marchés à faire, ma bourse serait à son service. Il me quitta, pénétré de reconnaissance.

Étant invité par Tomatis, je ne pus dîner avec mes hôtes; mais je leur promis que nous souperions ensemble, à condition que je ferais la plus forte dépense. On me servit un excellent souper, et je fis venir du vin de Bourgogne, dont Merci ne voulut pas même accepter une goutte. Elle sortit vers la fin du repas. Je profitai de ce moment pour faire remarquer à la tante que sa nièce était jolie, et qu'il était dommage qu'elle fût si

triste. Elle me répondit qu'il fallait absolument que sa pièce changeât de manière d'être, si elle voulait qu'elle la gardât chez elle. — En agit-elle ainsi avec tous les hommes? — Avec tous. — Elle n'a jamais aimé? — Elle le dit; mais je n'en crois rien. — Je suis étonné qu'elle dorme si tranquille, sachant qu'elle a un voisin à quelques pas d'elle. — Cela ne lui fait pas peur.

Merci revint dans la chambre, et nous souhaita une bonne nuit. Je voulus lui donner un baiser; mais elle me repoussa rudement et alla se déshabiller dans son cabinet, après en avoir fermé l'entrée avec une chaise. Mes hôtes se retirèrent aussi, et je me couchai, ne pouvant rien comprendre à la conduite de cette fille, qui n'ignorait certainement pas qu'elle était faite pour plaire. Lorsque je m'éveillai le lendemain, elle n'était déjà plus là. J'avais le plus grand désir de lui parler entre quatre-yeux, pour prendre ensuite mon parti d'après ce qu'elle me répondrait; mais je n'entrevoyais pas le moyen d'y parvenir. Pendant ce tems mon hôte mettait mes offres à profit. Il m'appor-

personnes qui l'accompagnaient avaient loué leurs logemens d'avance, ce qui fit qu'en arrivant à Spa, je me trouvai seul sur le pavé. Je pris toutefois la parti de parcourir toute la ville, il ne me fallait qu'un petit réduit, et j'espérais bien en trouver un en le cherchant. J'entrai, avant tout, chez un chapelier pour acheter un chapeau ; j'avais perdu le mien en route. J'exprimai à la femme du marchand l'embarras dans lequel je me trouvais. Elle y prit part, regarda son mari, lui dit quelques mots vallons, et m'offrit enfin sa chambre, mais pour quelques jours seulement, parce qu'elle et son mari seraient obligés, pendant ce tems, de coucher dans la boutique. Mais que, quant à mes domestiques, elle n'avait pas la moindre place à leur donner.

— Je n'ai pas de domestiques avec moi, lui répondis-je. — Tant mieux, alors faites apporter vos effets. — Mais ma voiture? — Je m'en charge; soyez sans inquiétude, elle sera en sûreté. — De combien vous serai-je redevable? — Vous ne me devrez rien pour

cela, non plus que pour manger avec nous, si vous voulez, sans cependant vous attendre à trouver ici une table somptueuse.

J'acceptai tout, de manière à leur prouver qu'ils avaient affaire à un galant homme. Je montai ensuite un petit escalier, au haut duquel je trouvai une chambre et un petit cabinet. Le lit était excellent. La femme du chapelier descendit tout ce dont elle avait besoin, et qui n'aurait pu que me gêner. Je lui demandai pourquoi elle ne couchait pas plutôt dans le cabinet que dans la boutique, où elle ne pourrait être que très-mal à l'aise. Elle me répondit qu'ils craignaient de me gêner, tandis que leur nièce me causerait beaucoup moins d'embarras qu'eux deux.

Au mot de nièce, j'ouvris les oreilles, sans cependant laisser entrevoir ma surprise. Le cabinet n'avait pas de porte. C'était un trou sans fenêtre, recevant le jour de la chambre même, et qui n'était pas plus long ni plus large que le lit qu'il renfermait. Je dois faire observer que la femme du chapelier était laide à faire peur. Il me parais-

sait impossible que la nièce le fût davantage ; cependant, me disais-je, il faut qu'elle soit à l'abri de toute tentative, puisqu'on l'expose ainsi en vertu aux attaques du premier venu. Quoiqu'il pût en être, je trouvai tout très-bien, me gardant bien de faire aucune question sur la nièce, de peur de mauvaise interprétation. Je sortis bientôt après, en annonçant à mon hôtesse que je ne rentrerais pas avant la nuit.

J'allai chez la princesse qui m'avait invité à souper. De retour à mon logis, je me couchai, sans seulement faire attention à la nièce qui dormait déjà. Sa laide tante me servit, et me dit de ne point prendre avec moi de domestique pendant tout le tems que je resterais chez elle ; car c'étaient tous des fripons.

Le lendemain lorsque je me levai, la nièce était déjà descendue. Je dis en sortant, à mes hôtes, que je dînerais avec eux. Je ne pus encore voir la nièce ; elle était occupée à porter des chapeaux en ville. A la promenade du matin, je fis la connaissance de quelqu'un qui me nomma par leur nom toutes les beautés que nous rencontrions. Il

est presque incroyable le nombre d'aventurières que l'on trouve aux eaux de Spa ; toutes y accourent dans l'espoir d'y trouver fortune ; mais les joueurs, les marchands et les aubergistes sont les seuls qui tirent profit des sommes énormes qui s'y dépensent. Les habitans gagnent pendant trois mois suffisamment pour attendre, durant les neuf mois suivans, le retour de la saison des bains.

A midi, je retournai à mon logis avec environ vingt louis que je venais de gagner au jeu, après ma promenade. J'avais quatre cents sequins dans ma bourse et j'étais résolu de jouer avec prudence.

En entrant dans la boutique, j'aperçus une fille de dix-neuf à vingt ans, jolie, brune, bien faite, qui mesurait du ruban ; son air était sérieux. Ce devait être la nièce qui dormait dans le cabinet à 5 pas de mon lit. J'avais peine à cacher mon étonnement. Je m'assis un instant ; mais à peine répondit-elle à mon salut, tant elle paraissait être occupée. La tante descendit pour nous avertir que le couvert était mis. Je montai et l'on servit la soupe. La servante qui venait de l'appor-

82 a 18

MÉMOIRES

DU VÉNITIEN

J. CASANOVA

DE SEINGALT,

EXTRAITS DE SES MANUSCRITS ORIGINAUX ;

PUBLIÉS EN ALLEMAGNE,

ET

TRADUITS

PAR M. AUBERT DE VITRY,

Traducteur des Mémoires de Goëthe, etc.

TOME TREIZIEME.

PARIS,

TOURNACHON-MOLIN, LIBRAIRE,

RUE DU PONT-DE-LODI, N° 5.

1829.

CHAPITRE II.

Aventure avec Santa-Croce et Charlotte. — Mort prématurée de cette belle personne. — Mon arrivée en Espagne. — Hôtelleries. — L'inquisition. — Comment on prévient une révolution ridicule. — Douane espagnole. — Caractère des deux sexes. — Fierté d'un valet castillan. — Entretien avec le comte d'Aranda, premier ministre. — L'envoyé de Venise. — Son secrétaire Soderini. — Son favori Manucci. — Raphaël Mengs. — Bals de *los Scannos del Peral*. — Dévotion espagnole. — Le duc de Medina-Sidonia. — Ses conseils. — La Pichona. — Le fandango. — Don Diego, le savetier gentilhomme, et sa fille dona Ignazia. — Je la conduis au bal.

TRÈS-VOLONTIERS, M. le Chevalier, dis-je à Bühot; car c'était lui qui était devant moi, j'ai lu votre ordre, et je m'empresserai de procurer cette satisfaction à Sa Majesté le plus tôt possible. Si cependant le hasard voulait que je ne fusse pas en état de partir dans les vingt-quatre heures, Sa Majesté aurait, de son côté, la bonté de faire de moi ce que bon lui semblerait.

Les vingt-quatre heures ne sont, Mon-

sieur, qu'une formalité ; signez cet ordre et accusez en réception, après cela vous partirez quand il vous plaira. Je vous prie seulement de me donner votre parole d'honneur de ne pas paraître au spectacle ni aux promenades publiques. — Je vous le promets et vous remercie beaucoup, si c'est là tout ce qu'il vous faut.

Ensuite je le conduisis dans ma chambre, où j'écrivis tout ce qu'il voulut ; et, comme il me témoigna le plaisir qu'il aurait de voir mon frère, qu'il connaissait déjà, je l'accompagnai dans la salle où ce dernier était encore à table. Je racontai d'un air tranquille le motif de cette visite. Mon frère se mit à rire, en disant au chevalier Buhot que cet ordre était tout-à-fait inutile, puisque, sans cela, je devais partir dans la semaine. — Tant mieux, reprit l'autre ; si le ministre eût su cela, il se serait épargné la peine de faire signer, ce matin même, l'ordre que voici. — Et connaît-on ce qui a donné lieu à cet ordre ? demanda mon frère. — On parle de menaces de coups de pieds faites à quelqu'un qui, bien que jeune, n'est nullement accoutumé à cela.

Alors je racontai toute l'histoire, et Buhot lui-même avoua que j'avais raison ; cependant, ajouta-t-il, il ne faut pas en vouloir à la police, si elle cherche, autant que possible, à prévenir des scènes de cette nature.

Je reçus mon ordre de départ le 6 novembre, et je ne quittai Paris que le 20 du même mois. Je changeai ma voiture à quatre roues contre une chaise à deux roues, pour une seule personne, et fis savoir à toutes mes connaissances que Sa Majesté avait daigné me faire l'honneur de s'occuper de mon départ de Paris. Madame du Rumain voulait à toute force se rendre à Versailles ; m'assurant qu'elle aurait bientôt fait révoquer cet ordre ; mais je m'opposai à cette résolution, dont le résultat favorable ne pouvait me servir à rien. Enfin je partis en bonne santé, avec cent louis dans ma bourse et une lettre de change de huit mille francs sur Bordeaux.

Le lendemain, à sept heures du matin, j'arrivai à Orléans, où j'allai voir le célèbre danseur Bodin, qui avait épousé la marseillaise Joffroi. A Bordeaux je fis opérer le transfert de ma lettre de change sur Madrid ;

cela, non plus que pour manger avec nous, si vous voulez, sans cependant vous attendre à trouver ici une table somptueuse.

J'acceptai tout, de manière à leur prouver qu'ils avaient affaire à un galant homme. Je montai ensuite un petit escalier, au haut duquel je trouvai une chambre et un petit cabinet. Le lit était excellent. La femme du chapelier descendit tout ce dont elle avait besoin, et qui n'aurait pu que me gêner. Je lui demandai pourquoi elle ne couchait pas plutôt dans le cabinet que dans la boutique, où elle ne pourrait être que très-mal à l'aise. Elle me répondit qu'ils craignaient de me gêner, tandis que leur nièce me causerait beaucoup moins d'embarras qu'eux deux.

Au mot de nièce, j'ouvris les oreilles, sans cependant laisser entrevoir ma surprise. Le cabinet n'avait pas de porte. C'était un trou sans fenêtre, recevant le jour de la chambre même, et qui n'était pas plus long ni plus large que le lit qu'il renfermait. Je dois faire observer que la femme du chapelier était laide à faire peur. Il me parais-

sait impossible que la nièce le fût davantage ; cependant, me disais-je, il faut qu'elle soit à l'abri de toute tentative, puisqu'on expose ainsi sa vertu aux attaques du premier venu. Quoiqu'il pût en être, je trouvai tout très-bien, me gardant bien de faire aucune question sur la nièce, de peur de mauvaise interprétation. Je sortis bientôt après, en annonçant à mon hôtesse que je ne rentrerais pas avant la nuit.

J'allai chez la princesse qui m'avait invité à souper. De retour à mon logis je me couchai, sans seulement faire attention à la nièce qui dormait déjà. Sa laide tante me servit, et me dit de ne point prendre avec moi de domestique pendant tout le tems que je resterais chez elle ; car c'étaient tous des fripons.

Le lendemain lorsque je me levai, la nièce était déjà descendue. Je dis en sortant, à mes hôtes, que je dînerais avec eux. Je ne pus encore voir la nièce ; elle était occupée à porter des chapeaux en ville. A la promenade du matin, je fis la connaissance de quelqu'un qui me nomma par leur nom toutes les beautés que nous rencontrions. Il

est presque incroyable le nombre d'aventurières que l'on trouve aux eaux de Spa ; toutes y accourent dans l'espoir d'y trouver fortune ; mais les joueurs, les marchands et les aubergistes sont les seuls qui tirent profit des sommes énormes qui s'y dépensent. Les habitans gagnent pendant trois mois suffisamment pour attendre, durant les neuf mois suivans, le retour de la saison des bains.

A midi, je retournai à mon logis avec environ vingt louis que je venais de gagner au jeu, après ma promenade. J'avais quatre cents sequins dans ma bourse et j'étais résolu de jouer avec prudence.

En entrant dans la boutique, j'aperçus une fille de dix-neuf à vingt ans, jolie, brune, bien faite, qui mesurait du ruban ; son air était sérieux. Ce devait être la nièce qui dormait dans le cabinet à 5 pas de mon lit. J'avais peine à cacher mon étonnement. Je m'assis un instant ; mais à peine répondit-elle à mon salut, tant elle paraissait être occupée. La tante descendit pour nous avertir que le couvert était mis. Je montai et l'on servit la soupe. La servante qui venait de l'appor-

82 a 18

core quatre louis en monnaie, et je puis t'assurer que je me trouve plus riche avec ce peu d'argent que je ne l'étais il y a deux mois. Porte-toi bien; je te recommande Charlotte; elle serait plus heureuse, si elle ne m'eût jamais connu.

En prononçant ces dernières paroles, il m'embrassa les larmes aux yeux, et me quitta. Il partait sans manteau, sans linge, en bas de soie et une canne pour la promenade à la main. Je demeurai sur la place comme pétrifié, les yeux immobiles et longtems fixés sur ce malheureux, qui s'éloignait à grands pas. J'étais au désespoir d'être obligé de porter cette triste nouvelle à une jeune femme sur le point d'accoucher, et qui chérissait par-dessus tout un infortuné qui, de son côté, l'adorait. Ce qui me consolait, c'était l'assurance qu'elle avait en moi un protecteur. Je remerciai le ciel de me trouver assez riche pour ne la laisser manquer de rien.

J'allai donc la trouver, et lui dis en entrant que nous serions obligés de dîner sans le marquis, parce qu'il était engagé dans une partie

qui ne se terminerait pas avant la nuit. Elle soupira, en lui souhaitant bonne chance; nous nous mîmes à table. Je sus assez me contenir pour qu'elle ne se doutât de rien. Après le repas je lui proposai un tour de promenade; elle accepta. Chemin faisant je lui demandai, pour la préparer à la triste nouvelle que j'allais lui apprendre, ce qu'elle penserait de son amant si, après une malheureuse affaire d'honneur, il s'exposait à périr, au lieu de prendre, sur-le-champ, la fuite pour se mettre en sûreté.

Je le blâmerais, répondit-elle; car, avant tout, il doit penser à sa conservation, ne serait-ce qu'à cause de moi. Se trouverait-il malheureusement dans ce cas? continua-t-elle; j'ai assez de force d'âme pour résister à un semblable coup, surtout lorsque je puis compter sur un ami tel que vous. Parlez. — Volontiers, je vais tout vous apprendre; mais soyez bien persuadée que, dès à présent, vous aurez en moi un tendre père, qui vous chérit, qui ne vous laissera jamais manquer de rien, et qui vous donnera des preuves de son attachement jusqu'à la fin de

ses jours. — Je ne suis donc pas tout-à-fait malheureuse. Mais expliquez-vous, de grâce.

Je lui racontai alors l'événement au vrai, en lui rapportant les propres paroles de Croce : *Je te recommande Charlotte ; elle serait plus heureuse, si elle ne m'eût jamais connu.*

Elle resta immobile pendant un quart d'heure, ses beaux yeux bleus baissés vers la terre ; elle essuya ses larmes, et, me regardant d'un air mêlé de tristesse et de douceur, elle me dit : — si je puis compter sur vous, je me trouve encore heureuse dans mon infortune. — Je vous jure, lui dis-je, de ne pas vous quitter avant de vous avoir remis entre les mains de votre époux, à moins que je ne meure avant vous. — C'est tout ce qu'il me faut ; moi, de mon côté, je vous promets une reconnaissance éternelle, et l'obéissance d'une bonne fille.

De retour à la maison, je lui conseillai de renvoyer le domestique qui lui restait ; l'autre était parti avec Conti. Je lui fis vendre le linge et les effets de son malheureux amant, ainsi que sa voiture. Nous restâmes

encore quatre jours à Spa, sans quitter la maison. Elle vit bien que je ne l'aimais que comme un père, et elle m'en remercia ; car, ajouta-t-elle, tant que Croce vivra, je n'appartiendrai à aucun autre ; et quand bien même je deviendrais libre de faire un autre choix, jamais je n'oublierai ce que je me dois à moi-même, ni à la mémoire d'un homme que j'ai aimé par dessus tout. De mon côté j'éprouvais un plaisir qui, jusqu'alors, m'était inconnu, en voyant toute la reconnaissance que lui inspirait ma réserve.

Enfin nous partîmes pour Paris. Ma charmante pupille me témoignait tendresse et confiance. J'y répondais par une affection toute paternelle, sans cependant me refuser à l'espoir d'un avenir plus heureux ; mais le destin en avait disposé autrement : nous devions, hélas ! nous séparer bientôt.

Après avoir rendu toutes mes visites à Paris, je ne quittai plus Charlotte : elle était parvenue au terme de sa grossesse. Le 7 ou le 8 octobre je la mis en pension chez une sage-femme du faubourg Saint-Denis ; c'était

elle-même qui l'avait voulu ainsi. En nous rendant à sa nouvelle demeure, notre fiacre s'arrêta presque un quart d'heure au bout de la rue de Montmorenci, pour laisser passer un riche convoi funèbre. Charlotte me dit, en appuyant sa jolie figure sur mon épaule, ce n'est peut être qu'un enfantillage de ma part, mais je ne puis, dans l'état où je me trouve, m'empêcher de regarder cette rencontre comme un mauvais présage pour moi.

Je la rassurai en lui représentant qu'elle avait tort de se laisser ainsi frapper par de vains prestiges que la superstition seule pouvait enfanter. Une femme, ma chère Charlotte, qui est parvenue au point où vous êtes, n'est point malade pour cela, et s'il en meurt à cette période, c'est par suite d'autres maladies. Nous partirons ensemble pour Madrid aussitôt que vous serez rétablie, après avoir placé votre enfant en nourrice; je me serai heureux que lorsque vous même vous le serez.

Le lendemain je passai toute la journée avec elle; j'en fis autant tous les jours sui-

vans. Le 13 octobre elle eut un violent accès de fièvre, et dès-lors cette maladie ne la quitta plus. Le 17, elle accoucha heureusement d'un garçon, qui fut baptisé le lendemain. Elle écrivit les noms qu'il devait porter : Jacques-Charles, fils d'Antoine della Croce et de Charlotte X... (Ici se trouvait son vrai nom.) Après le baptême, Charlotte voulut expressément que madame Lamarre (c'était le nom de la sage-femme), portât elle-même l'enfant à l'hospice des Enfans-Trouvés, avec son acte baptistaire enveloppé dans les langes. En vain je m'efforçai de la dissuader en la conjurant de me laisser le soin de son enfant : elle me dit que, de cette manière, le père retrouverait toujours son enfant, si ce dernier était destiné à vivre.

Le même jour la sage-femme me remit un certificat de réception à l'hospice des Enfans-Trouvés, délivré le 10 octobre 1767, à sept heures du soir, par J. Baptiste Dorival, conseiller du roi et commissaire au Châtelet.

Si le lecteur est curieux de connaître le

nom de la mère, je viens de lui en donner les moyens.

Depuis lors je ne quittai plus, ni jour ni nuit, le lit de Charlotte. La fièvre qui, malgré tous les soins du médecin, nommé Petit, ne la quitta plus, l'enleva en ma présence le 26 du même mois, à cinq heures du matin. Avant de fermer ses beaux yeux, qui avaient fait une si forte impression sur mon cœur, elle me dit adieu, en ajoutant que c'était pour la dernière fois. Elle conserva encore pendant long-tems ma main pressée dans la sienne, et la porta plusieurs fois sur ses lèvres avant de la quitter. Cette scène de douleur se passa en présence de l'ecclésiastique qui l'avait confessée. Les larmes que je verse encore, en écrivant ces lignes, sont peut-être les dernières que je donne à la mémoire de cette femme charmante.

Accablé de douleur, je restai à côté du lit de Charlotte, sans faire attention à tous ceux qui m'entouraient, et qui s'efforçaient de m'arracher de ce séjour de deuil. A midi, mon frère et sa femme, qui ne m'avaient pas vu depuis huit jours, vinrent me cher-

cher ; mais ils furent obligés de s'en aller sans avoir pu me décider à les suivre. Je ne partis qu'avec le convoi qui porta en terre les restes de Charlotte.

Je quittai Paris peu de tems après. Revenons à mon voyage. Je partis de Saint-Jean-Pied-de-Port avec un muletier, qui me transporta au-delà des Pyrénées ainsi que mon bagage, et me conduisit jusqu'à Pampelune. Dans cette ville je fis marché avec un conducteur, nommé Andrea Cappello ; celui-ci se chargea de me conduire jusqu'à Madrid. Je couchai la première nuit dans une mauvaise hôtellerie, comme toutes celles que l'on trouve sur les grandes routes d'Espagne. Mon hôte, sans se déranger, me montra du doigt une chambre où, me dit-il, je pourrais coucher et faire du feu, si j'avais du bois et quelque chose à faire cuire. J'eus toutes les peines du monde à obtenir qu'il voulût bien m'indiquer où je trouverais, pour mon argent, ce dont j'avais besoin. Le lendemain matin je lui payai le peu qu'il demanda pour ma nuit, plus une *pezetta*

pour le moindre, c'est-à-dire pour le bruit que j'avais occasioné.

Les chambres des hôtelleries où je couchais, n'étaient ordinairement fermées que par un loquet. La première et la seconde nuit je n'eus aucune observation à cet égard. Mais la troisième je déclarai au senor Andrea que je ne coucherais plus dans des chambres si mal fermées, et où il ne me restait aucun moyen de prévenir une attaque nocturne. Il me répondit tranquillement qu'il faudrait bien que je m'accoutumasse à cela en Espagne; car il fallait que la sainte inquisition pût, à toute heure, s'assurer de ce que les voyageurs faisaient dans leurs chambres : c'était la raison pour laquelle on ne permettait pas qu'ils s'y enfermassent.

— Eh ! de quoi s'inquiète donc votre maudite inquisition? lui demandai-je. — De tout, répondit-il. Par exemple, de savoir si vous mangez gras les jours de jeûne; si des hommes et des femmes non-mariés n'habitent pas ensemble une même chambre.

Bref, la sainte inquisition, senor Don Jaime, est chargée de veiller sans cesse au salut de nos âmes.

Rencontrions-nous un prêtre qui portait le viatique à un agonisant, senor Andrea arrêtait tout court, et m'ordonnait, d'un ton impératif, de sortir de la voiture pour m'agenouiller, ce qui arrivait souvent, au beau milieu de la boue. Le grand point de controverse qui occupait alors les deux Castilles, était de savoir si l'on pouvait porter des haut-de-chausses à languettes, ou si c'était un péché de se vêtir de la sorte. Les prisons regorgeaient de gens qui avaient porté de ces culottes. On punissait les tailleurs qui les avaient confectionnées. Les prêtres et les moines fulminaient, du haut de la chaire, contre cette mode immorale; et cependant le peuple continuait à porter de ces haut-de-chausses. Une révolution qui eût été la risée de toute l'Europe, allait éclater. Pour l'éviter on publia un édit qui fut affiché à la porte de toutes les églises, et par lequel on défendait à tous individus, excepté aux bourreaux, de porter de ces haut-de-chausses,

Dès-lors la mode tomba ; personne ne voulant user d'un privilége ainsi limité. Tout en apprenant de cette manière à connaître le peuple chez lequel j'allais vivre, j'arrivai à Guadalaxara, ensuite à Alcala, et de là à Madrid.

A mon entrée dans cette capitale, je fus soumis à une visite sévère. L'attention des commis de la porte d'Alcala par où j'arrivais, se dirigea principalement sur mes livres. Ils furent peu satisfaits de ne trouver qu'une Iliade en grec. On me la prit toutefois ; mais on me la rapporta trois jours après au café de la rue de la Cruz, où j'étais allé me loger. Une autre cérémonie qui me déplut très-fort, et que je trouvai très-peu polie, fut occasionée par mon tabac. Le commis qui avait visité mes effets, n'y trouvant rien en contravention, s'avisa de me demander une prise ; je lui ouvris ma tabatière qui contenait du râpé de Paris. Senor, ce tabac est défendu en Espagne, et en disant cela il saisit ma boîte, versa par terre le tabac qu'elle renfermait, et me la rendit vide.

J'étais assez bien logé dans la rue de la

Cruz ; il ne me manquait qu'une chambre à feu. Les froids sont plus piquans à Madrid qu'à Paris, bien que la première de ces deux villes soit sous le quarantième degré de latitude ; mais aussi Madrid est la capitale la plus élevée de l'Europe, et se trouve à environ mille toises au-dessus du niveau de la mer. Les Espagnols sont si ridiculement frileux, que si le moindre vent vient à souffler, même dans le mois d'août, ils ne se hasardent dans les rues qu'enveloppés jusqu'aux oreilles, dans un ample manteau de drap. L'esprit des hommes de ce pays est rétréci par une foule de préjugés ; les femmes, au contraire, montrent un caractère plus indépendant. L'espagnol déteste tous les étrangers, sans être en état de motiver cette haine ; son aversion porte sur ce qu'un étranger n'est pas espagnol. Les femmes qui sentent toute l'injustice de ce mépris, vengent les étrangers en les aimant. Elles ne se livrent, toutefois à ce penchant, qu'avec la plus grande circonspection ; car l'Espagnol, déjà jaloux par tempérament, l'est encore davantage par réflexion.

Il croit son honneur blessé par la plus petite démarche inconsidérée de la part de sa femme, et cache la faiblesse de son âme derrière le manteau de l'honneur, ou même de la religion. Superstitieux jusqu'à l'excès, il est incorrigible sous ce rapport, parce qu'il ne sait pas ce que c'est que superstition. La galanterie est mystérieuse et inquiète dans ce pays, parce qu'elle a pour but des plaisirs et des jouissances qui, sans exception, sont défendus à l'Espagnol. En général, les hommes sont laids en Espagne; mais les femmes sont charmantes et d'un tempérament ardent. Elles sont toujours prêtes à entrer dans les intrigues les plus compliquées, pour tromper ceux qui surveillent leur conduite. Parmi plusieurs amans, elles préfèrent celui qui sait affronter tous les dangers dont leur possession est entourée. Elles font bien moins de cas de la prudence et du respect. Aux promenades, dans les églises, au spectacle, leurs yeux parlent le langage le plus séducteur à ceux qui les regardent, et, lorsque celui auquel ces œillades s'adressent, sait tirer parti de

cet avantage et profiter de l'occasion, il est sûr de la réussite. On ne lui opposera pas la moindre résistance; au contraire, on viendra au devant de tous ses désirs; mais, s'il ne sait pas saisir le moment propice, il peut être certain qu'on ne le lui procurera plus.

Ne pouvant plus supporter la chaleur du *brasero*, je résolus de me faire construire un poêle. J'eus beaucoup de peine à trouver un ouvrier qui fût en état d'exécuter ce que je demandais. Enfin, je finis par en découvrir un qui, d'après mes instructions, me disposa un poêle en forte tôle. Fier de son succès, il me le fit payer fort cher. On m'avait indiqué la *puerta del sol*, où les habitans de Madrid vont, enveloppés dans d'épais manteaux, se réchauffer aux rayons du soleil; mais cette manière de se chauffer n'était nullement de mon goût.

J'avais besoin d'un domestique qui sût parler français. J'en trouvai un après avoir long-tems cherché. C'était un de ces gueux que l'on appelle *pages* à Madrid, espèce d'espions sans lequel une femme de distinction

ne sort jamais de chez elle, soit à pied, soit en voiture. Faute de mieux, je fus bien obligé de me contenter de cette duègne masculine, qui exigea des gages exorbitans. C'était un homme de trente ans, d'une physionomie passable. Chacun a sa fierté dans ce pays, par exemple, je ne pus jamais obtenir de ce drôle, qu'il montât derrière ma voiture, qu'il me portât un paquet en ville, ou qu'il m'éclairât le soir avec une lanterne ou un falot.

Je pensai ensuite à remettre mes lettres de recommandation. La première que je portai fut celle que la princesse Lubomirska m'avait donnée pour le comte d'Aranda. Ce seigneur était alors tout puissant dans Madrid, et bien plus que le roi lui-même. C'était lui qui, en un seul jour, avait purgé l'Espagne des jésuites. Il était président du conseil de Castille; personne, dans tout le royaume, n'osait résister à sa volonté. Toute la nation l'abhorrait, comme on peut le penser; mais il s'en moquait. Du reste, c'était un homme d'état d'un profond génie, entreprenant, prompt à exécuter, et

grand épicurien. Il était d'une laideur repoussante, et louche au par dessus.

Quel est le but de votre séjour en Espagne? me dit-il froidement lorsqu'il me vit.

L'envie de m'instruire, d'observer les mœurs et les usages d'une grande nation que je ne connais pas encore, et en même tems le désir d'éprouver si mes faibles talens peuvent être de quelque utilité à son gouvernement.

Pour vivre ici en paix, vous n'avez pas besoin de moi; car en vous conformant aux règlemens de police de cette ville, personne ne troublera votre tranquillité. Quant à ce qui concerne l'usage que vous désirez faire de vos talens, adressez-vous pour cela à l'ambassadeur de votre république. C'est à lui de vous présenter; lui seul peut vous faire connaître.

Je ne pense pas que l'envoyé de Venise me soit contraire; mais je ne sais jusqu'à quel point il pourra s'employer pour moi; car je suis en défaveur près des inquisiteurs de la république.

Dans ce cas, vous n'avez rien à espérer

de la cour; car ce n'est qu'à votre envoyé que le roi s'informera de vous. Si celui-là ne peut pas vous présenter, je vous conseille de ne penser qu'à vous distraire, et à passer votre tems le plus agréablement possible.

J'allai ensuite chez l'ambassadeur napolitain, qui me dit la même chose. Le marquis de Moras, le plus aimable de tous les Espagnols, fut du même avis, et le duc de Lossada, premier chambellan et favori du roi, me dit qu'il regrettait beaucoup de ne pouvoir rien faire en ma faveur, malgré toute la bonne volonté qu'il avait de m'être utile. Il me conseilla de voir l'ambassadeur de Venise et de l'engager à m'accorder sa protection, ce qui lui serait très-facile, s'il voulait consentir à cacher ce qu'il savait. Je pris le parti de suivre le conseil de ce sage vieillard. A cet effet, j'écrivis une lettre pressante à Dandolo à Venise, en lui demandant un mot de recommandation pour l'ambassadeur, qui décidât ce dernier à m'accorder ses bonnes grâces, malgré la haine des inquisiteurs.

Après avoir terminé ma lettre, je me ren-

dis à l'hôtel de l'ambassadeur vénitien. Je vis d'abord son secrétaire, Gaspar Soderini, homme d'esprit, très-adroit et d'une grande probité. Il ne put s'empêcher de m'exprimer sa surprise en me voyant assez hardi pour oser me présenter dans la maison de l'ambassadeur.

Je fais cette démarche, Monsieur, lui répondis-je, pour ne pas me reprocher plus tard de ne l'avoir point faite; car je pense qu'il serait bien plus téméraire de ma part de rester à Madrid sans m'être présenté ici, que de ne pas y venir du tout. Je suis, au contraire, très-satisfait d'avoir fait cette démarche que je regardais comme un devoir à remplir; seulement je regretterais beaucoup de m'être présenté, si vous, Monsieur, et Son Excellence, trouviez de la témérité dans une chose qui n'est que l'expression de mon estime et de ma considération. Si cependant Son Excellence croit ne pas devoir me recevoir, parce que je suis brouillé avec l'inquisition, par des raisons que Son Excellence ignore elle-même; il est tout naturel que je sois surpris d'une telle conduite;

car elle est ici le représentant de la république, et non celui des inquisiteurs. D'ailleurs, comme je n'ai commis aucun crime qui me rende indigne de la protection de mon souverain, je dois penser qu'il est du devoir de son représentant de m'accorder cette protection, lorsque je la réclame.

Soderini rougit; il sentait bien la justesse de mon raisonnement. Pourquoi n'écrivez-vous pas tout cela à l'ambassadeur lui-même? — Parce que je voulais savoir auparavant s'il me recevrait. Maintenant que je sais le contraire, je vais lui écrire.— Je ne sais pas si Son Excellence pense comme moi; mais écrivez lui toujours; il est possible qu'il vous écoute.

De retour chez moi, j'écrivis à l'ambassadeur tout ce que je venais de dire à son secrétaire. Dès le lendemain on m'annonça le comte Manucci. C'était un fort joli jeune homme. Il me dit qu'il demeurait avec l'ambassadeur, qui avait reçu ma lettre la veille. Il l'envoyait me dire qu'à la vérité des motifs politiques l'empêchaient de me voir en public, mais qu'il aurait beaucoup

de plaisir à s'entretenir secrètement avec moi, parce qu'il me connaissait et m'estimait. Le jeune homme m'apprit qu'il était de Venise et qu'il se rappelait fort bien mon nom pour l'avoir entendu prononcer plus de cent fois par son père et sa mère, qui déploraient beaucoup mon sort. Dès-lors je vis clairement que le beau Manucci n'était rien autre que le fils de ce même Jean-Baptiste Manucci, qui avait servi d'espion aux inquisiteurs pour me conduire dans l'affreux cachot sous les plombs. Je ne soufflai pas un mot au fils, de la découverte que je venais de faire; je connaissais sa mère, fille d'un domestique de la maison Loredano, et son père, qui, comme je l'ai déjà dit en racontant l'histoire de ma captivité, était un pauvre orfèvre. Je lui demandai si on lui donnait le titre de comte chez l'ambassadeur. Il répondit affirmativement en ajoutant qu'un diplôme du comte Palatin lui conférait ce rang. Il me confia en même tems tout ce qu'il en était, et les rapports qui existaient entre lui et l'ambassadeur. Il se mit à rire aux éclats lorsque je lui dis

que je savais combien Son Excellence avait d'inclination pour les hommes de mérite tels que lui. Il me quitta en m'embrassant et me promit de faire pour moi tout ce qui dépendrait de lui; c'était beaucoup, car un semblable Alexis était fait pour obtenir tout ce qu'il désirait de son Corydon. En s'en allant il me recommanda de ne pas manquer de me rendre chez lui à midi, *calle ancha*, où il m'attendrait pour prendre le café dans sa chambre; l'ambassadeur ne manquerait pas d'y venir aussitôt qu'il serait certain de m'y trouver.

J'allai au rendez-vous. L'ambassadeur me fit l'accueil le plus amical; il me témoigna tout son regret de ne pouvoir se déclarer hautement mon protecteur, bien qu'il fût vrai de dire qu'il n'était pas obligé de savoir quels torts je pouvais avoir envers l'inquisition. Je vis bien qu'il craignait de se faire des ennemis; aussi lui répondis-je que j'espérais pouvoir lui présenter bientôt une lettre qui l'autoriserait de la part des inquisiteurs eux-mêmes à s'intéresser pour moi. S'il en est ainsi, me dit-il, je vous pré-

senterai sur-le-champ à tous les ministres.

Ce Mocenigo était très-aimé à Madrid, quoique l'on n'ignorât pas ses goûts hétérochites.

Depuis mon arrivée à Madrid, j'avais déjà fait plusieurs visites au peintre Mengs, qui, depuis six ans, était pensionné du roi d'Espagne, et je m'étais trouvé chez lui à plusieurs jolis soupers. Sa femme et toute sa famille étaient à Rome. Il logeait seul avec ses gens, dans un superbe hôtel appartenant au roi.

J'allais très-souvent au spectacle ainsi qu'aux bals masqués que le comte d'Aranda donnait, depuis quelque tems, à Madrid, dans une maison appelée *los scannos del peral*. La première fois que j'allai au théâtre, j'aperçus en face de la scène une grande loge grillée, où se tenaient les pères de l'inquisition, qui assistent aussi aux spectacles afin de s'assurer que les acteurs et les spectateurs suivent strictement la règle des mœurs. Tout à coup j'entends la sentinelle placée à l'entrée du parterre, s'écrier : *Dios!* A ce signal ; tous les spectateurs, hommes,

femmes, enfans, sans même excepter les acteurs, qui interrompent sur-le-champ leurs rôles, tout ce monde se prosterne, et reste dans cette position jusqu'à ce que l'on n'entende plus le son d'une petite clochette qui part de la rue. Cette clochette annonçait qu'un prêtre passait devant la porte du théâtre avec le Saint-Viatique qu'il portait à un malade. Les espagnols saisissent les moindres occasions de prouver au monde, qu'ils ne perdent pas un seul instant de vue la religion.

La première fois que je vis à Madrid un bal masqué, j'étais seul déguisé en domino. Je voulais voir de tout et ma curiosité me coûta, cette nuit, un doublon; de toutes les autres que j'y passai par la suite, il n'en est aucune qui ne m'ait coûté au moins quatre fois autant. Je dois cela à un entretien que j'eus avec un homme d'environ soixante ans qui était venu par hasard, s'asseoir dans la salle aux rafraîchissemens. Ayant reconnu, à la difficulté que j'avais de me faire comprendre du garçon de la salle, que j'étais étranger, il me demanda où j'avais laissé ma dame. — Je n'ai point de

dame, lui répondis-je, je suis seul ici, pour y jouir d'un charmant coup d'œil auquel je ne croyais pas devoir m'attendre à Madrid. — C'est très-bien ; mais pour en jouir complètement, il faut être ici en compagnie d'une dame. Vous me paraissez fait pour prendre du plaisir à la danse ; cependant, si vous venez toujours seul, vous ne danserez jamais ; car toutes les dames que vous voyez ont chacune leur danseur (*parejo*), qui ne leur permet pas de danser avec d'autres.

Dans ce cas il faut que je renonce à ce plaisir ; car je ne connais pas de dames, dans tout Madrid, que je puisse inviter à m'accompagner au bal.

En qualité d'étranger, vous pouvez plus facilement qu'un habitant de Madrid, inviter une dame à vous accompagner ici. Depuis que le comte d'Aranda a introduit ces bals masqués, ceux-ci sont devenus la passion de toutes les femmes et filles de Madrid. Vous voyez dans cette salle, non compris les dames qui occupent les loges, environ deux cents danseuses, et au moins quatre

mille jeunes personnes de la capitale qui, n'ayant point d'amant pour les conduire ici, pleurent, à cette heure, dans leur chambre; car, comme vous le savez, il n'est permis à aucune femme de venir seule ici. Et bien, je suis persuadé qu'en faisant connaître votre nom et votre demeure, aucun père, aucune mère ne vous refusera, si vous lui demandez sans détour, de vous accorder l'honneur de conduire sa fille au bal, en promettant de lui envoyer domino, masques et gants, de l'aller prendre dans votre voiture, et, bien entendu, de la ramener ensuite. — Et si l'on me refuse? — Vous tirerez votre révérence, et vous irez plus loin; mais aussitôt que vous serez parti, le père ou la mère seront fâchés de vous avoir refusé leur fille. Celle-ci pleurera, sera malade et se couchera, maudissant leur tyrannie; elle prendra Dieu à témoin qu'elle ne vous a jamais vu, et qu'il n'y a rien au monde de plus innocent que votre offre.

Ce singulier langage, dans lequel on ne pouvait méconnaître un certain fond de vérité, était pour moi une chose toute nou-

velle ; séduit d'avance par le merveilleux d'une telle aventure, je fis au masque une foule de questions auxquelles il répondit en très-bon italien. Je le remerciai ensuite, en lui promettant de suivre de point en point son bon conseil, et de lui en faire connaître bientôt les résultats, mon intention étant de le mettre à exécution dès le lendemain. Il me répondit que je lui ferais plaisir ; que je ne pourrais manquer de le trouver tous les soirs dans une loge qu'il m'indiqua, et où il allait même me présenter à une dame. Étonné d'une telle prévenance, je me nommai et le suivis. Je trouvai dans la loge deux dames et un homme d'un âge avancé. Mon introducteur me présenta à sa compagnie comme étant un étranger de sa connaissance ; je fus très-bien reçu. On parla en français, du bal, du local et de diverses autres choses. J'émis sur tout cela mon opinion ; mes observations furent accueillies, et plurent à la petite société. Une des deux dames, qui conservait encore des traces d'une extrême beauté, me demanda quelles étaient les *tertulias* (sociétés) que je fréquentais.

Lui ayant répondu que je n'allais nulle part, elle m'invita à venir chez elle, me disant qu'elle s'appelait *Pichona*, et que tout le monde connaissait sa demeure. Je lui promis que je m'empresserais de profiter de son aimable invitation.

Vers la fin du bal je fus tout-à-coup surpris d'un spectacle qui me parut aussi extravagant qu'autrefois. Tous les danseurs et danseuses commencèrent une danse sur deux rangs, que l'on me dit être le *fandango*. Je croyais m'en faire une idée pour l'avoir vu danser sur le théâtre, en France et en Italie; mais ce n'était plus cela. Je n'avais pas la moindre idée des poses et des gestes expressifs, qu'il est impossible de voir sans éprouver le désordre de la volupté. J'étais dans un délire qu'il me serait impossible de décrire; il faut avoir vu cette danse en Espagne, pour la comprendre. Chaque cavalier danse en face de sa dame, et accompagne ses mouvemens du jeu des castagnettes, qui suit la mesure de l'orchestre. On ne peut rien imaginer de plus voluptueux, ni de plus séduisant. Les gestes du danseur expri-

ment vivement les désirs et l'extase de l'amour; ceux de la danseuse expriment le consentement, le ravissement, le délire même. Bref, il me parut qu'une femme ne pouvait plus bien refuser à un homme avec lequel elle avait une fois dansé le *fandango*. Je manifestai, par une exclamation, le plaisir que ce spectacle me faisait éprouver. On me fit observer que, pour avoir une juste idée de cette danse, il fallait la voir exécuter par les *Gitanos* (Bohémiens). Je demandai comment la sainte inquisition permettait une danse faite pour enflammer l'ame et exciter si fortement les passions. On me répondit qu'elle avait été défendue très-longtems, mais que le comte d'Aranda l'avait *permise* de nouveau. Chacun, ajouta-t-on, sort mécontent du bal lorsqu'on ne danse pas le *fandango*.

Le lendemain, je donnai ordre à mon faquin de page, de me trouver un maître de danse qui pût m'apprendre le *fandango*. Il m'amena un acteur que je pris en même-tems pour maître d'Espagnol. En trois jours il me montra si bien cette danse, que je

pouvais me flatter de ne pas craindre le plus habile danseur de Madrid.

Il devait y avoir bal quelques jours après ; je résolus, en conséquence, de mettre à profit le conseil que le masque m'avait donné. Je ne voulais ni une personne suspecte, ni une femme mariée. Je ne pouvais pas non plus m'adresser à une femme riche ou noble ; j'eusse été refusé net ; et l'on se fut en outre moqué de moi.

C'était justement le jour de Saint-Antoine, surnommé le Grand, et que l'on représente ordinairement accompagné d'un cochon. Je passai devant l'église de la Soledad ; j'entre pour entendre une messe, toujours occupé de l'idée de savoir comment je pourrais me procurer une *pareja* pour le lendemain. Au même instant j'aperçois une grande et belle fille sortant d'un confessionnal, l'air bien contrit et les yeux baissés vers la terre. Elle alla s'agenouiller au milieu de l'église. Persuadé, à sa tournure, qu'elle devait danser le *fandango* comme un ange, je résolus de débuter avec elle aux *Scannos del Peral*. Sans avoir l'air d'être riche, ni d'une

condition élevée, elle avait un extérieur décent et honnête. Vers la fin de la messe elle s'approcha de la sainte table, communia et vint se remettre en prières. Je me déterminai à entendre une seconde messe. Enfin elle quitta l'église, accompagnée d'une autre jeune personne ; je les suivis de loin. Au bout de la rue ma belle laissa sa camarade, revint sur ses pas, prit une autre rue et entra dans une maison qui n'avait qu'un étage. Je ne pouvais pas craindre de me tromper ; je pris le nom de la rue ; c'était la *Calle del Desengano*, et j'allai faire un tour de promenade pour ne pas avoir l'air de l'avoir suivie. Bien préparé à un refus et à tirer ma révérence, comme le masque me l'avait conseillé, je revins frapper à la porte où j'avais vu entrer la belle. Qui est là ? *Gente de Paz*, répondis-je, comme c'est l'usage de répondre à Madrid. La porte s'ouvrit, et je vis un homme, une femme, la belle en question, et une autre jeune fille assez laide dans la chambre.

Le chapeau sous le bras, avec l'air du monde le plus sérieux, sans même tourner

les yeux du côté de celle qui m'amenait, je m'adressai au père, et lui dis en mauvais espagnol, qu'il comprit fort bien : je suis un étranger qui désire beaucoup aller au bal ; mais comme je n'ai point de *pareja*, je viens, à tout hasard, vous prier de me permettre d'y conduire votre demoiselle si, en tout cas, vous en avez une. Je vous jure que je suis homme d'honneur, et vous promets de vous ramener votre demoiselle aussitôt le bal terminé. — Senor, me répondit-il, voici ma fille ; mais, ne vous connaissant pas, j'ignore si elle voudra consentir à aller au bal avec vous. — Si vous et ma mère me le permettez, interrompit la belle, je m'estimerai heureuse de pouvoir accompagner Monsieur au bal. — Tu connais donc Monsieur ? — Je ne l'ai vu de ma vie, et je pense bien que Monsieur ne m'a jamais vue non plus.

Je les assurai tous que c'était la pure vérité.

Le père me demanda mon nom et ma demeure, me promettant de me rendre réponse à midi, si toutefois je dînais chez moi. Je le

priai d'excuser la liberté que je prenais, et m'en allai en lui recommandant de ne pas oublier de me rendre réponse, mon intention étant, s'il me refusait sa demoiselle, de chercher ailleurs une autre danseuse, parce que toutes les demoiselles de ma connaissance étaient déjà engagées.

Je rentrai chez moi; une heure après mon homme arriva, comme j'allais me mettre à table. Je le fis asseoir, renvoyai mon page, et, dès qu'il se vit seul avec moi, il me dit que sa fille acceptait l'honneur que je lui destinais; mais sa mère voulait l'accompagner et dormir dans la voiture jusqu'à la sortie du bal. Je l'assurai qu'il ne tenait qu'à elle de nous accompagner; mais je serais affligé de la savoir exposée au froid dans ma voiture. Il me répondit qu'elle avait un bon manteau, et m'apprit en même tems qu'il était cordonnier de son état. — Prenez-moi donc sur-le-champ mesure d'une paire de souliers. — Je ne le puis pas; je suis *hidalgo* (gentilhomme). Si je vous prenais mesure, je dérogerais à mon rang; aussi ne suis-je que *zapatero de viejo* (savetier). Je

ne prends le pied de personne, et ne m'abaisse pas au-dessous de ma noblesse et de ma naissance. — Eh bien ! voulez-vous me raccommoder des bottes? — Si bien, qu'elles vous paraîtront comme neuves; mais il y a beaucoup d'ouvrage; cela vous coûtera un *pezzo duro* (environ 5 francs).

Je consentis à ce prix. Il prit les bottes et s'en alla sans avoir voulu accepter l'offre de dîner avec moi.

Ainsi ce savetier méprisait les cordonniers qui, de leur côté, se moquaient de sa noblesse. C'est comme en France, où les domestiques à livrée regardent les valets de chambre par dessus l'épaule, parce que ceux-ci sont obligés d'être constamment à côté de leurs maîtres pour les servir, ce que les autres regardent comme la plus vile des professions.

Le lendemain, j'envoyai un domino, un masque et des gants à ma *pareja*, sans me présenter chez elle, et même me servir à cet effet de mon page, que je ne pouvais pas souffrir. Le soir, j'arrivai à sa porte, dans un fiacre à quatre places. Elle était déjà

toute prête. Sa jolie figure était animée des couleurs les plus vives. Nous montâmes en voiture avec sa mère, enveloppée dans un large manteau. Parvenus à la porte du bal, je descendis avec Dona Ignazia; c'était le nom de ma belle : la maman resta dans la voiture. La danse était déjà commencée quand nous entrâmes dans la salle, que nous trouvâmes pleine de gens ne respirant que plaisir et gaîté.

CHAPITRE III.

Ma déclaration à dona Ignazia. — Sa réserve. — Son amant don Francisco. — Visite à ma *Pareja*. — Seconde partie de bal. — Dona Ignazia et ses deux cousines. — On m'avertit que je serai arrêté. — Je me réfugie chez Mengs. — On vient m'y chercher. — Prison espagnole.

—

Nous nous promenâmes long-tems de long en large dans la salle, rencontrant à chaque pas des soldats avec la baïonnette au bout du fusil, et prêts à s'emparer de tous ceux qui seraient disposés à troubler l'ordre par des querelles. Nous dansâmes des menuets et des contre-danses jusqu'à dix heures. Nous allâmes ensuite nous mettre à table; Dona Ignazia observait le plus profond silence, pour ne pas me donner occasion d'enfreindre les bornes de la plus stricte bienséance; de mon côté j'en faisais autant,

parce que, parlant très-peu l'espagnol, je ne savais que lui dire. Après avoir soupé, j'allai dans la loge de la *signora Pichona ;* mais je n'y vis personne de ma connaissance. Nous nous remîmes alors à danser jusqu'à l'instant où l'on annonça le *fandango*, dans lequel je débutai avec ma belle. Elle le dansait en perfection, et ne fut pas peu surprise de voir que, pour un étranger, je m'en acquittais si bien. Lorsque nous eûmes terminé cette danse, tellement voluptueuse, que nous nous sentions tous deux animés des feux les plus brûlans, je la conduisis dans la salle où l'on donnait les rafraîchissemens, et lui demandai si elle était satisfaite. Je lui déclarai, en même tems, l'amour qu'elle m'avait inspiré, et dont je mourrais infailliblement si elle rejettait mes vœux ; ajoutant que j'étais prêt à affronter pour elle tous les dangers.

Elle me répartit qu'elle ne pouvait répondre à ma tendresse sans la partager, et qu'elle m'écrirait si elle était disposée à m'écouter. Elle devait coudre sa lettre dans la doublure du col de son domino. Elle me

recommanda de n'envoyer chercher ce dernier que le lendemain. Je lui répliquai que j'étais prêt à faire tout ce qu'elle ordonnerait, et nous allâmes rejoindre notre voiture, où nous trouvâmes sa mère endormie. Elle s'éveilla à notre arrivée, le cocher partit, et moi je saisis les deux mains d'Ignazia pour y imprimer un baiser; mais, craignant quelque témérité de ma part, elle retint les miennes avec tant de force que je fis de vains efforts pour les dégager. Dans cette position, elle raconta à sa mère tout le plaisir qu'elle avait éprouvé au bal, et ne me lâcha les mains que lorsque nous fûmes entrés dans la rue *del Desengano*. Là sa mère ordonna au cocher d'arrêter, ne voulant pas descendre à sa porte, afin d'éviter les caquets des voisins. Elle me pria de rester dans la voiture, me réitéra ses remercîmens, et partit à pied avec sa fille. Quant à moi je repris le chemin de mon logis, et me couchai en y arrivant.

Le jour suivant j'envoyai chercher le domino; j'y trouvai, à l'endroit indiqué, un billet de dona Ignazia : elle me marquait, en

peu de mots, que Don Francisco de Ramos, son amant, se rendrait chez moi pour m'apprendre par quel moyen je pourrais la rendre heureuse ; son bonheur, ajoutait-elle, ferait sûrement le mien.

Don Francisco ne se fit pas attendre ; car le lendemain, à huit heures, mon page vint me l'annoncer. Il me dit que Dona Ignazia le recevait toutes les nuits sous ses fenêtres, pour s'entretenir avec lui ; qu'elle lui avait raconté comment nous étions allés au bal accompagnés de sa mère, et qu'ayant appris que j'avais manifesté pour elle toute la tendresse d'un père, il n'avait pas différé de venir s'ouvrir à moi, d'autant plus que Dona Ignazia l'avait assuré que je l'accueillerais comme mon propre fils ; il osait donc me prier de lui prêter cent doublons, pour se mettre en état d'épouser Dona Ignazia après les fêtes du carnaval. Il m'apprit ensuite qu'il avait une place à la monnaie, et que son traitement, modique pour le moment, ne tarderait pas à être augmenté ; ajoutant, qu'une fois marié il n'aurait pas d'autre ami que moi, parce qu'il était bien persuadé

que je chérirais Dona Ignazia comme si elle était ma fille.

Je répondis à sa harangue, qu'il ne se trompait pas, dans la bonne opinion qu'il avait de moi; mais que, pour l'instant, je n'avais pas les cents doublons à ma disposition, et qu'il m'était même impossible de lui dire quand je les aurais. Je lui promis, toutefois, le plus grand secret, l'assurant qu'il me ferait toujours beaucoup de plaisir lorsqu'il m'honorerait de sa visite. Il me quitta, très-affligé de sa mauvaise réussite. C'était un jeune homme de vingt-deux ans, laid et mal bâti.

Cette aventure m'égaya beaucoup; car je n'éprouvais pour dona Ignazia qu'un sentiment très-passager. Je me disposai ensuite à rendre visite à la *signora Prohoma*. Je m'étais informé d'elle; je savais donc qu'elle avait été actrice, et qu'elle devait sa fortune au duc de Medina-Cœli. Elle vivait fort à l'aise et recevait chez elle la meilleure compagnie.

J'en reçus un fort bon accueil; mais elle me parut triste et abattue. Je lui dis qu'au dernier bal je l'avais cherchée en vain. Elle

me répondit que le même jour le duc de Medina-Celi était mort après une maladie de trois jours. — Était-il déjà vieux? — Non, il n'avait pas plus de soixante ans; au reste, vous le connaissiez. N'est-il pas vrai qu'on ne lui donnait pas cet âge? — Où l'aurais-je donc connu? — Comment? — N'est-ce pas lui qui vous amena dans ma loge? — Lui? Il ne m'avait pas dit son nom. C'était la première fois de ma vie que je le voyais.

Vers la fin du carnaval, le savetier don Diego, père de dona Ignazia, en me rapportant mes bottes, me fit beaucoup de complimens de la part de sa femme et de sa fille, qui ne pouvait pas oublier le plaisir que je lui avais procuré au bal : elle ne faisait, disait-il, que parler de moi. Je lui répondis que sa fille, jeune personne très-aimable, méritait d'être heureuse, et que, par cette raison, je m'étais abstenu d'aller lui rendre visite, dans la crainte de compromettre sa bonne réputation. Il me répliqua que la réputation de sa fille était à l'abri de toute atteinte, et que je lui ferais beaucoup

d'honneur en allant la voir. C'était une invitation à entretenir notre liaison. Je lui dis que si dona Ignazia avait l'intention de retourner au bal, j'irais chez elle prendre ses ordres.

Curieux de voir la mine que me ferait cette jeune fille, qui ne m'avait pas paru trop répugner au projet d'un accord sentimental entre nous, après son mariage, j'allai chez elle le même jour ; je la trouvai assise à côté de sa mère, une couronne de rose dans les mains, tandis que le père raccommodait de vieux souliers. Je riais intérieurement en donnant le titre de *don* à ce vieux savetier, qui trouvait sa profession de cordonnier incompatible avec sa qualité d'*hidalgo*. Dona Ignazia se leva dès qu'elle m'aperçut, me remercia de l'honneur que je lui faisais de venir la voir, elle me dit qu'elle n'espérait plus m'accompagner au bal, bien persuadée que, pendant le mois qui venait de s'écouler depuis notre dernière entrevue, je ne pouvais avoir manqué de trouver un objet plus digne de moi. Je lui répondis que je n'avais rencontré personne qui méritât de lui

être comparée, et que s'il pouvait lui être agréable d'aller encore une fois au bal, j'aurais le plus grand plaisir à l'y conduire.

Le père et la mère acceptèrent ma proposition. Nous parlâmes de dominos. Dona Ignazia me dit que sa mère irait elle-même lui en chercher un. Je remis, en conséquence, un doublon à cette dernière ; elle partit sur-le-champ, car le bal avait lieu le soir même. Don Diego sortit aussi, de sorte que je me trouvai seul avec sa jolie fille. Je saisis cet instant pour lui protester qu'il dépendait d'elle de s'emparer de mon cœur, car je l'adorais, mais qu'elle ne me reverrait plus si je m'apercevais que son intention fût de me laisser soupirer en vain.

— Que désirez-vous de moi ? Que puis-je vous accorder ? Vous savez que j'ai un amant à qui je dois bien m'appartenir. — Répondez à mon amour, belle Ignazia, et comptez sur mon dévouement.

A ces mots, je voulus l'attirer dans mes bras ; mais me sentant repoussé durement, je lâchai prise, en l'assurant qu'elle ne trouverait en moi qu'un guide soumis et res-

pectueux, si elle rejetait un adorateur tendre et passionné, bien que ce dernier rôle fût mille fois préférable au premier. Elle leva sur moi ses beaux yeux et me répondit, tandis que le pourpre colorait sa jolie figure : il est de mon devoir de m'opposer à vos désirs, même contre ma propre volonté. Cette réponse m'enchanta; son devoir étant le seul ennemi que j'avais à combattre, j'avais l'espoir de faire pencher la victoire de mon côté.

Encouragé par cette espérance, je me livrai à une gaîté que dona Ignazia n'avait pas encore remarquée en moi jusqu'alors; mon enjouement excita sa belle humeur. Pendant ce tems, la maman arriva avec le domino et des gants; je me gardai bien de réclamer la monnaie de mon doublon. Je me retirai ensuite, avec la promesse de venir les chercher à la nuit. Arrivé auprès de dona Ignazia, charmé de quelques promesses flatteuses pour mon amour, je me montrai à elle tout autre que la première fois, tendre, prévenant, attentif à lui offrir tout ce qui pouvait lui plaire. Je remplis ses

poches de sucreries, et j'emportai du bal deux bouteilles de ratafia pour la maman qui dormait dans la voiture. J'offris même à dona Ignazia un doublon de *ocho*, qu'elle refusa, en me priant de le donner à son amant, lorsqu'il retournerait chez moi.

— Comment faudra-t-il m'y prendre? lui demandai-je; ne s'en offensera-t-il pas? — Aucunement, répondit-elle. Dites-lui seulement que c'est à compte sur les cent doublons qu'il vous a demandés. Il est pauvre; dans ce moment, peut-être, il se désespère de ne pas m'avoir trouvée à la fenêtre. Il passera, sans doute, toute la nuit dans la rue, et demain soir je serai obligée de lui dire que je ne suis allée une seconde fois au bal avec vous que pour complaire à mon père.

Nous dansâmes ensuite le *fandango*; dona Ignazia me parut, cette fois si expressive et si voluptueuse, que jamais elle n'eût pu me rendre de vive voix ce qu'elle m'exprima en dansant.

Avant de descendre de voiture, ma belle me pria de me rendre le surlendemain à la

messe de huit heures, dans l'église de la Soledad. Je ne lui avais pas encore dit que c'était là où je l'avais vue pour la première fois. Il était aussi convenu que j'irais chez elle le soir, et qu'elle me glisserait un billet, si nous ne pouvions pas nous trouver seuls.

Le surlendemain, j'arrivai avant elle à la Soledad; enfin, elle parut accompagnée de la même jeune personne que j'avais remarquée avec elle la première fois. Elle m'aperçut assis dans l'angle d'un confessionnal, et vint se mettre à genoux à deux pas de moi, sans tourner une seule fois les yeux de mon côté; sa compagne, au contraire, ne cessait de me regarder: elle était laide et à peu près de l'âge de dona Ignacia. Ayant aperçu don Francisco, je me levai à l'instant et sortis de l'église; mais il me suivit, m'accosta, entra d'abord avec un air de satisfaction affectée, qu'il me félicitait d'avoir eu une seconde fois le bonheur de conduire au bal l'objet de sa tendresse. Il m'avoua en même tems, qu'il nous avait observés pendant tout le bal, d'où il serait sorti entièrement satis-

fait, s'il ne nous eût pas vus à la fin danser le *fandango*; mais cette danse nous avait représentés à ses yeux comme deux amans heureux. Je lui répondis en riant, que l'amour créait des fantômes, et qu'un homme d'esprit devait éloigner de lui de pareils soupçons: en même tems et en m'excusant de mon mieux, je lui présentai un doublon de *ocho*, à compte sur ce qu'il m'avait demandé. Plein d'une agréable surprise, il l'accepta en m'appelant son père, son bon ange, et me jurant une éternelle reconnaissance. En me quittant, il me conjura de lui prêter, aussitôt que possible, la somme dont il avait besoin pour épouser dona Ignazia, après les fêtes de Pâques.

Le soir, j'allai chez don Diego; dès qu'il me vit, il m'invita à prendre un verre de l'excellent ratafia dont j'avais fait présent à dona Antonia, son épouse. Celle-ci et sa fille commencèrent à parler des grandes obligations que la nation espagnole avait au comte d'Aranda, ainsi qu'à son administration.

Rien, dit dona Antonia, n'est plus inno-

cent, ni plus salutaire à la jeunesse, que ces bals; et cependant elle était privée de ce plaisir, avant que ce Grand prit les rênes du gouvernement. Malgré cela, le peuple le déteste, parce qu'il a chassé du royaume *los padres de la compania* (les jésuites), et qu'il a défendu les manteaux longs et les chapeaux à rebords. Mais les pauvres le chérissent; car tout l'argent que produisent les bals des *scannas del peral*, est pour eux.

Ainsi, ceux qui fréquentent ces bals, reprit don Diego, font en outre une œuvre de charité.

J'ai deux cousines, interrompit dona Ignazia, qui sont deux anges de sagesse. Elles savent que je suis allée au bal avec vous; et, comme elles sont pauvres, elles n'ont aucun espoir de jouir de ce plaisir. Vous pourriez les rendre bien heureuses, si vous vouliez les y conduire le dernier jour de carnaval. Leur mère leur accordera volontiers cette permission, parce que le bal finit à minuit, à cause du mercredi des cendres.

—Avec plaisir, ma chère dona Ignazia, il n'est rien que je ne fasse pour vous. D'ailleurs, de cette manière, nous éviterons à votre maman le désagrément de passer la nuit dans la voiture.

Je vous remercie de votre bonté, reprit dona Ignazia; mais il faut auparavant que je vous présente à ma tante, qui n'est pas exempte de scrupules religieux. Lorsqu'elle vous aura vu une fois, je suis assurée qu'elle ne trouvera plus rien à redire à ma proposition; car, en vous voyant, on reconnaît bientôt en vous un homme d'honneur incapable de manquer à une jeune personne. Allez-y dès aujourd'hui; elle demeure dans la rue voisine. Vous reconnaîtrez facilement sa maison par une petite enseigne qui indique que l'on y blanchit la dentelle; mettez-en dans votre poche, et dites-lui que c'est ma mère qui vous l'a indiquée. Demain, avant midi, j'arrangerai le reste, en revenant de la messe, et vous vous rendrez ici après dîner, pour convenir de la manière dont nous nous réunirons le soir.

Je suivis ponctuellement les instructions de ma belle. J'allai le même jour porter mes dentelles chez les cousines ; le lendemain, dona Ignazia me dit que l'affaire était arrangée au mieux. Je lui indiquai alors comment elles pourraient s'introduire chez moi par la porte de derrière ; j'aurais des déguisemens tout prêts dans ma chambre où nous dinerions ensemble, après quoi nous nous rendrions au bal. Je lui dis que j'avais envie de déguiser en homme l'aînée de ses cousines, et qu'elle la préparât à cette idée. Elle me répondit en souriant, que cette précaution était inutile, et qu'elle était persuadée que la cousine ferait tout ce que je voudrais.

La cadette des cousines était laide, mais encore avait-elle, avec sa laideur, quelque chose de féminin, tandis que l'aînée, qui était encore bien plus laide que sa sœur, était d'une taille de géant, et ressemblait parfaitement à un homme habillé en femme. Ce contraste m'amusait beaucoup ; car dona Ignazia était une beauté ache-

vée, aiguisée au dernier point, surtout lorsqu'elle mettait de côté ses manières de dévote.

Je fis prendre des dominos, des gants, des masques, et plaisir le tout dans un cabinet attenant à ma chambre, sans que mon page eût rien de rien. Le mardi de bonne heure je lui donnai un *pezzo duro* pour aller faire son mardi gras où bon lui semblerait, en lui disant qu'il pouvait rester dehors jusqu'au lendemain à midi. Je commandai un bon dîner pour quatre personnes, dans l'auberge la plus voisine, et je priai pour me servir le garçon du café.

Les trois cousines arrivèrent à midi. Je leur parlai d'abord un langage décent et plein d'onction jusqu'à une heure. Nous nous mîmes ensuite à table. Peu accoutumées à rester pendant deux heures à une table servie avec profusion et à boire de l'excellent vin de la Manche, ces pauvres filles se sentirent bientôt animées d'une gaieté qui, jusqu'alors, leur était inconnue. Je saisis cet instant pour déclarer à l'aînée que mon intention était de la déguiser en hom-

me. Cette idée l'effraya d'abord; mais dona Ignazia lui fit remarquer le plaisir que ce déguisement allait lui procurer; et la crédule Agnès ajouta qu'il était impossible qu'il y eût là-dedans quelque péché.

— Si c'était un péché, lui dis-je, croyez-vous que je vous ferais une semblable proposition?

Dona Ignazia, qui savait par cœur toutes les légendes des saints, observa que la bienheureuse sainte Marina avait passé toute sa vie habillée en homme. La grande cousine se rendit à cette savante citation. Je lui fis alors compliment sur son esprit, et j'excitai ainsi sa vanité à me persuader que je ne me trompais pas dans la bonne opinion que j'avais conçue d'elle.

— Venez avec moi, lui dis-je; et vous autres attendez ici jusqu'à ce que votre cousine soit habillée. Elle me suivit quoiqu'en hésitant encore. Je lui présentai son costume et des bas plus blancs et plus fins que ceux qu'elle avait. Je lui dis qu'elle commettrait un péché mortel si elle me supposait capable de mauvaises intentions à son égard,

puisque j'étais d'un âge à pouvoir être son père, et pénétré des sentimens les plus purs. Elle me répondit qu'elle était bonne chrétienne et non une sotte. Je m'assis à côté d'elle, lui passai moi-même ses bas, en lui faisant compliment sur son joli pied. Cette galanterie la flatta. Comme elle était loin de me plaire, je me gardai bien de me permettre la moindre privauté, ce qui ne contribua pas peu à lui inspirer de l'assurance. Lorsqu'elle fut habillée, j'allai la présenter à ses deux compagnes qui la trouvèrent à ravir, lui firent les complimens les plus flatteurs sur sa jolie tournure, en l'assurant que les plus fins connaisseurs se tromperaient sur son sexe.

—Maintenant à votre tour, dis-je à la cadette.

— Va sans crainte, s'écria l'aînée; *Don Jaime es el mas onesto de todos los hombres de Espana.* — Elle s'habilla sans que je parusse m'en apercevoir. Lorsqu'elle fut prête, nous rentrâmes dans la chambre. Dona Ignazia s'étant aperçue que sa cousine avait changé de bas et de fichu, lui demanda

en riant, si j'étais adroit à la toilette des dames : celle-ci lui répondit qu'elle n'avait pas eu besoin de mes services.

Je passe sous silence la toilette de la troisième, seulement je dirai qu'elle dura une bonne heure. Dona Ignazia dit à ses cousines, en rentrant dans la chambre, qu'il avait fallu recoudre tout le devant de son domino.

Au soleil couchant nous partîmes pour le bal. La cohue était telle qu'il était impossible de danser. A dix heures nous soupâmes, et nous revînmes nous promener dans la salle jusqu'à ce que l'orchestre se tut. Minuit venait de mettre un terme à la fête en annonçant le carême.

Je ramenai mes trois demoiselles chez moi pour leur faire reprendre leur costume de la veille. Dona Ignazia et moi nous reconduisîmes ensuite ses cousines à leur domicile. Dona Ignazia m'ayant témoigné, en route, le désir de prendre du café, je revins avec elle à mon logis, comptant y passer deux heures en agréable tête à tête, auquel je vis bien qu'elle aspirait autant que moi.

Aussitôt que nous fûmes entrés dans ma chambre, je la quittai un instant pour aller commander en bas ce dont nous avions besoin; mais quelle fut ma surprise, en entrant dans la salle du café, d'y trouver don Francisco, qui, m'abordant sans façon, me pria de le laisser monter auprès de dona Ignazia qu'il venait, disait-il, de voir entrer avec moi. Dissimulant l'impatience que me causait un pareil contre-tems, je lui répondis qu'il ne tenait qu'à lui de monter, que son arrivée inattendue ne pouvait manquer de faire grand plaisir à dona Ignazia. Je remontai avec lui et le présentai à sa belle, en la félicitant de la joie qu'une telle entrevue devait lui procurer à pareille heure. J'avais pensé qu'elle saurait feindre comme moi; mais elle lui dit, d'un ton irrité, que si elle eût cru le rencontrer, elle se serait bien gardée de demander du café, ajoutant qu'il était indécent à lui de venir m'importuner ainsi à l'heure qu'il était. Prenant alors la défense de ce pauvre garçon que la colère de sa bien-aimée avait pour ainsi dire anéanti, je dis à dona Ignazia

qu'il était tout naturel que don Francisco nous ayant, par hasard, vu entrer tous deux, eût désiré monter auprès d'elle. Elle me comprit sur-le-champ, et fut la première à engager don Francisco à s'asseoir; mais elle ne lui adressa pas une seule fois la parole; au contraire, elle ne parla qu'à moi des plaisirs du bal, et de l'agrément que, pour elle, j'avais eu la bonté de procurer à ses deux pauvres cousines.

Quant à don Francisco, il prit son café et se retira aussitôt. Je lui dis, en le reconduisant, que j'espérais avoir le plaisir de sa visite de tems en tems; doña Ignacia se contenta de lui faire un léger signe de tête.

Lorsqu'il fut parti, elle me dit d'un air chagrin, que cette rencontre inattendue lui ôtait tout le plaisir qu'elle se promettait en passant une heure agréable avec moi; car elle était persuadée, ajouta-t-elle, que Francisco était en bas, dans la maison ou partout ailleurs, pour l'épier; et que si elle répondait à sa curiosité par des mépris, elle aurait tout lieu de redouter les suites de sa vengeance.

Je pense donc qu'il est plus prudent que vous me reconduisiez chez moi ; et si vous m'aimez toujours, venez me voir pendant le carême. Quant à Francisco, il payera de ses larmes le tour qu'il vient de me jouer, peut-être même le renverrai-je tout-à-fait, car, à parler sincèrement, je n'entretiens son amour que par ma fenêtre, pour m'assurer un mari. N'est-ce pas, vous êtes bien persuadé que je ne ressens pas d'amour pour lui ? — Sans doute, ma belle enfant, j'en suis parfaitement convaincu ; je vous estime trop pour penser autrement.

Dona Ignazia m'ayant renouvelé l'assurance de son attachement, je la reconduisis chez elle, lui jurant que tant que je resterais à Madrid, elle serait l'unique objet de mon affection la plus tendre et la plus sincère.

Le lendemain, je dînai chez Mengs. Le jour après, vers quatre heures du soir, un homme d'un extérieur suspect, m'accosta dans la rue, m'engageant à l'accompagner jusqu'à un couvent voisin, où il voulait me communiquer des détails de la plus haute

importance pour moi. Je le suivis. Dès qu'il nous vit tous deux en lieu de sûreté, il m'apprit que l'alcade Messa se disposait à me faire, le soir même, une visite, avec tous ses alguazils. Tel que vous me voyez, je suis un de ces derniers. L'alcade a appris que vous teniez des armes défendues, cachées sous le tapis de votre chambre et derrière votre poêle. Il croit aussi avoir connaissance de diverses autres circonstances qui lui donnent le droit de se saisir de votre personne et de vous incarcérer, pour vous envoyer ensuite en arrestation dans une forteresse du royaume. Je vous donne avis de tout ceci, parce que je crois que vous êtes un homme d'honneur, et que vous ne méritez pas un pareil sort. Ne dédaignez pas mes conseils; prenez sur-le-champ vos mesures pour vous mettre à l'abri d'un tel affront.

J'étais d'autant plus autorisé à ajouter foi à ce que me disait cet inconnu, que la circonstance des armes cachées était vraie : j'en avais, en effet, sous mon tapis. Je donnai un doublon à mon donneur d'avis, et, au lieu d'aller chez dona Ignazia, je retour-

nai promptement chez moi, pour enlever les pistolets et la carabine cachés dans ma chambre. Ainsi armé et enveloppé d'un large manteau, je courus chez le peintre Mengs, après avoir dit qu'on y envoyât mon nègre aussitôt qu'il arriverait. J'étais en sûreté chez Mengs, sa maison étant un bâtiment royal.

Le loyal Mengs m'accorda, à la vérité, un asile chez lui pour cette nuit; mais, méfiant à l'excès et craignant de se compromettre, il me pria de vouloir bien, dès le lendemain, chercher un autre refuge, parce qu'il était persuadé, me dit-il, que les poursuites dirigées contre moi avaient un tout autre motif que celui que j'alléguais, et, qu'ignorant ce que ce pouvait être, il croyait plus prudent de ne s'engager en rien dans cette affaire. Il me fit donner une chambre, et nous soupâmes ensemble. Nous ne parlâmes que de cet événement pendant tout le souper. Il me répétait continuellement que, si je n'avais autre chose à me reprocher que d'avoir tenu des armes cachées chez moi, j'aurais dû mépriser l'aver-

tissement de l'individu qui m'avait accosté ; que j'eusse beaucoup mieux fait d'en agir ainsi que de lui donner un doublon. Il ajoutait que je devais bien savoir que chacun était maître chez soi, et pouvait même y avoir des canons si bon lui semblait. De mon côté je lui dis que je n'étais accouru chez lui que pour m'épargner le désagrément de passer une nuit en prison ; car j'étais convaincu de la vérité de l'avertissement qui m'avait été donné : qu'au reste je chercherais un autre logement dès le lendemain. Toutefois je convenais avec lui que j'aurais pu laisser les pistolets et la carabine dans ma chambre.

— Vous eussiez dû également y rester vous-même ; je ne vous crois ni crédule ni peureux.

Dans le moment même où il prononçait ces dernières paroles, nous vîmes arriver mon hôte, qui venait m'avertir que l'alcade Messa, avec trente alguasils, s'était présenté chez lui pour procéder à la visite domiciliaire de ma chambre. Il avait fait ouvrir ma porte par un serrurier, et, après avoir

fouillé partout sans rien trouver, le scellé avait été apposé sur la serrure ; l'alcade s'était ensuite emparé de mon page pour le traîner en prison, disant que lui seul avait pu m'avertir de ce qui me menaçait, et que sans cela je ne me serais pas enfui chez le chevalier Mengs, où lui alcade n'avait pas le droit de me faire arrêter.

Ce rapport fit ouvrir les yeux à Mengs : il fut forcé d'avouer que j'avais eu raison de suivre le conseil de l'alguazil. Il m'engagea à me rendre le lendemain chez le comte d'Aranda, pour lui exposer l'injustice dont l'alcade venait de se rendre coupable en arrêtant mon pauvre page qui était innocent. Mon hôte s'était retiré, et, comme Mengs persistait à s'intéresser au sort de mon page, je lui répondis, avec un mouvement d'impatience, que lui seul était le traître qui m'avait dénoncé ; car, puisque l'alcade le tenait pour coupable de m'avoir prévenu de la visite de la police, c'était une preuve manifeste qu'il le savait instruit de ce qui se passait. Maintenant je vous demande, continuai-je, si ce page n'est pas un vaurien de

m'avoir laissé ignorer ce qu'il savait, qui plus est, c'est lui qui m'a dénoncé, car lui seul pouvait savoir que j'avais chez moi des armes cachées. Mengs parut convaincu du fait.

Le lendemain matin, de bonne heure, j'allai le trouver; je lui annonçai l'intention de sortir, l'assurant que je ne rentrerais pas avant d'avoir complétement tiré au clair toute cette affaire. Au moment même un officier entrant dans la chambre de Mengs, demanda le chevalier Casanova. C'est moi-même, lui dis-je.

Dans ce cas, Monsieur, je vous prie de me suivre de bonne volonté jusqu'au corps-de-garde de Buen-Retiro. Je ne puis, je le sais, employer la force pour vous contraindre à me suivre si vous êtes disposé à résister, cette maison étant une propriété de Sa Majesté; mais je vous préviens, d'un autre côté, qu'avant une heure M. le chevalier Mengs recevra l'ordre de vous faire sortir d'ici, et qu'alors vous serez conduit en prison avec une escorte qui serait loin de vous plaire; c'est ce que vous pouvez encore éviter. Je

vous conseille donc de n'opposer aucune résistance à la sommation que je vous fais de me suivre sur-le-champ. J'ai l'ordre aussi de m'emparer des armes que vous avez dans votre chambre. — M. le chevalier Mengs peut vous donner ces armes que, depuis onze ans, je porte avec moi dans mes voyages, pour me défendre contre les assassins. Quant à moi je vais vous suivre, après avoir écrit trois ou quatre petits billets, qui ne me retiendront pas une demi-heure. — Je ne puis vous attendre, encore moins vous permettre d'écrire ; en prison on vous laissera écrire tant que vous voudrez. — Cela suffit : je vous suis avec une condescendance que vous ne trouveriez pas en moi si je pouvais opposer la force à la force. Mais je me souviendrai de l'Espagne ; j'en parlerai comme il convient lorsque je rencontrerai, dans les autres pays de l'Europe d'honnêtes gens de ma condition, qui se proposeront d'y voyager comme je le fais moi-même aujourd'hui.

J'embrassai Mengs qui paraissait fort chagriné, tandis que son valet de chambre

portait mes armes dans la voiture, où j'accompagnai le capitaine espagnol qui, au reste, avait toutes les manières d'un homme d'honneur.

Il me conduisit au palais de Buen-Retiro. Ce château, abandonné par la famille royale, servait alors de prison à ceux que l'État croyait avoir sujet de considérer comme coupables. Les appartemens intérieurs servaient de caserne. C'était là où Philippe V se retirait autrefois avec son épouse, pour y passer le tems du carême et les fêtes de Pâques.

Aussitôt que l'officier qui m'avait conduit au corps-de-garde, m'eut remis entre les mains de l'officier du poste, un sergent s'empara de ma personne et me conduisit dans une grande salle, au rez-de-chaussée, qui servait de prison commune. Je fus suffoqué en entrant dans cette atmosphère infecte, séjour de vingt-cinq à trente prisonniers et de dix à douze soldats qui les gardaient. J'y trouvai environ une douzaine de grands lits, quelques bancs, mais ni table ni chaises. Je donnai un écu à un soldat, en

le priant de m'avoir du papier, des plumes et de l'encre. Il prit l'écu en riant, partit et ne revint plus. Tous ceux à qui je m'adressais pour avoir de ses nouvelles, me traitaient de visionnaire. On ne peut pas plus vexé de cette conduite ; mais ce qui me surprit bien plus, fut de retrouver, parmi mes compagnons d'infortune, mon page et le comte Marazzani, un aventurier de naissance, qui s'était souvent présenté chez moi pour me soutirer un dîner, ou quelques pièces de monnaie. Ce dernier me dit en italien qu'il était là depuis trois jours, et qu'il ne m'en avait pas donné avis, pressentant bien que je ne tarderais pas à venir le retrouver. Dans quinze jours, ajouta-t-il, on nous conduira sous bonne escorte, dans quelque forteresse, où nous travaillerons pour l'État ; alors il nous sera loisible de nous plaindre sur le papier, en nous consolant avec l'espoir de voir tomber nos chaînes dans trois ou quatre ans, et d'obtenir un passe-port pour sortir de ce beau pays. — Je pense cependant, lui répartis-je, qu'on ne me condamnera pas sans m'entendre. — Pas du tout,

reprit-il ; demain matin l'alcade viendra vous interroger et écrira vos réponses ; alors l'affaire sera terminée, et l'on vous enverra peut-être en Afrique. — Instruit-on déjà votre procès ? — On s'est occupé de moi hier, pendant trois heures ; on m'a demandé qui était mon banquier et d'où je tirais mes moyens de subsistance. J'ai répondu que je ne connaissais aucun banquier ; que je vivais des avances que me faisaient mes amis, en attendant toujours qu'on me fît connaître si l'on m'admettrait ou non dans les gardes du corps. On m'a aussi demandé pourquoi je ne m'adressais pas à l'ambassadeur de Parme, sans la recommandation duquel je ne pourrais jamais entrer dans les gardes : on finit par m'assurer que Sa Majesté me donnerait bientôt une autre place dans laquelle je pourrais la servir sans avoir besoin d'aucune recommandation. Je vous le répète ; si l'ambassadeur Vénitien ne vous réclame pas, il vous arrivera la même chose qu'à moi et à tous ceux qui sont ici. — Je fis semblant de ne rien craindre et j'étouffai ma colère, pensant bien qu'on ne pourrait pas me traiter comme

ce Marazzani. Je me jetai en même tems sur un des lits, d'où je me relevai deux heures après couvert de cette vermine qui fait horreur à un Français ou à un Italien, tandis qu'un Espagnol ne fait qu'en rire.

A midi, Marazzani me dit que je pouvais commander à dîner en donnant à cet effet de l'argent à un soldat qu'il connaissait et duquel il me répondait, ajoutant qu'il se mettrait volontiers de la partie; car il n'avait vécu, depuis trois jours, que de pain, d'ail et d'une misérable soupe à l'eau. Je lui répondis que je n'avais pas faim, et que je ne confierais plus un sou à qui que ce fût avant que l'on ne m'eût rendu mon écu. Marazzani alors de se recrier tout haut contre cet abus de confiance; mais chacun lui riait au nez. Mon page s'adressa alors à lui en l'engageant à me fléchir en sa faveur, et à me décider à lui donner de l'argent; car il mourait de faim et ne possédait pas une obole. Je fis réponse que je ne lui devais rien et qu'il n'était plus à mon service.

A trois heures, arriva un domestique de Mengs, m'apportant un dîner pour trois ou

quatre personnes. Il me dit qu'il allait me laisser le tout, et qu'il reprendrait la vaisselle le soir, en m'apportant mon souper. Mais j'étais tellement en colère que je ne voulus pas partager mes restes avec ceux qui m'entouraient; je fis attendre le domestique, je bus et mangeai sur mon banc, et lui fis emporter les débris du repas, en lui disant de ne revenir que le lendemain, parce que je ne souperais pas. Matarani ayant remarqué que j'aurais dû au moins garder le vin, je ne lui répondis pas.

A cinq heures, je vis entrer Manucci avec l'officier de garde. Il avait l'air triste et abattu. Après les condoléances d'usage de sa part, et beaucoup de remercimens de la mienne, pour sa visite, je demandai, en sa présence, à l'officier qui l'accompagnait, s'il ne m'était pas permis d'écrire à mes connaissances, qui ne me laissaient dans cette triste situation que parce qu'elles ignoraient ce que j'étais devenu. Il me répondit que ce serait une cruauté que de me priver de cette consolation. Alors je lui demandai aussi s'il était permis à un soldat espagnol

de voler un écu qu'un prisonnier lui confiait pour lui procurer du papier et de l'encre.

— Quel est ce soldat? s'écria-t-il.

En vain nous demandâmes son nom à ceux qui nous entouraient; aucun ne le connaissait. D'ailleurs la garde avait été relevée; l'officier ne m'en promit pas moins de me faire rendre mon écu et de faire punir le voleur. Il me fit sur-le-champ apporter tout ce dont j'avais besoin pour écrire, ainsi qu'une table et de la lumière. Manucci me promit d'envoyer le lendemain un domestique de l'ambassade, pour prendre mes lettres et les faire parvenir à leurs adresses. Il m'assura que l'ambassadeur ferait pour moi, en secret, tout ce qu'il ne croyait pas pouvoir faire ostensiblement. Avant qu'il me quittât je tirai trois écus de ma poche, et les montrant à la canaille qui m'entourait, je déclarai hautement que je les donnerais sur-le-champ à celui qui nommerait le soldat qui m'avait volé. Marazzani fut le premier qui s'empressa de le nommer, tandis que deux autres attestèrent qu'il disait la vérité: alors l'officier prit

le nom du soldat, que du reste il connaissait, et ne put s'empêcher de sourire en me voyant sacrifier trois écus pour en retrouver un. Ils partirent, et je me mis à écrire. Il me serait impossible de peindre les épreuves auxquelles on soumit ma patience: tous se pressaient autour de moi pour lire ce que j'écrivais, et lorsque l'un ne me comprenait pas, il fallait lui donner une explication; on venait pour moucher ma chandelle, et on me l'éteignait. Je croyais être aux galères; je souffrais tout sans me plaindre. Un soldat me proposa de faire rentrer les autres dans l'ordre, si je lui donnais un écu; je ne l'honorai pas même d'une réponse. Enfin, malgré cette infernale compagnie, je parvins, non sans peine, à terminer mes lettres. Elles respiraient le poison qui corrodait mon âme.

J'écrivais à l'ambassadeur Mocenigo qu'il était de son devoir de prendre sous sa protection un de ses compatriotes, que des ministres étrangers opprimaient, pour s'emparer de tout ce qu'il possédait. Je lui fis de nouveau remarquer qu'il ne pouvait pas

me refuser son appui, sans savoir en quoi j'avais enfreint les lois de la république ; car mon affaire avec les inquisiteurs ne consistait qu'en ce que mademoiselle Zozzi m'avait préféré à M. Grimani, qui, par jalousie, m'avait fait mettre sous les plombs.

Je disais à don Emmanuel de Roda, ministre de la justice et des grâces, que ce n'était pas sa clémence, mais sa justice que j'implorais contre Dieu et votre roi, ajoutais-je, et ne souffrez pas que l'alcade Messa assassine un citoyen de Venise, qui n'a pas enfreint les lois de votre pays, où il n'est venu que parce qu'il l'a cru habité par d'honnêtes gens, et non par des brigands qui s'autorisent de leur emploi pour commettre le meurtre impunément. Le soussigné a dans sa poche une bourse remplie de doublons, et se trouve parmi des bandits qui l'ont déjà volé. Il craint même d'être tué cette nuit par ceux qui l'entourent.

Je priais le duc de Losada de prévenir le roi que l'on assassinait en son nom un vénitien qui n'avait en aucune manière contrevenu aux lois du pays, et dont le seul crime

était d'avoir assez d'argent pour n'avoir besoin de personne, tant qu'il resterait en Espagne. Je le conjurais d'obtenir, sur-le-champ, l'ordre du roi, pour me soustraire à une mort certaine.

Mais la plus forte de toutes mes lettres, fut celle que j'écrivis au comte d'Aranda. Je lui disais que si l'on consommait mon meurtre, je ne pourrais m'empêcher de croire avant ma mort, qu'elle avait lieu par ses ordres, parce que j'avais en vain déclaré à l'officier qui m'avait arrêté, que j'étais venu à Madrid avec une lettre de recommandation de la part d'une princesse, pour Son Excellence. Je ne me suis rendu coupable d'aucun délit, ajoutais-je, et si vous me retirez de cet enfer, quelle satisfaction pourrez-vous me donner, pour les mauvais traitemens qu'on m'y a fait endurer? Donnez sur-le-champ l'ordre de ma mise en liberté, ou commandez à vos bourreaux de mettre un terme à mes souffrances; car, avant de me laisser conduire dans une forteresse, je me donnerai moi-même la mort.

Je conservai des copies de toutes ces let-

tres, et je préparai les originaux pour les remettre le lendemain au laquais que Manucci avait promis de m'envoyer. Je passai la nuit la plus affreuse de ma vie. Tous les lits étaient occupés; d'ailleurs, eussent-ils été tous vacans, je me serais bien gardé de m'y coucher; l'idée seule de la vermine qui les infectait, me faisait dresser les cheveux. En vain demandai-je un peu de paille, on ne m'en donna pas, et quand bien même l'on m'en eût apporté, je n'aurais su où la mettre; le plancher était couvert de boue et d'immondices. Outré d'indignation contre tout ce qui m'entourait, je ne voulais plus donner une obole pour me procurer la moindre commodité. Bref, je passai la nuit sur mon banc, sans appui, et ne fermai pas l'œil une minute.

Le lendemain matin à sept heures, Manucci parut. Aussitôt que je l'aperçus, je le priai de m'emmener dans le corps-de-garde pour y respirer un peu; car j'étais plus mort que vif. Il m'y conduisit sur-le-champ; j'y pris mon chocolat en lui racontant mes souffrances de la nuit. Manucci m'écoutait

en frissonnant d'horreur ; il me dit ensuite que mes lettres ne pourraient être remises que dans le courant de la journée, et que celle de l'ambassadeur était effroyable. Je lui fis lire les copies des autres ; il prétendit qu'un langage plus doux eût été plus propre à me faire atteindre mon but ; ce jeune homme, qui manquait encore d'expérience, ignorait qu'il est dans la vie des situations où il est impossible à un honnête homme de contenir son indignation. Il me dit ensuite à l'oreille que l'ambassadeur dînait le même jour chez le comte d'Aranda, et qu'il lui avait positivement promis de s'employer pour moi près de ce ministre ; mais, ajouta-t-il, je crains que votre lettre menaçante n'ait indisposé l'Espagnol. Je le priai de ne pas parler de cette lettre à l'ambassadeur, et il partit.

Une heure après, étant assis au milieu de tous les vauriens qui m'entouraient, et qui me reprochaient par un torrent d'injures ma fierté dédaigneuse, je vis entrer dona Ignazia, accompagnée de son père et de l'honnête capitaine qui s'était montré si fa-

vorable à ma cause. Cette vue me perça le cœur ; mais je dus accueillir cette visite, puisqu'elle était une preuve de l'humanité et de la grandeur d'âme de ce digne homme et de sa charmante fille.

Tout abattu que j'étais, je leur exprimai, dans mon mauvais espagnol, la reconnaissance que me faisait éprouver leur aimable attention. Dona Ignazia ne proféra pas une parole ; c'était le seul moyen de retenir les larmes qui roulaient dans ses beaux yeux. Don Diego, au contraire, déploya toute son éloquence pour me faire entendre qu'il ne serait pas venu me voir, s'il n'eût pas eu l'intime conviction que l'on s'était mépris en m'arrêtant ; ou qu'une affreuse calomnie avait trompé le juge lui-même, comme cela n'arrivait que trop souvent. On ne tardera pas, ajouta-t-il, à vous faire sortir d'ici, et à vous donner satisfaction de l'affront qu'on vous a fait essuyer. Je lui répondis que j'avais, comme lui, cet espoir. Mais voici un trait auquel je ne m'attendais pas ; ce trait me causa une surprise et une émotion bien plus agréables que tout l'intérêt qu'il venait de

me témoigner. En m'embrassant, pour prendre congé de moi, ce brave et digne homme me glissa un rouleau dans la main en me disant à l'oreille, qu'il renfermait douze doublons de *ocho*, que je lui rendrais quand je le pourrais. Je restai confondu; mais, me remettant bientôt, je lui dis tout bas : j'en ai cinquante dans ma poche, que je n'ose vous montrer, parce que je redoute la cupidité des brigands qui nous entourent. A ces mots il remit son rouleau dans sa poche en versant des larmes. Je lui promis d'aller le voir aussitôt que je serais mis en liberté; il partit. Il ne s'était pas nommé en arrivant. Il était très-bien mis, et avait tout l'extérieur d'un homme bien né. Les caractères de ce genre ne sont pas rares chez les Espagnols; y a-t-il une action noble et héroïque à faire? un Castillan est toujours prêt.

A midi, le domestique de Mengs m'apporta à dîner. Je mangeai en sa présence et le renvoyai une demi-heure après, avec mes remercîmens à son maître. A une heure, arriva un inconnu qui me dit de le suivre.

Il me mena dans une chambre où j'aperçus ma carabine et mes pistolets; l'alcade Messa, qui était assis avec deux greffiers devant une table couverte de papiers, me dit de prendre place. Alors il m'ordonna de répondre à ses questions, en me faisant remarquer que tout ce que j'allais dire serait écrit. Je déclarai que, ne comprenant pas bien l'espagnol, j'étais résolu à ne répondre qu'aux questions que l'on m'adresserait en italien, en français, ou en latin. Ces paroles, prononcées d'un ton ferme, parurent l'interdire. Il me parla pendant une heure entière. Rien de ce qu'il disait, ne m'échappait; mais il ne put tirer de moi d'autre réponse, sinon que je n'en comprenais pas un mot. Donnez-moi, lui dis-je, un juge qui parle une des langues que je connais, et je lui répondrai. L'alcade se fâcha; mais je me moquai de ses menaces. Enfin, il me présenta une plume, en me disant d'écrire en italien mon nom, ma profession et la cause qui m'amenait en Espagne. Je ne pouvais pas m'y refuser; toutefois je n'écrivis que ceci :

« Je me nomme Casanova, sujet de la république de Venise, savant, indépendant, et suffisamment riche pour n'avoir besoin de qui que ce soit. Je voyage pour mon agrément ; je suis connu de l'ambassadeur de mon pays, du comte d'Aranda, du prince de la Catolica, du marquis de Moras, du duc de Losada, et je n'ai enfreint aucune loi de ce pays ; malgré mon innocence, j'ai été assailli et enfermé avec des meurtriers et des brigands, par des gens, à la vérité, plus dignes que moi d'un pareil traitement. Comme je n'ai rien à me reprocher, je dois apprendre aux serviteurs de Sa Majesté qu'ils n'ont aucune autorité sur moi, si ce n'est, tout au plus, celle de me faire sortir du royaume, ce à quoi je suis tout prêt. Depuis onze ans mes armes m'ont accompagné dans tous mes voyages, pour me servir de défense contre les voleurs de grand chemin. A la porte d'Alcala, on les a vues dans ma voiture et on me les a laissées ; on ne me les confisque donc à présent que pour avoir un prétexte de m'opprimer. »

Lorsque j'eus fini, je présentai le papier

à l'alcade, qui l'envoya pour être traduit en espagnol. En se levant, il me jeta un regard menaçant, et s'écria : *valgame Dios*, vous vous repentirez bientôt de ce que vous venez d'écrire. Après quoi il me fit reconduire dans la salle.

A huit heures, Manucci vint me voir ; il m'apprit que le comte d'Aranda avait été le premier à parler de moi à l'ambassadeur, en lui demandant s'il me connaissait? Ce dernier lui avait dit beaucoup de bien de son compatriote, en avouant toutefois qu'il regrettait beaucoup de ne pouvoir pas s'intéresser à lui ostensiblement, parce qu'il était en défaveur auprès de l'inquisition. Sur ce, le comte d'Aranda lui avait répondu qu'en effet on avait agi très-injustement à mon égard ; mais qu'il n'y avait cependant pas là de quoi ôter la raison à un homme d'esprit. Je ne saurais rien de tout cela, ajouta-t-il, sans les lettres fulminantes qu'il nous a écrites à don Emmanuel de Roda, au duc de Losada et à moi. Il a raison, j'en conviens ; mais on n'écrit pas comme cela. Ce fut là tout ce qu'il dit.

— Ainsi, lui dis-je, voilà donc mon affaire en bon train, s'il est vrai qu'il reconnaisse mes droits. — C'est très-vrai, comptez là-dessus. — Il me fera donc rendre justice ; car pour ce qui concerne la lettre, il doit bien savoir que chacun a son style. D'ailleurs, voyez l'état dans lequel on m'a mis ; au milieu de bandits, dans une salle infecte, sans lit, sur un plancher de boue, ce qui m'oblige à passer la nuit sur un banc où je ne puis prendre le moindre repos. N'y a-t-il pas là de quoi désespérer un homme et le porter aux derniers excès ?

Manucci reconnut que ma position était affreuse. Il me promit de revenir le lendemain matin de bonne heure, et me conseilla de chercher à me procurer un lit à quel prix que ce fût. Mais je redoutais trop la vermine ; je craignais en même tems pour ma bourse, ma montre, ma tabatière et tout ce que j'avais sur moi. Je passai donc la seconde nuit comme la première, assis sur mon banc, accablé de sommeil, et n'osant pas fermer l'œil.

Manucci arriva à huit heures du matin.

Ma mauvaise mine l'effraya, tant j'étais défait. Il apportait d'excellent chocolat que je pris avec un plaisir inexprimable. Ce petit restaurant réveilla mon courage. Un instant après la porte s'ouvrit, et nous vîmes entrer un officier d'état-major accompagné de deux adjudans. Il demanda après moi; je me présentai à lui en me nommant. — Son Excellence le comte d'Aranda, dit l'officier, est ici dans ce moment; il déplore votre disgrâce, qu'il ne connaît que par la lettre que vous lui avez écrite hier; si vous lui eussiez écrit plutôt, il ne vous serait rien arrivé de fâcheux.

Je lui racontai l'histoire du soldat qui m'avait volé un écu. Il fit sur-le-champ venir le capitaine de la compagnie à laquelle appartenait ce soldat, lui fit une remontrance sévère, et l'obligea à me remettre sur-le-champ un écu, que je reçus en souriant : il lui ordonna de s'informer du voleur et de le faire punir en ma présence. Cet officier était le comte de Rojas, colonel du régiment caserné au Buen-Retiro. Je lui fis connaître ensuite tous les détails de mon

arrestation, et les souffrances que j'avais endurées depuis lors. Le colonel, me témoignant toute la part qu'il prenait à mon malheur, me donna sa parole d'honneur que, dans le jour même, on me rendrait ma liberté et mes armes. Vous irez alors, continua-t-il, remercier le comte d'Aranda, qui n'est venu ici qu'à cause de vous; il m'a chargé de vous dire que vous ne seriez libre qu'après midi, parce qu'il veut que vous receviez une satisfaction qui puisse vous faire oublier cet outrage, si toutefois l'on peut appeler ainsi les bévues de la justice. Cependant je dois vous prévenir que l'alcade Messa n'a été induit en erreur que par un vaurien qui est à votre service. — Le voici, m'écriai-je, le voici, je vous prie en grâce de faire disparaître à l'instant ce monstre de devant mes yeux. — Vous serez satisfait, me dit-il, et il partit.

Deux minutes après deux soldats vinrent prendre ce coquin, dont je n'ai jamais entendu parler depuis.

On me conduisit ensuite au corps-de-garde pour y voir infliger une punition au

soldat qui m'avait volé. Manucci était à côté de moi. Nous vîmes, à quarante pas de nous, le comte d'Aranda qui se promenait dans la cour du château, entouré d'une suite nombreuse d'officiers de tous grades et de gardes du corps. Nous restâmes là plus de deux heures. En nous quittant le colonel m'invita à dîner chez lui; Mengs devait aussi s'y trouver. Je retournai dans la salle, où je trouvai un lit de camp très-propre qu'on y avait fait dresser pour moi. Manucci m'embrassa à diverses reprises avant de me quitter. Ce jeune homme me donna, pendant long-tems, des preuves de l'amitié la plus sincère. Aussi regretterai-je toute ma vie d'avoir été injuste à son égard. Il ne me l'a jamais pardonné, et le lecteur jugera, par la suite, s'il n'a pas poussé trop loin la vengeance.

D'après tout ce qui venait de se passer, les prisonniers n'osaient plus me regarder en face. Je me couchai sur mon lit de camp pour prendre un instant de repos. Marazzani s'approcha de moi et me pria de m'intéresser à lui; mais je lui répondis qu'en Espagne

un étranger avait assez à faire pour soi-même, comme il le voyait, sans encore s'occuper des autres. On m'apporta mon dîner comme de coutume. A trois heures, l'alcade Messa vint me prier de le suivre. Il s'était trompé, disait-il, et avait, en conséquence, reçu l'ordre de me reconduire chez moi, où il espérait que je retrouverais tout ce qui m'appartenait dans l'état où je l'avais laissé. Il me montra ma carabine et mes pistolets, qu'il remit à un de ceux qui l'accompagnaient, pour les porter à mon logis. L'officier de garde me remit mon épée ; l'alcade, décoré du costume de sa charge et marchant à ma gauche, suivi de trente alguazils, me ramena à mon logement *Calle de la Cruz*. En arrivant il leva le scellé apposé sur ma porte, que mon hôte ouvrit, et je lui dis, après avoir jeté les yeux autour de moi, que tout était comme je l'avais laissé en partant. En se retirant il m'assura que si je n'avais pas eu un coquin à mon service, je n'aurais jamais eu lieu de penser que les ministres de Sa Majesté catholique étaient des voleurs et des assassins.

— M. l'Alcade, lui répondis-je, la colère m'a fait écrire ce que vous dites à quatre ministres; j'avoue que je le croyais alors; mais aujourd'hui je ne le crois plus, oublions tout, mais avouez que, si par hasard je n'eusse pas su écrire, on m'eût envoyé tout droit aux galères. — Ah ! cela n'est que trop probable, me dit-il.

Je me lavai, je changeai de vêtemens, et me rendis sur-le-champ chez le noble savetier qui, en m'apercevant, se félicita de la perspicacité avec laquelle il avait reconnu, à l'instant, l'erreur qu'on avait commise en m'arrêtant. Dona Ignazia ne se sentait plus de joie; car elle n'avait pas partagé l'opinion de son père. Lorsqu'il apprit l'éclatante satisfaction que l'on m'avait donnée, il m'assura qu'un grand d'Espagne n'aurait pas pu en prétendre davantage. Je les invitai à dîner aussitôt que je pourrais leur indiquer le jour et le lieu où nous nous réunirions : ils acceptèrent mon invitation.

De la rue *del Desengano* je me rendis chez Mengs, qui connaissait la marche des

affaires en Espagne, et qui, par cette raison, ne s'attendait à rien moins qu'à me revoir sitôt. Il me félicita de mon triomphe, ajoutant qu'il se disposait à aller trouver don Emmanuel de Roda, pour lui parler en ma faveur. En même tems il me présenta une lettre de Venise qu'il venait de recevoir; je reconnus, à l'adresse, qu'elle était de Dandolo. J'y trouvai une lettre cachetée, adressée à l'ambassadeur Mocenigo. Dandolo me marquait qu'après avoir lu cette lettre, l'ambassadeur ne craindrait plus de déplaire aux inquisiteurs, en me présentant; car celui qui écrivait cette lettre me recommandait à l'ambassadeur, de la part même des inquisiteurs. Mengs voulait que j'allasse sur-le-champ remettre ma lettre à Mocenigo; mais comme j'étais accablé de sommeil, je me contentai de la porter à Manucci, et j'allai me coucher. Je dormis dix heures de suite sans me réveiller une seule fois. Le lendemain Manucci arriva de très-bonne heure; son visage était rayonnant de joie. Il venait m'apprendre que Girolamo Zuliani avait écrit à l'ambassadeur, de la part des in-

quisiteurs, qu'il pouvait me présenter partout, et que mon affaire avec eux ne compromettait en aucune façon mon honneur. L'ambassadeur, continua-t-il, veut te présenter la semaine prochaine à la cour d'Aranjuez ; dès aujourd'hui tu dois dîner chez lui en grande compagnie.

— Je suis engagé chez Mengs, lui répondis-je. — Je vais chez Mengs pour l'inviter aussi ; s'il n'accepte pas, il te sera facile de le remettre à un autre jour. Tu dois concevoir quel effet cela va produire, lorsque l'on te verra chez l'ambassadeur, le lendemain même de ton élargissement : ton triomphe sera complet.

C'est vrai, lui dis-je. Eh bien ! va chez Mengs ; de mon côté, je me rendrai chez l'ambassadeur.

CHAPITRE IV.

Visite à Mengs. — Au comte d'Aranda. — Explication avec ce ministre. — Le colonel de Rojas. — Dîner chez l'envoyé de Venise. — Campomanès, son portrait, sa haine contre les jésuites et les moines. — Don Pablo Olavidès, comte de Pilos.

Je ne pouvais rien espérer en Espagne sans l'appui de l'envoyé de Venise, et ce diplomate, dans l'incertitude où il était relativement au fond de mon affaire, n'eût jamais osé hasarder la moindre démarche en ma faveur, sans avoir, au préalable, connaissance de la lettre en question; mais même cette pièce ne m'eût été d'aucun secours, si elle n'avait paru précisément au moment où eut lieu mon arrestation, et où la déclaration du comte d'Aranda devint l'objet des conversations du jour.

La publication de cette lettre piqua au vif

l'envoyé, en ce qu'il avait éludé de prendre fait et cause pour un individu sujet de son souverain ; mais il ne renonça pas à l'espoir de parvenir à faire accroire au public que la déclaration du comte d'Aranda n'avait produit un tel effet que parce qu'il (lui envoyé), l'avait sollicitée. Le comte de Manuzzi, son confident intime, m'avait invité, en son nom, à dîner chez Son Excellence, lorsque le hasard voulut que je me trouvasse en ce moment chez Mengs. Manuzzi eut l'adresse d'inviter aussi Mengs, de la part de l'envoyé, et, par là, de flatter la vanité de cet homme auprès duquel j'avais, peu de tems auparavant, vainement cherché un refuge. Cette invitation le dédommagea, en quelque sorte, de l'humiliation qu'il aurait éprouvée, en se voyant obligé de me livrer. Mengs promit de venir me prendre dans sa voiture à une heure.

En attendant, je me rendis chez le comte d'Aranda. Après m'avoir fait attendre une demi-heure, Son Excellence parut enfin avec une liasse de papiers à la main.

Tout est terminé, me dit-il d'un ton

de voix animé ; je pense que vous devez être satisfait. Je vous remets vos quatre lettres, afin que vous puissiez les relire dans l'occasion.

Je reconnus les lettres que j'avais adressées, tant à Son Excellence qu'au duc de Lozada et au ministre des grâces et de la justice.

— Mais pourquoi, Monseigneur, dois-je relire ces lettres ? Voici celle que j'ai écrite à M. l'Alcade. — Je la connais ; mais relisez-les toujours. Vous sentirez alors, avec un peu de réflexion, que quand même vous auriez raison, il n'est pas permis d'écrire de la sorte. — Je vous demande bien pardon, Monseigneur ; tout homme décidé, comme je l'étais, à en finir aux dépens de sa vie, ne craint pas de s'exprimer dans les termes que j'ai employés. Je croyais que tout ce qui s'était passé avait eu lieu d'après les ordres de Votre Excellence. — Vous ne m'avez point rendu justice. Mais, allez voir maintenant don Emanuel de Roda ; il désire vous connaître. De là, vous m'obligerez de passer chez l'alcade, non pas pour lui faire

vos excuses, mais pour le prier d'oublier ce qui s'est passé entre vous et lui. Si, ensuite, vous rendez compte du tout à la princesse Lubomirska, n'oubliez pas de lui dire comment je m'y suis pris pour étouffer l'affaire.

Après être tombé d'accord sur le tout avec le comte d'Aranda, je rendis ma première visite au colonel de Rojas. Celui-ci me dit tout net que j'avais eu tort de dire au comte que je me tenais pour satisfait.

Que devais-je donc exiger ? lui demandai-je.

Tout ce qu'on a droit d'exiger en pareil cas : la destitution de l'alcade et une forte indemnité en argent pour les mauvais traitemens que vous avez essuyés. Vous êtes dans un pays où il vous est permis de tout dire, si ce n'est en parlant de l'inquisition.

Ce colonel de Rojas, présentement général, était un des hommes les plus aimables que j'aie connus en Espagne.

De là, je retournai au logis. A l'heure convenue, Mengs vint me prendre. L'en-

voyé me reçut avec la plus grande amabilité. Il félicita Mengs de m'avoir donné l'hospitalité, et de s'être efforcé de m'arracher aux dangers qui me menaçaient.

A table, il me fallut raconter en détail toutes les épreuves que j'avais subies au *Buen-Retiro*, ainsi que l'entretien que je venais d'avoir avec le comte d'Aranda, au sujet de la restitution de mes lettres. Chacun voulut les lire. Elles obtinrent l'approbation générale. Je me trouvais là avec le consul de France, l'abbé Bigliardi, don Rodrigo de Campomanès, célèbre écrivain, et don Pablo Olavidès, savant non moins renommé. Chacun exprima nettement son opinion sur mes lettres. L'envoyé de Venise en trouva la diction par trop peu mesurée. Campomanès soutint qu'elles ne contenaient rien d'offensant, et qu'elles étaient faites pour m'attirer la considération de tout le monde, même celle du roi. Olavidès et Bigliardi furent du même avis. Mengs se déclara en faveur de l'envoyé; mais en même tems il m'engagea à accepter de nouveau un appartement chez lui, afin, disait-il,

d'échapper aux calomnies des espions qui fourmillaient dans Madrid. Je n'acceptai cette invitation que sur ses instances réitérées, et qu'après que l'envoyé eût déclaré que je devais cette satisfaction au chevalier Mengs, laquelle, au surplus, ne pourrait que me faire le plus grand honneur.

Mais ce qui, dans ce repas, me procura un véritable plaisir, ce fut l'occasion que j'eus d'y faire la connaissance particulière de Campomanès et d'Olavidès, deux hommes d'esprit, comme on en voit peu en Espagne, et qui, sans être précisément des savans de profession, non-seulement connaissaient à fond tous les préjugés et les abus de l'église, mais encore se prononçaient ouvertement contre ces abus, et travaillaient à leur extirpation. Campomanès, particulièrement, avait dévoilé au comte d'Aranda toutes les intrigues et les menées secrètes des jésuites; il avait ainsi fourni à Son Excellence le moyen de purger en un jour l'Espagne de la présence de cette ambitieuse, turbulente et dangereuse société. Campomanès louchait; le comte d'Aranda louchait

aussi, et le général des jésuites louchait pareillement. Je m'égayai à table sur la guerre que se faisaient entre eux ces trois personnages au regard louche, l'un desquels devait naturellement succomber dans une semblable lutte. Ayant demandé à Campomanès pourquoi il haïssait tant les jésuites, il me répondit qu'il ne les haïssait pas plus que tous les autres ordres monastiques, qu'il anéantirait d'un seul coup si la chose dépendait de lui. Il était l'auteur de tous les petits pamphlets qui, depuis peu, avaient paru contre ces corporations, et qui l'avaient mis en relation avec l'envoyé de Venise; celui-ci lui avait donné communication des mesures que notre sénat avait prises contre les moines, communication dont il n'eût pas eu besoin, s'il avait lu ce que notre célèbre Paolo Sarpi a écrit sur ce sujet. Campomanès, plein de sagacité, de courage et d'activité, enfant du comté supérieur de Castilla, dont le comte d'Aranda était président, était généralement compté pour un homme dans les états, exempts de tout intérêt personnel, ne respiraient que le véri-

table amour de la patrie. Aussi possédait-il l'estime de tous les hommes éclairés : mais, en revanche, les moines, les prêtres, les faux dévots et la tourbe populaire qui craint toujours d'irriter le ciel en froissant les intérêts terrestres du clergé, en un mot, tous les gens à main morte et leurs disciples lui portaient une haine mortelle. L'inquisition avait juré sa perte, et chacun prédisait hautement qu'avant deux ou trois ans, Campomanès serait évêque, ou irait terminer ses jours dans les cachots du saint-office. Cette prophétie ne s'est accomplie qu'en partie. Campomanès fut, quatre ans après cette époque, jeté dans les prisons de l'inquisition, où il resta durant trois années ; il n'en sortit qu'après avoir fait une solennelle amende honorable. Ovalidès, son ami, s'en tira encore plus mal ; le comte d'Aranda, lui-même, n'eût point échappé aux fureurs de ce monstre enfroqué, s'il n'eût, en habile homme d'état, sollicité l'ambassade de Paris, que le roi lui accorda sur-le-champ, charmée qu'était Sa Majesté, de

pouvoir le soustraire de cette manière à la vengeance implacable du parti monacal.

Charles III, qui est mort en état de démence, a, aux yeux de tous ceux qui l'ont connu, fait des choses qui tiennent du prodige; car il était personnellement faible de caractère, sensuel, fantasque, bigot et fermement décidé à souffrir plutôt mille morts que d'entacher son âme du plus petit péché. On sent, d'après cela, qu'un tel monarque ne pouvait manquer de devenir bientôt l'esclave de son confesseur. Mais les empiétemens des jésuites dans le Portugal, dans l'Inde et en France, les avaient déjà fait détester dans les quatre parties du monde; et le crime du confesseur jésuite du roi Ferdinand VI, qui fut cause de la perte d'Ensenada, convainquit Charles III, successeur de ce prince, lorsque des raisons d'état provoquèrent l'anéantissement des théatins, de la nécessité de ne plus prendre de confesseurs parmi les jésuites.

Le même confesseur qui disposa la conscience du roi au grand œuvre de la sup-

pression de l'ordre des jésuites, lui laissa aussi coudées franches, lorsque le comte d'Aranda eut convaincu Sa Majesté de la nécessité de poser des bornes au pouvoir de l'inquisition, qui ne tendait à rien moins qu'à tenir les fidèles dans les ténèbres de l'ignorance, et qu'à perpétuer dans toute leur extension les abus monastiques, la superstition et la *pia mendacia*. Le confesseur laissa faire le roi pendant quelque tems, certain de le replonger, quand il le voudrait, dans l'abîme de la superstition. Il y parvint en effet; toutefois, deux années après mon départ de l'Espagne, on sut amener le roi à faire choix d'un nouveau confesseur; mais il paraît que décidément un roi bigot ne peut rien faire que ce que son confesseur veut bien lui permettre; or, cette faculté ne saurait jamais avoir pour but le bien-être de l'état; car les lois particulières de l'église d'Espagne s'y opposent absolument. Que si, à cet égard, on m'objecte qu'un prince véritablement sage et éclairé sait établir une juste distinction entre

les affaires de l'État et les pratiques de la confession, je conviendrai sans peine de la solidité du principe; mais je soutiendrai, d'un autre côté, qu'un prince tel qu'on le suppose, n'a pas besoin d'un confesseur en titre pour connaître sa religion. Louis XIV eût été le plus grand roi de la terre, s'il n'avait eu la faiblesse de laisser trop d'empire sur lui à son confesseur.

Le lendemain, je me présentai chez don Emmanuel de Roda, homme très-instruit, ce qui est si rare en Espagne; il aimait la poésie latine et avait du goût pour la poésie italienne, à laquelle, toutefois, il préférait celle de son propre pays. Il me reçut de la manière la plus amicale, m'invita à revenir le voir, et me témoigna ses regrets au sujet de ce qui s'était passé au *Buen-Retiro*. Le duc de Losada me félicita de l'intérêt que l'envoyé de Venise avait pris à mon sort. De son côté, le prince de la Catolica m'invita avec cet envoyé à dîner chez lui. Pendant les trois semaines que je demeurai chez Mengs, j'eus occasion de connaître beau-

coup de personnes recommandables. Je commençais à penser sérieusement à me procurer un emploi en Espagne ; car les lettres de Lisbonne ne m'arrivaient que de loin en loin ; ma Dame portugaise ne m'écrivait même plus, et je n'avais aucun moyen d'être informé de ce qu'elle était devenue. Je passais ordinairement mes soirées chez madame Sabatini, dame espagnole, qui tenait une *tertulia*, ou réunion de beaux esprits. Je fréquentais aussi les cercles du duc de Medina Sidonia, grand-maître des écuries du roi, homme plein de connaissances solides et d'expérience ; je lui avais été présenté par don Domingo Barneri, valet de chambre de Charles III et l'ami de Mengs. J'étais particulièrement très-assidu aux soirées de dona Ignazia, pour qui je m'épris d'une vive passion ; mais, comme je ne pouvais me trouver un instant seul avec elle pour lui faire l'aveu de mes sentimens, je commençais à perdre courage, lorsque je profitai d'un moment favorable pour l'engager à arranger une partie de plaisir avec

ses laides cousines, seule occasion qui me restait pour pouvoir lui donner des preuves de ma tendresse. Je le désire autant que vous, me répondit-elle; « mais c'est à quoi il ne faut pas penser pour le moment; la semaine sainte approche; ce tems, pendant lequel les plaisirs terrestres sont rigoureusement défendus, est tout entier consacré aux expiations et à la pénitence. Après Pâques, nous pourrons nous revoir ». C'est ainsi que pense, plus ou moins, tout le beau sexe en Espagne.

Une quinzaine de jours avant les fêtes de Pâques, le roi quitta Madrid pour se rendre avec toute sa cour à Aranjuez. L'envoyé de Venise m'invita à l'y accompagner, et à descendre chez lui, pour y rester jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'occasion de me présenter. La veille de notre départ je fus attaqué d'une fièvre qui me retint au lit durant dix jours. Le vendredi saint, quoique très-faible encore, je pris une voiture, et me transportai à Aranjuez, où l'envoyé m'accueillit avec le plus vif intérêt. Là je

fus obligé de garder le lit. Ce fut dans cet état que je reçus de Mengs la lettre suivante que m'apporta un exprès :

« Hier, le curé de ma paroisse a fait afficher aux portes de l'église les noms de » toutes celles de ses ouailles qui ne croient » pas en Dieu, et qui n'ont pas fait leurs « pâques; le vôtre se trouve sur la liste. » Le pasteur m'a fait à cette occasion un » compliment très-désagréable; il m'a dit » dans sa colère qu'il voyait avec peine que » j'exerçasse l'hospitalité envers un infi» dèle.

» A cela je n'ai su que répondre; car vous » auriez dû rester un jour de plus à Madrid, » pour y remplir vos devoirs de chrétien, » ne fut-ce que par égard pour moi. Ce » que je dois au roi, mon seigneur, le soin » de ma réputation et le repos de ma vie » future, m'obligent à vous déclarer que » ma maison ne vous est plus ouverte. A » votre retour à Madrid, vous pourrez, » en conséquence, vous procurer un lo» gement où bon vous semblera. Mes gens » remettront vos effets à la personne que

» vous aurez chargée de les retirer de chez
» moi.

» Je suis, etc.,

» (*Illisible signé*).

» ANTON RAPHAEL MENGS. »

Cette lettre remit dans une telle fureur, que Mengs ne me l'eût certainement pas écrite impunément, si je ne m'étais trouvé éloigné de sept lieues d'Espagne, de la capitale. Je dis au messager qu'il pouvait s'en retourner; mais il me représenta qu'il avait l'ordre d'attendre une réponse. A ces mots, je déchirai la missive en petits morceaux, et les lui mettant dans la main, voilà, lui dis-je, la seule réponse que mérite un semblable griffonnage. Puis, sans perdre un seul instant et plein de colère, je me fis transporter dans une chaise à porteur à l'église d'Aranjuez, où je me confessai à un capucin; le lendemain, je reçus de ses mains la communion. Ce moine eut la complaisance de me délivrer une attestation portant que, depuis le moment de mon arrivée dans la résidence d'Été, j'avais

été retenu au lit par une maladie grave, et que, malgré l'état de faiblesse dans lequel je me trouvais encore, j'avais fait mes pâques dans son église, après avoir été entendu par lui, au tribunal de la pénitence. Il m'indiqua le nom du curé qui, à Madrid, avait fait afficher mon nom aux portes de l'église.

De retour à la maison, j'écrivis à ce curé que le certificat que je lui envoyais lui ferait assez connaître la cause pour laquelle j'avais différé de faire mes pâques; je le priai, en conséquence, de faire rayer mon nom de la liste sur laquelle il avait été injustement porté. Je l'invitais en même tems à faire parvenir l'incluse au chevalier Mengs.

Je mandais à ce dernier que je méritais l'humiliation d'être éconduit de sa maison, puisque j'avais été assez insensé pour lui faire l'honneur d'accepter un appartement chez lui; mais qu'en chrétien, sortant pour ainsi dire de la sainte table, je me sentais obligé, non-seulement à lui pardonner, mais aussi à lui rappeler un proverbe que tous les honnêtes gens, excepté lui, sa-

vaient par cœur : — *Turpius ejicitur, quàm non admittitur hospes* (1).

Après avoir expédié ma lettre, je racontai l'affaire à l'envoyé ; il m'apprit que Mengs n'était estimé que pour ses talens, qu'il était, du reste, regardé dans tout Madrid comme un fou ; s'il m'avait offert un asile chez lui, c'était par pure vanité, et afin de faire croire à tout Madrid que ce n'était que par égard pour lui que j'avais été traité avec tant de distinction.

Le chevalier Mengs parlait quatre langues étrangères, et toutes incorrectement, ce dont pourtant il ne voulait point convenir. Il connaissait mal jusqu'à sa langue maternelle. Un jour je l'empêchai d'envoyer au roi un *Pro memoria* dans lequel il le souscrivait « *el mas inclito* », s'imaginant que ces mots signifiaient « le plus obéissant », etc. Je lui fis observer qu'ils le rendraient la risée de la cour et de la ville, attendu que « *inclito* », était synonyme, non point de *humble*, ou *d'o-*

(1) Il y a plus de honte à chasser son hôte que si on lui avait refusé l'hospitalité.

bissant, mais bien de *célèbre* et d'*éclairé* : *Indè iræ*. Il avait, en outre, la manie de traiter métaphysiquement tout sujet quelconque. C'était chez lui une idée fixe de raisonner en termes généraux sur la beauté, et, dans ces sortes de cas, il débitait folies sur folies. Cet homme, irascible au dernier point, battait souvent à outrance ses enfans. Moi-même j'arrachai plusieurs fois son fils aîné d'entre ses mains au moment où je croyais qu'il allait le déchirer à belles dents. Il se vantait d'avoir été élevé à coups de bâton par son père, bohémien de naissance et mauvais peintre ; or comme, par ce moyen, il était devenu, suivant lui, un bon peintre, il croyait devoir élever ses enfans de la même manière. Il prenait en fort mauvaise part qu'on lui écrivît, sans ajouter à son nom propre le titre de chevalier, ou ses prénoms. Sa prédilection pour ceux-ci était fondée sur un raisonnement assez singulier : je m'appelle, disait-il, Antoine Raphaël Mengs ; et, comme je suis peintre, ceux qui ne joignent pas les deux premiers noms au dernier, me refusent l'honneur d'en porter qui me soient

connus avec Antoine de Corrège et avec Raphaël d'Urbin dont je réunis en moi les divers genres.

Je pris un jour la liberté de lui faire remarquer, en voyant un de ses tableaux, que la main d'une certaine figure me paraissait mal dessinée, en ce que le quatrième doigt était plus court que le second. Il me répondit que cela devait être ainsi, et pour tout argument, il me montra l'une de ses mains. Je me mis à rire, et, étendant les miennes, je lui dis que j'étais convaincu qu'elles n'étaient pas autrement faites, sous ce rapport, que toutes celles des enfans d'Adam. De qui donc, répliqua-t-il, me faites-vous descendre? — Je ne sais, répondis-je; mais il est certain que vous n'appartenez pas à mon espèce. — Vous n'appartenez pas non plus à la mienne, et surtout à celle du genre humain; car les formes de la main de l'homme et de la femme s'accordent parfaitement avec celles de la mienne. — Je parie cent pistoles que vous avez tort.

Aussitôt il jette à terre palette et pinceaux, somme ses gens, examine leurs mains et se

met à jurer lorsqu'il reconnaît que, dans toutes, le doigt annulaire était uniformément plus long que le doigt indicateur. En ce moment, je le vis, contre son ordinaire, rire de bon cœur, et terminer le différent par une plaisanterie : — Je suis charmé, dit-il, d'être au moins unique en mon genre sur un certain point.

Un jour Menge me dit une profonde vérité que je n'ai jamais oubliée : voici à quelle occasion. Il avait peint une Madeleine qui était véritablement d'une grande
2. beauté. Depuis dix à douze jours il me disait chaque matin : ce tableau sera achevé aujourd'hui. Il y travaillait jusqu'au soir, et le lendemain je le retrouvais de nouveau à l'ouvrage. Enfin, je lui demandai s'il ne s'était pas trompé la veille en m'annonçant que son travail serait terminé dans la journée. Non, me répondit-il : il peut paraître prêt à quatre-vingt-dix-neuf amateurs ; mais je ne fais compte de leur jugement ; j'attends celui du centième, et assez ordinairement je m'en tiens là ; car il faut en finir. Mais, relativement parlant, mon tableau, dans le

monde ne peut être réputé achevé, et cette Madeleine ne sera jamais terminée, si ce n'est, de fait, lorsque j'aurai cessé d'y travailler ; encore ne sera-t-elle achevée qu'en apparence ; car si j'y touchais un jour de plus, elle en serait d'autant plus avancée. Même dans votre Pétrarque il ne se trouve pas un seul sonnet qu'on puisse dire parfait. Si j'en excepte un calcul purement mathématique, il n'est rien dans le monde qui, sorti de la main, ou du cerveau de l'homme, puisse prétendre à la perfection.

A ces mots j'embrassai Mengs en signe d'adhésion ; mais je ne fus pas de son avis dans une autre occasion où, en comparant le mode du travail d'un poète qui compose une tragédie, avec celui du peintre qui, dans un seul cadre, représente les différentes scènes de cette tragédie, il donnait la préférence à ce dernier. Après lui avoir signalé une foule de différences qui existent dans le travail de l'un et de l'autre, je conclus en soutenant que le poète tragique avait exclusivement besoin de toute la tension d'esprit dont il était capable, tandis que

le peintre, tout en posant ses couleurs, pouvait causer avec ses amis, ce qui paraissait démontrer que son tableau était plus l'œuvre de ses mains que celui de son esprit, et, par conséquent, que cet artiste devait, à cet égard, céder le pas au premier. Montrez-moi, m'écriai-je, un poète qui, pendant qu'il compose des vers épiques, peut commander à son cuisinier ce qu'il veut avoir pour son souper!

Mengs, battu sur son propre terrain, ne répliqua point; il se contenta, suivant sa coutume en pareil cas, de grommeler entre ses dents.

Je reprends le fil de mes aventures.

Je me trouvais encore retenu au lit, lorsque Manuzzi me détermina à faire avec lui le voyage de Tolède, pour visiter les antiquités de cette ville célèbre. Nous devions être de retour le cinquième jour à Aranjuez.

Le lendemain matin nous partîmes pour notre destination; nous arrivâmes vers le soir. Non loin des portes de la capitale de la nouvelle Castille, qui est située au sommet

d'une montagne, je vis une naumachie. Le Tage, qui charie du sable d'or, l'entoure de deux côtés. L'hôte d'une auberge située sur la grande place où nous descendîmes, nous fit une réception passable pour une ville d'Espagne. Le jour suivant, de bonne heure, nous nous rendîmes, accompagnés d'un cicerone, à l'Alçazar : c'est ainsi qu'on appelle le Louvre de Tolède, palais où résidaient les rois maures : son nom, sonore et harmonieux, ne pouvait naturellement contenir d'autre voyelle que la première des lettres de notre alphabet. De là nous visitâmes la cathédrale, monument qui mérite, à tous égards, la peine d'être vu. Parmi les richesses qu'il contient, je vis le tabernacle dans lequel, pendant les fêtes de Pâques, on porte processionnellement le Saint-Sacrement. Ce sanctuaire est si pesant qu'il ne faut pas moins de trente hommes pour le porter. L'archevêque de Tolède jouit d'un revenu annuel de 300,000 écus (thalers); son clergé en possède un de 400,000. Un chanoine, qui nous montra les vases sacrés et les reliques, nous en fit remarquer un

qui, à ce qu'il nous assura, contenait les trente deniers que Judas avait reçus pour trahir Notre Seigneur. Je le priai de me les laisser examiner de près; sur quoi, fixant les yeux sur moi, d'un air courroucé, il me déclara que le roi lui-même n'oserait exprimer un pareil vœu.

Le troisième jour nous vîmes le cabinet d'histoire naturelle et de physique, où du moins il était permis de rire. On nous montra un dragon empaillé, ce qui, nous dit gravement le propriétaire, prouvait évidemment que le dragon n'était point un animal fabuleux. Après quoi il nous fit voir un basilic dont les yeux, au lieu de nous effrayer, nous égayèrent. Il nous montra ensuite un tablier de franc-maçon, en nous disant d'un air mystérieux que l'individu qui en avait fait présent à son père, avait été lui-même en loge, ce qui démontrait clairement, ajouta-t-il, que ceux-là se trompent lourdement, qui prétendent que cette secte n'a jamais existé. De retour à Aranjuez, me trouvant parfaitement rétabli, je commençai

à faire ma cour à tous les ministres, l'un après l'autre.

L'envoyé de Venise me présenta au marquis de Grimaldi avec lequel j'eus un long entretien au sujet d'une colonie de Suisses que le Gouvernement avait établie dans la Sierra-Morena. L'entreprise allait mal. Les colons périssaient promptement dans cette vaste et stérile solitude. Toutes les peines, dis-je, qu'on pourra se donner pour réaliser un tel projet, seront infructueuses; cette colonie doit inévitablement, par des causes physiques et morales, disparaître en peu d'années. Je me fonde, à cet égard, sur une différence de caractère et de constitution qui est particulière au Suisse. Je le compare, ajoutai-je, à une plante qui, transportée sur un sol étranger, y dépérit insensiblement jusqu'à ce qu'elle meure. Ces gens-là sont sujets à un mal qu'ils appellent maladie du pays, c'est-à-dire à une envie maladive de revoir leur patrie; cette maladie était connue chez les anciens Grecs sous le nom de *nostalgia*. Le Suisse se

trouve-t-il en pays étranger ? il est attaqué tôt ou tard de ce mal, et le seul remède à employer, dans ce cas, consiste à le renvoyer le plus tôt possible dans ses foyers ; sinon il languit graduellement et finit par périr. On pourrait essayer de le mêler, par des alliances, avec d'autres colons et des Espagnols ; on pourrait, dans les commencemens, lui donner des prêtres et des juges pris parmi sa propre nation, et il faudrait, par-dessus tout, le mettre à l'abri des tracasseries de l'inquisition ; car le véritable Suisse a des habitudes tenaces et invincibles de leur nature ; par exemple, des usages dans les solemnités de ses noces, qui répugneraient à l'église d'Espagne, et dont la privation ne pourrait que hâter en lui les atteintes et les effets de la maladie du pays.

Pour couper court aux difficultés, je proposai à Son Excellence un plan qui consistait, en principe, à composer cette colonie de familles espagnoles.

Mais, dit le Marquis, la population de l'Espagne est trop faible : il faudrait dégarnir un canton pour le repeupler aux dépens

d'autres localités non moins pauvres en habitans, et ainsi de suite.

Point du tout, répartis-je; car dix colons qui, dans les Asturies, meurent de faim en bas âge, produiraient cinquante enfans, lesquels en donneraient deux cents dans la génération suivante, et mille dans la troisième. — On fit l'essai de mon projet, et le marquis m'assura que, s'il réussissait, je serais nommé gouverneur de la colonie.

Un *Opera-Buffa* était un objet de délices pour la cour à l'exception du roi, pour qui la musique n'avait point d'attraits : il n'aimait que la chasse. Un maître de chapelle, Italien, que l'envoyé de Venise avait pris sous sa protection, désirait composer la musique d'une pièce nouvelle, sur le succès et le produit de laquelle il put compter. Le tems était désormais trop court pour faire venir le libretto d'Italie. Je propose de composer un opéra. On me prend au mot; je me mets sur-le-champ à l'ouvrage, et, dans la soirée du lendemain, je présente le premier acte. Mon virtuose en fait la musique en quatre jours. On met immédiate-

ment l'acte à l'étude, et bientôt d'envoyé eut la satisfaction d'en faire faire une répétition dans son hôtel, en présence de tous les ministres espagnols et étrangers qu'il avait invités à cet effet. Le succès fut complet. Comblé d'éloges, j'obtins encore la réputation d'un poète à la fois habile et modeste, dont on n'avait point jusque-là soupçonné le talent. Ce fut là tout le bénéfice que je retirai de mon ouvrage; mais j'eus du moins la satisfaction d'avoir contribué aux plaisirs de la cour et de m'y être fait remarquer.

La composition de cet opéra m'avait mis en relation avec les actrices du théâtre d'Aranjuez. La *prima dona*, romaine de naissance, et appelée Pellicia, artiste d'un talent médiocre, n'était ni belle ni laide; elle louchait un peu, mais elle était d'un commerce agréable et même séduisant. Elle ne m'inspira d'autre sentiment que celui d'une véritable amitié. Je la voyais tous les jours; je composais pour elle des vers adaptés à des airs romains, qu'elle chantait avec âme. Engagée pour donner quelques représentations à Valence, ville qui n'avait point encore

entendu d'*opera-buffa* : elle me pria un jour de lui procurer une lettre de recommandation pour cette ville. Je l'engageai à s'adresser, pour cet objet et sans détour, au duc d'Arcos, ce qu'elle fit en effet sur la scène même où il se trouvait pour le moment. Ce seigneur aimable et galant, qui ne cessait de lorgner la signora Pellicia, lui donna sur-le-champ une lettre cachetée pour un négociant de Valence nommé don Diégo. J'aurai par la suite occasion de parler de cette singulière lettre.

Cependant je passais agréablement mon tems à Aranjuez. Je fréquentais assidûment don Domingo Barneri, valet de chambre du roi, un valet de chambre du prince des Asturies, aujourd'hui souverain régnant, ainsi qu'une dame de la princesse. Je voyais tous les jours, vers onze heures du matin, Sa Majesté partir pour la chasse avec son frère, et en revenir le soir épuisée de fatigues. Ce monarque était très-laid ; mais en comparaison de son frère, qui l'était à faire peur, il pouvait encore passer pour beau. Ce prince ne voyageait jamais sans être accompagné de l'image d'une madone que

Mengs lui avait peinte. Ce tableau avait deux pieds de haut sur trois et demi de large. Cette sainte était représentée assise sur l'herbe, les pieds en croix à la manière des Maures. On lui voyait les jambes jusqu'au mollet; en un mot l'ensemble de cette belle figure avait été calculé de manière à émouvoir les sens; tel était l'effet qu'elle produisait sur l'infant, qui prenait pour de la dévotion toute pure les tendres sentimens que la vue de la madone lui inspirait. A ses yeux, ce qui, sous ces formes mondaines, respirait la volupté, prenait un caractère ascétique et céleste, qui ajoutait encore à l'exaltation de son imagination. Dans le fait, il était difficile, en contemplant cette admirable figure, de se défendre intérieurement du désir profane d'en posséder le modèle, qui, hélas! et au grand regret de S. A. R., n'avait existé que dans le fécond cerveau de l'artiste! L'infant se faisait, à cet égard, une illusion complète: tout ce qui le flattait dans ce tableau, c'était d'y avoir découvert le secret de l'amour mystique et étonnant qu'il portait à la mère du rédempteur; car

cet amour était pour lui le gage de sa béatitude éternelle. Tels sont les Espagnols : voulez-vous entraîner, captiver leur imagination naturellement très-mobile, très-vive, très-ardente, parlez en eux aux sens, frappez en eux à la porte du cœur humain, et représentez leur les objets que vous voulez dépeindre sous le jour et les couleurs les plus favorables aux passions qui déjà les animent.

J'eus, avant mon départ pour Aranjuez, un exemple frappant de cette vérité. Il existait au-dessus du maître-autel d'une chapelle, située dans la *carrera de San-Jeronimo*, une image de la madone représentée allaitant le sauveur, enfant. Sa gorge découverte et admirablement peinte, frappait d'extase tous ceux qui la voyaient. Cette chapelle était remplie du matin au soir d'une foule de fidèles qui venaient y faire leurs dévotions devant la vierge au beau sein. Les dons pieux déposés sur l'autel que cette image décorait, étaient devenus, depuis cent cinquante ans, si considérables, qu'on en avait tiré la plus grande partie de la matière des lampes d'or et d'argent suspendues

dans ce sanctuaire, indépendamment d'un gros revenu affecté à leur entretien. On voyait constamment devant cette chapelle une foule de riches équipages, et à sa porte un grenadier sous les armes et en grande tenue. Cette affluence extraordinaire occasionait assez fréquemment des rixes entre les cochers et les voituriers; car nul de ceux-ci n'eût osé passer devant la chapelle, sans s'y arrêter au moins quelques instans, pour faire ses génuflexions devant la madone et contempler de leurs yeux éblouis les *beata ubera, quæ lactaverunt æterni patris filium*. Pour celui qui connaît l'homme, une telle dévotion n'a rien de surprenant; mais ce qui m'étonne, ce fut ce que j'eus occasion de remarquer vers la fin du mois de mai de cette année (1768), à mon retour à Madrid.

Voulant faire une visite à l'abbé Pico et éviter l'encombrement de voitures que je supposais devoir exister devant la chapelle, j'ordonnai au cocher d'éviter la *carrera de San-Jeronimo* et de prendre une rue détournée. Le cocher me fit observer qu'on

n'y voyait plus, depuis quelque tems, que très-peu de voitures; puis poussant ses chevaux, il passe librement en face de la chapelle devant laquelle je n'aperçus, en effet, que deux ou trois équipages. Rendu chez l'abbé, je le priai de me faire connaître la cause d'un changement aussi brusque. Il se contenta de me répondre que les hommes devenaient chaque jour plus méchans. Naturellement je ne me contentai pas de cette remarque énigmatique, et je revins à la charge. L'abbé était un homme d'esprit, et très-éclairé. Il se met à rire, me demandant pardon de ne pouvoir en dire davantage; mais il m'engagea à me rendre à la chapelle où, me dit-il, ma curiosité serait pleinement satisfaite. C'est ce que je fis le jour même, et là j'eus en un clin d'œil le mot de l'énigme: on n'apercevait plus le beau sein de la madone. Un mauvais peintre l'avait, de son téméraire pinceau, recouvert entièrement d'un voile épais qui en dérobait et les contours et le coloris. On ne voyait plus ni le vif incarnat des lèvres de l'enfant, ni même la poitrine de sa divine

mère. Les regards expressifs de la madone, qui, auparavant, étaient fixés sur l'objet de sa tendresse, semblaient maintenant se diriger sur ce fatal voile dont, contre toutes les lois de la toilette et de la situation, le misérable artiste l'avait affublée. Cet ignoble travestissement avait eu lieu vers la fin du carnaval, dont il paraissait être une continuation. L'ancien chapelain était mort; son successeur, moins tolérant, ou moins spirituel que lui, avait pris ombrage du plus beau de tous les seins célestes. Dans sa folie, ce fanatique avait peut-être raison; mais comme Espagnol et comme chrétien, il était certainement dans son tort; la diminution survenue dans le nombre et la valeur des offrandes pieuses, précédemment si abondantes, dut déjà le faire repentir de sa ridicule incartade. Ma manière d'envisager cet événement et l'insatiable désir que j'ai toujours eu d'apprendre à connaître les hommes en les faisant causer, me suggérèrent l'idée de faire une visite à ce nouveau chapelain que je me figurais devoir être un homme âgé et de mœurs simples.

Je me rends donc un beau matin chez lui, et, à ma grande surprise, je vois un homme de trente ans, aux manières vives et engageantes ; avant de savoir qui je suis, il m'offre une tasse de chocolat, que je refuse ; ce que tout étranger doit faire, d'abord parce que cette boisson, un peu pâteuse et fade, n'est pas, en général, agréable ; et, ensuite, parce que, sans cesse offerte, elle finirait par être funeste pour la santé.

Sans préambule ni précaution oratoire, j'aborde franchement la question ; je lui témoigne combien, en amateur de la peinture, surtout lorsqu'elle s'exerce sur des sujets religieux qui, comme dans la musique, ont inspiré et consacré tant d'immortels chef-d'œuvres, je regrette qu'il ait laissé mutiler la belle figure qui faisait l'ornement de sa chapelle et en était probablement le plus riche et le plus clair produit. —Cela peut être, me répondit-il ; mais c'est précisément la beauté de cette figure qui, à mes yeux, la rendait indigne de représenter un être dont l'aspect, propre à n'in-

spirer que des idées pieuses et à élever l'âme au-dessus des choses et des êtres d'ici bas, ne doit jamais faire naître en eux des émotions sensuelles et profanes. Périssent les plus beaux tableaux du monde, plutôt que de donner lieu à un seul péché mortel? — Mais, n'avez-vous pas craint l'accusation de vandalisme? A Venise, les inquisiteurs d'état, même M. Barbarigo, en personne, tout dévôt et rigide en matière de religion qu'il puisse être, vous eussent fait enfermer sous les Plombs pour une telle équipée. L'envie de gagner le ciel ne doit point nuire aux beaux-arts, qui ont si souvent servi ses intérêts; pour moi, je suis convaincu qu'en ce moment Saint-Luc, en sa qualité de peintre, vous accuse auprès de la Sainte-Vierge dont, ainsi que vous devez le savoir, il fit l'image avec trois couleurs. — Je ne suis pas, Monsieur, dans l'usage de consulter les autres dans mes actions. Mais je dis chaque jour ma messe à cet autel, et je ne rougis point d'avouer que la vue de l'image en question me causait de dangereuses distractions; ma faiblesse, à

cet égard, est excusable : au fait, l'aspect des charmes de cette madone portait le trouble dans tous mes sens.

— Eh! qui vous forçait à la regarder? — Je ne la regardais pas, mais l'ennemi de Dieu me la tenait constamment présente à la pensée ; et puis à l'élévation.... — Pourquoi, dans ce cas, n'avez-vous pas fait comme Saint-Origène, *qui se castravit propter regnum cœlorum?* Croyez-moi, mon cher ami, ce que vous eussiez sacrifié, ne vaut pas ce que valait cette image. — Vous m'offensez, Monsieur! — Point du tout ; car telle n'est point mon intention. Je vais plus loin : je vous engage sérieusement à faire faire par M. Mengs, une nouvelle image de la vierge, qui soit propre par l'expression morale et physique qui caractérisait le charme ineffable de la précédente, à ranimer la dévotion des fidèles. — C'est, Monsieur, ce que je ne ferai pas.

A ces mots, le jeune ecclésiastique me donnant, en se levant brusquement de son siége, le signal de la retraite, me conduisit jusqu'à la porte, et je sortis de chez lui,

fermement convaincu qu'il méditait de tirer de moi, à la faveur de la sainte inquisition, une vengeance digne d'un véritable prêtre espagnol, et d'un Espagnol irrité. Je sentis combien il lui serait facile de connaître mon nom, et quels désagrémens il pouvait me faire éprouver. Ces considérations me firent prendre sur-le-champ la résolution de prévenir le danger; j'avais, à cet égard, un exemple frappant de ce que je devais redouter du ressentiment de mon chapelain. J'avais fait, depuis quelques jours, la connaissance d'un Français du nom de Ségur, qui venait de sortir des cachots de l'inquisition où il avait passé trois années; voici en quoi consistait tout son crime. Il avait dans une salle de sa maison un bassin de pierre dans lequel il se lavait tous les matins le visage et les mains. Ce bassin était surmonté d'une figure de la même matière, représentant un enfant d'un pied et demi de hauteur, lequel, creux en dedans, était plein d'une eau pure qu'il évacuait par le canal ordinaire, comme à travers un robinet, au beau milieu du bas-

sin, et d'où elle s'écoulait à volonté par des conduits disposés à cet effet. Aux yeux de certaines gens, qui rapportent tout à la religion, cette figure pouvait être prise pour l'image du rédempteur, attendu que l'artiste lui avait entouré la tête d'une auréole, comme les sculpteurs et les peintres sont dans l'usage d'en placer au-dessus du chef des saints. Des personnes pieuses, scandalisées de ce qu'elles regardaient comme une insigne profanation, le dénoncèrent à l'inquisition. Ce tribunal ne vit ou ne voulut voir dans cette eau qui coulait comme d'une fontaine ordinaire, que l'emblême de l'urine de l'enfant Jésus, et cette innocente plaisanterie valut à son auteur la perte de sa liberté durant trois ans. *Aliena spectans doctus evasi mala :* je profitai du malheur d'autrui.

Je m'empressai donc de me présenter devant le grand inquisiteur qui était en même tems évêque. Je lui racontai mot pour mot l'entretien que j'avais eu avec le chapelain. J'affectai de donner à cette plaisanterie une tournure sérieuse, et je priai

Son Éminence de daigner me pardonner, moi étranger, pour le cas où le chapelain aurait pu se croire insulté. Je l'assurai en même tems de ma parfaite orthodoxie. Jamais je ne me serais imaginé qu'un grand inquisiteur de Madrid pût être aussi aimable que l'était cet évêque, dont la figure avait quelque chose de dur et de repoussant. Ce brave homme ne fit que rire depuis le commencement jusqu'à la fin de ma narration; je dis narration, car il n'avait pas voulu recevoir ma confession. Il me dit que le chapelain, répréhensible lui-même, n'était point du tout propre pour sa vocation; qu'il avait mal fait de croire les autres aussi faibles que lui, et de porter ainsi un véritable préjudice aux intérêts de l'église. Il ajouta que pourtant, de mon côté, j'avais eu tort d'aller le trouver et de l'irriter contre moi. Enfin, il me fallut lui décliner mon nom et ma qualité. Sur quoi, partant d'un grand éclat de rire, il me donna lecture d'une plainte qui lui avait été adressée contre moi par une certaine personne témoin d'une autre querelle que j'avais eue

avec le confesseur du duc de Medina-Sidonia. Son Éminence me reprocha doucement, et avec raison, d'avoir appelé ce révérend ignorant, et cela parce qu'il ne voulait pas adhérer à cette proposition : qu'un prêtre devait, un jour de fête, même après avoir mangé, dire une seconde fois la messe, si son souverain, qui n'aurait pas assisté à la première, le lui ordonnait. Vous aviez raison au fond, me dit l'évêque ; seulement vous n'auriez pas dû, en semblable cas, taxer d'ignorance le confesseur du duc devant tout le monde. Évitez avec soin, à l'avenir, toute espèce de controverse en matière de religion, tant en ce qui concerne le dogme, qu'en ce qui touche à la discipline de l'église. Mais pour que vous puissiez emporter, à votre départ de l'Espagne, une juste idée de l'inquisition, je vous dirai que le curé qui vous avait porté sur la liste d'excommunication, a été, et à bon droit, désapprouvé et chassé. En effet, il a, dans cette occasion, agi contre l'esprit de ses devoirs ; d'abord, en ne vous prévenant pas de la mesure dont il s'agit ; ensuite, et surtout

en ne s'informant pas, au préalable, si vous n'étiez pas malade, et, par conséquent, légitimement empêché, comme nous savons que tel a été le cas. A ces mots, je mis un genou en terre, je baisai la main du grand inquisiteur, et je le quittai content de lui et de moi-même.

Ce que je viens de raconter eut lieu à mon retour à Madrid. Voyant que l'envoyé de Venise ne pouvait pas me donner un gîte dans son hôtel de la capitale, où je désirais résider encore quelque tems, toujours dans l'espoir d'obtenir le gouvernement de la Sierra-Morena, j'écrivis à mon bon ami le savetier don Diégo que j'avais besoin d'une chambre meublée, à un lit, avec un cabinet, ainsi que d'un honnête domestique et d'une voiture de louage au mois. Je lui indiquai le prix que je voulais mettre à mon logement, et le priai, aussitôt qu'il en aurait trouvé un, de me l'annoncer, ne voulant pas quitter Aranjuez avant de savoir où je pourrais descendre à Madrid. Don Diégo me répondit, sans perte de tems, qu'il était certain d'exécuter ma commission au gré

de mes désirs, et qu'il m'en dirait davantage dès qu'il aurait découvert un logement convenable.

Je profitai du peu de tems que j'avais encore à passer à Aranjuez. Don Barneri, homme plein d'esprit et de sèns, et à portée d'être bien informé de tout ce qui concernait le personnel de la cour, me communiqua tout ce que je désirais savoir sur celui des différens membres de la famille royale.

Je lui demandai un jour s'il était vrai, comme on le prétendait, que la prédilection marquée du roi pour Gregorio Squillace, eût quelques rapports secrets avec la passion que l'épouse de ce favori paraissait avoir inspirée à Sa Majesté. Barneri m'assura que c'était une pure calomnie inventée par des gens qui tiennent pour vrai tout ce qui leur semble vraisemblable. Le roi est la chasteté même, me dit-il : jamais il ne fréquenta d'autre femme que la défunte reine son épouse ; et, en cela, il crut s'acquitter moins du devoir conjugal que de celui d'un vrai chrétien. Ce prince ne veut entacher sa conscience d'aucun péché mortel, et uniquement,

le croiriez-vous, de peur d'avoir à en faire le pénible aveu à son confesseur ! Frais, dispos et vigoureux comme il l'est, jamais, dans tout le cours de sa vie, jamais il n'eut un accès de fièvre, et pourtant son tempérament, naturellement porté à l'amour du beau sexe, est tel que, tant que la reine vécut, il laissa à peine passer un jour sans lui donner des preuves de sa tendresse. Ne pouvant satisfaire ce qui, pour lui, était devenu un besoin irrésistible, il s'adonna au plaisir de la chasse dans la vue d'y trouver, parmi les fatigues et les diversions de cet exercice, un correctif efficace contre les impulsions d'un sang ardent. Aussi jugez de son désespoir lorsqu'il se vit tout à coup, à la suite de la maladie qui l'avait isolé de sa femme, réduit à l'état solitaire du veuvage, décidé comme il l'était à mourir plutôt que de se soumettre à l'humiliation de prendre une maîtresse ! dès lors son unique dissipation fut la chasse et un genre de vie qui absorbait tout son tems au point qu'il ne lui en restait pas pour penser aux femmes. La réforme n'était pas facile ; car

il n'écrit, ni ne lit; il n'aime ni la musique, ni la conversation. Voici ce qu'il fait et ce qu'il fera probablement jusqu'à la fin de ses jours : à sept heures il se lève, et passe dans son cabinet de toilette où il se fait coiffer; ensuite il dit ses prières jusqu'à huit heures; puis il entend la messe et prend son chocolat; après quoi il bourre son grand nez d'une forte prise de tabac d'Espagne : c'est la seule qu'il prenne dans tout le courant de la journée. Il travaille jusqu'à onze heures avec ses ministres. Le travail terminé, il dîne. Ensuite il fait une visite à la princesse des Asturies. A midi, il monte en voiture et va à la chasse. A sept heures, il mange un morceau là où il se trouve; enfin, à huit heures, il rentre au château, fatigué au point que souvent il s'endort avant qu'on ait eu le tems de le mettre au lit. Tel est le cercle de ses habitudes. Ayant formé un moment le dessein de se remarier, il avait jeté les yeux sur la princesse Adélaïde de France; mais à peine eut-il vu le portrait de Son Altesse royale, qu'il la refusa tout net. Cette contrariété lui donna de l'humeur;

depuis lors on n'ose plus lui parler de mariage ; mais malheur à celui qui lui proposerait de se donner une maîtresse !

Don Barneri s'étendit ensuite sur l'humanité, la bonté et l'austérité du caractère de ce prince ; c'était, au reste, avec raison que les ministres ne laissaient qui que ce fût approcher de sa personne ; car le premier venu qui serait parvenu à l'aborder, pouvait être sûr d'obtenir de lui tout ce qu'il voulait, attendu que ce prince s'était fait un point d'honneur de ne refuser aucune espèce de grâce tant qu'il serait sur le trône. Le lieu où on a le plus de chances de trouver le roi seul, est à la chasse. Alors, s'il est de bonne humeur, il accorde volontiers tout ce qu'on sollicite. Le plus grand de ses défauts, c'est une fixité d'idées qui dégénère quelquefois en opiniâtreté et en rudesse. A-t-il formé un projet et en a-t-il reconnu l'exécution possible ? il faut que l'effet s'en suive : les difficultés, les obstacles, rien ne saurait l'effrayer et le faire reculer. Il témoigne la plus grande affection pour l'Infant son frère ; il ne lui refuse rien. On croit qu'il lui per-

mettrait volontiers de contracter un mariage de conscience : car il n'aime point les bâtards, et l'Infant en a déjà trois.

Aranjuez fourmille de solliciteurs qui obsèdent les ministres pour en extorquer des emplois. Tous ces importuns, disait don Barneri, s'en retournent vers la fin de l'été comme ils sont venus, c'est-à-dire sans avoir rien obtenu.

Mais ils demandent donc des choses impossibles ? lui dis-je.

Point du tout ; le mal est qu'ils ne sollicitent *rien*. Que demandez-vous ? leur dit le ministre auquel ils s'adressent. — Une place, pour laquelle Votre Excellence pourra me reconnaître les qualités requises. — Mais, enfin, à quoi êtes-vous bon ? — Je n'en sais rien ; mais Votre Excellence peut me mettre à l'essai pour le premier emploi venu. — Allez, allez, je n'en ai pas le tems.

Charles III est mort en état de démence. La reine de Portugal y est tombée. Le roi d'Angleterre a été attaqué de la même infirmité ; mais on assure qu'il est guéri.

Trois jours avant le départ de l'envoyé de

Venise, je pris congé de lui; j'embrassai de bon cœur Manuzzi, qui n'avait cessé de me donner des marques de l'amitié la plus sincère. Cet aveu, je le fais à ma honte; le lecteur saura plus tard pourquoi.

Dans l'intervalle, je reçus de don Diégo, le savetier, une lettre par laquelle il m'annonçait que, pour le prix que je voulais mettre à mon logement, je pourrais, en outre, avoir une biscayenne au fait de la cuisine. Il me remettait en même tems l'adresse d'une maison située dans la rue d'Alcala, où se trouvait ma nouvelle demeure. Je partis d'Aranjuez pour Madrid, où j'arrivai le même jour de bonne heure. Après avoir visité mon logement, je le trouvai commode et bien meublé. Je reçus mon nouveau domestique, dont l'extérieur me prévint en sa faveur; j'allai ensuite retirer mes effets de chez Mengs.

Je soupai chez moi. J'eus cinq plats, parmi lesquels s'en trouvaient un de *criadillas*, sorte de mets que j'aimais passablement: le tout accommodé à la française. Le vin était délicieux, le couvert d'une ex-

trême propreté. Enfin je restai convaincu que don Diégo, en fait de logement et de bon goût gastronomique, était la perle des savetiers de l'héroïque capitale de toutes les Espagnes.

Pendant le repas je demandai à Philippe (c'était le nom de mon nouveau domestique), où demeurait le maître du logis. Il me répondit que ce dernier occupait un appartement au-dessus du mien, et qu'il aurait soin de faire le moins de bruit possible, pour ne pas m'être incommode. Vers dix heures, au moment où j'allais sortir de table, Philippe me l'annonça. Je vois paraître.... qui? mon savetier accompagné de sa fille. Ce brave homme avait loué toute la maison, uniquement afin de pouvoir me recevoir décemment chez lui.

CHAPITRE V.

Mes relations avec don Diégo, devenu mon hôte, et avec sa fille. — Visite au comte d'Aranda. — Menaces anonymes à ce ministre. — Dona Ignazia et Notre-Dame d'*Atocha*. — Le confesseur tolérant. — La duchesse de Villa-Dorias. — Combat de taureaux.

Dans le cours des premiers entretiens que j'eus, depuis mon retour à Madrid, avec mon honnête savetier, il m'apprit ce que j'étais loin de soupçonner, et ce qui, d'abord, me fit rire sous cape, qu'il était noble de naissance. Don Diégo ajouta qu'il l'était en effet, dans la véritable acception du mot, c'est-à-dire du côté des sentimens; et, à cet égard, je n'eus pas de peine à le croire sur parole : la généreuse conduite qu'il avait tenue envers moi au Buen-Retiro, en était une preuve évidente. Pour lui donner, de mon côté, un témoignage de ma re-

connaissance et de mon estime, je l'invitai, une fois pour toutes, à dîner et à souper chaque jour avec moi. Pour le mettre à son aise sur ce point, je lui dis que je n'aimais point à manger seul. Après bien des objections il se rendit à mes instances ; mais sous la réserve de pouvoir se faire remplacer par sa fille dans les cas où il aurait trop d'ouvrage, et où il n'aurait pas le tems de faire sa toilette. On devine aisément que cette condition ne me déplut pas.

Le lendemain matin je lui rendis visite dans son propre logement. Ce local, qui formait le galetas de la maison, était divisé par des cloisons en quatre pièces de différentes dimensions. Il travaillait et couchait dans la principale. A côté était la chambre de doña Ignazia : un lit modeste, un prie-dieu placé devant un grand crucifix, une grand image de quatre pieds de haut, représentant le bienheureux saint Ignace de Loyola, dont la belle tête était faite pour inspirer des sentimens mondains ; des couronnes de roses, des livres de prières et un vase rempli d'eau bénite ; tel était l'ameu-

blement de ce réduit. Tout près de là était un petit cabinet occupé par la fille cadette de don Diégo. Enfin le dernier compartiment était la cuisine, dans l'un des coins de laquelle se trouvait le lit de la cuisinière. On voit que ce savetier était, dans son genre, un homme d'assez bon ton.

En sortant de chez don Diégo, j'allai rendre visite au comte d'Aranda. Il me reçut plus froidement que de coutume, toutefois avec politesse. Je lui racontai ce qui m'était arrivé à Aranjuez, ainsi que mon altercation avec Mengs et mon curé de Madrid. J'en ai été informé, repartit Son Excellence. Cette seconde aventure eût pu devenir plus sérieuse que la première, et il n'eût pas été en mon pouvoir de vous être utile dans cette nouvelle occurence; vous avez donc bien fait de recourir sur-le-champ au seul parti qu'il y eût à prendre. En ce moment on croit m'intimider par des placards menaçans; mais on se trompe étrangement. — Qu'exigerait-on donc de Votre Excellence? — On veut que je permette de nouveau de porter les longs manteaux et les chapeaux à

larges bords rabattus? Ne le savez-vous pas? — Je ne suis de retour en ville que d'hier. — Eh bien! gardez-vous de venir chez moi dimanche prochain à midi; car, suivant le placard d'hier, ma maison doit sauter en l'air ce jour-là à la même heure. — Je suis curieux de voir si elle sautera bien haut; j'aurai donc l'honneur de faire ma cour à Votre Excellence dimanche à midi. — Soit; je ne crois pas que vous soyiez le seul.

Le premier jour de la Pentecôte je me rendis en effet au palais du comte d'Aranda. Jamais je n'y avais vu une plus nombreuse réunion. Son Excellence parla de la manière la plus affable à tout le monde. Le placard dans lequel on le menaçait de la mort s'il ne rapportait pas ses ordonnances sur le costume, contenait deux vers que l'auteur y avait placés dans la persuasion où il était d'être pendu si l'on parvenait à le découvrir, et qui, dans la langue espagnole, ont une signification très-énergique :

Si me cogez, me horqueran,
Pero no me cogeran.

S'ils me prennent ils me pendront,
Mais jamais ils ne me prendront.

Le lendemain j'allai entendre la belle messe en musique du *Buen-Suceso*, qui était alors le rendez-vous des plus jolies femmes de Madrid et de leurs adorateurs. En Espagne, le mysticisme et la galanterie ont entre eux des rapports si intimes, qu'on serait tenté de leur croire une source commune dans le même sentiment. Le fait est qu'en général les femmes bigotes sont plus sensibles que les autres aux plaisirs de l'amour. Le spectacle que j'avais vu au *Buen-Suceso*, me suggéra l'idée de proposer à dona Ignazia de la conduire, le jour suivant, avec sa cousine, à l'église non moins renommée de Notre-Dame-d'*Atocha*. Elle en manifesta, sans hésiter, le désir, en jetant sur son père un regard solliciteur, mais timide. Celui-ci, toujours de bonne foi, répondit que la véritable dévotion, inséparable de la sérénité de l'âme, consistait à avoir confiance en Dieu, en soi-même et dans la droiture des gens auxquels on avait

affaire; sa fille devait, en conséquence, me regarder comme un protecteur digne de sa confiance, bien que je n'eusse pas, comme lui, de bonnes lettres d'Espagne de mes naissances.

La partie de plaisir fut délicieuse. Don Diego nous quitta. Resté seul avec doña Ignazia, j'eus auprès d'elle un entretien plein d'intérêt, dont je me hasarderai à rapporter ici quelques traits caractéristiques. J'avais, dans des termes détournés et indirects dont les femmes ne sont jamais les dernières à saisir le véritable sens, fait l'éloge des charmes de la Signora. — Je ne sais, me dit-elle, si je suis jolie ou non, mais on m'accorde, et il faut bien que je me mette à l'abri des séductions et des surprises des sens, sans quoi mon âme courrait de grands dangers; mais il est, ajouta-t-elle en rougissant, des hommes contre lesquels il est impossible de se défendre. Le ciel m'est témoin que je suis allée, pendant la semaine sainte, chez une de mes connaissances qui a la petite vérole, et cela uniquement dans la vue de gagner ce mal, et, par ce moyen,

de devenir laide. Mais Dieu ne l'a pas voulu, et, pour comble de déplaisirs, mon confesseur, de l'église de *Soledad*, m'a sévèrement réprimandée à ce sujet, en m'infligeant une pénitence à laquelle je ne me serais jamais attendue. — Comment? — D'abord il commença à m'expliquer en détail comme quoi un beau visage était l'indice d'une belle âme, et un présent du ciel dont on devait chaque jour le remercier; car la beauté avait un certain attrait qui prévenait tout le monde en faveur de celui ou de celle qui la possédait; il ajouta que je m'étais rendue, dans l'occasion dont il s'agissait, indigne de cette faveur céleste, et coupable d'ingratitude envers le Seigneur. Il m'a prescrit pour pénitence, en expiation de ce péché, de me mettre un peu de rouge sur les joues toutes les fois qu'elles me paraîtraient pâles; il me l'a fait promettre. J'ai, en conséquence, acheté un petit pot de fard; mais, jusqu'à présent, je ne m'en suis pas servie; car mon père pourrait s'apercevoir de cette espèce de mascarade, et je me trouverais, dans ce cas, fort en peine de savoir si je devrais ou non

lui rendre compte de l'ordre de mon confesseur. — Votre confesseur est-il encore jeune? — Il a soixante-dix ans. — Lui raconte-vous, jusque dans leurs moindres détails, toutes vos petites faiblesses? — Certainement; car la moindre dissimulation, dans une affaire de cette importance, serait un péché mortel. — Vous fait-il parfois des questions? — Non; il sait que je lui dis tout, absolument tout. Ces sortes d'aveux ne sont pas faciles, et on ne les fait pas toujours sans un sentiment de honte; mais enfin il faut bien s'y résoudre bon gré mal gré. Il y a deux ans que j'ai ce confesseur; avant lui j'en avais un insupportable: il me questionnait sans cesse sur des choses qui me répugnaient et me mettaient en colère; c'est ce qui me le fit quitter. — Mais que vous demandait-il donc? — Oh! dispensez-moi de vous l'apprendre. — Pourquoi donc allez-vous si souvent à confesse? — Pourquoi? Plût à Dieu que je n'en eusse pas besoin! Mais je n'y vais que tous les huit jours. — C'est trop souvent. — Point du tout; car lorsque j'ai un péché sur le cœur, je ne

je crains pourtant de mourir pendant la neuvaine. Je vous plains, ma chère ; car cette crainte doit vous rendre malheureuse, ce que vous ne méritez pas. Je compte plus fermement que vous sur la clémence du ciel.

Enfin nous montâmes en voiture, dona Iguiala, sa cousine, et moi, pour nous rendre à Notre-Dame d'Atocha. Nous trouvâmes une foule d'équipages devant la porte de l'église, et l'intérieur du temple rempli d'une multitude de fidèles. J'y aperçus la duchesse de Villa-Dorias, connue par son *andromanie*. Toutes les fois qu'il lui prenait un accès de cette infirmité morale, rien n'était capable de la retenir ; elle s'emparait de vive force de l'objet de ses désirs ; c'est ce qui lui était arrivé plusieurs fois dans des réunions publiques, et toute la société de plaindre sa fureur. Je l'avais vue dans un bal. Elle était encore assez jeune et passablement jolie. Lorsque j'entrai dans l'église avec mes belles, elle était agenouillée. Ses regards se portèrent aussitôt sur moi, comme si elle eût cherché à se rappeler ma figure ; car elle

ne m'avait vu qu'une seule fois, et j'étais alors en domino. Hors de l'église, la duchesse, qui s'était levée en même tems que nous, me demanda si je la reconnaissais. L'ayant nommée, elle me demanda ensuite pourquoi je n'étais pas allé lui rendre visite, et si je voyais la duchesse de Benevent, de lui fis mes excuses sur la première de ces questions; je répondis négativement sur l'autre; enfin je promis d'aller lui présenter mes hommages au premier jour.

De l'église, nous allâmes prendre des glaces au *Balbaces*. Ces sortes de transitions brusques sont assez dans les mœurs espagnoles, naturellement portées aux extrêmes.

Quelques jours après j'allai *a los toros*, c'est-à-dire à un combat de taureaux, qui se donnait au grand amphithéâtre situé devant la porte d'Alcala; ce genre de spectacle fait les délices de toutes les Espagnes. Il n'y avait pas de tems à perdre. Presque toutes les loges étaient occupées, ou louées. Heureusement je trouvai place dans un recoin où j'aperçus deux dames, l'une desquelles était cette même duchesse de Villa-

Dorias, que j'avais vue l'avant-veille dans un lieu saint ; rapprochement dont je ne pus m'empêcher de rire à part moi. Bientôt on donne le signal du combat, et un profond silence règne dans toute l'enceinte du cirque. Voici un aperçu de ce qui se passe dans ces occasions solennelles pour tout véritable Espagnol.

Un taureau vigoureux, déjà provoqué au combat, s'élance en mugissant, par une petite porte, sur l'arène ; s'y arrête tout court et regarde à droite et à gauche, comme pour découvrir son adversaire. Il aperçoit un homme à cheval qui, une longue lance à la main, s'avance vers lui au galop. A cette vue, le taureau se porte aussitôt à sa rencontre. Arrivé à portée du trait, le *picadero* (c'est le nom qu'on donne au cavalier), l'évite et le frappe en même tems de sa lance. L'animal irrité le poursuit, et si, au premier choc, il n'a pas enfoncé ses cornes dans les flancs du cheval, cela arrive immanquablement à la deuxième, troisième ou quatrième attaques, et souvent à chaque

tentative. Alors le cheval parcourt en désordre l'arène, évitant, autant qu'il le peut, les atteintes de son redoutable ennemi, jusqu'à ce qu'épuisé par la perte de son sang et la fatigue, il tombe mort sur la poussière. Il est rare que le taureau reçoive un coup de lance qui l'étende aussitôt sur l'arène; mais quand cela arrive, les juges du camp l'adjugent en entier au brave et adroit *picadero* qui l'a abattu.

Il arrive très-souvent que le taureau furieux, tue en même tems le cheval et le cavalier. L'Espagnol voit de sang froid ce spectacle sanglant qui révolte les étrangers. Un taureau est-il mis hors de combat, on en fait entrer un autre en lice; il en est de même à l'égard du cheval. Ce qui me déplaisait le plus dans cet amusement barbare, c'était de voir constamment le cheval, celui de ces deux animaux auquel je m'intéressais le plus, victime de la maladresse, ou de la timidité du *picadero*. Mais ce qui m'étonnait, c'était la légèreté et la hardiesse de ceux qui, à pied,

assaillaient le taureau qui, malgré les cordes engagées dans ses cornes, se précipitant tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, les forçait à prendre la fuite ; dans ce cas, ils n'osaient jamais lui tourner le dos. Ces hommes intrépides n'ont pour toute arme défensive qu'un manteau noir attaché au bout d'une pique. Le *picadero* voit-il le taureau près de lui, il lui présente le manteau, et fait un pas de côté. L'animal, frappé de la vue de ce dernier objet, s'élance dessus et abandonne la poursuite du *picadero*, qui fuit en toute hâte, non sans être exposé en se retirant, à de dangereux bonds, jusqu'à ce qu'il se soit réfugié derrière les barrières. Ce dernier genre de spectacle n'est pas sans agrément ; mais à tout prendre, ce passe-tems est triste et repoussant pour un étranger, qui n'en a pas contracté l'habitude et le goût. En outre, il est fort coûteux : la recette s'élève souvent de quatre à cinq mille pistoles. Il existe un semblable amphithéâtre dans chacune des principales villes d'Espagne. Celui de Madrid, lorsque le roi

habite sa capitale, est fréquenté par toute la cour, à l'exception de Sa Majesté : Charles III préfère à cet amusement celui de la chasse, auquel il se livre régulièrement chaque jour, excepté le vendredi saint.

CHAPITRE VI.

Projet de Voyage à la Sierra-Morena. — Le baron de Fraiture. — Sa détresse et sa trahison. — Rupture avec Manucci. — Il me fait fermer presque toutes les maisons où j'étais connu. — Déclaration que me fait le comte d'Aranda. — Mon départ de Madrid, et mon voyage en Arragon. — Saragosse. — *Nuestra Senora del Pilar.* — Ruines de Sagonte. — Valence. — Ses beautés et ses désagrémens. — Unique moyen de régénérer l'Espagne. — La signora Pellicia et le duc d'Arcos. — Lettre de recommandation d'un grand d'Espagne. — Ses vingt-cinq mille doublons — Noble refus. — Noble persévérance. — Le comte Riela. — Nina. — Son singulier caractère. — Départ pour Barcelonne.

Le lendemain je dînai chez l'envoyé de Venise. Là j'appris avec plaisir que j'avais plu à la cour. Trois ou quatre jours après, le roi revint avec toute sa famille à Madrid. Depuis lors j'eus presque journellement des conférences avec les ministres au sujet de la colonie de la Sierra-Morena. L'affaire avança, au point que je fis mes préparatifs pour me rendre sur les lieux. Manucci, qui continuait à me donner des témoignages non équivoques

de son amitié, se proposait d'être du voyage; mais seulement par partie de plaisir, et accompagné d'une aventurière appelée Porto Carrero, qui se donnait pour nièce ou pour fille naturelle de feu le cardinal de ce nom. Cette dame, qui se pavanait de son origine, n'était autre, en effet, que la maîtresse en titre de l'abbé Bighardi, consul du roi de France à Madrid.

Tel était l'état de mes affaires, lorsque ma mauvaise étoile conduisit, dans la capitale des Espagnes, le baron de Trafture, de Liége, joueur et intrigant de profession. Il m'avait connu à Spa, et, sachant que je me proposais d'aller en Portugal, il était parti pour s'y rendre lui-même, espérant d'y faire sous mes auspices d'utiles connaissances, et, par ce moyen, de restaurer sa bourse épuisée. A peine à son arrivée à Madrid eut-il appris que je me trouvais dans cette ville, qu'il s'empressa de me rendre sa visite. Il parut charmé de me revoir, me flatta, et, par ses prévenances, m'obligea à le recevoir amicalement. De simples politesses réciproques et quelques connaissances que je lui fis faire, sem-

blaient ne pas pouvoir me compromettre.

Quatre ou cinq jours après, le baron de Fraiture m'avoue qu'il est sans le sou, et me prie de lui prêter trente ou quarante pistoles. Je le remercie de ce témoignage de sa confiance en moi; toutefois je décline sa demande, en m'excusant sur ce que j'allais être moi-même obligé de recourir à la bourse de mes amis.

— Mais nous pourrions dans l'intervalle, répliqua-t-il, faire ensemble de bonnes affaires; et, dans ce cas, l'argent ne nous manquera pas. Il voulait parler des ressources du jeu. — Je ne sais, lui dis-je, si l'entreprise réussirait; et, dans le doute fondé où je suis à cet égard, je ne puis pas me priver du nécessaire. — Cependant je ne sais comment faire pour tranquilliser mon hôte; venez du moins lui parler et le rassurer sur mon compte. — Cela vous ferait plus de mal que de bien; car il ne manquerait probablement pas de me demander si je veux me rendre caution pour vous; et si, dans ce cas, je m'excuse, vous serez éconduit.

Ayant eu occasion, à la promenade, de

lui faire faire la connaissance de Manucci, le baron sut m'engager à l'accompagner chez ce dernier. Au bout de huit à dix jours il fit au comte l'aveu de sa position pécuniaire. Manucci, lui-même joueur de profession, ne lui donna point d'argent; néanmoins il le renvoya poliment à un individu qui lui avança quelques fonds sans intérêts, mais sur gages. Immédiatement après, le comte et lui se mirent à jouer de société. Ils commencèrent par gagner et finirent par perdre, sans que jamais je fusse de la partie, uniquement occupé de mon projet de colonisation, je menais, en général, un genre de vie paisible et retiré.

Vers ce tems-là M. Querini, le nouvel envoyé de Venise, arriva à Madrid pour y remplacer Mocenigo, que la république avait envoyé en la même qualité auprès du gouvernement français. Querini était un savant très-instruit, genre de mérite dont était absolument dépourvu Mocenigo, qui n'avait du goût que pour la musique et pour le grec.

Le nouveau diplomate me manifesta bientôt des dispositions favorables; au bout de

quelques jours, je pus compter sur lui plus que sur son prédécesseur.

Cependant le baron de Fraiture se trouvait dans une position qui l'obligeait à penser à s'éloigner de l'Espagne. Plus de jeu, plus d'espoir de faire fortune. Il devait de l'argent à son auberge ; d'ailleurs il lui en fallait pour le voyage, et il en manquait. Je ne pouvais rien pour lui à cet égard ; Manucci, non plus, ne se souciait pas de l'aider de sa bourse, déjà peu garnie. Nous compatissons volontiers aux infortunes d'autrui ; toutefois les nôtres propres nous touchent de plus près, et vont avant tout.

Mais quel changement soudain dans ma situation ! Une indiscrétion, hélas ! bien involontaire de ma part, renversa en un jour tous les projets d'établissement et de fortune que j'avais formés en Espagne. Un matin, Manucci entre chez moi brusquement, et troublé à un point qu'il s'efforce en vain de dissimuler.

— Qu'avez-vous ? lui dis-je. — Je suis sur les épines. Fraiture, à qui, depuis une huitaine de jours, j'ai fait défendre l'accès

de ma maison, parce qu'il m'obsède de demandes d'argent, m'a écrit hier qu'il se brûlerait la cervelle si je ne lui procurais pour aujourd'hui cent pistoles, et je suis persuadé qu'il tiendra parole si je les lui refuse. —Il m'en a dit tout autant il y a trois jours, je lui ai répondu que je parierais cent pistoles qu'il ne s'immolerait point. Irrité de cette réponse, à la vérité par trop dure, il m'a provoqué en duel; sur quoi je lui ai dit que la partie n'était pas égale entre nous, si, comme il l'assurait, il était, en effet, réduit au désespoir; dans le fait l'un de nous deux doit en venir aux armes à la main, trop d'avantage sur l'autre; sur quoi nous nous sommes séparés. Faites-lui la même réponse, ou ne lui en faites aucune. —Je ne le puis. Voici les cent pistoles, portez-les-lui en mon nom, et faites-lui souscrire un effet en bonne et due forme, au moyen duquel je puisse l'obliger à me rembourser cette somme à Liége, où il a des propriétés.

Surpris de ce que je prenais dans Manucci pour l'effet d'un pur sentiment d'humanité, je me charge de la commission et

je m'empresse de passer chez Fraiture. Je trouve celui-ci tout troublé et hors de lui-même, état que j'attribuai à la situation malheureuse dans laquelle il se trouvait. Je croyais lui rendre le courage et la vie en lui apprenant que je lui apportais les cent pistoles dont il avait besoin pour son voyage, et que c'était à Manucci qu'il était redevable de ce service. Il reçoit l'argent, me délivre une lettre de change de la même somme, payable sur Liége, et, à mon grand étonnement, il reste aussi triste et aussi abattu qu'auparavant. Toutefois il m'annonce devoir partir le lendemain pour Barcelonne et de là pour Avignon où il avait des connaissances. Je lui souhaite un bon voyage; et, sans perte de tems, je vais remettre la lettre de change à Manucci, que je trouve encore dans la même disposition d'esprit où je l'avais laissé une heure auparavant. Je restai à dîner chez l'envoyé : ce fut pour la dernière fois.

Trois jours après je sors pour aller rendre visite aux deux envoyés, qui demeuraient ensemble dans la *calle Ancha-Saint-Ber-*

tentative. Alors le cheval parcourt en désordre l'arène, évitant, autant qu'il le peut, les atteintes de son redoutable ennemi, jusqu'à ce qu'épuisé par la perte de son sang et la fatigue, il tombe mort sur la poussière. Il est rare que le taureau reçoive un coup de lance qui l'étende aussitôt sur l'arène; mais quand cela arrive, les juges du camp l'adjugent en entier au brave et adroit *picadero* qui l'a abattu.

Il arrive très-souvent que le taureau furieux, tue en même tems le cheval et le cavalier. L'Espagnol voit de sang froid ce spectacle sanglant qui révolte les étrangers. Un taureau est-il mis hors de combat, on en fait entrer un autre en lice; il en est de même à l'égard du cheval. Ce qui me déplaisait le plus dans cet amusement barbare, c'était de voir constamment le cheval, celui de ces deux animaux auquel je m'intéressais le plus, victime de la maladresse, ou de la timidité du *picadero*. Mais ce qui m'étonnait, c'était la légèreté et la hardiesse de ceux qui, à pied,

assaillaient le taureau qui, malgré les cordes engagées dans ses cornes, se précipitant tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, les forçait à prendre la fuite ; dans ce cas, ils n'osaient jamais lui tourner le dos. Ces hommes intrépides n'ont pour toute arme défensive qu'un manteau noir attaché au bout d'une pique. Le *picadero* voit-il le taureau près de lui, il lui présente le manteau, et fait un pas de côté. L'animal, frappé de la vue de ce dernier objet, s'élance dessus, et abandonne la poursuite du *picadero*, qui fuit en toute hâte, non sans être exposé en se retirant, à de dangereux bonds, jusqu'à ce qu'il se soit réfugié derrière les barrières. Ce dernier genre de spectacle n'est pas sans agrément ; mais à tout prendre, ce passe-tems est triste et repoussant pour un étranger qui n'en a pas contracté l'habitude et le goût. En outre, il est fort coûteux : la recette s'élève souvent de quatre à cinq mille pistoles. Il existe un semblable amphithéâtre dans chacune des principales villes d'Espagne. Celui de Madrid, lorsque le roi

bité, d'après moi, sur son compte. Il terminait sa lettre en me conseillant de quitter Madrid sous huit jours au plus tard.

Le lecteur pourra se former une idée de l'effet que produisit sur moi la lecture de cette lettre. Pour la première fois de ma vie je me sentais coupable d'une indiscrétion commise sans sujet et sans but, d'une ingratitude qui n'était point du tout dans mon caractère, d'une action, enfin, dont je ne me serais jamais cru capable. Atterré d'un coup aussi imprévu, je restai plongé toute la journée dans la plus profonde tristesse, ne sachant quel parti prendre dans une conjoncture aussi délicate.

Le lendemain matin, revenu de ma première stupeur, et après avoir envisagé froidement le fond de la question, j'écrivis au comte une lettre dans laquelle je lui témoignais le plus vif repentir des torts involontaires que j'avais eus à son égard; et lui offrais, selon que l'aveu sincère de ces torts ne lui paraîtrait pas une satisfaction suffisante, de lui en donner telle autre qu'il jugerait compatible avec mon honneur.

mais que j'eus décidé, dans tous les cas et à tous risques, à ne point quitter Madrid clandestinement. Je ne voulais partir de cette ville qu'après y avoir terminé les affaires qui m'y retenaient. Je cachetai cette lettre avec un cachet étranger, et j'y fis mettre l'adresse par Philippe, dont le comte ne connaissait pas l'écriture. Pour être d'autant plus sûr qu'elle lui parviendrait, je l'envoyai au bureau de la poste royale du Prado. Je restai chez moi toute la journée du lendemain, toujours dans l'attente de recevoir une réponse, mais en vain. Le troisième jour je sortis pour aller faire ma cour au prince de *La Catholica*. Je fais arrêter la voiture devant l'entrée de l'hôtel. Bientôt le concierge qui me reconnaît, s'approche de la portière, et me dit poliment à l'oreille que Son Excellence avait des motifs qui lui faisaient désirer de ne plus recevoir mes visites. Une réception aussi extraordinaire me fit pressentir celle qui m'attendait chez les autres personnes de ma connaissance. De là je me présente chez Bigliardi; un laquais, après m'avoir annoncé, me dit dans l'anti-

chambre que son maître n'était point à la maison. Je remonte en voiture et me fais conduire chez don Domingo Barneri. Celui-ci me reçoit; mais il m'annonce que l'ancien envoyé de Venise m'avait dépeint au duc de Medina-Sidonia comme un mauvais sujet.

Ces trois mésaventures furent comme autant de coups de poignard pour moi. Je voulus toutefois aller jusqu'au bout.

Le jour suivant, le marquis Grimaldi me fit refuser sa porte. Le duc de Losada me reçut; car il méprisait l'envoyé à cause de l'ascendant qu'exerçait sur lui Manucci; mais Son Excellence m'apprit qu'on l'avait déjà engagée à ne plus m'admettre auprès d'elle. Cette persécution me donnait lieu de prévoir que je n'avais plus rien à espérer de la cour de Madrid. Je voulus voir pourtant si Manucci n'aurait point par hasard oublié don Emmanuel de Roda et le marquis de Las-Moras; mais je les trouvai informés comme les autres. Il ne me restait plus que le comte d'Aranda. J'allais me rendre chez lui, lorsqu'un aide-de-camp vint m'annoncer que Son Excellence désirait me

parler. Je me transportai aussitôt à son palais. J'augurais très-mal de cette entrevue ; mais le comte me reçut d'un air agréable et me fit asseoir à côté de lui, faveur dont il ne m'avait point encore honoré. Ceci me rassura et je fis bonne contenance. — Qu'avez-vous donc fait à votre envoyé? me demanda-t-il. — Rien, répartis-je sans hésiter ; mais j'ai, sans le vouloir et par mégarde, blessé son favori par un côté bien sensible. Un misérable que je croyais mon ami, sur la discrétion duquel je comptais, et à qui, à ce double titre, j'avais fait trop légèrement confidence de certaines particularités relatives à la naissance et au rang de Manucci, lui a tout révélé pour une somme de cent pistoles que je lui avais refusée. Manucci, dans son ressentiment, m'a fait immoler par son chef, personnage dont il fait tout ce qu'il veut. — Vous avez eu tort ; mais enfin ce qui est fait est fait. Vous sentirez cependant que, dans la circonstance actuelle, vous ne pouvez plus espérer de voir réussir votre projet de colonisation ; car, dès qu'il s'agirait de vous présenter,

le roi, informé que vous êtes Vénitien, ne manquerait pas de parler de vous à l'envoyé de votre république. — Faut-il donc, Monseigneur, que je quitte ce pays? — Non; vous n'en êtes pas réduit à cette extrémité; mais l'envoyé m'a prié de vous obliger à prendre ce parti. Je lui ai fait observer que la chose n'était pas en mon pouvoir tant que vous n'enfreindriez pas nos lois, et que la voie des tribunaux lui serait ouverte dans le cas où il aurait des griefs à articuler contre vous. Sur ce, il m'a invité à vous faire du moins défense de parler de sa personne, ou de son protégé (Manucci) à aucun des sujets vénitiens résidant à Madrid; et il me semble, ajouta Son Excellence, qu'à cet égard, vous pouvez aisément le satisfaire. Au surplus, de la manière dont vous vivez, vous pouvez continuer sans crainte à demeurer dans la capitale, d'autant plus que votre ennemi doit en partir dans le courant de cette semaine.

Je me décidai donc à ne plus fréquenter aucune des personnes de la cour.

Six ou sept semaines après le départ de

l'envoyé de Venise, je me disposai à quitter Madrid. Indépendamment de ce qu'il ne me restait plus d'espoir fondé de parvenir en Espagne, ni de trouver des ressources à Lisbonne, d'où depuis long-tems je ne recevais plus de lettres, je n'avais plus d'argent. Je résolus de me défaire d'une montre à répétition et d'une tabatière qui valaient vingt-cinq louis d'or. Un riche et honnête libraire génois, nommé don Corrado, à qui je m'adressai pour placer ces objets, ne voulut pas souffrir que je les vendisse à vil prix; il me força d'accepter une vingtaine de doublons, se contentant de ma simple promesse de les lui rembourser dès que je me trouverais en état de le faire sans me gêner.

Peu de jours après, je partis pour Saragosse. Là, j'appris à connaître à fond les Aragonais et les usages de leur pays. Les réformes du comte d'Aranda n'y avaient point force de loi. Nuit et jour on rencontrait dans les rues des gens affublés de grands chapeaux à bords rabattus et de manteaux noirs qui leur tombaient depuis le visage jusqu'aux talons; costume qui leur

donnait l'aspect de véritables masques. On ne distinguait aucune partie de leurs corps. Ils portaient sous le manteau le *cuchillo*, sorte d'épée plus longue de moitié que celles que les gens comme il faut ont coutume de porter en France, en Allemagne et en Italie. Ces masques jouissaient d'une grande considération; la plupart étaient cependant des bandits. A Saragosse, j'eus occasion d'observer en détail les cérémonies du culte fastueux qu'on rend à la Vierge du Pilar. J'y assistai à des processions dans lesquelles on promenait des statues de bois colossales. Dans les sociétés particulières et dans les cercles du grand monde, on ne voyait guères que des moines. J'y fus présenté à une grosse dame que l'on me donna pour être parente en ligne directe du bienheureux Palafox. Mon introducteur s'attendait à ce que je déposerais une offrande aux pieds de la béate; mais je ne me crus pas obligé d'en faire une : je m'en tins à une simple génuflexion. J'appris aussi à connaître le chanoine Pignatelli, président du tribunal de l'inquisition. Ce révérend père était dans

l'usage invariable de faire jeter tous les matins dans les cachots du saint office les créatures qui, la veille, avaient contribué à ses joies terrestres. Après ce grand acte d'expiation, il se levait, allait à confesse, disait sa messe, puis dînait copieusement, et le matin de se faire succomber de nouveau. Tel était son régime habituel. Sans cesse partagé entre le ciel et la terre, il se trouvait le matin et à jeun le plus malheureux des hommes; au sortir de table, il en était au contraire le plus fortuné.

A Saragosse, les combats de taureaux sont plus brillans qu'à Madrid. L'animal n'y est pas, comme dans la capitale, retenu par des cordes engagées autour de ses cornes: il erre librement dans l'arène du cirque. Aussi les luttes sont-elles plus meurtrières qu'à Madrid.

On me montra les Aspasies de Saragosse; mais le souvenir sans cesse renaissant des différentes femmes que j'avais aimées le plus ne me permit pas d'en trouver une seule aimable.

La grande église de *Nuestra Senora del Pilar* est située sur les remparts de la ville.

Les habitans regardent cette partie de la place comme imprenable ; ils sont fermement persuadés qu'en cas d'attaque, l'ennemi pourrait peut-être pénétrer de tous côtés dans la place, mais jamais par ce point-là.

Je passai une quinzaine de jours à Saragosse.

Sur la route de cette ville à Valence, où j'avais promis à dona Pellicis de me rendre vers cette époque, je vis sur une hauteur les restes de l'ancienne Sagonte.

Eminet excelso consurgens colle Saguntus.

Je veux monter sur cette éminence, dis-je à un prêtre qui se trouvait avec moi dans la voiture, et au conducteur qui se proposait d'arriver ce jour-là à Valence, et qui, en faveur de ses mulets, aurait mis fait et cause contre toutes les antiquités du monde. Que de détours j'aurai à faire et que de difficultés j'aurai à vaincre pour arriver là-haut ! s'écria le voiturier. — Vous n'y verrez qu'un monceau de ruines, dit froidement mon ecclésiastique.

Je le préfère ces ruines aux plus beaux édifices modernes, répartis-je. Voici un écu pour vous deux, et demain nous partirons pour Valence.

Le prêtre et le conducteur déclarèrent que j'étais un *hombre* (homme) *de bien*, et nous nous acheminâmes vers Sagonte.

Je trouvai les créneaux des principaux murs d'enceinte de cette forteresse en grande partie dans un bon état de conservation, et pourtant la construction de ces ouvrages date de la deuxième guerre punique. J'y vis des inscriptions qui, indéchiffrables pour moi comme pour nombre d'autres individus, ne l'auraient probablement pas été pour un La Condamine ou un Séguier, l'ami de Maffei. L'impression que produisit sur moi l'aspect monumental d'un lieu dont la population avait mieux aimé périr tout entière dans les flammes, que de manquer de foi envers les Romains, en se rendant aux armes d'Annibal, fournit matière à rire au prêtre qui, en haussant les épaules, me déclara qu'il ne dirait pas une messe pour posséder un lieu qui avait perdu jusqu'à son

Les habitans regardent cette partie de la place comme imprenable ; ils sont fermement persuadés qu'en cas d'attaque, l'ennemi pourrait peut-être pénétrer de tous côtés dans la place, mais jamais par ce point-là.

Je passai une quinzaine de jours à Saragosse.

Sur la route de cette ville à Valence, où j'avais promis à dom Pellicis de me rendre vers cette époque, je vis sur une hauteur les restes de l'ancienne Sagonte.

Eminet excelso consurgens colle Saguntus.

Je veux monter sur cette éminence, dis-je à un prêtre qui se trouvait avec moi dans la voiture, et au conducteur qui se proposait d'arriver ce jour-là à Valence, et qui, en faveur de ses mules, aurait mis fait et cause contre toutes les antiquités du monde. Que de détours j'aurai à faire et que de difficultés j'aurai à vaincre pour arriver là-haut ! s'écria le voiturier. — Vous n'y verrez qu'un monceau de ruines, dit froidement mon ecclésiastique.

« Je les préfère ces ruines aux plus beaux édifices modernes, répartis-je. Voici un écu pour vous deux, et demain nous partirons pour Valence. »

Le prêtre et le conducteur déclarèrent que j'étais un *hombre* (homme) *de bien*, et nous nous acheminâmes vers Sagonte.

Je trouvai les créneaux des principaux murs d'enceinte de cette forteresse en grande partie dans un bon état de conservation, et pourtant la construction de ces ouvrages date de la deuxième guerre punique. J'y vis des inscriptions qui, indéchiffrables pour moi comme pour nombre d'autres individus, ne l'auraient probablement pas été pour un La Condamine ou un Séguier, l'un de Malbi. L'impression que produisit sur moi l'aspect monumental d'un lieu dont la population avait mieux aimé périr tout entière dans les flammes, que de manquer de foi envers les Romains, en se rendant aux armes d'Annibal, fournit matière à rire au prêtre qui, en haussant les épaules, me déclara qu'il ne dirait pas une messe pour posséder un lieu qui avait perdu jusqu'à son

nom. — On eût dû au moins, repartis-je, conserver ce nom en ce qu'il résonne plus agréablement à l'oreille que celui de Murviedro, bien que ce dernier vienne du latin, *muri veteres*; mais le tems est un monstre qui détruit et engloutit toutes choses :

Mors etiam saxis nominibusque.

Cet endroit, dit le prêtre, n'est donc [illegible] tems appelé Murviedro. — Cela ne se peut, répliquai-je, car ce nom ne présenterait aucun sens. Ce serait la même raison qui aurait toujours donné l'épithète de vieux à un objet qui, à son origine, avait dû nécessairement être nouveau. C'est comme si vous prétendiez que la Nouvelle Castille n'est pas ancienne [illegible] la seule raison qu'on l'appelle *Nouvelle*. Il est du moins certain que la Vieille Castille doit être plus ancienne que la *nouvelle*. — Il n'en est pas ainsi, monsieur l'Abbé ; jamais la Nouvelle Castille ne fut appelée *vieille*, et la Vieille Castille est moins ancienne que la nouvelle.

Dès ce moment [illegible] prendre [illegible] apparem-

[illegible]

mes pour un roi, mon prêtre ne dit plus mot. Je cherchai en vain l'image d'Annibal, ainsi que l'inscription faite en l'honneur de l'empereur Claude qui succéda sur le trône à Caligula ; mais en revanche, je trouvai des traces de l'amphithéâtre.

Le lendemain je vis la voie en mosaïque qu'on n'avait découverte que depuis vingt-cinq ans.

Le même jour, à neuf heures, nous entrâmes dans Valence. Je dus m'y contenter d'un mauvais gîte, attendu que le Bolonais Mazzolchi, entrepreneur de l'Opéra, avait retenu tous les logements passables pour ses acteurs et actrices qu'il attendait de Madrid. Nous allâmes nous promener dans différents quartiers de la ville. Il se mit à pleuvoir, lorsque, fatigués de notre course, je lui proposai d'entrer dans un café. Il n'existe point, dans toute l'Espagne, un seul endroit où un étranger puisse se reposer et se rafraîchir ; pas un lieu où il puisse trouver l'occasion de dépenser quatre ou cinq sous. Vient-il entrer dans un cabaret, c'est encore pis : le lieu, semblable à un antre, est sombre, sale et

s'y entretenir de sujets graves; car malgré son université, on ne trouve point dans cette ville un seul homme qui mérite le nom de savant. Quant à la ville même, ses cinq ponts sur le Guadalaviar, ses églises et ses édifices publics, son arsenal, sa bourse et sa maison de ville, ses douze portes et ses nombreuses fontaines n'eurent aucun attrait pour moi, parce que ses rues n'étaient point pavées, et qu'elle ne possédait point de promenades. En revanche, sous ce dernier rapport, on se croit transporté dans un paradis terrestre, lorsqu'on vient à sortir des portes, surtout si l'on prend le chemin de la mer.

Mais ce qui me plaisait à Valence, c'était cette multitude de cabriolets à un cheval, disséminés dans les différens quartiers de la ville, et dont on se sert, soit pour aller prendre l'air à la campagne, soit pour faire des petites tournées de deux ou trois jours. On voyage très-vite et à bon compte dans ces sortes de voitures. Elles vont jusqu'à Barcelonne, qui est à cinquante lieues de Valence. Mieux disposé que je ne l'étais, j'au-

suis bien loin de m'en plaindre, quand on vient à considérer par soi-même les choses de près : en effet, Valence, située sous un ciel magnifique, près de la mer, baignée par le Guadalaviar, entourée à perte de vue de sites riants, riche en tout ce que la nature produit de plus délicat, en fait de substances végétales, rafraîchie par l'air le plus doux et le plus sain, éloignée seulement d'une lieue de l'*Albuferium stagnum*, qui donne le meilleur poisson de toute l'Espagne, qui possède une noblesse nombreuse et respectable, et les femmes les plus belles, si elles ne sont pas les plus spirituelles de tout le royaume ; Valence, où réside un archevêque avec un clergé dont les revenus sont au moins d'un million ; Valence, dis-je, est pour un étranger un séjour des plus désagréables ; car il ne peut s'y procurer, pour son argent, aucune des commodités de la vie auxquelles il est habitué. A Valence, on est mal logé et mal nourri ; on n'y trouve personne à qui parler, attendu qu'il n'y a point de sociétés ; et quand même on parviendrait à s'en former une, on ne pourrait

s'y entretenir de sujets graves; car malgré son université, on ne trouve point dans cette ville un seul homme qui mérite le nom de savant. Quant à la ville même, ses cinq ponts sur le Guadalaviar, ses églises et ses édifices publics, son arsenal, sa bourse et sa maison de ville, ses douze portes et ses nombreuses fontaines n'eurent aucun attrait pour moi, parce que ses rues n'étaient point pavées, et qu'elle ne possédait point de promenades. En revanche, sous ce dernier rapport, on se croit transporté dans un paradis terrestre, lorsqu'on vient à sortir des portes, surtout si l'on prend le chemin de la mer.

Mais ce qui me plaisait à Valence, c'était cette multitude de cabriolets à un cheval, disséminés dans les différens quartiers de la ville, et dont on se sert, soit pour aller prendre l'air à la campagne, soit pour faire des petites tournées de deux ou trois jours. On voyage très-vite et à bon compte dans ces sortes de voitures. Elles vont jusqu'à Barcelonne, qui est à cinquante lieues de Valence. Mieux disposé que je ne l'étais, j'au-

vais faire une excursion dans les royaumes de Grenade et de Murcie, dont les aspects pittoresques surpassent en beauté tout ce que nous pourrions leur opposer de plus remarquable en Italie. Pauvres Espagnols, que vous êtes à plaindre! La beauté de votre pays, sa fertilité et ses richesses naturelles sont précisément les causes de votre indolence, comme les mines du Potose et du Pérou celles de votre indigence, de votre orgueil et de tous vos préjugés. Cette proposition sent le paradoxe, mais tout lecteur jugera qu'elle est juste au fond. Pour devenir le pays le plus florissant de la terre, l'Espagne n'a besoin que d'une guerre, que d'une invasion étrangère; il faut pour cela que cette contrée soit ravagée, et, pour ainsi dire, bouleversée de fond en comble. Ce n'est qu'au moyen d'une telle crise que l'Espagne peut se régénérer et être heureuse un jour.

Informé du départ de la bonne signora Felicia, j'allai au devant d'elle jusqu'à une certaine distance de la ville. La première représentation devait avoir lieu le surlende-

main de son arrivée, ce qui n'était pas difficile, car on ne donnait que les mêmes opéra qu'on avait joués dans les résidences d'été de la cour, c'est-à-dire à Aranjuez, à l'Escurial et à la Granja. Le comte d'Aranda n'avait pas osé risquer d'autoriser la représentation d'un *opera buffa* sur le théâtre de Madrid. Cette innovation eût été trop grande pour l'inquisition en eût pris trop d'ombrage. Déjà les bals masqués donnés *a los Caños del Peral*, l'avaient vivement alarmée, au point qu'on s'était vu obligé, deux ans après, de les supprimer. Tant qu'il existera une inquisition en Espagne, jamais ce pays ne pourra prospérer ni son peuple être heureux.

A peine la signora Pollicia fut-elle arrivée qu'elle envoya à don Diégo Valencia la lettre de recommandation que la duc d'Arpajon lui avait remise en se séparant. Depuis Aranjuez, elle n'avait pas revu le duc. Nous étions oubliés, elle, son mari et deux autres personnes lorsque l'on annonça don Diégo Valencia, le banquier.

— Madame, dit don Diégo en entrant,

je me félicite de l'honneur que m'a fait le duc d'Arcos en vous adressant à moi. Je viens pour vous offrir mes services ; j'ai en même tems à vous communiquer les ordres que me donne Sa Seigneurie, il se peut que vous n'en ayez pas connaissance. — Je, Monsieur, répond la signora Pellicia, ces ordres ne contiennent rien qui m'expose à vous être à charge ; mais je suis très-reconnaissante envers M. le Duc, comme envers vous, Monsieur, de la peine que vous avez prise de me rendre votre visite. J'aurai le plaisir de vous remercier chez vous. — Cela n'est pas nécessaire ; mais il est bon que vous le sachiez, si vous avez besoin d'argent. J'ai l'ordre de tenir à votre disposition jusqu'à la concurrence de vingt-cinq mille doublons. — Vingt-cinq mille doublons ? — Pas plus, Madame. Ayez la bonté de lire vous-même la lettre.

Don Diègo lui présente la lettre ; elle ne contenait que quatre lignes. En voici la teneur :

« Don Diègo, remboursez pour mon

Elle nous montra cette lettre. Nous en primes tous lecture, l'un après l'autre très-surpris, comme on le pense bien, de cette aventure.

Ce n'est guère qu'en Espagne qu'on rencontre de pareils traits. J'ai déjà eu occasion de parler d'un procédé semblable du duc de Medina-Céli, à l'égard de la Pichona. En Angleterre, des actes de ce genre tiennent le plus souvent au caprice du moment, ou sont l'effet de l'ostentation; en Espagne, ils ont une source plus élevée, plus noble. L'Espagnol est, par caractère, glorieux et magnanime. Il veut toujours se signaler, se placer hors de la ligne de ses égaux et surtout des étrangers.

Après le dîner de don Diégo, la lettre du duc devint le sujet de notre conversation. Dona Pellicia fut d'avis que le duc avait voulu lui montrer ce que c'était qu'une

lettre de recommandation de sa part, c'était en même temps, suivant elle, lui témoigner combien il était incapable d'abuser de sa confiance. Aussi, ajouta-t-elle, j'aimerais mieux m'exposer à mourir de faim que d'accepter un écu de don Diego. L'un des convives pensa que le duc se trouverait offensé d'un refus, et qu'il valait mieux accepter quelque chose. Un autre dit qu'il fallait tout accepter, ou tout refuser. Quant à moi, je partageai l'opinion de la signora Pellicia; *rien*: et je fis observer que, si le duc avait eu l'intention de l'enrichir par un tel présent, il en avait bien le moyen sans qu'elle eût à se reprocher d'avoir abusé de sa générosité. Je suis convaincu, dis-je, que le duc, touché d'un semblable trait de délicatesse et de désintéressement de la part de Madame, se fera un devoir de l'honorer de ses bienfaits. Tel fut le parti auquel s'arrêta dona Pellicia : le banquier n'en parut pas peu formalisé. Au bout d'une quinzaine de jours elle retourna à Madrid, sans avoir rien accepté de don Diego. Cependant la cour et la capitale ne tardèrent pas à être informées

de cette singulière aventure; mais personne ne voulut croire que les choses se fussent passées comme on le prétendait. Le roi, prenant l'affaire au sérieux, le croyant prévenu de crime, s'empressa de faire donner ordre à la signora Pellicia de quitter le pays. La même mesure fut prise à l'égard de la signora Mariucci, danseuse de Lucques, aimée d'un autre grand d'Espagne.

Ce dernier, en prenant congé de son amie, lui fit cadeau d'une lettre de change de cent mille francs sur Lyon. Le duc d'Arcos, encore plus offensé que lui, remit à la signora Pellicia cent doublons *de Ocho*, pour ses frais de voyage, et une lettre cachetée pour la banque de *Santo-Spirito*, à Rome. La signora Pellicia crut d'autant moins devoir refuser ce don pécuniaire, qu'elle en connaissait le respectable motif; mais elle ignorait le contenu de la lettre, et ce ne fut qu'à Rome qu'elle en fut informée, lorsque le signor Belloni, d'après les ordres du duc d'Arcos, dont il avait déjà reçu l'avis, lui compta de sa part, et pour son compte, vingt-quatre mille écus romains.

Le lendemain de son départ, le roi rencontre le duc d'Arcos dans le Prado, l'accoste et l'engage à oublier une passion qui eût pu être la cause de la perte de sa fortune. — Votre Majesté, répliqua le duc, m'a obligé, par ordre de la signora Bellino, à réaliser pour elle ce qui jusque là n'avait été qu'illusoire. Je ne connaissais cette dame que pour avoir échangé avec elle quelques mots insignifians en public, et jamais elle n'a reçu de moi le moindre cadeau. — Comment ne lui as-tu pas fait présent de vingt-cinq mille doublons? — Oui, Sire, mais ce n'a été qu'avant-hier. Votre Majesté est notre seigneur et maître; mais il est certain que si vous n'aviez pas exilé cette femme, jamais je ne l'aurais revue, et que jamais elle ne m'eût coûté un maravédis.

Le roi, très-surpris, ne répliqua pas. Dès ce moment il sut à quoi s'en tenir sur les bruits de la ville de Madrid, et n'oublia jamais cette circonstance.

Je me disposais à partir pour Barcelonne, lorsque je remarquai, à un combat de taureaux qui se donnait devant la ville, un

dame d'un extérieur à la fois agréable et imposant. Je demandai à un chevalier d'Alcantara qui, par hasard, se trouvait auprès de moi, qui était cette dame? — C'est, me répondit-il, la fameuse Nina. — Pourquoi fameuse? repartis-je. — Si déjà vous ne la connaissez pas par ouï dire, son histoire est trop longue pour que je puisse vous la raconter ici.

Quelques instans après, un individu bien mis, mais de mauvaise mine, s'approcha du chevalier et lui dit quelques mots à l'oreille. Ce dernier m'annonça poliment que la dame en question désirait savoir qui j'étais. Flatté d'avoir été remarqué, je répondis au messager que, si cette dame le permettait, j'aurais l'honneur de me faire connaître personnellement après le spectacle.

— A en juger par votre accent, Monsieur, vous êtes, comme elle, de l'Italie. — Je suis de Venise. — Cette dame est de la même ville.

Après ce court colloque, le chevalier me dit en peu de mots que la signora Nina était une danseuse dont le comte Riela, capi-

taine-général de Barcelonne, (il n'y avait déjà plus de vice-roi dans cette province) était épris, et qui vivait depuis quelques semaines à Valence sous la protection spéciale de ce seigneur, jusqu'à ce qu'elle pût retourner à Barcelonne où l'évêque, par égard pour la décence publique, ne voulait plus qu'elle résidât. Il ajouta que le comte donnait chaque jour à la signora Nina cinquante doublons pour son entretien. Mais j'espère bien qu'elle ne les dépense pas. — Elle n'est pas en état de le faire malgré toutes ses folies.

Curieux de voir de plus près une femme de ce genre, et loin de soupçonner que des relations avec elle pourraient me conduire à deux doigts de ma perte, j'attendis avec impatience la fin du combat.

Au sortir du spectacle, je lui adressai mon compliment : elle y répondit poliment, et en me posant négligemment la main sur le bras, je la conduisis à sa voiture attelée de six mules; en prenant congé de moi, elle m'invita à déjeuner pour le lendemain.

J'acceptai, en lui témoignant combien j'étais sensible à son obligeant accueil.

Je fus exact à l'heure indiquée. Je la trouvai logée dans une grande maison, entre cour et jardin, bien meublée, mais sans goût; elle habitait seule cet hôtel. Je vois passer devant moi, comme en revue, une foule de laquais en livrée et des femmes de chambre bien mises. Tout à coup une voix éclatante se fait entendre d'une pièce voisine. Cette voix était celle de la signora Nina elle-même. On m'introduisit, et je vois cette dame, s'épuisant en injures contre un individu qui, tout interdit de ses bruyantes clameurs, rangeait des marchandises de mode étalées sur une grande table placée entre elle et lui. Elle me pria de lui dire mon sentiment sur des dentelles que cet imbécile d'Espagnol, dit-elle, voulait absolument lui vendre comme belles; je m'en excusai, alléguant mon ignorance sur un point dont les dames étaient bien meilleurs juges que nous autres hommes. Le marchand témoigne de l'humeur, et dit

brusquement que, si les dentelles ne convenaient pas, on pouvait [illegible] là est faire choix d'autres articles.

Pour vous prouver, reprit la signora Nina piquée, que si je prise peu ces dentelles, ce n'est point par un calcul d'économie ; tenez, voici le cas que j'en fais. A ces mots elle saisit une paire de grands ciseaux, et les coupe en des centaines de petits morceaux. L'espèce de sigisbé qui l'avait accompagnée la veille au combat des taureaux, un certain Melzi, de Bologne, et musicien de son état, lui fit observer que c'était grand dommage de détruire d'aussi beaux objets ; elle allait passer pour une folle dans toute Valence. Taisez-vous, maestro, lui répliqua-t-elle en lui appliquant en même temps un vigoureux soufflet du revers de la main. Notre pauvre homme ne perdit pas la tête ; [illegible] pantomime piquante inutile à citer, cela fut accueilli de la part de la signora Nina que par un bruyant éclat de rire. Puis se tournant vers le marchand qui tremblait de tous ses membres, elle lui ordonna de faire sur-le-champ sa facture,

ce dont, comme on peut bien le penser, il s'acquitta de manière à se venger des injures. Elle signa le compte sans trouver rien à redire sur la somme, et dit au marchand d'aller le présenter à don Diégo Valencia, qui l'acquitterait à présentation. Le marchand, content d'en être quitte à si bas prix, se retire en toute hâte ; on sert du chocolat. La signora me fait asseoir auprès d'elle, et fait appeler Molinari.

— Ne soyez pas surpris, me dit-elle, de la manière dont j'en ai usé envers ce faiseur de guitare. C'est un fat, un homme intrigant, que le comte de Biela a placé auprès de moi pour épier mes faits et gestes. Je le maltraite expressément pour qu'il rende compte de tout ce qu'il voit et entend.

Je croyais rêver, et je me tins pour [illegible] à moi-même, [illegible] que cette femme n'était pas dans son bon sens. Jamais, dans tout le cours de ma vie, je n'avais vu un être féminin de cette sorte. J'avais peine à m'imaginer qu'une telle créature humaine eût pu exister. Enfin Molinari parut, prit son chocolat, puis se retira sans mot dire. Après

le départ de ce dernier, je causai durant une heure avec la signora, sur l'Espagne et le Portugal où elle avait, me dit-elle, épousé un danseur nommé Bergonzi. Ensuite elle m'apprit qu'elle était fille d'un certain Manfi, fameux charlatan à Venise, que je devais avoir connu. Je me rappelai en effet, quoique vaguement, avoir vu cet empirique prôner et débiter ses onguens et son baume du haut de ses modestes tréteaux.

A la suite de cette communication confidentielle, à laquelle elle paraissait ne pas attacher autrement d'importance, elle me pria de lui accorder comme une faveur, le plaisir de m'avoir ce jour-là à souper, au cabaret, ajouta-t-elle, que le souper était son repas favori. Je le lui promis et pris congé d'elle.

Je croyais rêver, et je me tins pour dit que la signora Mina était une des plus belles femmes que j'eusse jamais vues, mais comme j'ai toujours pensé que la beauté seule ne suffisait pas pour inspirer de l'amour, je ne pouvais comprendre comment le vice-roi de la Calabre avait pu en venir au

pour se passionner pour une semblable créature, toute belle qu'elle était, Nina n'avait jusque là fait aucune impression sur moi.

Vers la chrone, je me rendis chez elle. Nous étions au commencement d'octobre, et cependant il faisait aussi chaud qu'en juillet au mois d'août. Je trouvai la signora Nina avec son amie à l'ombre, au fond du jardin, et l'un et l'autre dans une toilette fort négligée. Jusqu'au moment du souper, elles eurent entre elles des anecdotes qui n'étaient pas peu scandaleuses, et dans un grand nombre desquelles elle avait figuré comme héroïne, quoiqu'elle n'eût encore que vingt-deux ans.

Enfin nous nous mîmes à table. La chère était délicate et somptueuse, le vin excellent. Bientôt les propos grivois recommencèrent comme le plus beau, et furent portés à un point dont je crus entrevoir le véritable but. Fatigué d'une scène à laquelle je n'étais point préparé, j'abrégeai les moments, et peu après le dessert, je pris congé de la dame.

— Vous paraissez distrait et soucieux, me dit-elle en me reconduisant. Point de gêne. Mais je compte sur vous pour demain soir, et j'espère que vous serez mieux disposé. — Je pars après demain; ma place est retenue. — Vous ne partirez pas, mon cher, que dans une huitaine de jours, quand je serai en route pour Barcelone. — Impossible. — Vous ne partirez pas, je vous en réponds. Ce serait m'offenser, et c'est ce que je ne souffre pas.

Je me m'en retirai pas moins, et je rentrai à mon hôtel avec la ferme résolution de découvrir, quoiqu'elle pût dire et faire,

Le lendemain, à sept heures du soir, je me rendis chez Nina. Avec un air de désappointement étudié, elle m'annonça que nous soupérions seuls ce soir-là, et me dit que Molinari se trouvait gravement indisposé. — Comment! en si peu de temps! hier il se portait à merveille. — N'importe, n'en parlons plus. Faisons une partie de cartes, puis nous soupérons, ensuite nous ferons un tour de promenade dans le jardin.... et demain nous recommencerons....

— Demain! mais ma chère dame, je dois partir à sept heures du matin. — Vous ne partirez pas, je vous le répète. Le voiturier que vous aviez retenu, est payé. Voici sa quittance.

Tout ceci, elle le dit en riant et d'un ton de tyrannie galante qui avait je ne sais quoi de piquant. Je ne pus m'empêcher d'en rire moi-même. Dans le fait, rien ne me pressait. Je ne pouvais plus reculer, et je pris mon parti gaîment.

Cependant, après un moment de réflexion, je lui dis : Votre argus ne manquera sûrement pas d'avertir le comte Riela que j'ai soupé ce soir tête à tête avec vous... — Tant mieux. Le craignez-vous? — Point du tout; mais c'est à vous à me dire si j'ai ou non sujet de le craindre. — Vous n'avez rien à en appréhender : il ne peut que s'en prendre à moi. — Je ne voudrais pas, toutefois, être cause d'une rupture qui vous serait préjudiciable. — Loin de là. Plus je l'irrite contre moi, plus il m'aime; et chacun de nos raccommodemens lui coûte cher. — Vous n'aimez donc pas le vice-

roi? — Je l'aime..., pour le ruiner, mais il est si riche, que je tiens la chose pour impossible.

Elle fit apporter des cartes. Nous jouâmes à la *primera*, jeu de hasard, à la vérité, mais si compliqué, que c'est ordinairement le joueur le plus aventureux qui y gagne. J'y perdis de dix-huit à vingt pistoles que je payai. Nina les prit en riant et en me promettant ma revanche.

Ensuite nous fîmes un souper délicieux. Vers une heure du matin, je pris congé d'elle.

Le lendemain au soir, je revins de meilleure heure. Nous nous remîmes au jeu. Cette fois et les cinq ou six jours suivants que je restai à Valence, cette beauté extravagante perdit avec moi plus de deux cents pistoles, somme qui, dans la situation où je me trouvais, ne m'était nullement indifférente. Mon étoile semblait ainsi s'attacher à rétablir sans cesse ma fortune à mesure que je l'épuisais, et à me tenir à flot!

Enfin la signora reçut du comte Riela

une lettre par laquelle il lui annonçait qu'elle pouvait en toute sécurité retourner à Barcelonne. L'évêque avait reçu de la cour l'ordre de la regarder comme une personne appartenant au théâtre de cette ville, et qui n'y avait qu'un séjour momentané; elle pouvait y passer l'hiver, pourvu qu'elle évitât toute espèce de scandale. En me faisant part de cette nouvelle, elle me permit de la voir tous les soirs à Barcelonne, tant qu'elle y demeurerait, mais seulement après le départ du comte, qui se retirait ordinairement à dix heures précises. Peut-être n'eussé-je pas pensé à user de la permission, sans les doublons qu'elle perdait avec moi de si bonne grâce. Elle me fit promettre de partir de Valence un jour avant elle; j'irais l'attendre à Tarragone, dans une auberge qu'elle m'indiqua. Je tins parole. Ayant pris le lendemain les devans, je passai toute cette journée à visiter les anciens monumens dont abonde cette dernière ville. A son arrivée, la signora Nina trouva un logement et un excellent souper tout prêts.

Le jour suivant, elle se mit en route pour

Barcelonne. Elle m'avait expressément recommandé de n'arriver que le surlendemain dans cette ville, et de descendre à l'hôtel de Santa-Maria; mais je ne devais me présenter chez elle qu'après que j'en aurais obtenu la permission par une lettre de sa main.

Au jour dit, je partis pour Barcelonne. L'hôte de la Santa-Maria me fit le meilleur accueil. Il me dit d'un ton de voix mystérieux qu'il avait reçu l'ordre secret de ne me laisser manquer de rien et d'aller au devant de tout ce que je pourrais désirer.

CHAPITRE VII.

Mon arrivée à Barcelonne. — Longue visite et dîner chez le comte Ricla. — Avis négligé. — Passano. — Je le fais congédier. — Guet-à-pens. — J'échappe aux assassins. — Je suis enfermé à la citadelle. — On me transfère à la Tour. — J'y compose au crayon une réfutation de l'histoire du gouvernement de Venise, par Amelot de la Houssaye. — Ma sortie de prison. — Départ pour la France. — Trois assassins me poursuivent jusqu'à la frontière. — Je leur échappe. — Heureuse arrivée à Perpignan. — Narbonne, Béziers, Montpellier, Nismes. — Voyage en Provence. — Arrivée à Aix.

Ce procédé de la signora Nina me parut très-imprudent. Mon hôte avait tout l'extérieur d'un honnête homme et discret; mais enfin elle était la protégée en titre du capitaine-général, et, à part son esprit et son savoir vivre, il n'était probablement pas homme, comme espagnol, à entendre raillerie sur l'objet de ses amours. Elle-même me l'avait dépeint comme étant d'un caractère naturellement violent, soupçonneux et

jaloux ; mais il n'y avait pas à revenir sur ce qui avait été fait.

Je me couchai un moment. A mon réveil, je trouvai un excellent repas et un domestique de louage à mes ordres. L'hôte me dit que je pouvais également disposer d'une voiture qui était en permanence à la porte de l'hôtel.

Je lui demandai si toutes ces dispositions avaient lieu de la part de la signora Nina.

Sur sa réponse affirmative, je lui fis observer que j'étais surpris des peines que cette dame s'était données pour moi ; car enfin, lui dis-je, personne ne sait mieux que moi jusqu'où pourront s'étendre mes dépenses. — Tout est déjà payé, Monsieur. — Payé ? Je vous prie de n'en rien croire ; car c'est ce que je ne souffrirai point. — Vous vous arrangerez à cet égard avec la signora ; en attendant, vous pouvez être certain que je ne recevrai rien de vous.

Cette déclaration péremptoire me donna beaucoup à penser, et fit naître en moi de sinistres pressentimens ; mais habitué aux vicissitudes, je résolus de pousser l'affaire jusqu'au bout.

J'avais une lettre de recommandation du marquis de Las Moras, pour Don Miguel de Cevallos. Je la remis en personne. Le surlendemain, ce dernier me présenta au comte Riela, capitaine général de la Catalogne, chevalier de l'ordre de Saint-Janvier et amant de la belle Nina. Le comte me reçut debout, apparemment pour ne pas se voir obligé de m'offrir un siége. Je lui adressai la parole en italien, et il me répondit en espagnol, en me donnant le titre de *Ussia*, en réprocité de celui de « Excellence » que je lui prodiguai pendant tout le cours de notre entretien. Il me parla beaucoup de Madrid; il se plaignit de l'envoyé Mocenigo, qui, au lieu de passer par Barcelonne pour se rendre à Paris, ainsi qu'il s'y était amicalement engagé, avait pris la route directe de Bordeaux.

Le cinquième jour de mon arrivée à Barcelonne, le capitaine-général me fit inviter à dîner chez lui. Cette invitation me fit plaisir en ce que je commençais à craindre que S. Exc. ne fût informée de mes relations avec la signora Nina, et, en conséquence, peu prévenue en ma faveur. A table, le comte

m'adressa plusieurs fois la parole, mais toujours avec beaucoup de réserve, et sans fournir matière à la plaisanterie.

Cependant il y avait, à mon grand étonnement, une huitaine de jours que je n'avais entendu parler de Nina, lorsque je reçus d'elle un billet par lequel j'étais invité à me présenter chez elle ce jour-là à dix heures du soir, seul et à pied. Je fus exact au rendez-vous. Nina me fit le meilleur accueil. Sa sœur, plus âgée qu'elle de quinze à seize ans, fut présente à notre entrevue et ne nous quitta pas d'un seul instant. D'après le désir qu'elle m'en témoigna, il ne se passa rien entre nous qui pût déplaire au comte. Au fond, je ne me sentais point d'inclination pour cette femme : ainsi la réserve qu'elle m'imposa à cet égard me mit fort à mon aise. Je continuai donc chaque soir mes visites ; cependant la circonstance dont je vais parler, eut dû m'engager à les cesser.

Un jour, vers midi, comme je me promenais seul devant la ville, un officier des gardes wallones m'aborde et me dit poliment qu'il aurait à m'entretenir d'une affaire qui ne le

concernait nullement, mais qui ne pouvait que m'intéresser. —Parlez, Monsieur, je ne pourrai que vous savoir gré de ce que vous voudrez bien me dire.—Fort bien, Monsieur. Vous êtes étranger, et peut-être ne connaissez-vous ni les localités, ni les mœurs espagnoles, ni par conséquent à quoi vous vous exposez en vous rendant, comme vous le faites, chaque soir chez la signora Nina, dès que le comte de Riela est sorti de chez elle. — Que puis-je risquer? Je parierais que le comte le sait et qu'il n'y trouve rien à redire. —Il n'est que trop certain que le comte le sait; seulement il n'en témoigne rien à la signora; car il la craint autant qu'il l'aime. Si elle ne vous en a point parlé, c'est qu'elle vous a trompé, vous, ou son amant; car il est impossible pour un espagnol d'être amoureux sans être jaloux. Croyez-moi, Monsieur, ne la voyez plus. —Je vous remercie, Monsieur; mais je ne saurais me résoudre à suivre votre conseil, ce serait de ma part une grossièreté inexcusable envers une femme qui me reçoit poliment et qui aime ma société comme je me complais à la sienne.

Ce n'est que dans le cas où la signora Nina me l'ordonnerait, ou que le comte me ferait connaître que mes assiduités auprès d'elle lui déplaisent, que je croirais devoir les cesser. — C'est ce que, de son côté, le comte ne fera pas; il croirait par trop s'humilier.

A ces mots, le brave officier prit congé de moi.

Le 14 novembre, en entrant à l'heure ordinaire chez Nina, je vis auprès d'elle un individu qui lui montrait un portrait en miniature. Je fixe mes regards sur ce quidam, et je reconnais l'infâme Passano, ou Pogomas; le Génois dont j'ai eu occasion de parler. Aussitôt le rouge me monte au visage, mais je me contiens. Je prends Nina par la main et la conduis dans une chambre voisine; là je la prie d'éconduire sur-le-champ ce mauvais sujet, sans quoi elle ne me reverra plus.

— C'est un peintre. — Je le sais; mais je le connais à de bonnes enseignes. Plus tard je vous découvrirai tout. Renvoyez-le sur-le-champ, ou je me retire. Nina appelant sa sœur, la charge de congédier le peintre,

avec défense expresse de remettre jamais le pied dans la maison. L'ordre fut aussitôt exécuté. La sœur de Nina, en rentrant, nous dit qu'elle l'avait entendu s'écrier en se retirant : « *Il s'en repentira.* » Je restai une heure avec Nina ; je la mis complètement au fait des motifs de mon aversion pour ce Passano.

Le lendemain, 15, je me rendis à l'heure accoutumée chez Nina. Au bout de deux heures d'un entretien intéressant, toujours en présence de sa sœur, minuit sonne et je prends congé de ces dames. La porte de la maison donnait sur une avenue qui aboutissait à la rue. A peine ai-je fait une vingtaine de pas dans ce passage, que je me vois assailli par deux inconnus armés. Je saute promptement en arrière et je tire mon épée, dont je porte un vigoureux coup à celui de mes adversaires qui se trouvait le plus près de moi. Au même instant, j'escalade le petit mur de clôture attenant à l'arcade, et je me trouve au milieu de la rue. Dans ce moment part un coup de fusil, ou de pistolet, et je prends la fuite à toutes jambes. A moitié

chemin je tombe; je me relève aussitôt; mais j'oublie mon chapeau, et, l'épée nue à la main, je regagne en toute hâte mon auberge. Je raconte mon aventure à l'hôte. Je ne savais si j'étais blessé. Je reconnus que le coup de feu avait manqué; mais mon habit était percé de deux balles immédiatement au-dessous des aisselles.

Je vais me mettre au lit, dis-je à l'hôte; je vous laisse cet habit et cette épée; demain matin vous viendrez comme témoin avec moi chez le juge compétent pour déposer dans cette affaire. Si j'ai tué quelqu'un, du moins saura-t-on que je ne l'ai fait qu'à mon corps défendant.

— Je crois, répliqua mon hôte, qu'il vaudrait mieux que vous quittassiez sur-le-champ Barcelonne. — Vous croyez donc que les choses ne se sont pas passées comme je viens de vous le dire? — Je crois tout ce que vous m'avez dit; mais dans tous les cas, éloignez-vous; car je vois d'où part le coup, et Dieu sait ce qui vous attend encore. — Je ne crains rien. Au pis aller que peut-il m'arriver? Si je quittais clandestinement la

ville, alors on pourrait à bon droit me réputer coupable.

Je me couche. Le lendemain, à sept heures, je suis réveillé par un coup frappé à ma porte. Je l'ouvre, et l'hôte entre accompagné d'un officier de police. « Exhibez-moi vos papiers, me dit ce dernier, habillez-vous et suivez-moi. En cas de résistance, je ferai venir mon monde. — En vertu de quels ordres exigez-vous mes papiers? — Par ordre du gouvernement. Ils vous seront rendus, s'il ne s'y trouve rien de suspect. — Où dois-je vous suivre? — A la citadelle.

D'après l'avis de mon hôte, je remis à l'officier mes papiers, qui consistaient en deux passe-ports, l'un du comte d'Aranda, l'autre de l'envoyé de Venise, et il m'en donna sur-le-champ un récépissé en bonne forme. Je lui remis, en outre, la clé d'une malle qui était remplie au tiers de livres et de paperasses. « Ce sont précisément, me dit-il d'un air ironique, vos passe-ports que l'on cherche. » Ensuite il ordonna à l'hôte de m'envoyer à la citadelle un lit complet, et les

effets dont je pourrais avoir besoin pour la nuit.

Cet agent m'ayant dit que je pourrais me faire apporter à manger de l'auberge, je donnai mes ordres en conséquence, et peu après je sortis de l'hôtel avec l'officier, et nous nous acheminâmes vers la forteresse; ses sbirres nous suivaient de loin.

A notre arrivée à la citadelle, l'agent de police me remit à un officier de la garnison. Celui-ci me conduit aussitôt dans une chambre du premier étage où il ne se trouvait ni meubles, ni grilles de fer. Un moment après on m'apporte mon porte-manteau et un excellent lit; puis un soldat ferme la porte de ma chambre, et je reste livré à mes réflexions.

Comment me trouvais-je dans cette prison? Quel rapport pouvait-il y avoir entre mon aventure nocturne, et une arrestation purement militaire? aucun. Mais on croit devoir, par des motifs que le sentiment de mon innocence ne me permet pas de soupçonner, examiner mes papiers, et, en attendant le résultat de cet examen, on juge à pro-

pas de me faire remettre en lieu de sûreté. Sous cet autre rapport, tout est dans l'ordre; je ne saurais expliquer que dans ce sens l'objet d'une telle mesure. Mais quelle sera l'issue de l'affaire? écrirai-je à Nina? et puis m'est-il surtout permis d'écrire librement ici? Pendant qu'étendu sur mon lit (car je n'avais pas un seul siége) je m'abîmais dans ces réflexions, sans pouvoir en venir à prendre une résolution quelconque, j'entends du bruit sur la place d'armes. Je mets la tête à la fenêtre, et, à mon grand étonnement, j'aperçois le traître Passano, qu'un sous-officier et deux soldats introduisaient dans une chambre du rez-de-chaussée située à vingt pas de moi. Ce scélérat lève la tête de mon côté, et, m'apercevant, se mit à rire. Ce fut pour moi un trait de lumière. Je me rappelai la menace qu'il avait faite à la sœur de Nina. C'était probablement lui qui m'avait dénoncé, et, suivant toutes les apparences, on s'était assuré de sa personne, afin de l'obliger à soutenir son accusation. C'est du moins tout ce que je crus pouvoir augurer de cette singulière circonstance.

On m'apporta un bon dîner, et pour un *Pezzo duro* (cent sous de France), un soldat me procura une table et un lit. Il me fournit aussi du papier avec des crayons de mine de plomb; on ne pouvait obtenir des plumes et de l'encre sans la permission de l'officier. Le même soldat m'apporta aussi un chandelier et de la chandelle. N'ayant rien de mieux à faire, je passai mon tems à crayonner des dessins géométriques. J'étais traité avec assez de douceur : j'avais en bourse environ trois cents doublons. Du reste je m'attendais à voir à tout moment cesser ma détention. Je pris donc mon parti en philosophe.

Mais dans la matinée du quatrième jour, un officier paraît dans ma chambre; d'un air consterné, il m'annonce de fâcheuses nouvelles.

—Qu'y a-t-il de nouveau, Monsieur? lui demandai-je brusquement. — J'ai l'ordre de vous conduire à la tour. —Moi? — Vous-même. —On m'a donc trouvé coupable de quelque grave délit? Eh bien! allons.

Aussitôt il ordonne à deux soldats de trans-

porter à la tour tout ce qui se trouvait dans ma chambre ; et j'y suis transféré moi-même escorté d'un sous-officier et de deux fantassins. Là j'aperçois une prison ronde, en forme de cave, pavée en pierre et faiblement éclairée d'en haut par une ouverture garnie de cinq ou six barreaux de fer de deux pouces de largeur. L'officier me signifia que j'aurais à faire venir en une seule fois tout ce je désirerais manger dans la journée ; car personne ne pourrait pénétrer le soir dans la prison, à laquelle il donna, je crois, le nom de *Calabozo*.

— Et qui m'apportera de la lumière ? lui demandai-je. — Ayez une lampe qui brûle durant tout le jour ; cela doit vous suffire ; il n'est pas permis ici d'avoir des livres. Lorqu'on vous apportera votre dîner, l'officier de garde vérifiera s'il ne se trouve pas de lettres cachées dans la volaille et dans les pâtés, etc. ; il est défendu ici d'en recevoir et d'en écrire. — Ces ordres me concernent-ils spécialement ? — Non, c'est une mesure générale ; c'est l'usage du lieu. Vous serez gardé par une sentinelle placée à votre porte,

et avec laquelle vous pourrez causer. — La porte restera donc ouverte? — Point du tout. — Mais le soin de ma chambre? — L'officier chargé d'introduire votre dîner, sera accompagné d'un soldat qui, pour une bagatelle, fera votre chambre. — Puis-je avoir des crayons pour dessiner des plans d'architecture? — Tant que vous voudrez. — Ordonnez aussi qu'on m'apporte du papier; voilà de l'argent. — Volontiers; je vous recommanderai à l'officier de garde qui me relèvera

Dès qu'il vit que tous mes effets avaient été transportés de la caserne, l'officier se retira d'un air affligé, en me conseillant de prendre patience; comme s'il eût dépendu de moi de n'en point avoir. Il ferma ensuite lui-même la porte, et bientôt j'aperçus à travers le guichet un soldat en faction.

L'officier qui m'apporta mon dîner, coupa en deux un poulet qui en faisait partie, et enfonça la fourchette dans tous les mets afin de s'assurer s'il ne s'y trouvait pas quelques lettres cachées. Il y avait à manger pour six personnes; je lui demandai s'il voulait me

faire l'honneur de dîner avec moi ; il s'en excusa, ce genre d'intimité avec un prisonnier lui était formellement défendu. Il refusa de même de me procurer les gazettes. En revanche il me remit du papier.

Ce fut durant les quarante-deux jours que je restai confiné dans ce dongeon, que je rédigeai avec un crayon de mine de plomb et de mémoire, la réfutation de l'histoire de Venise, par Amelot de la Houssaye, laissant en blanc les citations pour les insérer lorsque j'aurais l'ouvrage sous les yeux.

Le 28 décembre, jour des Saints-Innocens, c'est-à-dire précisément six semaines après mon arrestation, l'officier de garde se présente dans mon cachot et m'ordonne de m'habiller et de le suivre.

— Vais-je recouvrer ma liberté ? lui demandai-je. — Je ne le sais pas ; mais je suis chargé de vous remettre entre les mains d'un agent du gouvernement, qui vous attend dans le corps-de-garde.

Je passe vite un habit et je suis l'officier. Celui-ci me délivre au même agent de police qui m'avait écroué. Je suis conduit au Palais

de justice, où un employé de la Chancellerie me fait la remise de ma malle et ajoute que tous mes papiers s'y trouvent. Il me rend ensuite mes trois passe-ports, en me disant qu'ils sont validés.

— Je le savais d'avance, répartis-je.

— On avait de fortes raisons de croire le contraire. Vous êtes, Monsieur, justifié à cet égard; mais j'ai l'ordre de vous signifier que vous aurez à quitter sous trois jours Barcelonne, et dans huit jours la Catalogne. Vous pourrez toutefois vous rendre à Madrid, et y porter plainte au sujet de ce qui s'est passé, si vous croyez en avoir le droit. — Je vais en France. Voulez-vous bien me notifier par écrit l'ordre que vous venez de me transmettre? — Cela n'est pas nécessaire. Je suis Emanuel Badillo, secrétaire du gouvernement. Ce monsieur que voici vous reconduira à Santa-Maria, dans la même chambre où on est allé vous prendre. Vous y retrouverez tout ce que vous y avez laissé. Vous êtes libre; portez-vous bien. Demain, je vous enverrai votre passe-port, signé par son excellence et visé par moi.

Je m'en retourne donc avec l'officier à Santa-Maria, accompagné de l'agent de police qui portait mes effets. J'aperçois en passant l'affiche du spectacle et je forme le projet d'y aller ce soir-là.

Mon hôte me reçut d'un air satisfait. Il me remit, en présence de l'agent de police, ma redingote et mon épée. Mais ce qui m'étonna, ce fut de retrouver le chapeau que j'avais perdu dans ma fuite. L'hôte m'assura que qui que ce fût, autre que lui, n'était entré dans ma chambre pendant mon absence. L'agent de police m'ayant demandé si je reconnaissais avoir reçu tout ce qui m'appartenait, je répondis affirmativement. Dans ce cas, me dit-il, je vous souhaite un bon voyage, soit pour la France, soit pour Madrid, et il se retira.

Libre enfin, je me rends à la poste pour retirer mes lettres; j'en trouvai cinq ou six. Je m'étonnai de ce que ce même gouverneur qui, sans forme de procès, avait fait incarcérer un innocent, ne s'était pas fait remettre les lettres à son adresse. Je n'avais en

effet, aucune raison de croire qu'on m'en eût retenu une seule.

De retour à l'auberge, je demande mon compte; l'hôte répond que je ne lui dois rien, et il me montre l'état de mes dépenses antérieures à mon arrestation. Il ajoute qu'on l'avait chargé, par la même voie, de ne rien recevoir de moi pour celles que je pourrais faire en prison, ainsi que pendant la durée de mon séjour subséquent à Barcelonne. — Vous saviez donc combien de tems j'étais destiné à rester dans la tour? — Je n'en savais rien. J'ai été payé régulièrement de semaine en semaine. — Par qui, ou de la part de qui? — Vous le savez déjà. — Avez-vous d'ailleurs reçu quelque billet pour moi? — Il ne m'en est parvenu aucun. — Et le domestique de louage? — Je l'ai payé et congédié; du reste je n'ai pas reçu de nouveaux ordres. — Ce domestique m'accompagnera jusqu'à Perpignan. — Vous faites bien de quitter l'Espagne; car vous n'obtiendriez aucune espèce de satisfaction à Madrid. — Qu'a-t-on débité sur mon compte, au sujet de mon aventure nocturne?

— On assurait que le coup de feu était parti de votre propre main et que vous deviez avoir rougi votre épée, attendu qu'aucun individu n'avait été trouvé mort ou blessé. — Voilà qui est plaisant. Et mon chapeau? — Trois jours après l'événement, on me l'envoya, et, d'après vos ordres, je le fis parvenir avec l'épée et le surtout au gouverneur. — Savait-on que j'étais renfermé dans la tour? — On en parlait dans toute la ville, et on en donnait deux raisons différentes. Les uns assuraient publiquement que vos papiers n'étaient point en règle; d'autres se disaient à l'oreille que vous alliez toutes les nuits chez la maîtresse du gouverneur. J'avais beau assurer tout le monde que jamais il ne vous était arrivé de découcher de chez moi, personne ne voulait me croire. — J'irai ce soir à l'Opéra, mais non au parterre. Faites-moi louer une loge. — De tout mon cœur; mais de grâce ne retournez plus chez Nina. — Je ne la reverrai plus, comptez-y bien.

Vers midi, le commis d'un banquier m'apporte une lettre qui fut pour moi un

nouveau sujet d'étonnement. Elle contenait les lettres de change acquittées que j'avais tirées sur M. Augustin Grimaldi della Pietra, de Gênes. La lettre d'envoi, très-laconique, était de la teneur suivante :

« Passano veut m'engager à envoyer ces » traites à Barcelonne, et à vous faire arrêter. » Je vous les remets ci-inclus pour vous en » faire présent, et pour vous convaincre » que je suis incapable d'aggraver les infor- » tunes d'un homme poursuivi par le sort.

» Gênes, le 30 novembre, 1768. »

Cette lettre m'inspira le désir de savoir ce qu'était devenu ce coquin de Passano. Avant mon départ de Barcelonne, j'appris que Ascanio Pogomas (c'est ainsi qu'il s'appelait dans cette ville) avait été relâché vers la fin de novembre, et qu'il était parti trois ou quatre jours après pour Toulon, à bord d'un vaisseau. Le même jour, j'écrivis à Grimaldi une longue lettre par laquelle je lui exprimais, dans les termes les plus forts, toute l'étendue de ma reconnaissance. Dans le fait, j'étais devenu

par ces traites son débiteur de la somme de mille sequins, dont le remboursement, s'il eût suivi le conseil de l'infâme Passano, m'eût plongé dans de grands embarras.

Le soir, je fournis un nouvel aliment aux caquets dans toute la ville. Deux heures avant le commencement de l'opéra, l'affiche fut tout à coup remplacée par une autre dans laquelle, vu l'indisposition des deux principaux chanteurs, il y aurait relâche jusqu'au deuxième jour du nouvel an. Cet ordre ne pouvait qu'émaner immédiatement du vice-roi; je le pris, du moins pour mon compte, et, sans en rien témoigner, je formai la résolution de ne plus sortir tant que je resterais à Barcelonne.

Je me décidai aussi à ne plus écrire à Nina, intrigante dont j'avais entrevu la noirceur de caractère le premier jour de notre connaissance à Valence. J'appris qu'elle se vantait de m'avoir prodigué l'argent; il n'en était pas moins vrai qu'elle m'avait précipité dans un abîme où il n'y allait de rien moins que de ma vie. Elle avait poussé à cet égard l'effronterie, ou l'im-

prudence jusqu'à avouer en plaisantant au jaloux Riela que j'étais son amant et qu'elle avait fait mon bonheur.

Enfin, le dernier jour de l'année je quittai Barcelonne avec mon laquais de louage. J'étais dans une bonne calèche. Je me proposais d'arriver, à petites journées, le 3 janvier 1769 à Perpignan, qui n'est qu'à quarante petites lieues de Barcelonne. Dans la matinée du deuxième jour de mon départ, le cocher, Piémontais de naissance, entre dans ma chambre avec mon domestique, et me demande si j'avais lieu de craindre d'être poursuivi. — Cela serait bien possible; mais qui vous porte à le présumer? — Nous sommes observés par trois individus armés et de mauvaise mine que je remarquai hier au moment de notre départ; ils ont passé cette nuit dans notre écurie; ils ont déjeuné ici, et ont pris les devans il y a trois quarts d'heure; ils ne parlent à personne. Je ne sais trop pourquoi ces gens-là m'inspirent des soupçons. — Que pouvons-nous faire pour nous garantir d'une attaque de leur part? — Partons un

peu tard, et passons la nuit dans une auberge que je connais, à une lieue avant la station ordinaire où ces bandits nous attendront. Si nous les voyons revenir sur leurs pas, et préférer notre mauvais gîte au leur, je ne douterai pas qu'ils n'aient de mauvais desseins contre nous.

Je trouvai le raisonnement juste. Je laissai nos trois inconnus prendre les devans, et j'arrivai à cinq heures à l'auberge en question; elle était à la vérité très-chétive; mais nous n'y aperçûmes point les brigands. Toutefois, à huit heures, au moment où j'allais me mettre à table, mon domestique s'en vient m'avertir qu'ils étaient dans l'écurie occupés à causer avec le cocher. A cette nouvelle, mes cheveux se dressèrent sur ma tête; je me tins pour un homme perdu. Nous avions peu à craindre dans l'auberge. J'ordonnai à mon domestique de faire comme s'il ne s'apercevait de rien, et de m'envoyer le cocher, lorsque ces hommes seraient endormis. A dix heures paraît ce dernier, qui m'annonce sans détour que leur projet était de nous assassiner aussitôt que

nous aurions gagné la frontière de France. Après les avoir régalés, ajouta-t-il, d'une bouteille de vin, l'un d'eux m'a demandé pourquoi je n'avais pas poussé jusqu'à la station, où nous eussions été mieux à tous égards. J'ai répondu que vous aviez eu froid, et qu'il était trop tard pour aller plus avant. Je me suis bien gardé de leur demander pourquoi ils n'étaient pas eux-mêmes restés à la station, et où ils allaient? Je me suis contenté de m'enquérir si la route jusqu'à Perpignan était sûre. Parfaitement, m'ont-ils dit; je les ai engagés à se coucher sur de la paille, dans leurs manteaux, près de mes mules. Cependant, quant à nous, partons avant le jour, mais après eux, bien entendu, et dînons à la station suivante; alors nous attendrons qu'ils soient partis, à leur tour, pour nous remettre en route; nous prendrons un chemin détourné; j'irai bon train, et, à minuit, nous arriverons à la frontière; comptez sur moi.

Si j'avais pu me procurer une escorte de trois ou quatre hommes armés, je n'aurais pas suivi les conseils du conducteur; mais, dans ma position, je ne pouvais qu'exécuter

aveuglément ce qu'il me proposait. A la dînée nous trouvâmes les trois assassins. Leur physionomie, que j'eus occasion d'examiner de plus près, trahissait bien leurs projets. Un quart d'heure après mon arrivée, ils repartirent ; peu après mon honnête cocher prit un chemin de traverse, après s'être pourvu d'un guide : il fit toute la diligence possible. Nous franchîmes onze lieues en sept heures de tems, et, à dix heures du soir, nous descendîmes dans une excellente auberge d'un gros village situé sur le territoire français. Libre de toute inquiétude pour ma vie et pour celle de mes gens, je dormis d'un bon sommeil. Le lendemain après le dîner je continuai mon voyage, et le soir j'arrivai à Perpignan. J'étais alors hors d'état de deviner qui avait pu charger ces trois hommes de m'expédier ; mais le lecteur verra bientôt comment, trois semaines après, j'appris toutes les circonstances de cette mystérieuse affaire.

A Perpignan, je congédiai mon domestique de louage, après l'avoir bien récompensé de ses services. J'écrivis ensuite à

mon frère, à Paris, pour lui apprendre comment j'avais échappé heureusement aux mains de mes trois assassins : je le priai de me répondre, poste restante, à Aix en Provence, où je comptais m'arrêter une quinzaine de jours, pour y voir le marquis d'Argens qui devait y résider alors.

Le lendemain je couchai à Narbonne, et le troisième jour à Béziers, qui n'en est éloigné que de cinq lieues : les charmes d'une aimable hôtesse et une table délicieuse m'y retinrent toute la journée. Je fus enchanté de la magnifique situation de cette ville, qui n'avait rien perdu de son attrait au milieu de l'hiver. Le séjour de Béziers n'est pas moins agréable pour le philosophe qui a renoncé aux vanités de ce monde, que pour celui qui, sans être riche, veut se livrer à toutes les jouissances de l'esprit. Les habitans sont spirituels, les femmes belles, et la table, en tout tems, excellente. Les vins que l'on boit ici, bien différens de ceux que vous vend un empoisonneur public espagnol, sont purs et délicieux. Le surlendemain je partis pour Montpellier,

où je me proposais de rester une huitaine de jours.

Dans cette dernière ville je congédiai mon brave conducteur, et lui donnai un *pourboire* d'un doublon, afin de l'encourager à rester toujours honnête homme. A table d'hôte, je trouvais autant de mets que de convives. Nulle part, en France, on ne mange mieux qu'à Montpellier.

Après avoir renouvelé connaissance à Montpellier, avec une soi-disant demoiselle Blasin, qu'on se souviendra d'avoir vue avec moi à Londres et à Vienne, et qui alors était heureusement réunie à son mari, je partis pour Nismes. J'y passai trois jours dans la société d'un savant naturaliste, le célèbre Séguier, ami intime du marquis de Maffei, de Véronne. Je vis dans son cabinet une immense collection de merveilles de la nature. Nismes est une des villes de France qui méritent particulièrement d'être visitées par les étrangers. On y trouve de magnifiques débris de monumens antiques, et de belles femmes, par conséquent un aliment pour l'esprit et pour le cœur. J'y fus invité

à un bal où je jouis de tous les priviléges accordés aux étrangers ; priviléges inconnus en Espagne et en Angleterre, où ce titre est, en quelque sorte, un motif d'exclusion.

En partant de Nismes je me décidai, indépendamment du désir que j'avais de voir le marquis d'Argens, à passer le carnaval dans la capitale de la Provence, siége du parlement de la province, et résidence d'une nombreuse et riche noblesse. Je voulais connaître l'un et l'autre. Je descendis donc à Aix, à l'hôtel des *Trois-Dauphins*. J'y trouvai un cardinal espagnol qui se rendait à Rome, pour y assister à l'élection d'un nouveau pape, en remplacement de Rezzonico, qui venait de mourir.

CHAPITRE VIII.

Le cardinal de La Cerda. — Sa fierté prodigue. — Le marquis d'Argens. — Le marquis d'Equille. — Séjour avec eux à la campagne. — Le confesseur jésuite. — Je prédis l'abolition de l'ordre et l'élévation de Ganganelli. — Séjour à Aix. — Maladie grave. — La garde-malade mystérieuse. — Le marquis d'Argens et Frédéric II. — Opinion du marquis sur les Mémoires autographes. — Procession de la Fête-Dieu à Aix.

Ma chambre n'était séparée de celle de Son Eminence que par une légère cloison; aussi ne perdis-je pas un mot d'une verte mercuriale que, pendant le souper, le cardinal fit à son majordome, ou intendant de sa maison. Le grand objet de l'animadversion de Son Eminence était, à ce qu'elle prétendait, que cet officier de bouche économisait trop sur les repas; mais surtout qu'il lésinait dans d'autres occasions d'apparat, comme si son maître était un des plus misérables mendians de l'Espagne. — Je

n'épargne rien, Monseigneur, reprit l'intendant; mais il m'est impossible, dans ce pays-ci, de dépenser davantage, à moins que je ne veuille forcer l'hôte à exiger le double du prix de ce que vous demandez pour votre table, qui est déjà si splendidement servie en gibier, volaille, poisson, etc., et vins de toutes les espèces. — Cela peut être, répartit le cardinal; mais, avec tant soit peu d'esprit et de tact, ne sauriez-vous faire commander des repas là où nous ne devons pas nous arrêter, et que l'on paye en passant sans y toucher; ou commander pour douze personnes lorsque nous ne sommes que six, ou du moins faire dresser trois tables, l'une pour nous, la seconde pour les officiers de ma maison, et la troisième pour mes domestiques? En outre j'ai remarqué que vous n'aviez donné ici que vingt sols pour boire aux postillons. Vraiment, il y a là de quoi me faire rougir. Et puis, vous n'avez guère à chaque station, en ce qui vous concerne, à débourser qu'un écu; dans ce cas, quand on vous rend sur une pièce d'or, il est de votre de-

voir de laisser le reste sur la table ; or, je vous ai vu le mettre en poche. Voilà ce qui s'appelle des lésineries. Comment ? faut-il que l'on dise à Versailles, à Madrid et à Rome, où tout se sait, que le cardinal de la Cerda est un mendiant, ou un cancre ? Je ne veux passer ni pour l'un ni pour l'autre, Monsieur ; cessez donc de me déshonorer, ou quittez mon service.

Tels sont les grands d'Espagne ! Au fond, le cardinal avait raison. Le lendemain matin je le vis partir. Quelle chétive encolure ! non seulement il était d'une petite taille, mal conformé et d'un teint fortement basané ; mais il avait, en outre, le désavantage d'être fort laid, et d'un extérieur si commun, qu'on eût pu, sans son goût pour la dépense et ses manières de prince, le prendre pour un valet d'écurie déguisé en cardinal.

Le jour suivant je m'informai du marquis d'Argens. J'appris qu'il résidait pour le moment à la campagne, chez le marquis d'Eguille, son frère, président du parlement. Je m'y rendis. Le marquis d'Argens,

encore plus célèbre par l'amitié inaltérable dont l'honora Frédéric II, que par ses écrits qu'on ne lit plus, était déjà alors d'un âge avancé. Adonné aux plaisirs terrestres, mais joignant à ce faible une grande droiture de caractère, toujours aimable et épicurien prononcé, il coulait des jours heureux avec la comédienne Cauchois, qu'il avait épousée, et qui était digne de cet honneur. Quoique son épouse légitime, elle ne se regardait que comme la première de ses domestiques. Le marquis était un vrai savant, très-versé dans les langues grecque et hébraïque; il était doué d'une mémoire prodigieuse. D'après la recommandation de milord Maréchal, son ami, qui lui avait parlé de moi, il me reçut avec beaucoup de bonté; il me présenta à sa femme et au président, son frère, homme jouissant d'une haute réputation comme membre du parlement, riche, ami des sciences, et, ce qui valait encore mieux, vertueux par caractère, plus que par esprit de religion; c'était un homme vraiment pieux dans toute la force du terme. Partisan des jésuites si prononcé, qu'on

le qualifiait ouvertement de jésuite de *robe courte*; il aimait son frère et le plaignait sincèrement, sans perdre toutefois l'espoir qu'un jour la grâce efficace le ramènerait dans le giron de l'église. Il exhortait en riant le marquis d'Argens à ne point désespérer de son salut; mais l'un et l'autre évitaient avec soin de se livrer à des controverses en matière de religion, qui eussent pu troubler leur union. Je fus aussi présenté à la nombreuse société, composée de parens et d'amis, des deux sexes, qui se trouvaient réunis dans le château; cette société était aimable et polie comme l'est, en général, et au plus haut degré, toute la noblesse de la Provence. On donnait des pièces de divers genres sur un petit théâtre bourgeois, on faisait une excellente chère, et, chaque jour, dans toutes les saisons, on prenait le plaisir de la promenade. En Provence, l'hiver n'est guère sensible que lorsque le vent du nord souffle, et malheureusement il ne s'y fait que trop souvent sentir.

Nous étions à chaque repas au moins trente personnes. La table était bien servie

sans prodigalité; le ton de la bonne société, une conversation du meilleur goût, et de laquelle étaient rigoureusement exclues toute espèce de dissertations ou d'allusions aux jouissances fugitives de l'amour, rendaient ces festins infiniment agréables. Si par hasard le marquis d'Argens venait à toucher un sujet trop délicat, aussitôt les dames se couvraient le visage, et le confesseur s'empressait de détourner l'entretien sur un autre objet. Jamais, si je n'avais connu ce dernier, je ne l'aurais pris pour un confesseur, ou pour un jésuite. Il était vêtu comme les abbés du pays, et n'avait ni l'aspect ni le maintien extérieur d'un religieux. Aussi sa présence influa-t-elle peu sur ma gaîté naturelle. Je racontai en pleine table et en termes mesurés, l'histoire de cette madone de Madrid, pour laquelle les Espagnols avaient perdu toute espèce de vénération du moment où l'indiscret curé de la chapelle, où elle se trouvait exposée aux regards des fidèles, s'était avisé de faire couvrir d'un voile épais ses chastes attraits. Je ne me rappelle pas quelle tournure je donnai à mon

récit; mais toutes les femmes, sans exception, partirent d'un éclat de rire. Ceci déplut au jésuite au point qu'il prit sur lui de me faire observer qu'il ne convenait pas de débiter publiquement des anecdotes susceptibles d'une interprétation à double entente. Je le remerciai par une inclination de tête, et le marquis d'Argens, pour donner un autre cours à la conversation, me demanda comment on appelait en italie un fort beau pâté que madame d'Argens venait de mettre sur la table. Je lui répondis que j'appellerais un tel mets *una crostata,* mais que je ne pouvais lui dire le nom des *béatilles* qu'il renfermait, et qui consistaient en saucissons, boulettes de veau haché, champignons, culs d'artichauts, foie d'oie et que sais-je! Aussitôt mon jésuite remarqua qu'en nommant ces objets des *béatilles*, je paraissais vouloir m'égayer au sujet du bonheur des saints. A cette observation, qui semblait tomber des nues, je ne pus m'empêcher de rire, et madame d'Argens même crut devoir prendre mon parti, en disant que tel était en effet le nom

qu'on donnait en français à cette sorte de pot-pourri.

Après cet arrêt décisif, notre prudent directeur de conscience se hâta de parler d'autre chose. Il me demanda lequel des cardinaux, suivant mon opinion, serait élu pape. Je parie, lui répondis-je, pour le cardinal Ganganelli; car il est dans tout le conclave le seul cardinal qui soit en même tems moine. — Mais qui oblige le collége des cardinaux, reprit mon adversaire, à choisir un religieux? — L'idée qu'il n'y a qu'un moine qui soit capable d'un acte tel que celui que l'Espagne exigera du nouveau pape. — Vous entendez parler de l'anéantissement de l'ordre des jésuites? — Précisément. — Et c'est ce qu'on sollicitera en vain. — Je le désire; car j'aime dans les jésuites mes anciens professeurs; mais je crains bien pour eux, ayant entendu dire sur leur compte des choses affreuses. Toutefois, Ganganelli ne laissera pas d'être élu pape, et cela par un autre motif qui pourra à la vérité vous paraître risible, mais qui n'en est pas moins de fait très-important. — Et

quel est ce motif ? indiquez-le, nous rirons volontiers. — Cet autre motif, c'est que Ganganelli est le seul cardinal qui porte perruque, et vous conviendrez avec moi que jamais le Saint-Siége, depuis qu'il existe, n'a été occupé par un pape en perruque.

Je débitai tout ceci d'un ton de plaisanterie qui fit rire de bon cœur toute la société. Ce premier pas fait dans le sujet, on chercha à m'amener à m'expliquer sérieusement sur le fond de la question, c'est-à-dire relativement à la suppression de l'ordre des jésuites ; je dis alors sans déguisement tout ce que l'abbé Pizzi m'avait appris à cet égard. Notre confesseur rougit. — Le pape, dit-il en se tournant vers moi, ne peut pas supprimer cet ordre. — Il semblerait, Monsieur, répartis-je aussitôt, que vous n'avez pas fait vos études chez les jésuites, sans quoi vous ne sauriez manquer de connaître leur principe fondamental, qui est que le pape peut tout, et même un peu davantage.

Ici la compagnie s'imagina, à ce que je suppose, que j'ignorais que je parlais à un jésuite ; celui-ci ne riposta point, et la con-

versation prit une autre direction. Je devais assister au château à une représentation du Polieucte de Corneille; mais je pris congé de la compagnie pour retourner à Aix: je sentais que j'étais tout à fait déplacé dans une société ainsi composée. Je serais parti immédiatement pour Marseille, si un jeune homme, nommé Schukowsky, frère de la veuve du neveu du marquis d'Argens, avec lequel je m'étais lié d'amitié, ne m'eût fait faire à Aix un grand nombre de connaissances agréables. Nous passâmes gaîment ensemble, au sein des sociétés, des bals, des repas, etc., le tems du carnaval et une partie du carême.

J'avais fait présent au marquis d'Argens, à qui le grec était aussi familier que le français, d'une Iliade et d'une Enéide. L'Iliade, ornée des Scolies de Porphyrius, était un exemplaire rare et bien relié. Le marquis se rendit à Aix pour m'en faire ses remercîmens; d'après ses instances, je ne pus me dispenser de retourner avec lui à la campagne. A mon retour à Aix, étant sans manteau dans une calèche découverte, je fus surpris par un fort vent du nord, et je

souffris beaucoup du froid. Je me mis aussitôt au lit ; mais au bout d'un sommeil de six heures, je me sentis gravement indisposé. Le lendemain j'eus une hémorrhagie, et le mal empira dans le cours des six ou sept jours suivans, au point qu'on jugea à propos de m'administrer les derniers sacremens que je reçus en effet. Enfin, le dixième jour de ma maladie, après avoir perdu connaissance durant trois fois vingt-quatre heures, mon médecin répondit de ma vie ; mais ce ne fut que le dix-huitième jour que je cessai de rendre du sang. Alors commença ma convalescence ; toutefois il se passa encore trois semaines jusqu'à mon parfait rétablissement.

Durant tout le tems de ma maladie, j'avais été soigné jour et nuit par une femme que je ne connaissais pas ; j'ignorais d'où elle venait. Tant que dura mon état de souffrances, je ne m'en inquiétai guère ; je ne vis que ses soins assidus, et me promis bien de l'en récompenser quand je serais rétabli. Sans être précisément âgée, elle n'avait ni l'air jeune, ni cette coupe et cette

expression de figure qui me plaisait. Elle couchait dans ma chambre, et elle ne me quitta que lorsqu'elle me vit complètement guéri. Ce ne fut qu'après Pâques, et lorsque je commençai à sortir, que je pensai à la congédier.

En lui payant son salaire, dont elle parut satisfaite, je lui demandai qui l'avait placée auprès de moi; — Votre médecin, me répondit-elle.

Quelques jours après je remerciai mon docteur de m'avoir procuré une si bonne garde-malade. — Elle vous a trompé, me dit-il; je ne la connais pas. Mon hôtesse, à qui j'en parlai aussitôt, déclara ne pas la connaître davantage. Bref, personne ne put me dire qui était cette femme, et par qui elle avait été introduite auprès de moi; je ne l'appris qu'après mon départ d'Aix, comme le lecteur le verra bientôt.

Après ma guérison, je m'empressai d'aller retirer mes lettres à la poste. Une de ces lettres, datée de Paris, était de mon frère et en réponse à celle que je lui avais écrite de Perpignan. Il me remerciait de l'atten-

tion que j'avais eue de lui donner immédiatement de mes nouvelles, et de démentir par là le bruit qui s'était répandu que j'avais été assassiné sur les frontières d'Espagne. « Ce déplorable événement, m'écrivait-il, m'a été communiqué comme certain par un de tes meilleurs amis, le comte Manucci, cavalier d'ambassade attaché à la légation de Venise. »

Cette lettre m'expliqua d'abord tout le secret de l'affaire. Cet excellent ami avait poussé la vengeance contre moi, jusqu'à stipendier trois assassins pour m'envoyer dans un meilleur monde. Mais il s'y prit très-maladroitement ensuite. Dans le fait il eût dû attendre l'effet de ses mesures, au lieu de l'anticiper. Sa précipitation à cet égard trahit un secret qui, sans cela, en serait peut-être resté toujours un pour moi. Lorsque deux ans après je le revis à Rome, et que je lui reprochai son indigne action, il nia effrontément le fait, soutint que ce qu'il avait divulgué sur ce point, lui avait été mandé de Barcelonne. J'en parlerai plus au long, en tems et lieu.

Dès que je me sentis parfaitement rétabli, je me rendis chez le marquis d'Argens pour prendre congé de lui et du président d'Éguille. Après le dîner, j'eus avec le savant et vénérable ami de Frédéric, un entretien de trois heures : il me raconta sur la vie du roi de Prusse, une foule de petites anecdotes très-intéressantes, mais que je n'ai pas le loisir de consigner ici. Il paraît que ce monarque joignait à ses grands talens quelques faiblesses, comme on en trouve généralement chez tous les hommes d'un mérite éminent; mais elles étaient bien effacées par ses hautes et rares qualités.

Le marquis d'Argens me fit présent de la collection de ses œuvres. Lui ayant demandé si je pouvais me flatter de les posséder toutes, il me répondit oui, à l'exception toutefois d'une partie de ses Mémoires qu'il avait écrite dans sa jeunesse, mais qu'il avait ensuite anéantie, lorsqu'ils se trouvaient déjà sous presse, parce qu'il se repentait de les avoir composés. — Et pourquoi cela? lui demandai-je. — Parce qu'avec mon amour pour la vérité, je me serais

rendu la risée du monde. Si jamais l'envie vous en prenait, croyez-moi, abjurez-la bien vite. Je vous le dis d'avance, elle ne vous laisserait que des regrets : car en homme prudent et discret, vous ne pourriez pas décemment dire la vérité toute entière ; et comme historien, il serait de votre devoir, non-seulement de ne rien dissimuler de ce qui pourrait être parvenu à votre connaissance, mais encore de ne point ménager les erreurs, et par la manière de traiter votre sujet, de vous faire honneur comme philosophe. Vous trouvez-vous obligé tantôt de vous louer, tantôt de vous blâmer, on prendra vos aveux au pied de la lettre, et personne ne croira ce que vous pourriez dire de vrai à votre louange. En outre, vous vous feriez des ennemis déclarés de tous ceux sur le compte desquels vous vous seriez permis des révélations qui ne seraient point à leur honneur. Tairez-vous leurs noms ? on cherchera à les deviner ; et cela revient à peu près au même. Croyez-moi, mon ami, s'il n'est pas permis à un homme de parler de lui, il lui est encore beaucoup moins

licite de se faire le héros de son livre : ce n'est seulement que dans le cas où une calomnie évidente l'y forcerait, qu'on tolérerait qu'il se justifiât. Allons, n'écrivez jamais votre vie.

Pleinement convaincu de la justesse des observations du marquis, je l'assurai que jamais je ne ferais cette folie, et cependant, cette folie, je la commets chaque jour depuis sept ans; il y a plus, je vais jusqu'à me croire obligé envers moi-même de continuer jusqu'au bout, ce que j'ai commencé, quelque repentir que je puisse en éprouver. J'écris, mais dans l'espoir que l'histoire de ma vie ne verra pas le jour, et je me promis bien dans le cours de ma dernière maladie de prendre le parti, lorsqu'enfin je serais devenu sage, de faire brûler mes papiers. Si cet auto-da-fé ne se réalisait pas, le lecteur me le pardonnera certainement, en songeant que je n'avais que cet unique moyen de me délivrer des obsessions continuelles d'une foule de mauvais sujets qui fréquentent le château du comte de Waldstein, à Dux, que j'habite en ce moment. Mais nous par-

lerons de cela plus amplement en tems et lieu.

Le lendemain de la Fête-Dieu, je partis d'Aix pour Marseille. Toutefois, et avant de parler de ce voyage, je dois au moins dire un mot de la procession si célèbre en Provence ; elle a lieu ce jour-là à Aix, comme dans tous les pays catholiques ; mais elle se distingue de toutes les autres par des cérémonies extraordinaires qui font l'étonnement des étrangers. On sait que, dans cette solennité, il est de devoir rigoureux pour tous les ordres ecclésiastiques et civils d'accompagner le Saint-Sacrement ; ceci a lieu partout, et n'est susceptible d'aucune observation particulière. Mais ce qui mérite d'être remarqué comme choses sans exemple ailleurs, ce sont les mascarades, les folies de tréteaux et les scènes burlesques qu'on y expose partout à la vue des fidèles. Là vous voyez, accoutrés d'une manière grotesque, des mannequins représentant la mort, le diable et le péché originel, lutter et se battre entre eux dans les rues. Le mélange des cris de jubilation, des sifflets,

des acclamations, des chansons et des quolibets au son desquels le peuple accueille de toutes parts ces sinistres personnages, et les mauvais tours qu'il se plaît à leur jouer, forment dans leur ensemble un spectacle qui, en bizarrerie, surpasse de beaucoup les saturnales des anciens romains et ce que le paganisme consacrait de plus dissolu en ce genre. Les paysans affluent de cinq à six milles à la ronde en l'honneur du Seigneur. Le Saint-Sacrement n'est porté processionnellement qu'une seule fois dans l'année, et le peuple se croit sérieusement obligé ce jour-là d'égayer la religion par des bouffonneries. On dirait qu'il se propose d'obtenir pour cette folle exaltation, l'approbation de la divinité même. Quiconque aurait l'audace de fronder un tel usage, passerait pour un impie ; l'évêque, en personne, est à la tête du joyeux cortége. M. de Saint-Marc, membre du parlement, m'assura gravement que cette fête était une excellente institution, en ce qu'elle rapportait à la ville plusieurs centaines de mille francs. Je convins du fait, sans répliquer.

Durant tout le tems de mon séjour à Aix, je n'avais cessé de penser à Henriette. Je connaissais son véritable nom ; mais je n'avais point oublié ce qu'elle m'avait fait dire par Marcoline, et j'espérais toujours la rencontrer à Aix où jadis j'avais joué vis-à-vis d'elle le singulier rôle qu'elle m'avait imposé. J'avais entendu plusieurs fois prononcer son nom dans différentes sociétés ; mais je m'étais bien gardé de m'informer d'elle, afin de ne point donner lieu à soupçonner que je la connaissais. Au surplus je croyais qu'elle habitait encore la campagne et je n'étais resté à Aix, six semaines après ma longue maladie, que pour être à même de la revoir en parfaite santé. Je quittai donc cette ville avec une lettre en poche, par laquelle je l'informais de mon dessein, et que je me proposais de lui faire remettre à la porte de son château, décidé que j'étais à ne point entrer à moins qu'elle ne m'y eût invité.

A quelques lieues de la ville, mon postillon arrête devant la maison de campagne de Henriette. Je remets ma lettre à un domes-

tique, qui en était sorti pour me demander ce que je voulais. Il la prend en me disant qu'il la lui fera parvenir.

— Madame, n'est-donc point au logis? lui dis-je. — Non, Monsieur, elle est à Aix. — Depuis combien de tems? — Depuis six mois. — Et où demeure-t-elle? — Dans son hôtel. Elle reviendra avant trois semaines à la campagne pour y passer l'été, suivant son usage. — Voulez-vous bien me permettre de lui écrire deux mots? — Ayez la bonté de descendre; je vais vous ouvrir un appartement où vous trouverez tout ce qui vous sera nécessaire.

A peine étais-je descendu de voiture, que j'aperçois cette même femme qui avait eu tant de soins pour moi pendant ma maladie.

— Demeurez-vous ici? lui demandai-je. — Oui, Monsieur. — Et depuis quand donc? — Depuis dix ans. — Et comment vous êtes-vous introduite auprès de moi à Aix? — C'est ce que je vous raconterai en détail, si vous voulez prendre la peine d'entrer au château.

J'entre. Là elle m'apprend que sa maî-

tresse l'avait fait venir auprès d'elle, et lui avait ordonné de se rendre à l'auberge où j'étais malade, de se glisser furtivement dans ma chambre, et de m'y soigner tout le tems de ma maladie, comme si c'eût été elle-même, et, au cas où on voudrait savoir qui l'avait envoyée, de nommer mon médecin.

—Comment? Mais il prétend ne pas vous connaître. — Cela peut être, et en cela il peut avoir dit la vérité; mais je n'ai fait que suivre les ordres de ma maîtresse. Du reste je n'en sais pas davantage. Seulement je suis surprise que vous n'ayiez pas vu Madame à Aix. — Il paraît qu'elle ne reçoit personne. — C'est vrai; mais elle va partout. — Voilà qui est étonnant! je dois donc l'avoir vue quelque part, et je ne comprends pas comment j'ai pu ne pas la reconnaître. Vous êtes depuis dix ans à son service. Est-elle changée? Quoi! aurait-elle éprouvé quelque maladie qui la rende méconnaissable? A-t-elle vieilli? —Point du tout; mais elle a gagné de l'embonpoint. Vous lui donneriez à peine trente ans. — Je vais lui écrire.

Je lui écris sur-le-champ en effet, et lui mande que j'attendrai sa réponse poste restante à Marseille. Je remets ma lettre à ma garde malade avec de l'argent pour la faire parvenir par un exprès à Aix, et je continue mon voyage. Je voulais garder l'incognito à Marseille. Pour cet effet je descendis dans une petite auberge où j'eus la satisfaction de trouver la signora Schizza, sœur de Nina. Elle venait d'arriver de Barcelonne, qu'elle avait quittée depuis quelques jours avec son mari; elle était sur le point de partir pour Livourne.

— Et comment va votre sœur? est-elle encore à Barcelonne? — Oui : mais elle n'y restera pas long-tems. L'évêque ne veut plus la souffrir ni à Barcelonne, ni dans son diocèse, et, à cet égard, il est le maître. Elle sera donc obligée de s'en éloigner avant un mois; mais elle s'en inquiète fort peu, persuadée qu'elle est que l'amour du comte Riela la suivra partout, et que partout elle trouvera le moyen de travailler à sa ruine. En attendant, il lui suffit de l'avoir totalement perdu de réputation dans le pays. — Je

connais assez sa façon de penser; mais enfin elle ne peut pas haïr un homme qui l'a comblée de bienfaits. — Vous vous trompez, si vous la croyez riche; elle n'a que des diamans. Mais quoi, jugeriez-vous cette indigne créature capable d'éprouver le sentiment de la reconnaissance? Vous ne connaissez pas son abominable caractère : personne n'en sait, sur ce point, autant que moi. Elle m'a des obligations sans nombre; elle me doit tout, même la vie, et pourtant, l'ingrate, loin de procurer de l'avancement à mon mari, ce qui n'eût demandé qu'un mot de sa part, n'a pas eu de repos qu'il n'eût été congédié. — Je m'étonne qu'avec de tels sentimens, elle se soit comportée d'une manière aussi noble envers moi. — Je sais tout; mais si comme moi vous saviez tout ce qui s'est passé, vous croiriez lui avoir bien peu d'obligations pour ses bienfaits. Elle ne vous a défrayé à votre auberge et en prison que dans la vue de faire voir au public, à la honte du comte, que vous étiez son véritable amant. Tout Barcelonne sait qu'on a tenté de vous assassiner à sa

porte, que l'assassin que vous aviez blessé, est mort des suites du coup. — Mais elle n'a pu commander cet attentat, ni en avoir eu connaissance avant son exécution ; cela ne serait pas naturel. — Je le sais ; mais est-il rien de naturel dans les actions de Nina? Tout ce que je puis vous dire de certain, c'est ce que j'ai vu et entendu moi-même. Toutes les fois que le comte venait la voir, elle ne lui parlait que de votre esprit et de vos manières qu'elle comparait aux qualités des Espagnols, afin d'en prendre occasion de ravaler celles-ci. Le comte, irrité d'une offensante affectation, l'avait priée plusieurs fois d'en finir et de parler d'autre chose ; Mais en vain. Enfin, deux jours avant l'événement, poussé à bout, il la quitta furieux, en l'assurant qu'il vous ferait donner une leçon de politesse sur laquelle vous ne comptiez pas. Lorsque le soir de votre dernière visite nous entendîmes le coup de feu dirigé contre vous, Nina s'écria sans laisser échapper le moindre signe d'émotion : voilà, sans doute, la leçon de politesse que

ce misérable comte a voulu lui donner. Je lui fis observer que peut-être vous étiez tué. Elle répondit que ce serait tant pis pour le comte qui, dans ce cas, pourrait être certain de trouver un vengeur; tout aussitôt elle se mit à rire en se figurant la sensation que cette aventure ferait dans Barcelonne. Le lendemain matin je la trouvai de la meilleure humeur lorsque votre domestique parut pour nous annoncer que vous étiez arrêté. — Comment! mon domestique? avait-il des relations avec elle? — C'est ce que vous deviez ignorer; au reste, soyez assuré que cet homme vous était très-attaché. — J'en suis convaincu; mais poursuivez. — Elle écrivit à votre hôte un billet dont elle fit mystère, mais dans lequel elle lui aura probablement donné l'ordre de ne vous laisser manquer de rien en prison. Votre domestique nous raconta qu'il avait vu votre épée teinte de sang et votre manteau percé de deux balles; sur quoi elle témoigna la plus grande joie, moins, peut-être, de ce que vous aviez échappé à vos assassins, que dans l'espoir

que vous pourriez dès-lors vous venger. Seulement nous ne savions trop sous quel prétexte le comte vous avait fait arrêter.

Le soir, il ne se présenta point. Le lendemain, à huit heures du soir, il parut. Nina le reçut avec un bruyant éclat de rire et toutes les démonstrations de la plus grande gaîté. Elle lui dit qu'informée de votre arrestation, elle ne pouvait que vous en féliciter, attendu qu'une telle mesure n'avait pu avoir pour objet que de vous mettre à l'abri des atteintes de vos ennemis. Le comte lui répondit sèchement que votre arrestation n'avait rien de commun avec l'aventure nocturne en question.

En moins de quelques jours toute la ville fut informée de votre incarcération à la tour. Un soir Nina en demanda la véritable cause au comte; il lui répondit qu'on avait lieu de regarder vos trois passe-ports comme faux; qu'au moins celui de l'ambassadeur vénitien l'était indubitablement; que vous étiez en disgrace auprès de votre gouvernement, et qu'il était par conséquent invraisemblable que son envoyé vous eût délivré un tel pas-

se-port. Mais le passe-port royal et celui du duc d'Aranda devaient suffire ; car ces sortes de papiers ne sont accordés qu'aux personnes pourvues d'un passe-port de leur gouvernement. Telles sont les causes de votre arrestation.

Celle de Passano, qui avait eu lieu simultanément, nous convainquit qu'il ne pouvait y avoir que lui qui vous eût dénoncé, pour se venger de ce que vous l'aviez fait chasser de chez Nina. Il resta en prison, à ce que nous crûmes, pour soutenir son accusation. Nous espérâmes de vous voir mis en liberté, lorque nous apprîmes que Passano, à sa sortie de la citadelle, avait été renvoyé à Gênes. Vos passe-ports furent reconnus valables ; mais comme vous ne reparaissiez pas et que le comte ne répondait plus aux questions de Nina, nous ne savions que penser de votre sort. Enfin, nous apprîmes que vous étiez rendu à la liberté. Nina croyait vous revoir au théâtre, elle espérait un triomphe public sur ce que le vice-roi s'était vu forcé de reconnaître votre innocence. Elle se disposait, en conséquence, à

paraître dans tout l'éclat de la parure dans sa loge, lorsque à notre grande surprise, nous reçûmes l'avis que le théâtre était fermé pour trois jours. Le soir, nous apprîmes du comte lui-même que vos papiers vous avaient été rendus, mais accompagnés de l'injonction de quitter le royaume. Nina jugea bien que vous ne vous hasarderiez pas à la revoir, et elle s'imagina qu'on vous avait même interdit toute espèce de communication par écrit avec elle ; mais elle assura que si vous aviez le courage de vous glisser dans son hôtel, elle prendrait la fuite avec vous. Elle ne fut pas surprise lorsque votre domestique lui apprit à son retour de France, comment vous aviez échappé par miracle au sort qui vous était réservé à la frontière. Elle raconta en riant au comte cette aventure extraordinaire. Le vice-roi fit l'ignorant. Remerciez donc le ciel de ce que vous avez quitté l'Espagne sain et sauf ; vos relations avec Nina auraient pu vous coûter la vie. Je ne suis aujourd'hui malheureuse que par elle ; et, en cela, le ciel me punit d'avoir mis au monde un tel monstre.

Comment! m'écriai-je étonné, mis au monde? — Oui; sachez tout : Nina est ma fille. — Est-il possible? Elle passait pour votre sœur. — Elle l'est aussi; elle est la fille de mon père. — Qu'entends-je! de votre père? — J'avais seize ans lorsque je lui donnai le jour. Son père est mort et il a échappé à la vengeance du Ciel; mais il m'est réservé soit de la détruire, soit de périr par ses mains. Plût à Dieu que je l'eusse étouffée au berceau!

Effrayé de cet affreux récit, que je n'avais aucune raison de révoquer en doute, je ne savais que répondre. Enfin, je me bornai à lui demander si Nina savait qu'elle était sa fille; elle me répondit que son père le lui avait appris lui-même.

Tel fut le récit de la signora Schizza, qui alors n'avait pas plus de quarante ans. Dans deux ans le lecteur se trouvera avec moi à Bologne et y reverra Nina.

Le jour suivant, je reçus par la poste une réponse d'Henriette. Voici la teneur de sa lettre :

« Rien n'est plus romanesque, mon an-

cien ami, que l'histoire de notre entrevue, il y a six ans, à ma maison de campagne, et celle de notre rencontre actuelle vingt-deux ans après notre séparation à Genève. Depuis lors nous avons, l'un et l'autre, gagné de l'âge; mais voudriez-vous croire que, malgré cela, je vous aime encore, et que, cependant, je suis charmée de ce que vous ne m'avez pas reconnue? N'en inférez pas toutefois que je sois devenue laide; mon embonpoint seul a un peu changé le caractère de mes traits. Je suis veuve et heureuse; et j'ai assez de fortune pour pouvoir vous inviter à puiser librement dans la bourse d'Henriette au cas où vos fonds ne se trouveraient pas réalisés chez vos banquiers. Mais ne revenez pas à Aix; car votre retour ne manquerait pas de donner matière aux caquets. Si dans quelque tems le hasard vous ramenait dans ce pays, nous pourrions nous voir, bien que ce ne fût pas à titre d'anciennes connaissances. Je suis heureuse de l'idée d'avoir peut-être contribué au rétablissement de votre santé, en plaçant auprès de vous une garde-malade dont la fidé-

lité et la bonté de cœur m'étaient connues. J'approuve qu'elle vous ait tout raconté. Si vous désirez entretenir avec moi un commerce de lettres, je ferai de mon mieux pour vous le rendre agréable. Je suis curieuse d'apprendre comment s'est effectuée votre fuite presque miraculeuse des plombs. En revanche je vous promets, maintenant que vous m'avez donné une si grande preuve de votre discrétion, de vous raconter toute l'histoire des évènemens qui aboutirent à nous réunir à Césène, et celle des circonstances de mon retour dans ma patrie. La première est un secret pour tout le monde, et M. Antoine est le seul qui en connaisse une partie. Je suis très-reconnaissante de l'attention délicate que vous avez eue de ne demander ici, à qui que ce fût, de mes nouvelles. Marcoline doit vous avoir fait part de tout ce que je l'avais chargée de vous dire. Faites-moi savoir ce qu'est devenue cette chère enfant. Adieu ! »

Cette lettre détermina ma résolution. Henriette était devenue sage. En moi, comme en elle, la folie des sens avait perdu son

empire. Elle était heureuse, et je ne l'étais pas. Si je fusse retournée à Aix, on eût immanquablement deviné ce que personne ne pouvait savoir; et à quoi ce retour m'eût-il mené? Je ne pouvais plus que lui être à charge. Je me bornai donc à lui écrire une lettre très-circonstanciée, dans laquelle j'acceptai le commerce épistolaire qu'elle me proposait. Je lui racontai succinctement mes aventures, et elle me fit le récit des siennes dans une trentaine de lettres qui seront ajoutées à ces mémoires, si je lui survis. Aujourd'hui, parvenue à un âge avancé, elle jouit d'un sort heureux.

Le lendemain, je rendis visite à madame Audibert. Je lui donnai de bonnes nouvelles de Marcoline, que j'avais reçues de Venise. J'aurai encore occasion de parler de cette dernière, en l'année 1774, époque de mon retour dans ma patrie. Je racontai, en outre, à madame Audibert l'histoire de Santa-Croce et les détails de la mort de Charlotte. Elle me fournit de nouvelles anecdotes sur Roudie, qui avait trouvé une fortune considérable dans son mariage. Hélas! je n'osai

espérer de la revoir ; car l'image du généreux Grimaldi me repoussait de Gênes. Ma prétendue nièce ne me chagrina pas peu, sans le savoir, en me trouvant vieilli et en me le disant sans détour. Ordinairement on se console assez vite de cette sorte de compliment peu flatteur ; mais il déplaît toujours à ceux qui n'ont point renoncé tout-à-fait au commerce de la galanterie. Elle me donna un dîner splendide ; son mari me fit des offres de service pécuniaires que je ne pus me résoudre à accepter. Je possédais encore cinquante louis ; je résolus de pousser jusqu'à Turin, où j'espérais trouver de nouvelles ressources. A Marseille, je rencontrai le duc de Villars auquel Tronchin, par son art, conserva la vie. Ce seigneur, alors gouverneur de la Provence, m'invita à un souper auquel je fus étonné de retrouver le marquis d'Aragon, qui tenait une banque de jeu. On fit la partie. Je jouai petit jeu et je perdis. Le marquis et son épouse, vieille Anglaise qui lui avait apporté en dot quarante-cinq mille guinées, indépendamment d'un capital de vingt mille livres ster-

lings reversibles sur son fils, m'invitèrent à dîner. D'après cette heureuse rencontre, je ne me fis pas un scrupule d'emprunter au marquis cinquante louis qu'il m'offrit.

Rien ne me retenant plus à Marseille, j'en partis immédiatement seul, dans une modeste voiture de louage, pour me rendre, sans m'arrêter, par Antibes et Nice, à Turin.

FIN DU TOME TREIZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

Les eaux de Spa. — Difficulté de me loger. — Je m'établis chez un chapelier. — Sa nièce Merci. — Rudesse de cette belle.—Mon retour à Paris. — Aventure avec un neveu de madame d'Urfé. — Lettre de cachet qui me bannit de Paris et du royaume. — Mon départ pour l'Espagne. *Pag.* 1

CHAPITRE II.

Aventure avec Santa-Croce et Charlotte. — Mort prématurée de cette belle personne. — Mon arrivée en Espagne. — Hôtelleries. — L'inquisition. —Comment on prévient une révolution ridicule. —Douane espagnole.—Caractère des deux sexes. —Fierté d'un valet castillan.— Entretien avec le comte d'Aranda, premier ministre.— L'envoyé de Venise.—Son secrétaire Soderini.—Son favori Manucci.—Raphaël Mengs.—Bals de *los Secanos del Peral*. — Dévotion espagnole. — Le duc de Medina-Sidonia. — Ses conseils. — La Pichona. — Le fandango.— Don Diégo, le savetier gentilhomme, et sa fille dona Ignazia. — Je la conduis au bal. 20

CHAPITRE III.

Ma déclaration à dona Ignazia. — Sa réserve. — Son amant don Francisco.—Visite à ma *Pareja*. — Seconde partie de bal.—Dona Ignazia et ses deux cousines. — On m'avertit que je serai arrêté. — Je me réfugie chez Mengs. — On vient m'y chercher. — Prison espagnole. 62

CHAPITRE IV.

Visite à Mengs. — Au comte d'Aranda. — Explication avec ce ministre. — Le colonel de Rojas. — Dîner chez l'envoyé de Venise. — Campomanès, son portrait, sa haine contre les jésuites et les moines — Don Pablo Olavidès, comte de Pilos. — Querelle avec Mengs. — Le roi Charles III. — Son portrait, son caractère et ses habitudes. — Colonie de la Sierra-Morena. — La belle madone. — Le chapelain scrupuleux. — Le grand inquisiteur. 114

CHAPITRE V.

Mes relations avec don Diégo, devenu mon hôte, et avec sa fille. — Visite au comte d'Aranda. — Menaces anonymes à ce ministre. — Dona Ignazia et Notre-Dame d'*Atocha*. — Le confesseur tolérant. — La duchesse de Villa-Dorias. — Combat de taureaux. 163

CHAPITRE VI.

Projet de Voyage à la Sierra-Morena. — Le baron de Fraiture. — Sa détresse et sa trahison. — Rupture avec Manucci. — Il me fait fermer presque toutes les maisons où j'étais connu. — Déclaration que me fait le comte d'Aranda. — Mon départ de Madrid, et mon voyage en Arragon. — Saragosse. — *Nuestra Senora del Pilar*. — Ruines de Sagonte. — Valence. — Ses beautés et ses désagrémens. — Unique moyen de régénérer l'Espagne. — La signora Pellicia et le duc d'Arcos. — Lettre de recommandation d'un grand d'Espagne. — Les vingt-cinq mille doublons. — Noble refus. — Noble persévérance. — Le comte Riela. — Nina. — Son singulier caractère. — Départ pour Barcelonne. 177

CHAPITRE VII.

Mon arrivée à Barcelonne. — Longue visite et

dîner chez le comte Riela. — Avis négligé. — Passano. — Je le fais congédier. — Guet-à-pens. —J'échappe aux assassins. — Je suis enfermé à la citadelle. — On me transfère à la Tour.—J'y compose au crayon une réfutation de l'histoire du gouvernement de Venise, par Amelot de la Houssaye.—Ma sortie de prison. — Départ pour la France.—Trois assassins me poursuivent jusqu'à la frontière —Je leur échappe. — Heureuse arrivée à Perpignan. — Narbonne, Béziers, Montpellier, Nismes. — Voyage en Provence. — Arrivée à Aix. 220

CHAPITRE VIII.

Le cardinal de La Cerda. — Sa fierté prodigue. —Le marquis d'Argens.—Le marquis d'Eguille. —Séjour avec eux à la campagne. — Le confesseur jésuite. — Je prédis l'abolition de l'ordre et l'élévation de Ganganelli. — Séjour à Aix. — Maladie grave.—La garde-malade mystérieuse. — Le marquis d'Argens et Frédéric II. — Opinion du marquis sur les Mémoires autographes. —Procession de la Fête-Dieu à Aix.—Mon Départ. — Visite au château d'Henriette. — Je retrouve ma garde-malade.—Marseille.—Schizza, sœur de Nina. — Leur double parenté. — Explications. — Lettre de Henriette. —Notre correspondance. — Mon départ pour l'Italie. 248

FIN DE LA TABLE.

MÉMOIRES

DU VÉNITIEN

J. CASANOVA

DE SEINGALT,

EXTRAITS DE SES MANUSCRITS ORIGINAUX;

PUBLIÉS EN ALLEMAGNE;

ET

TRADUITS

PAR M. AUBERT DE VITRY,

Traducteur des Mémoires de Goëthe, etc.

TOME QUATORZIÈME.

PARIS,

TOURNACHON-MOLIN, LIBRAIRE,

RUE DU PONT-DE-LODI, N° 5.

1829.

MÉMOIRES

DE L'ABBÉ

J. CASANOVA

DE SEINGALT.

MÉMOIRES

DE CASANOVA.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée à Turin.—J'y retrouve le chevalier Raiberti, le comte de La Pérouse, etc. — Voyage à Lugano. — J'y fais imprimer mon ouvrage. — Visite aux îles Borromées. — Retour à Turin. — L'envoyé de Venise Berlendis. — Envoi de mon livre aux inquisiteurs d'État. — Leur réponse. — L'abbé Andréis. —Je vais trouver le comte Alexis Orloff à Livourne. —Comment j'en suis reçu.— Nous ne nous accordons pas.— Je le quitte. —Huit jours à Pise. — L'évêque Stratico. — Oraison funèbre du Père Ricci, général des jésuites. — Corilla.— Son couronnement au Capitole. — Satires contre elle.—Sienne et la marquise de Chigi. — Le comte Piccolomini. — Sa vie singulière.— Je pars pour Rome — Aventure romanesque. — Miss Betty. — Je cours risque de la vie pour la sauver. — Double réconciliation.

A Turin le chevalier Raiberti et le comte de La Pérouse me reçurent de la manière

la plus amicale. L'un et l'autre me trouvèrent vieilli, et cependant je n'avais alors que quarante-quatre ans, que l'on ne m'eût certainement pas donnés. Je fis connaissance avec le chevalier L.., ministre d'Angleterre. C'était un homme infiniment aimable, plein de goût et de connaissances, riche, ami de la bonne chère, aimé de tout le monde, et entr'autres d'une danseuse de Parme, appelée Carpioni, qui était d'une beauté achevée.

Dès que j'eus communiqué à mes amis mon projet de me rendre en Suisse pour y faire imprimer à mes frais une réfutation italienne de l'histoire de Venise, d'Amelot de la Houssaye, ils s'empressèrent tous d'y souscrire pour un certain nombre d'exemplaires. Le comte de La Pérouse en retint à lui seul cinquante, qu'il me paya d'avance au moyen de vingt pistoles en or. Huit jours après je partis de Turin avec deux mille livres piémontaises dans ma bourse, ce qui me permettait de conduire à fin mon entreprise. J'emportai aussi l'ouvrage d'Amelot et l'histoire de Venise par le procu-

reur Nani. Je me rendis droit à Lugano, où il existait une bonne imprimerie et point de censure. Le propriétaire de cet établissement, comme je ne l'ignorais pas d'ailleurs, était un savant. On vivait à bon compte dans l'endroit, et la société ne laissait rien à désirer. A peu de distance de Milan et de Varèse, où le duc de Modène avait coutume de passer l'été, près de Chiari et du lac de Como, de Chiavenne et du lac Majeur, embelli par les fameuses îles Borromées, Lugano était un endroit où je ne pouvais que mener un genre de vie très-agréable.

Le lendemain de mon arrivée dans cette ville, je me rendis chez le docteur Agnelli, directeur de l'imprimerie. Je dressai avec lui un contrat en bonne forme, suivant lequel il s'engageait à me livrer, toutes les semaines, quatre feuilles d'impression, tirées à douze cents exemplaires, dont je devais lui payer le prix à la fin de chaque semaine. De son côté, il se réserva une sorte de droit de censure sur l'ouvrage. Je lui remis ma préface avec une introduction, et

je déterminai la qualité du papier, ainsi que le format, qui devait être le grand in-octavo.

De retour à mon auberge, l'hôte m'annonça que le Barigel désirait me parler. Ce Barigel était le chef de la milice de la ville. Bien que Lugano fît partie du territoire des treize cantons, l'administration de la police s'exerçait sur le même pied qu'en Italie. Curieux de savoir ce que me voulait cet oiseau de mauvais augure, je le fis entrer. Le chapeau à la main, il m'assura qu'il venait pour m'offrir ses services et pour m'annoncer que, quoique étranger, je pourrais habiter la ville en toute sûreté et y trouver un refuge assuré, non-seulement contre mes ennemis du dehors, mais encore relativement aux démêlés que je pourrais avoir eus avec le gouvernement de Venise.

— Je vous remercie, répondis-je, et je vous crois sans plus ample informé; car enfin je suis en Suisse. — Pourtant, reprit-il, il est ici d'usage que les étrangers qui veulent profiter du bienfait de notre protection payent d'avance, pour en jouir,

une légère rétribution, soit hebdomadaire, soit mensuelle, soit annuelle. — Et s'ils ne jugent pas à propos de se soumettre à cet impôt? repris-je. — Dans ce cas ils ne peuvent pas se considérer comme étant ici parfaitement en lieu de sûreté. — Fort bien; mais je n'ai rien à craindre; c'est pourquoi je me regarde comme étant en sûreté dans cette ville, et sans y rien payer pour cela. — Je sais cependant que Monsieur a eu avec le gouvernement de Venise un certain démêlé. — Vous vous trompez, mon ami. — Oh! je ne me trompe pas à cet égard. — Trouvez-moi quelqu'un qui veuille parier deux cents sequins que je n'ai rien à craindre du côté de Venise, et je les dépose dans une heure entre les mains d'un tiers.

L'hôte, qui était présent à ce colloque, fit observer au Barigel qu'il pouvait se tromper; sur quoi ce dernier se retira tout déconcerté; je ne le revis plus.

Le lendemain, d'après l'avis de mon hôte, j'allai rendre une visite de politesse au capitaine, qui remplissait les fonctions de gouverneur de la place. On m'annonce, j'entre,

et j'aperçois M. de ..... et sa belle épouse, que j'avais laissés à Soleure il y avait environ neuf ans. Cette rencontre imprévue me causa la plus vive satisfaction.

Le jour suivant, je commençai à travailler. Le lendemain je reçus la première feuille d'impression que je corrigeai. Je passai tout le premier mois dans ma chambre, n'en sortant que le dimanche pour aller à la messe et dîner chez M. de ..... Chaque jour je travaillais quatorze heures. Au bout d'un mois l'impression de la première partie était terminée, et j'avais en porte-feuille le manuscrit de la seconde. Quatre semaines plus tard, la totalité de l'ouvrage, composé de trois volumes, était achevée. Au commencement d'octobre, l'imprimeur m'en fit la livraison. En moins d'une année j'avais placé toute l'édition.

Mon principal but, en composant cet ouvrage, avait été de me réconcilier avec les inquisiteurs d'État de Venise. Après avoir erré dans toute l'Europe, j'éprouvais un ardent désir de retourner dans ma patrie; cette envie était parfois si insupportable

que je m'imaginais ne pouvoir plus vivre ailleurs. Amelot de la Houssaye avait écrit son histoire de Venise en haine des Vénitiens. Cet ouvrage était une véritable satire, à la vérité remplie de remarques savantes, mais aussi pleine de grossières calomnies. Depuis soixante-dix ans que cet ouvrage circulait dans le monde, personne ne s'était donné la peine de le réfuter. Un Vénitien qui eût voulu l'entreprendre, n'en eût point obtenu la permission du gouvernement : il était de principe fondamental pour celui-ci de ne rien laisser écrire, soit en bien soit en mal, sur son compte. Ce qu'aucun auteur n'avait osé entreprendre, je le fis. Je me persuadai que les inquisiteurs d'État profiteraient de cette occasion pour réparer, sous l'apparence d'une grâce, la mesure violente qu'ils avaient prise à mon égard. Le lecteur verra que j'avais deviné juste ; mais cette faveur, on me la fit attendre encore cinq ans. M. Bragadin était mort ; il ne me restait plus que deux amis à Venise, Dandolo et Barbaro. Ces derniers ne

me procurèrent pas moins d'une cinquantaine de souscripteurs dans cette ville.

Pendant mon séjour à Lugano, je fis le voyage des îles Borromées. Je savais que le comte Frédéric Borromeo, qui m'avait honoré de son amitié à Turin, y faisait sa résidence habituelle. Ce seigneur, quoique à peu près ruiné, n'en vivait pas moins comme un prince. Il est impossible de peindre la beauté de ces îles de manière à donner au lecteur une juste idée de ce magnifique spectacle. Il y règne un éternel printems, que n'interrompt jamais ni la chaleur, ni le froid. Le comte me reçut très-bien; il me fit faire bonne chère. Quoique laid à l'excès, vieux et cassé, il avait encore le talent de plaire. Le quatrième jour je retournai à Lugano. Peu après j'en partis pour aller passer l'hiver à Turin.

A mon arrivée en cette ville, j'y trouvai une lettre du noble vénitien Girolamo Juliani, le même qui, avec la permission des inquisiteurs d'État, m'avait recommandé à Mocenigo, envoyé de Venise à Madrid.

Dans cette lettre, j'en trouvai une seconde adressée à M. Berlendis, envoyé de la république à Turin. Ce Berlendis était riche et très-adonné au beau-sexe. Il tenait un grand état de maison ; cela suffisait à Venise pour faire croire qu'il faisait honneur à son poste. Pour les places de légation de la république, on n'exige rien moins que de l'esprit et des connaissances. Un diplomate qui se laisserait aller à la tentation de faire preuve de ces deux qualités, courrait le risque d'encourir promptement la disgrâce du sénat, celui-ci n'ayant pas d'autre volonté que celle du collége, dénomination sous laquelle on entend, à Venise, le cabinet d'État qui se compose des ministres. Au surplus, Berlendis ne pouvait déplaire à ce corps ; car il n'avait ni volonté à lui, ni la moindre prétention à l'esprit.

Il fut d'avis, avec moi, que la publication de mon ouvrage ne pouvait que m'être avantageuse, et il consentit d'en faire officiellement l'envoi aux inquisiteurs d'État. La réponse qu'il reçut bientôt, était des plus extraordinaires. Le secrétaire du re-

doutable tribunal, lui mandait qu'il avait envoyé à la cour de justice l'ouvrage en question, dont le titre seul suffisait pour démontrer l'indiscrétion de son auteur, et qu'on le ferait examiner; mais qu'en attendant il (lui envoyé) devait me surveiller de près, et bien se garder de me témoigner aucune espèce de bienveillance, qui pourrait tendre à faire soupçonner qu'il voulait, en ma qualité de sujet vénitien, me prendre sous sa protection.

Cette réponse était parfaitement dans l'esprit du tribunal. Ne voulant pas compromettre Berlendis, je n'allai plus chez lui, si ce n'est de tems à autre le matin, pour prendre le café.

Parmi les connaissances que j'avais faites à Turin, je distinguais surtout un abbé corse, précepteur de son fils. C'était un savant; il écrivait en prose comme en vers, avec une égale distinction. Il s'appelait Andreis; c'est le même qui habite présentement l'Angleterre, où il jouit de toute la liberté à laquelle il aspirait. Ce fut dans la société de cet ami, et de quelques

épicuriens éclairés, que je passai agréablement et paisiblement mon tems à Turin. Je me partageais alternativement entre le vieux chevalier Raiberti, le comte de La Pérouse, le voluptueux Riva, le ministre d'Angleterre, un certain abbé Roubien, et quelques travaux littéraires. Quant aux affaires de cœur, j'y avais renoncé.

Vers ce tems-là, une faiseuse de modes, maîtresse du comte de La Pérouse, mourut pour avoir avalé le portrait de son amant. Je composai sur cet événement tragique deux sonnets dont je fus et suis encore content. J'eus une querelle littéraire avec Bavetti. C'était ce même Bavetti qui, plus tard, mourut à Londres, et qui eût dû prendre pour devise : « *Ille Bioneis sermonibus et sale nigro.* »

Au milieu de mes dissipations, l'idée me vint d'aller à Livourne pour offrir mes services au comte Alexis Orloff, qui commandait l'escadre russe mouillée dans ce port, et destinée pour Constantinople. Si cette expédition avait été dirigée par un Anglais, elle aurait probablement atteint son but.

Mes amis, à qui je fis part de mon projet, s'empressèrent de me donner des lettres de recommandation pour Livourne ; mais dans aucune de ces lettres, il n'était mention de fonds, en sorte que je quittai Turin sans aucune lettre de crédit sur une maison de banque quelconque d'Italie, et avec très-peu d'argent comptant dans ma poche.

Rempli d'espérances chimériques, je me hâtai de me rendre à Livourne. Je croyais pouvoir devenir indispensable pour la prise de Constantinople. Je me figurais dans l'exaltation de mes idées sur cette grande entreprise, que jamais sans moi le comte Orloff ne pourrait passer les Dardanelles, et j'espérais que le succès d'une semblable expédition contribuerait à relever ma fortune épuisée.

J'arrivai à Parme à midi. La cour se trouvait déjà à Calorno. Comme je n'y avais aucune visite à rendre, je résolus de me remettre le lendemain matin en route pour Bologne. J'allai demander à souper à M. Dubois, directeur des monnaies de l'infant, homme d'esprit et de talent, mais plein de

vanité. Le lecteur se rappellera les relations intimes que j'avais eues avec lui il y avait vingt-deux ans, dans ce tems heureux où j'étais épris d'Henriette. Il me reçut avec les démonstrations de la joie la plus vive. Après les premiers complimens, je lui racontai que j'allais à Livourne, où le comte Orloff m'attendait, et que j'étais obligé de voyager jour et nuit, attendu que la flotte était prête à appareiller. Il me montra des lettres de Livourne qu'il venait de recevoir et qui parlaient de cette dernière circonstance. Mais je l'assurai positivement que le comte Orloff ne pouvait pas mettre à la voile sans moi. A ces mots, Dubois, plein d'admiration pour mon importance politique, s'inclina profondément. Il fit mine de vouloir parler de cette expédition qui, alors, mettait toute l'Europe en mouvement; mais ma réserve diplomatique et mon air de mystère firent bientôt prendre une autre tournure à la conversation. Il me montra ses beaux dessins et ses gravures en taille-douce, qui, dans le fait, étaient de véritables chefs-d'œuvre. Ensuite, nous nous mîmes à

table. Nous parlâmes d'Henriette qu'il se vantait beaucoup d'avoir connue; mais je m'aperçus bientôt qu'il ignorait certaines particularité, dont j'étais instruit sur le compte de cette charmante femme. Enfin, il ne lui resta plus pour alimenter la conversation, qu'à employer tout le reste du jour à m'entretenir de lui-même, et à se plaindre de tous les monarques de l'Europe, qu'il dédaignait, à la seule exception du roi de Prusse, parce que ce prince, sans le connaître personnellement, ni avoir eu avec lui aucun rapport direct ou indirect, l'avait, disait-il, créé baron.

Mais par dessus tout il se plaignait de l'infant de Parme, qui ne voulait pas recevoir sa démission, et qui cependant ne pouvait se résoudre à faire battre monnaie, en sorte qu'il n'avait absolument rien à faire à son service. Il ne se plaignit pas moins vivement des ministres de Louis XV, auxquels, suivant ses propres expressions, il n'avait demandé qu'*un verre d'eau*, sans pouvoir l'obtenir. Ce verre d'eau consistait dans le cordon noir de l'ordre de Saint-

Michel, qu'on avait, disait-il, accordé à des gens d'un mérite bien inférieur au sien. La république de Venise eut aussi sa part dans ses doléances.

Après être tombé d'accord avec lui sur toutes ses plaintes, je le priai, en lui faisant mes adieux, de me procurer sur quelque banquier une lettre de crédit de cinquante sequins que je rembourserais à Livourne. Il me répondit très-amicalement que je n'avais pas besoin, pour une telle bagatelle, de me présenter chez un banquier, puisqu'il pouvait lui-même m'avancer cette modique somme. J'acceptai son offre, sous la promesse d'un remboursement ponctuel. Cependant jamais je ne me suis trouvé en état de réaliser cette promesse. Je ne sais s'il vit encore; mais dût-il atteindre l'âge de Nestor, je puis à peine espérer de pouvoir désormais m'acquitter envers lui; car je m'appauvris chaque jour, et je me regarde comme étant parvenu au terme de ma carrière.

De Parme, j'allai tout d'une traite à Li-

vourne, où la flotte russe se trouvait toujours retenue par les vents contraires.

Le consul anglais me présenta aussitôt au comte Orloff, qui demeurait dans son hôtel. En me voyant, le comte fit éclater la joie la plus vive. Il m'avait connu à Saint-Pétersbourg, et parut très-flatté de la lettre de recommandation que le consul lui remit de la part du résident anglais à Turin. Il s'empressa de me déclarer qu'il se réjouissait de m'avoir auprès de lui à son bord. Je pouvais y faire transporter de suite mes effets; car il se proposait de mettre à la voile au premier vent favorable. Il me laissa seul avec le consul anglais, en se plaignant de la multitude d'affaires qui l'accablaient. Celui-ci me demanda aussitôt en quelle qualité je comptais accompagner l'amiral.

C'est aussi, répondis-je, ce que je voudrais bien savoir avant de faire porter mes effets à bord. Il convient que je m'explique nettement sur ce point.

Le lendemain matin de bonne heure, je me présente chez le comte à qui j'adresse un

billet dans lequel je me bornais à lui dire qu'avant d'envoyer mes effets à son bord, je désirais avoir avec lui un entretien particulier d'un quart-d'heure. Un aide-de-camp vint m'annoncer en réponse à ce billet que le comte était occupé à écrire dans son lit et qu'il me priait d'attendre.

Très-volontiers, lui répondis-je.

Dans l'intervalle paraît Da Loglio, agent du roi de Pologne à Venise et son ancien ami. Il m'avait connu à Berlin et même dès mon enfance.

Que venez-vous faire ici? me dit-il. — J'ai à parler à l'amiral. — Il est extraordinairement occupé.

Me quittant aussitôt il entre dans la chambre du comte. Cette inconvenance me choqua. N'était-ce pas me dire clairement que l'amiral n'était pas trop occupé pour lui?

Au bout de cinq heures le comte Orloff sort accompagné de toute sa suite. Il me dit d'un ton de voix amical qu'il avait une visite à rendre, et que nous nous reverrions à table, ou après le dîner. Ainsi à cet après-midi, répartis-je, et je me retirai.

A deux heures il rentra et se mit à table. Tous ceux qui trouvèrent place, furent de ses convives. Je me trouvai heureusement de ce nombre. Orloff répétait sans cesse : mangez donc, messieurs! tandis que lui-même ne faisait que lire des lettres sur lesquelles il émargeait des notes au crayon, et qu'il remettait ensuite à un secrétaire posté derrière lui. Après le repas, pendant lequel je n'avais pas proféré un seul mot, on prit le café debout. Orloff m'ayant aperçu, me prit par la main et me conduisit dans une embrâsure de fenêtre. Là il me pressa d'envoyer promptement mes effets à bord; car il comptait remettre en mer avant le lendemain, si le même vent continuait à souffler. Permettez-moi, lui répondis-je, de vous demander en quelle qualité vous m'agréez auprès de vous, et quel sera le genre de mes fonctions?

Je n'ai aucune place à vous offrir pour le moment; mais cela se trouvera. En attendant, accompagnez-moi comme mon ami. — Ce serait, certes, une destination honorable que celle qui me ferait un devoir de

défendre vos jours aux dépens des miens; mais m'en saura-t-on gré pendant, ou après l'expédition, lorsque vous serez le seul qui m'aurez honoré des marques de votre confiance et de votre considération, et que je serai resté étranger à toutes les affaires? Ou bien ne me considérera-t-on pas plutôt comme un personnage nul, propre tout au plus à égayer par des saillies, des quolibets, etc., vos momens de loisir? J'ai besoin d'un emploi, d'un emploi auquel soient attachés des devoirs fixes et positifs, et qui me donne en même tems le droit de porter votre uniforme. Je puis vous être utile de plus d'une manière. Je connais le pays vers lequel vous allez faire voile; j'en parle la langue; je jouis d'une bonne santé et je ne manque pas de courage. Voyez! — Mon cher ami, je n'ai point de place fixe pour vous. — Dans ce cas, je vous souhaite un bon voyage; quant à moi je pars pour Rome. Puissiez-vous n'avoir jamais lieu de vous repentir de ne pas m'avoir emmené avec vous! mais, je vous le dis, jamais, sans moi, vous ne franchirez les Dardanelles. — Dois-je prendre ceci pour

une prophétie ? — Prophétie ou oracle ! comme vous le voudrez. — Nous verrons bien, mon cher Calchas !

Tel fut, mot pour mot, l'entretien que j'eus avec Alexis Orloff. Le fait est qu'il ne passa jamais les Dardanelles.

Le jour suivant l'escadre russe mit à la mer. Le lendemain je partis pour Pise, où je passai agréablement huit jours dans la société du père Stratico. C'était le même moine qui, deux ou trois années après, parvint par une démarche aussi hardie que périlleuse, à escamoter un évêché. Voici le fait. Le père Stratico s'était avisé de prononcer une oraison funèbre solennelle en l'honneur du père Ricci, dernier général des jésuites. Ce discours, fait dans un style élevé, et considéré comme un véritable panégyrique du défunt, mettait nécessairement le pape Ganganelli dans l'alternative, soit de punir l'indiscret orateur, ce qui n'eût pas été sans inconvénient alors, soit de donner au monde un exemple de modération héroïque, en le récompensant publiquement de son ouvrage envisagé sous le rapport de l'art oratoire,

Ce dernier moyen parut préférable au Saint-Père ; et Stratico fut nommé évêque. Trois ou quatre ans après il m'avoua lui-même, que connaissant à fond le cœur humain, il s'était persuadé que le souverain pontife le punirait ainsi.

Stratico avait chez lui une réunion de jeunes demoiselles de distinction auxquelles il donnait des leçons de l'art de l'improvisation, et, ce qu'il y avait d'extraordinaire dans un moine, il les accompagnait de sa guitare. Il les initiait ainsi dans les secrets du talent de Corilla, alors si célèbre, qui, six ans plus tard, fut couronnée au milieu de la nuit, comme poète, dans le Capitole, ce lieu où les plus grands poètes de l'Italie avaient reçu la couronne de laurier. Cette circonstance ne fit pas peu de sensation alors dans tout Rome; car les talens de Corilla, quelques transcendans qu'ils pussent être dans leur genre, selon l'acception la plus favorable du mot, ne consistaient au fond que dans un papillotage, un clinquant d'esprit dépourvu du feu sacré. Les satires et les poëmes burlesques les plus mordans éclatèrent de toutes parts contre la

virtuose couronnée. Mais ces satires dépassaient peut-être en indiscrétion l'enthousiasme qui, par une pareille apothéose, avait avili le Capitole. Dans tous ces épanchemens de fiel amer, par lequel on s'efforçait de ravaler la réputation de cette femme, on insistait surtout sur ce qu'une chasteté sévère et à toute épreuve n'était pas au nombre de ses vertus favorites; mais c'est ici que se décélait l'ignorance de ses aveugles détracteurs. Toutes les femmes qui, depuis le tems d'Homère et des sybilles, se sont fait un nom comme poètes, doivent leur illustration à l'amour qui leur inspira leurs chants. Sans cette passion active et féconde, leur gloire ne fût jamais parvenue à la postérité; ce qui les rendit surtout immortelles, ce furent les écrits de leurs adorateurs. Corilla serait aujourd'hui inconnue si, par les doux sentimens de l'amour, elle n'avait su gagner tous les cœurs; si elle n'eût pas même su mettre dans ses intérêts, à Rome, ce jeune prince de Gonzague-Solferino qui, par la suite, épousa la belle Rangoni, fille du consul de Rome à Marseille, où je l'avais connue.

La veille du jour fixé pour la solennité du couronnement, on trouva les vers latins suivans affichés à la porte de l'église où il devait avoir lieu ;

Arce in Tarpeïa, Caïo regnante, sedentem
Nunquam vidit equum ; Roma videbit equam.
Corillam patres obscura nocte coronant.
Quid mirum ! tenebris nox tegit omne nefas ! (1)

On eût dû la couronner en plein jour, ou ne point la couronner du tout ; dans tous les cas, choisir précisément la nuit pour une telle solennité, était une maladresse. Le lendemain on trouva les vers suivans affichés dans toute la ville :

Corillam patres turba plaudente coronant :
Altricem memores geminis esse lupam.

---

(1) Sous le règne même de Caïus (Caligula), son fameux cheval ne put jamais siéger au Capitole, interdit à la gent quadrupède ; de nos jours on y verra siéger une cavale. Les pères conscrits choisissent les ombres de la nuit pour couronner Corilla. Qu'y a-t-il là d'étonnant ? Les ténèbres ne sont-elles pas faites pour couvrir toutes les sottises ?

Proh soclus! impuri redierunt secla Neronis
Indulget scortis laurea serta pius (1).

Ce fut pour le gouvernement du pape une tache indélébile; car il n'est que trop certain qu'à l'avenir, à partir de ce jour, aucun poète ne prétendra à l'honneur d'être couronné à Rome, où, jusque-là, cette gloire n'avait été accordée qu'à deux grands génies (Pétrarque et le Tasse). On trouva aussi, aux portes du Vatican, le distique suivant:

Sacrâ fronde vilis frontem meretricula cingit.
Quis vatum tua nunc præmia, phœbe, velit (2) ?

Au moment où Corilla entrait en tremblant dans la salle d'Apollon, où l'attendait

---

(1) Le sénat couronne Corilla, aux applaudissemens de la multitude. Il se souvient qu'autrefois une louve allaita les deux jumeaux fondateurs de Rome. O crime! ô honte! Voyons-nous donc renaître le siècle de l'impur Néron? Un saint pontife orne de la couronne de lauricr le front d'une prostituée!

(2) En voyant le front d'une femme perdue ceint du rameau sacré, ô Apollon! quel poète, digne de toi, voudra désormais de tes lauriers?

une nombreuse réunion de cardinaux, de sénateurs et des conservateurs de Rome, un jeune abbé lui présenta un papier. Elle l'accepta avec l'expression de la reconnaissance, croyant recevoir un hommage. Comme les vers étaient en latin, le prince de Gonzague, après l'avoir légèrement préparée à entendre l'avant dernier mot, les lui traduisit nettement et sans détour, à haute et intelligible voix. Voici le texte latin :

Quis pallor tenet ora? tuos tremor occupat artus?
Ad Tarpeïa times tecta movere pedes?
Fœmina, pone metum: sint pronæ Heliconis alumnæ;
Si nec Apollo tibi presto, Priapus erit (1)!

On chercha partout l'impudent abbé; mais il avait disparu. Deux jours après le couronnement, Corilla et ses amis quittèrent

(1) Pourquoi cette pâleur sur tes joues? Pourquoi trembles-tu ainsi? Qu'as-tu à redouter en abordant le Capitole? Femme! abdique toute crainte! Que les Muses s'inclinent à ton aspect! Si Apollon ne vient pas à ton secours, un autre dieu, celui des jardins, accourt à ton aide.

Rome, honteux de la publicité d'un événement aussi malencontreux. L'abbé Pizzi, gardien des saintes arcades; et le principal promoteur de cette singulière apothéose, de tous côtés en butte aux pasquinades et aux quolibets, n'osa de plusieurs mois quitter son hôtel.

Après cette petite digression, je reviens au père Stratico. Ce moine, sans être beau, possédait au plus haut degré l'art de se rendre aimable. Je n'oublierai jamais le plaisir que me fit éprouver sa conversation, ni la peine que je ressentis de notre séparation. Il sut me déterminer à aller passer une huitaine de jours à Sienne, dans la société de la marquise de Chigi et de l'abbé de Chiacheri, pour lesquels il m'offrit des lettres de recommandation. Je n'avais, dans ma position, rien de mieux à faire que de rechercher les plaisirs de l'esprit. J'acceptai l'offre de Stratico. Le lendemain, muni de ses deux lettres, et après avoir pris congé de lui, je partis pour Sienne, suivant la route la plus courte, et sans passer par Florence.

Aussitôt mon arrivée à Sienne, je m'empressai de présenter ma lettre à l'abbé Chiacheri. Il me promit, avec une aimable obligeance, de contribuer de tout son pouvoir à me rendre agréable mon séjour en cette ville. Il me conduisit aussitôt chez la marquise de Chigi. Elle reçut avec vivacité la lettre que je lui présentai, dès qu'elle sut de qui elle venait; et, après l'avoir lue à voix basse, elle s'écria d'un ton de voix pénétré : ce cher Stratico ! Cette épithète lui valut dès l'abord mon cœur.

La marquise était belle. Quoique déjà sur le retour, elle était encore sûre de plaire par les grâces de son esprit, le charme entraînant de sa conversation vive et piquante, et la mélodieuse pureté de son langage.

La marquise nous donna un splendide dîner à sa délicieuse maison de campagne, bâtie par Palladio. La compagnie était nombreuse et choisie.

Je passai dans l'enthousiasme les huit jours que j'avais consacrés à Sienne. L'abbé Chiacheri m'avait présenté tous les professeurs en renom de cette ville. Tabarino,

l'anatomiste, m'ayant fait présent de son ouvrage, je lui remis le mien. On me montra un comte Piccolomini, non moins remarquable par son esprit, ses profondes connaissances et ses manières aimables et polies, que par la bizarrerie de son caractère. Il avait contracté la singulière habitude de passer six mois de l'année sans jamais sortir de chez lui, sans recevoir une seule visite et sans échanger un seul mot avec qui que ce fut, pas même avec ses propres gens, lisant et écrivant sans interruption; mais dans les autres six mois il se dédommageait amplement de son état d'isolement. Parcourant successivement toutes les sociétés, il ne faisait du matin au soir que parler et disserter. Il était chevalier de l'ordre de Saint-Etienne; peut-être vit-il encore.

Après avoir fait de touchans adieux à toutes mes connaissances, je me disposai à me mettre en route avec un voiturin qui devait me conduire à Rome.

Il m'arriva, dans le cours de ce voyage, une aventure romanesque; je ne puis la

passer sous silence ; mais comme c'est la quatrième du même genre qui figure dans ces mémoires, je crois devoir épargner à mes lecteurs une foule de détails inutiles, d'autant mieux que cette aventure n'a eu aucune suite qui me fut personnelle, et qu'elle ne se rattache à aucun événement postérieur de ma vie. En voici l'exposé succinct.

Par le courrier passé, suivant l'usage entre moi et mon voiturin, il avait été formellement convenu et stipulé qu'il ne pourrait, sans mon consentement, disposer de la deuxième place de sa calèche. La veille du jour fixé pour mon départ, il vint me prier d'admettre auprès de moi un compagnon de voyage, d'où il résulterait pour moi une économie de trois ducats. — Je veux être seul. — Vous avez tort, répliqua-t-il ; car le compagnon de voyage en question est une jeune et aimable dame qui ne fait que d'arriver. — Toute seule ? — Non pas ; elle est accompagnée d'un homme à cheval : il se propose de suivre à côté de la voiture. — Comment donc sont-ils arrivés ? —

l'un et l'autre à cheval ; mais épuisée de fatigue, elle s'est mise de suite au lit et ne veut plus continuer ainsi sa route. Ce Monsieur m'a promis quatre sequins pour le transport de sa dame jusqu'à Rome. Veuillez donc la recevoir dans la calèche, et laissez gagner quelque chose à un pauvre homme. — Ainsi ce Monsieur nous accompagnera à cheval? — Il fera à cet égard ce qu'il voudra, peu nous importe. — Elle est jeune et jolie, dites-vous? — C'est ce qu'on m'a dit; car je ne l'ai pas encore vue. — Quel homme est son cavalier? — C'est un beau jeune homme qui sait à peine un mot d'Italien. — A-t-il vendu le cheval sur lequel sa dame est arrivée? — Non, c'était un cheval de louage à la propriétaire duquel il l'a ramené. — Et ses bagages? — Il n'a qu'un petit coffre qu'on placera aisément sur la voiture. — Je ne puis rien décider avant que je n'aie parlé moi-même au jeune homme. Cet incident me paraît singulier. — Je vais vous l'envoyer.

Il part; bientôt je vois paraître un jeune Français en uniforme, d'un extérieur agréa-

ble et se présentant assez bien, lequel me répète à peu près ce que le voiturin m'avait appris. Il termina son discours en m'assurant qu'il ne croyait pas que je refuserais à son épouse une place à côté de moi.

— Votre épouse, Monsieur? lui demandai-je en français. — Vous parlez ma langue ! Que je suis heureux ! Oui, mon épouse, anglaise de naissance, et dont la fortune n'est rien moins que médiocre, ne vous sera, certes, aucunement à charge. — Fort bien. Cependant je ne voudrais pas retarder mon voyage. Peut-elle être prête demain pour cinq heures? — Sans doute.

Le lendemain matin, à l'heure fixe, je vois la dame dans la voiture. Je lui fais un compliment succinct, je me place à côté d'elle, et nous partons.

Me voilà donc embarqué dans une nouvelle aventure, dont, à en juger par les prémices, il m'était impossible de prévoir les différentes phases et le dénouement. J'avais environ deux cents sequins dans ma poche et près de cinquante années sur le chef.

J'aimais encore le beau sexe, mais d'une ardeur moins vive, avec plus d'expérience et beaucoup moins de velléité pour les entreprises hardies. Mon extérieur était plus celui d'un père de famille, que celui d'un galant dont les prétentions et les droits semblaient ne plus me convenir. La jeune dame était jolie, d'une propreté élégante, vêtue tout-à-fait à l'anglaise, blonde et un peu maigre. Son sein, que recouvrait un voile de gaze, avait quelque chose de virginal; sa carnation était celle d'un bel enfant. Ses traits étaient fins et nobles, et son maintien modeste comme ses manières.

— J'espère, Madame, lui dis-je, que vous parlez français. — Oui, Monsieur; et aussi un peu l'italien, me répondit-elle. — Dans ce cas je me félicite de ce que le sort m'a choisi pour vous accompagner jusqu'à Rome. — Peut-être suis-je plus heureuse que vous, Monsieur. — On m'a dit que vous étiez arrivée à cheval. — C'est vrai; mais c'est une folie que je ne ferai plus. — Il me semble que votre époux eût dû vendre son cheval, et se procurer pour vous deux

un cabriolet tel que celui-ci. — Il ne peut pas se défaire de son cheval ; il l'a loué à Livourne et doit le déposer à Rome, au lieu qui lui est désigné. De Rome nous irons en voiture jusqu'à Naples. — Vous aimez donc les voyages? — Beaucoup ; mais c'est quand on peut les faire plus commodément.

Nous arrêtâmes quelques heures à Buon-Convento pour rafraîchir. L'époux de Betty, nom de ma jeune anglaise, devait nous y attendre. L'hôte nous dit qu'après avoir fait donner l'avoine à son cheval, mangé une grappe de raisin et bu un verre de vin, il s'était remis en route, en le chargeant de nous dire qu'il nous attendrait à Saint-Quirico, où il commanderait un bon souper. Cette manière d'agir vis-à-vis d'un inconnu, me parut un peu leste ; mais je n'en témoignai rien.

Peu après reparut l'hôte pour me demander lequel du voiturin ou de moi devait payer ma dépense. Je répondis que c'était mon affaire. La jeune dame, de son côté, pria l'hôte de demander au voiturin de la

défrayer à l'auberge. Celui-ci arrive bientôt et lui prouve par un contrat signé « comte de l'Étoile », qu'il n'était point obligé à cette dépense. Miss Betty me pria de ne commander à manger que pour moi-même. Ici j'entrevis tout le mystère ; mais je n'en fis pas moins apprêter un dîner pour deux.

Au moment de partir, l'hôte m'apporta son compte sur lequel, outre le prix de notre dîner, il porta trois paoli pour le cavalier et sa monture. Il m'a assuré, dit-il, que vous payeriez le tout. La belle anglaise rougit de nouveau. Je payai et nous continuâmes notre voyage.

A sept heures, nous arrivâmes à Saint-Quirico, où le comte de l'Étoile avait commandé un excellent souper.

Le lendemain, on me réveille avant le jour. Presque aussitôt j'entends une violente rixe dans la cour. J'ouvre la fenêtre, et à travers le crépuscule je vois le voiturin retenir le cheval du Français par la bride et l'empêcher de partir. Je ne pouvais deviner la cause de tout ce tapage ; car j'avais lu le contrat : mais le voiturin voulait de

l'argent, et, à ce qu'il paraît, le comte n'avait pas le sou. Je descends. Le Français me prie de lui prêter deux sequins qu'il me rendrait à Rome. Le hasard veut, dit-il, que je me trouve sans argent. Ce coquin cependant, ne risque rien; car il est nanti de mon coffre. Je paye les deux sequins au voiturin : c'était la moitié du prix convenu pour le voyage de Sienne à Rome. Peu après, le comte remonte à cheval et part.

Revenu auprès de miss Betty, je la trouvai dans un profond abattement. Calmez-vous, ma chère, lui dis-je, et dites-moi la vérité. A cette condition, je promets de pourvoir à tous vos besoins jusqu'à Rome.

Que puis-je faire pour vous témoigner toute ma reconnaissance? — Me dire sur votre parole d'honneur si le comte est votre époux, ou votre amant. — Eh bien! je vous dirai toute la vérité : ce n'est qu'à Rome qu'il doit m'épouser.

Ici je respirai. Il ne vous épousera pas, croyez-moi, et je vous en félicite. Je vois

qu'il vous a enlevée. Je vois aussi que vous l'aimez; mais cela se passera, je l'espère.

— Impossible, ou il faudrait qu'il m'eût bien trompée. — Il vous a trompée. Je suis certain qu'il vous aura fait accroire qu'il était riche et d'un rang distingué, et qu'il voulait faire votre bonheur; tout cela est faux. — Comment pouvez-vous le savoir? — Comme je sais tant de choses que la connaissance des hommes m'a apprises. Croyez-moi, le comte est un fou, un homme sans principes, un écervelé qui pourra vous épouser, mais pour devenir votre maître et faire commerce de votre personne : voilà le sort qui vous attend. — Mais il m'aime, j'en suis convaincue. — S'il vous aimait véritablement, vous eût-il entraînée dans un voyage tel que celui-ci, sans avoir un sou en poche; vous abandonnerait-il entre les mains d'un homme qu'il ne connaît pas; vous exposerait-il à coucher dans la rue, ou aux attaques indécentes des hommes qui voudraient se prévaloir de votre malheureuse position? Et que feriez-vous maintenant si, par hasard,

j'étais un homme dur et insensible? Si je vous laissais dans cet hôtel, que deviendriez-vous?

Au même instant, l'hôte m'apporta mon compte; comme je m'y attendais, le prix du souper et la dépense du cheval de mon aventurier s'y trouvaient compris. Je payai sans oser regarder la pauvre fille qui paraissait très-émue. Je craignais presque d'en avoir trop dit.

Betty, lui dis-je, il est encore un aveu que j'exige de vous. Qui avez-vous délaissé à Livourne, un père, un frère ou un amant? — Un amant, homme de votre âge, honnête négociant faisant bien ses affaires. Lorsque je partis de Livourne, il devait y arriver dans quelques jours de retour d'un voyage qu'il avait fait à Londres pour son commerce. Avant son départ, il m'avait remise entre les mains d'un ami, dépositaire de toute sa confiance, et qui n'eut jamais souffert que je reçusse la visite d'un étranger. Il devait m'épouser peu après son arrivée. Élevée par lui et comblée de ses bienfaits, je lui étais très-attachée. Hélas! —

Tout ceci fut pour moi un trait de lumière. — Ma chère Betty, lui dis-je d'un air solennel, nous approchons de Rome. Vous êtes sur le bord d'un abîme; un rien peut vous y précipiter sans retour. Jugez vous-même votre position. — Je vois clairement que j'ai été trompée. Mais qu'y faire? Aidez-moi de vos conseils. Prenez auprès de moi la place d'un père. Dites-moi ce que j'ai à faire; je promets de vous obéir. — Croyez-vous pouvoir compter sur le pardon de votre protecteur? — Je le crois. — Eh bien! retournons à Livourne. — Soit, et sans perte de tems.

Je dis aussitôt au voiturin de rebrousser chemin, lui déclarant que je le payerais comme s'il m'avait conduit jusqu'à Rome.

Nous partons. Je dis à miss Betty qu'il convenait que nous nous fissions précéder à Livourne par une lettre dans laquelle nous rendrions compte à son ami de tout ce qui s'était passé.

Ici ma pauvre Betty, qui avait le cœur gros d'inquiétudes et de regrets, se sentit grandement soulagée.

De retour à Buon-Convento, je me mets aussitôt à écrire la lettre en question. Nous étions, Betty et moi, assis à la même table.

Tout-à-coup j'entends un grand bruit dans l'escalier. On ouvre violemment la porte, et un homme furieux entre dans la chambre : appercevant Betty, il s'écrie : Ah ! te voilà? Mais je ne lui donne pas le tems d'agir et de me voir. Prompt comme l'éclair, je le saisis à bras le corps au moment où il veut lâcher un coup de pistolet contre Betty. Cet homme se débat entre mes bras en s'écriant : lâche-moi, traître. En ce moment j'aperçois Betty à genoux devant lui. Tu te trompes, dit-elle, c'est mon libérateur. Cependant B. M. (c'est le nom de l'étranger) répète en luttant corps à corps avec moi : lâche-moi traître ! mais je le tins étroitement serré dans mes bras tant que je lui vis le pistolet à la main. En ce moment il fait un effort pour se dégager, tombe, et je tombe sur lui. Betty profite de la circonstance et lui arrache courageusement le pistolet de la main. Du moment où je le vis désarmé, je lâchai prise. Vous vous trompez, lui dis-je,

et Betty de lui répéter : c'est mon libérateur.

Calme-toi et écoute-nous ! — Comment ? ton libérateur ?

Alors Betty prit la lettre et la lui présenta en le conjurant d'en prendre lecture. L'Anglais, sans se lever de terre, prit la lettre et la lut. Alors je fus sûr de mon affaire. Après avoir achevé sa lecture, B. M. se relève tranquillement, ouvre la porte et ordonne à l'hôte de faire un dîner pour trois personnes.

Nous passâmes ensemble le reste de la journée. Le lendemain matin, nous nous remîmes en route, B. M. et la pauvre Betty, pour retourner à Livourne, moi pour reprendre la direction de Rome. L'Anglais voulut me tenir compte de toutes les dépenses que j'avais faites pour Betty. Je n'étais pas dans une situation à me montrer plus généreux que lui.

CHAPITRE II.

Voyage à Naples. — Le chevalier Goudar et son épouse Sara. — Grand train de maison soutenu par le jeu. — Le Pausilippe. — Medini. — La bague de Sara. — Bartoldi. — La duchesse de Kingston. — Lord Hamilton. — Le prince de Francavilla. — Joyeux pique-nique à Salerne. — Souper à Serra-Capriola. — Jeu. — Rosbury. — Perte amplement réparée.

J'avais résolu de faire un très-court séjour à Rome; ce qui contribua à m'y déterminer, ce fut d'apprendre que mon frère l'abbé se trouvait dans cette ville, où il était arrivé à la suite du prince Beloselsky, ministre de Russie à Dresde. Je partis donc sur-le-champ pour Naples.

Je fus surpris, le lendemain de mon arrivée, de rencontrer le chevalier Goudar, que j'avais connu à Londres, chez lord Baltimore. Ce célèbre roué (Goudar), habitait depuis long-tems Naples. Il tenait une

excellente maison au Pausilippe. Il s'était marié, et son épouse était cette même irlandaise Sara, que j'avais connue comme servante dans un cabaret de Londres. Il m'invita à dîner pour le lendemain.

Sara Goudar parut peu étonnée de me revoir; son mari l'avait prévenue. De mon côté j'eus peine à cacher ma surprise, de la voir vêtue comme une italienne ou une française d'un rang élevé, et de lui trouver un extérieur et des manières aisées, dignes du grand monde. En moins de cinq minutes, je vis arriver chez madame Goudar cinq ou six dames du premier rang, tant de la cour que de la ville, et dix à douze ducs, princes et marquis, avec une foule d'étrangers de toute nation. La petite était de chez nous.

Ce qui me paraissait surprenant, même bizarre, c'était que toute la haute noblesse des deux sexes, fréquentait la maison de madame Goudar, et qu'elle n'était reçue nulle part. Son mari me mit dans le secret avant le dîner; il m'avoua en même temps qu'il ne vivait que du jeu. Ses revenus

étaient hypothéqués sur le pharaon et le biribi. Ils devaient être considérables pour soutenir un pareil train de maison. Il m'invita à prendre part à ses opérations. J'acceptai son offre, espérant y trouver un moyen de restaurer mes finances presque épuisées.

Je retrouvai à Naples cette Agathe que j'avais aimée comme danseuse à Turin. Un avocat, épris de ses charmes, l'avait épousée.

Je n'étais pas loin de Pausilippe, où demeurait Goudar. Je savais qu'on y jouait. Je m'y rendis; car j'avais une part considérable dans la banque, qui devait être de six cents onces. Au moment de mon arrivée, il y en avait tout au plus cent. A une heure du matin, à la suite d'une alternative de chances diverses, elle sauta. C'était, contre nos conventions formelles, ce misérable Medini qui avait taillé.

Le lendemain, à midi, je vais chez Goudar; Medini était auprès de lui. Je déclare au premier que je veux ravoir mes deux cents onces, sans quoi il arriverait quelque malheur, décidé comme je l'étais à pousser

les choses à la dernière extrémité. Goudar réclame la somme de Medini. Il s'élève entre eux une discussion très-vive. Ennuyé de tous ces débats, qui m'étaient d'ailleurs étrangers puisque je n'avais traité qu'avec Goudar, j'ouvre la porte et je fais mes adieux à celui-ci, en lui annonçant une guerre à mort de lui à moi. Comme je franchissais le seuil de la porte de la maison, j'aperçois la belle Sara à la fenêtre. Elle me prie de monter. Je me rends à son invitation. Elle me dit que son mari avait tort, mais qu'il fallait, par amitié pour lui, attendre un peu; car il se trouvait pour le moment sans fonds : elle me garantirait le remboursement dans trois jours. Le seul moyen de me satisfaire, lui répondis-je froidement, c'est de me payer, sinon jamais je ne remettrai le pied dans votre maison. Aussitôt elle tire de son doigt une bague qui valait plus du double de ma créance, et me l'offre en nantissement. Je regarde la bague, je l'accepte, je fais une profonde révérence, et je me retire.

Charmé de m'être ainsi tiré d'affaire, je vais droit chez l'avocat, époux d'Agathe,

chez qui je devais dîner. Je lui conte ce qui m'est arrivé, et je le prie de m'indiquer quelqu'un qui veuille me compter deux cents onces sur la bague engagée, en s'obligeant à la rendre à la personne qui remboursera la somme. L'avocat rédige un acte en forme, et me paye lui-même les deux cents onces. Il écrit aussitôt en mon nom à Goudar, pour lui faire part de ce qui venait de se passer.

De retour à mon auberge, j'y trouvai plusieurs étrangers de ma connaissance. Je remarquai d'abord Bartoldi, de Dresde. Il accompagnait deux jeunes Saxons, en qualité de gouverneur. Parmi les autres voyageurs, je reconnus miss Chodeleigh, devenue duchesse de Kingston, un certain lord et un chevalier dont je ne me rappelle pas les noms. La duchesse me reconnut sur-le-champ. Une heure après parut lord Hamilton. Nous dînâmes tous ensemble.

Après le repas, on fit une partie de quinze. Le jeu fut faible, et la perte insignifiante. Le jour suivant, nous fûmes tous invités à dîner chez le prince de Francavilla. Il nous

donna un banquet splendide. Le soir, il nous conduisit à un bain magnifique qu'il avait fait construire sur le bord de la mer. Là, il nous fit voir un singulier phénomène de la nature : c'était un prêtre qui, se précipitant nu dans l'eau, ne pouvait, malgré tous ses efforts, parvenir à s'y enfoncer. Après ce spectacle, le prince nous en donna un autre qui égaya beaucoup la duchesse. Il fit nager ses pages, beaux garçons de quinze, seize à dix-sept ans. Le prince Francavilla était un épicurien, plein d'esprit, qui eut dû prendre pour devise : *Fovet et favet*. En Espagne, il avait long-tems joui d'une haute faveur à la cour ; mais le roi avait cru devoir enfin le renvoyer à Naples, de peur qu'il ne pervertît le prince des Asturies et son frère.

Quelques jours après, Hamilton et la duchesse formèrent un pique-nique auquel je me vis, par convenance, obligé de me réunir. Nous partîmes de Naples le lendemain à quatre heures du matin, dans une felouque à douze rames ; nous étions à Salerne à neuf heures. Notre société se com-

posait de quinze personnes, toutes animées de cette gaîté, de cette exaltation des sens que fait naître l'aspect de ce paradis terrestre. Plus tard, il nous arriva un renfort dans lequel je fus très-surpris et peu satisfait de reconnaître le comte de Medini ; d'après mon aventure chez Goudar, ce ne pouvait être qu'un ennemi pour moi. A peine nous saluâmes-nous. Enfin, nous nous mîmes à table. On nous servit un excellent dîner, dans lequel l'art du cuisinier avait été à peu près inutile, tant toutes les productions de la nature sont d'elles-mêmes succulentes et pleines de force et de saveur dans ce pays enchanteur. Après le dîner, nous parcourûmes quelques-uns des principaux villages qui embellissent cette contrée. Vers le soir, nous retournâmes à Serra-Capriola, où nous attendait un excellent souper composé de coquillages et de poissons de mer de douze espèces différentes.

Après le souper, la duchesse voulut jouer au pharaon. Un des convives, qui connaissait Medini pour un joueur de profession, lui proposa de tenir la banque ; mais celui-

ci s'en excusa, sous le prétexte qu'il n'avait pas assez d'argent sur lui. La duchesse ne voulant pas en avoir le démenti, je m'offris à me charger de la banque. On apporte des cartes, je vide ma bourse sur la table : environ quatre cents onces qui s'y trouvaient, composaient tout mon avoir : j'allais jouer gros jeu. Je taillai jusqu'à une heure du matin; je ne cessai que lorsqu'il ne restait plus que trente ou quarante onces dans la banque. Presque tous les pontes, excepté un certain Rosbury qui, en riant, plaçait au lieu d'or, des billets de banque d'Angleterre, roulés en forme de papillotes, avaient plus ou moins gagné. Je mis ces billets dans ma poche sans les regarder, et toute la société me remercia de ma complaisance. De retour chez moi, j'examine mes billets de banque, et je trouve qu'ils se montent en totalité à la somme de quatre cent cinquante livres sterlings, c'est-à-dire, à près du double de ce que j'avais perdu. Enchanté de ce résultat, je me mis au lit, bien déterminé à ne parler à qui que ce fût de ma bonne fortune.

CHAPITRE III.

Retour à Naples.—Visite de Joseph Cornelis.—Caractère ferme de ce jeune homme.—Goudar et sa femme.—Générosité d'Agathe et de son mari.—Je retrouve 15,000 francs au moment du besoin.—Duel avec Medini.—Je le blesse.—Petit voyage à Salerne.—Dona Lucretia et ma fille Léonilda, marquise de C.... Joie de se revoir, et bon accueil du vieux marquis.—Sa conduite généreuse envers moi.—Il me force d'accepter la restitution de la dot que j'avais donnée à Dona Léonilda.—Encore 25,000 francs retrouvés.—Retour à Naples et ensuite à Rome.

Le lendemain matin à neuf heures nous repartîmes pour Naples.

Au bout de quelques jours je me disposais à faire une nouvelle partie de plaisir à Sorrento, lorsque tout à coup je vois paraître devant moi Joseph, fils de madame Cornelis.

— Par quel événement et avec qui vous trouvez-vous à Naples? lui dis-je. — Je

voyage seul, animé du désir de voir l'Italie; ma bonne mère m'en a donné les moyens. C'est ainsi que j'ai visité Milan, Turin, Gênes, Venise, Florence et Rome, et que je me trouve aujourd'hui à Naples. Dès que j'aurai vu tout ce que cette dernière ville offre de remarquable, je retournerai à Rome. De là j'irai à Lorette, à Parme, à Modène, à Ferrare et à Mantoue. Je traverserai la Suisse, l'Allemagne et les Pays-Bas, et je m'embarquerai à Ostende pour l'Angleterre. — Et combien de tems croyez-vous employer à ce beau voyage? — Six mois. — Six mois! Et vous espérez, de retour à Londres, être en état de rendre compte de tout ce que vous aurez vu dans cette belle partie de l'Europe. — J'espère du moins convaincre ma mère que l'argent qu'elle m'a donné pour le voyage, n'a pas été dépensé en pure perte. — Combien vous a-t-elle accordé pour cet objet? — Cent guinées sans plus. — Comment! vous ne comptez dépenser que cent guinées pour un tel voyage? cela paraît incroyable. — Si je voulais m'en donner la peine, je m'en tirerais encore à

moins. — Ici vous pourrez épargner quelque argent. Je me charge de votre dépense, et je vous procurerai un excellent cicérone dont vous avez absolument besoin. — Excusez-moi si je n'accepte pas ; j'ai juré sur mon honneur à ma mère de ne jamais rien accepter de qui que ce soit. — Et ne croyez-vous pas que je fasse exception à la règle ? — Non. A Venise j'ai rendu visite à des parens, et je n'en ai accepté aucun repas. Quand une fois je promets, je tiens parole.

Je connaissais son inflexible fermeté sur ce point ; aussi n'insistai-je pas sur ma proposition. Joseph avait vingt-trois ans. Il était si petit et d'une figure si gentille qu'on l'eût pris aisément pour une jeune fille, s'il n'avait laissé croître sa barbe.

Malgré son vœu je sus l'engager à se servir de mon domestique de louage en guise de cicérone. En huit jours de tems il vit tout ce qu'il avait à voir, après quoi il voulut partir. Tous mes efforts pour l'engager à rester encore une dizaine de jours à Naples, furent inutiles.

Vers ce tems je reçus à l'improviste une

visite de Goudar. A peine avait-il appris quelle sorte de gens je fréquentais, qu'il était venu m'inviter à un dîner dont devaient être les Saxons et les Anglais avec lesquels j'étais lié. Il me dit que c'était dommage que ces messieurs, qui étaient nés pour perdre, ne pussent pas approcher d'une table de jeu. Je lui promis de lui fournir l'occasion de faire leur connaissance dans un dîner que je lui donnerais le lendemain, mais sous la condition qu'on ne jouerait pas chez moi.

Le lendemain, à l'heure indiquée, je vis arriver Goudar. Medini parut donnant la main à madame Goudar, ce qui me contraria ; car je ne l'avais point invité. Ce ne fut qu'après m'en être expliqué avec Goudar, que je repris un peu de bonne humeur.

Celui-ci, avant de se retirer, invita toute la société à souper chez lui le jour suivant, à sa maison de Pausilippe. Le repas fut des plus splendides, et la compagnie en parut singulièrement satisfaite. Mais lorsqu'on vit Medini prendre poste devant une table

et saisir les cartes, il ne se trouva point de ponte, quoique la banque fût d'environ cinq cents onces. Anglais et Saxons déclarèrent ne vouloir jouer qu'autant que la banque serait tenue, soit par madame Goudar, soit par moi, assurant tous qu'ils craignaient la main malheureuse de Medini. Aussitôt celui-ci se lève, retire sa part de la banque, et laisse sur le tapis celle de Goudar. Je plaçai deux cents onces que j'avais sur moi, et je me mis à la tête d'une banque de quatre cents onces. En moins de deux heures elle sauta.

Sans argent et sans moyens de m'en procurer, j'eus recours à un expédient dont je me trouvai bien. A ma dernière visite chez Agathe, elle m'avait dit avec beaucoup de ménagemens combien il leur serait agréable, à elle et à son mari, que je voulusse reprendre les diamans et bijoux dont je lui avais fait présent dans le tems à Turin et à Alexandrie. J'avais rejeté bien loin une telle proposition. Je passai chez Agathe, et lui dis qu'un cruel revers de fortune me forçait de profiter de l'offre qu'elle m'avait

faite. Elle alla faire part de cette agréable nouvelle à son mari. Celui-ci sortit les bras ouverts de son appartement, pour me remercier de ma résolution.

Je lui déclarai être prêt à accepter la valeur de mes présens en argent comptant, et il se chargea bien volontiers de me la procurer. Le jour suivant, il me compta pour cet objet quinze mille livres ou trois mille ducats de Naples. Muni de cet argent, je résolus de partir sans délai pour Rome, et d'y passer huit mois. Mais avant mon départ, mon ami voulut me recevoir à sa maison de campagne de Portici. Que de réflexions vinrent m'assaillir lorsque je me trouvai dans la même maison où, vingt-sept ans auparavant, j'avais connu Lucretia.

J'avais déjà fixé le jour de mon départ, lorsque je reçus la visite de don Pasqual Latila et de l'abbé Galiani, avec qui j'avais été lié à Paris. Le lecteur se rappellera que j'avais connu son frère à Santa-Agatha, logé chez lui, et que j'avais confié dona Lucretia Castelli à ses soins. Je demandai à l'abbé si dona Lucretia résidait encore avec ce frère.

— Elle demeure présentement, me dit-il, à Salerne, auprès de sa fille la marquise de C....

Sans cette visite j'eusse été privé du plaisir de revoir ma plus ancienne amie, et j'eusse manqué un des plus beaux momens de ma vie. Je demandai à l'abbé s'il connaissait la marquise; il me répondit qu'il n'était connu que de son époux, lequel était vieux et immensément riche. Je n'avais pas besoin d'en savoir davantage.

Quelques jours après, le chevalier Morosini donna à Goudar et à son épouse un dîner auquel je fus invité. Pendant le repas, Modini se permit sur mon compte quelques expressions un peu lestes, qui annonçaient de sa part l'intention de me rompre en visière. Je voulus sur-le-champ savoir à quoi m'en tenir sur ce point. Nous sortîmes sans être remarqués. Nous nous rejoignîmes sur le bord de la mer près de Pausilippe. Là, l'explication ne m'ayant point paru satisfaisante, nous mîmes pour la seconde fois, l'épée à la main. Je lui por-

tai un coup dans le bras, qui le mit hors de combat.

Alors je retournai tranquillement auprès de la société. Une heure après, je me retirai sans avoir parlé à qui que ce fût de Medini. Au point du jour, je rentre à mon hôtel. A huit heures, sans prévenir personne, j'en sors dans une calèche de poste qui contenait tous mes effets. A deux heures de l'après midi, j'avais gagné Salerne. Là, après avoir fait déposer ma malle dans une chambre particulière, j'écrivis à dona Lucretia Castelli, chez le marquis de C..... Je la priais de me recevoir au moment même, ne pouvant m'arrêter que quelques instans à Salerne.

Une demi-heure après, dona Lucretia parut. Elle se précipite, en poussant un cri de joie, dans mes bras, et me dit qu'elle s'estime heureuse de me revoir encore une fois dans sa patrie. Cette femme séduisante était de mon âge; mais son extérieur annonçait une dizaine d'années de moins que le mien. Je lui demandai des nouvelles de

notre fille. Donna Lucrezia me dit qu'elle m'attendait avec impatience, et que son vieil époux avait hâte de me connaître.

— Comment a-t-il entendu parler de moi? — Depuis cinq ans qu'elle est mariée, Léonilda lui a parlé plus de mille fois de toi. Il sait que tu lui as donné cinq mille ducats pour son établissement; il t'attend ce soir à souper. — Eh bien! hâtons-nous de nous rendre auprès de lui, mon ancienne et bonne amie; je brûle du désir de revoir mon enfant et de connaître le bon vieillard que le ciel lui a donné pour époux. En a-t-elle des enfans? — Non, et c'est un malheur pour elle; car, à la mort du marquis, toute sa fortune passera aux plus proches héritiers de celui-ci. A la vérité, Léonilda a une existence assurée, puisqu'elle a un douaire de cent mille ducats. — Et toi, tu n'es donc jamais voulu te remarier? — Jamais.

Je m'empressai aussitôt de me rendre avec Lucrezia à la maison du marquis de C... Mon entrevue avec Léonilda fut des plus touchantes. Elle était grandie de trois pouces, dans sa vingt-cinquième année;

d'une beauté éblouissante. Après les premiers épanchemens, elle me présenta à son époux qui était retenu par la goutte dans un fauteuil qu'il quittait rarement. Il me reçut avec une expression difficile à dépeindre, me pressa dans ses bras et me fit baiser ses véritables joues.

Il était déjà tard lorsqu'il prit fantaisie de me conduire dans le jardin et de m'y entretenir jusqu'au soir, pendant que sa femme, avec laquelle il avait à causer, restait auprès de lui.

A notre retour on servit. J'avais peu mangé à dîner; je m'en dédommageai amplement au souper. Le cuisinier du marquis était un Français qui entendait parfaitement son métier.

Je restai huit jours au château, au sein des fêtes et des plaisirs. La veille de mon départ le marquis, à mon grand étonnement, me fit une proposition des plus singulières. Après m'avoir remercié de ma visite, il me dit sans autre préambule qu'il n'ignorait pas le don généreux de cinq mille ducats que j'avais fait à Léopilda, don qui l'avait me-

jours étonné, sachant bien que je n'étais pas riche, et il me pria de retirer mon présent des mains de Léonilda. Elle désire vivement, ajouta-t-il, vous donner cette marque de sa considération et de notre attachement. Je partage parfaitement son vœu à cet égard. Un sentiment de délicatesse ne lui a pas permis de vous en faire elle-même la proposition. Je me flatte que vous vous rendrez à ses désirs.

Elle a eu raison de ne pas m'en parler, répartis-je, j'eusse repoussé un tel présent; mais je ne saurais le refuser de vos mains. Un refus de cette espèce ne pourrait prendre sa source que dans un orgueil déplacé, qui me rendrait d'autant plus ridicule, que je ne suis pas riche. Je désire, toutefois, que votre épouse et sa mère soient présentes à la remise du don.

Aussitôt il fit rentrer les deux dames qui s'étaient retirées pour un moment. Léonilda et sa mère pleuraient de joie lorsque le marquis, en leur présence, me remit les cinq mille ducats en billets de banque. Il en présenta en même-tems cinq mille à dona Lu-

crétia, comme une marque de sa gratitude pour le plaisir qu'elle lui avait fait en lui procurant l'avantage de me connaître.

Naples fut constamment, pendant quatre séjours que j'y fis à différentes époques, le théâtre de mes bonnes fortunes; si j'y retournais aujourd'hui, j'y mourrais de faim. La fortune méprise la vieillesse. Pendant mon dernier séjour je dus, par une sorte de fatalité, y rencontrer deux femmes heureuses et bien établies, qui me rendirent, les présens que je leur avais faits dans des tems plus prospères, comme s'ils n'eussent été que de simples prêts.

Le jour suivant je quittai le château du marquis avec des sentimens que de vains mots ne sauraient rendre. Je retournai à Naples pour prendre un effet de cinq mille ducats sur Rome. A trois heures j'en repartis pour me rendre, sans m'arrêter, dans la capitale du monde chrétien.

CHAPITRE IV.

Arrivée à Rome. — Mon hôtesse et sa fille. — La duchesse de Fiano. — Le prince et la princesse de Santa-Croce. — Le cardinal de Bernis. — Mon assiduité aux bibliothèques. — Les jésuites, Ganganelli et Charles III, roi d'Espagne. — L'orage prêt à fondre sur l'ordre. — Certitude morale de l'empoisonnement du pape. — La prophétesse de Viterbe. — Sa prédiction sur la mort de Ganganelli. — Je revois le cardinal de Bernis. — Son accueil amical. — Le chevalier Erizzo, envoyé de Venise. — Même accueil, et invitations de sa part. — Ma visite à la princesse de Santa-Croce. — Ses relations avec le cardinal. — La princesse et le connétable Colonne. — Mon intimité avec le prince, sa femme et le cardinal. — Cerutti. — Les deux cents sequins. — Marguerite et son amie Buonacorsi; leurs amours. — Je retrouve Raphaël Menga. — Ses prévenances. — Explication. — Mes deux frères. — Manucci. — Notre première entrevue à Rome. — Madini. — Le chevalier de Neuville. — Réconciliation avec Manucci. — Amours de Menicuccio. — Ma visite avec lui au couvent de sa bien-aimée. — Règle du couvent. — Ma compassion. — Je sollicite et j'obtiens un adoucissement à la règle. — Réforme bienfaisante opérée ensuite par Ganganelli.

J'étais résolu, en arrivant à Rome, d'y

passer six mois dans un plein repos, et de me vouer exclusivement aux études, qui ont dans cette ville un attrait si puissant. Ainsi, dès le lendemain, je louai un petit appartement, vis-à-vis l'hôtel de l'ambassadeur d'Espagne; c'était le même qu'avait occupé, vingt-sept ans auparavant, le maître de langue dont j'avais pris des leçons à l'époque de mes liaisons avec le cardinal Aquaviva.

Mon hôtesse était la femme d'un cuisinier; elle en avait une fille de seize à dix-sept ans: douée de tous les appas d'une brune, elle aurait été jolie sans les ravages de la petite vérole. Elle avait perdu un œil, qu'elle remplaçait par un œil postiche, dont la grosseur et la couleur bizarre la défiguraient extrêmement. On pense bien que Marguerite ne fit aucune impression sur moi; cependant je lui fis un cadeau qui dut avoir beaucoup de prix pour elle. Je connaissais à Rome un médecin anglais, nommé Taylor; il demeurait, ainsi que moi, sur la place d'Espagne. Je lui présentai Marguerite, et, moyennant six sequins,

il lui ajusta un œil de porcelaine, d'une grande perfection. Cet acte de pure bienveillance ne permit pas à Marguerite de douter qu'elle n'eût fait ma conquête; mais sa mère n'en dit rien de peur de charger sa conscience en me jugeant avec trop de précipitation. C'est ce que j'appris de Marguerite elle-même quelques jours après; notre première connaissance était en fort peu de tems devenue très-intime.

Dans cet intervalle j'étais convenu, avec mon hôtesse, d'un prix modéré, tant pour le logement que pour la table et le reste. Je possédais alors trois mille sequins; le plan de vie que je m'étais fait me donnait la facilité de vivre à Rome sans avoir besoin de personne, et même avec les dehors d'une grande aisance.

Le lendemain, je trouvai des lettres pour moi dans presque tous les bureaux de poste. Le banquier Belloni, qui me connaissait depuis très-long-tems, avait reçu avis des lettres de change dont j'étais porteur; mon vieux et constant ami Dandolo m'envoyait deux lettres de recommandation de la part de Zuliani, ce noble vénitien qui, dès mon

séjour à Madrid, m'avait recommandé à l'ambassadeur Mocenigo, de l'aveu même des inquisiteurs d'État. Une de ces lettres était adressée à M. Erizzo, ambassadeur de Venise à Rome, et frère de l'ambassadeur de la république à Paris; l'autre était pour la duchesse de Fiano, sa sœur; toutes deux me firent un plaisir extrême. Elles ne tardèrent pas à me donner une apparence de liaisons dans toutes les grandes maisons de Rome; dès lors je conçus l'espoir de parvenir, à l'aide de mes connaissances, à me rapprocher de mon ancien protecteur, le célèbre cardinal de Bernis. Je ne pris ni équipage ni domestique; à Rome on peut s'en procurer à toute heure.

Ma première visite fut pour la duchesse de Fiano: son frère l'y avait préparée. Je lui présentai la lettre que j'avais pour elle: son accueil fut très-gracieux. La duchesse était laide et n'était pas riche; mais son cœur était excellent. Pour suppléer à l'esprit et aux talens qui lui manquaient, elle s'était jetée dans le brillant verbiage, qui tient lieu d'esprit à tant de gens. Son époux,

le prince Ottoboni, avait fixé son choix sur elle, dans l'espérance qu'elle lui donnerait un héritier; mais il était ce qu'on appelle à Rome, *babbano*. C'est d'elle-même que je reçus cette confidence, dès le troisième entretien que nous eûmes ensemble.

Tous les soirs il y avait chez elle un petit souper. La réunion se composait de sept à huit amis intimes, au nombre desquels je fus admis, dès qu'on me vit reçu dans toutes les bonnes sociétés. Quant à son époux, il mangeait toujours seul dans son appartement; les réunions de société n'avaient pas d'ennemi plus déclaré que lui. Le prince de Santa-Croce était chevalier servant de la duchesse, et sa charmante épouse régnait en souveraine sur le cœur du cardinal de Bernis. Celle-ci était fille du marquis Falconieri; jeune, jolie, vive, offrant mille dangers à tout ce qui l'approchait, elle se contentait de posséder le cardinal, sans rien prétendre de ses autres adorateurs. Son mari était un jeune et bel homme, spirituel, mais rempli de vanité et de présomption. Toutefois il n'employait les fa-

cultés de son esprit qu'en spéculations de commerce, soutenant, avec raison, qu'elles ne dérogeaient pas à la noblesse de son origine, puisqu'elles lui procuraient en abondance tout ce qui fait l'agrément de la vie. Ennemi de la prodigalité, il avait choisi la duchesse de Fiano pour sa dame, parce qu'il n'y avait pas de dépense à faire pour elle, et qu'à ses côtés il se verrait à l'abri de toutes les folies de l'amour. Sans être précisément dévot, il était membre de la société des jésuites en *robe courte* d'Aix, comme l'était le président Eguille, frère du marquis d'Argens. Quelques jours après mon arrivée à Rome, je me plaignais à lui des difficultés qu'un étranger rencontre pour ses travaux dans presque toutes les bibliothèques de la ville sainte, et plus particulièrement dans *al Monte* et au Vatican. Il m'offre aussitôt de me présenter au supérieur de la maison professe des jésuites. Celui-ci charge un de ses bibliothécaires de me faire connaître à tous les préposés de la bibliothèque, et de ce moment je fus maître d'aller et de venir à mon gré dans toutes celles de Rome. Les

portes m'étaient ouvertes tous les jours et à toute heure. Je pouvais, selon mon désir, emporter les livres, en laissant sur la table un billet portant le titre de l'ouvrage. On me donnait de la lumière quand je n'y voyais plus; on poussa même la prévenance jusqu'à me confier les clefs d'une petite porte, ouvrant dans l'intérieur de l'édifice, et par laquelle j'entrais à la bibliothèque sans être vu de personne.

Parmi les ordres religieux, les jésuites se distinguèrent de tout tems par la politesse et les bons procédés, ou plutôt, c'était les seuls qui fussent polis. Mais dans la crise où ils se trouvaient alors, leur amabilité touchait à la bassesse. Le roi d'Espagne avait juré leur ruine, et ils n'ignoraient pas les engagemens que le pape avait contractés avec lui. Toutefois, ils étaient convaincus qu'on ne frapperait jamais le grand coup; ils ne pouvaient croire que Ganganelli montrât une résolution qui semblait excéder les forces morales de l'humanité. Déjà ils lui avaient fait insinuer par voies indirectes et à plusieurs reprises, que pour une mesure de cette

importance, son autorité avait besoin du concours d'un concile général. Vains efforts ! leur sort était décidé. La longue irrésolution du pape ne tenait qu'à un pressentiment ; il s'était persuadé qu'en signant la dissolution de la compagnie de Jésus, il signerait son arrêt de mort, et il ne s'y détermina que lorsque son honneur fut en danger d'être compromis. Charles III, roi d'Espagne, était le plus entêté des souverains ; il avait écrit de sa propre main au pape, que s'il ne se hâtait de remplir ses engagemens, il publierait dans toutes les langues de l'Europe ses lettres et les assurances qu'il avait données, n'étant que cardinal, afin d'obtenir la thiare. Un autre que Ganganelli aurait répondu au roi, que les promesses de cardinal ne pouvaient lier le pape ; et les jésuites, s'emparant de cette doctrine, l'auraient soutenue et fait triompher. Mais Ganganelli, franciscain et de basse extraction, haïssait les jésuites au fond de son coeur ; d'ailleurs sa politique manquait d'indépendance, et son esprit n'avait pas l'énergie nécessaire pour voir sans crainte dérouler aux regards

du monde entier les intrigues de son ambition. Il tint sa parole, parce qu'il craignit d'être signalé à l'opinion comme parjure envers un grand monarque, à qui il devait son élévation au trône pontifical.

On a prétendu que Ganganelli s'était empoisonné lui-même avec ses contre-poisons; cette opinion me paraît ridicule. Il est bien certain, que, craignant sans cesse d'être empoisonné, il prenait chaque jour une forte dose de contre-poison. Il n'en connaissait pas exactement les effets; il est possible qu'il se soit fait beaucoup de mal : quoiqu'il en soit, j'ai la certitude morale (et cette certitude est bien acquise), que Ganganelli a succombé au poison et non à l'abus des contre-poisons. Ma conviction se fonde sur le fait suivant.

Pendant mon séjour à Rome, dans la troisième année du pontificat de Ganganelli, on mit en prison une femme de Viterbe, qui faisait en style de Sybille, des prédictions, dont le plus grand nombre s'accomplit avec une surprenante exactitude.

Entr'autres, par exemple, elle avait pro-

phétisé la destruction de la compagnie de Jésus, toutefois sans en désigner l'époque précise. Mais voyez quelle précision dans ce qu'elle ajoute : « Les jésuites seront sup- » primés par un pape, qui règnera exac- » tement cinq ans, trois mois et trois jours, » comme Sixte V, ni plus, ni moins. » On rit long-tems de cette prédiction, et la Sy- bille fut oubliée. Mais au moment de la suppression des jésuites, dont elle était un instrument visible, elle fut enfermée. Je prie le lecteur de se demander à lui-même, s'il peut encore douter de l'empoisonnement de Ganganelli, quand je lui dirai que la prédiction fut accomplie de point en point. Dans cette circonstance, la certitude morale n'équivaut-elle pas à la certitude physique? Le démon inspirateur de la femme de Vi- terbe avait si bien pris ses mesures, qu'il apprit au monde, qu'en dépit de leur sup- pression les jésuites savaient encore se venger. Il est vrai que le bras tout puissant, dont le pape fut victime, aurait pu le frap- per avant l'ordre de dissolution ; mais il est évident qu'on ne croyait pas le pape capable

d'une entreprise aussi hardie; il ne l'est pas moins que s'il ne l'avait pas consommée, on ne l'aurait pas empoisonné, et dans ce cas même, la prophétie n'était pas en défaut, puisque la compagnie restait debout. Remarquons de plus, que Ganganelli était franciscain, comme Sixte V, et que, pour l'un comme pour l'autre, une humble naissance était un titre de gloire. Ce qu'il y eut d'étrange, c'est qu'aussitôt après la mort du pape, on remit en liberté la prophétesse, qui avait été traitée pendant si long-temps comme aliénée; depuis lors, on n'entendit plus parler d'elle, et malgré la publicité de la prédiction, on s'obstinait à soutenir dans toutes les sociétés de Rome, que Ganganelli était mort par l'effet des contre-poisons qu'il prenait tous les jours, à l'insu de son confident Bontemps. Or, quel intérêt pouvait avoir Ganganelli à remplir avec tant d'exactitude la prédiction de la femme de Viterbe. Si l'on m'objecte qu'ici le hasard a tout fait, certes, je n'ai plus rien à dire, ne pouvant nier la possibilité d'une coïncidence aussi merveilleuse; mais je prie mes

adversaires d'observer, qu'en se vengeant de leur oppresseur, les jésuites laissaient au monde, à leur dernier soupir, une preuve trop claire de leur puissance, pour qu'ils aient pu résister à cet attrait. Ils n'en firent pas moins en commettant ce crime, une faute impardonnable, celle de ne s'être pas débarrassés du pape, avant la signature; en effet, morale à part, la véritable politique et la prévoyance sont une même chose; or, les jésuites, politiques raffinés, devaient savoir que la politique la plus méprisable est celle qui, dans les cas de doute, néglige les indications de la prévoyance.

La seconde fois que le prince de Santa-Croce me vit chez la duchesse de Fiano, il me demanda, sans préambule, pourquoi je n'allais pas voir le cardinal de Bernis. Je lui répondis que j'avais l'intention d'y aller le lendemain. — N'y manquez pas, ajouta-t-il; vous êtes la personne dont Son Éminence parle avec le plus d'estime et d'amitié. — Il y a dix-huit ans que je lui ai des obligations, repris-je, et je saisis avec empressement toutes les occasions de lui prouver que je ne les ai

pas oubliées. — Voyez-le donc; cela nous fera plaisir à tous.

Le cardinal me reçut avec les démonstrations de la joie la plus vive. Il me remercia de la discrétion avec laquelle j'avais parlé de lui au prince Santa-Croce; je suis convaincu, dit-il ensuite, que vous vous tiendrez dans la même réserve relativement à mes liaisons à Venise. Je l'assurai qu'à son embonpoint près, je le trouvais aussi frais et aussi jeune qu'il l'était à Paris, douze ans auparavant. Je sens bien, dit-il, que je ne suis plus le même; j'ai cinquante-cinq ans, et je ne mange plus que des légumes. — Quoi? serait-ce dans la vue de mortifier vos sens? — On devrait le croire; mais le monde ne s'y méprend pas.

Il fut charmé d'apprendre que j'avais une lettre de recommandation pour l'ambassadeur de Venise, et que je ne l'avais pas encore présentée. Je vous préparerai les voies, me dit-il, vous serez satisfait de sa réception; pour ne pas perdre de tems, dînez avec moi aujourd'hui. Il en sera informé, cela suffit.

Je lui dis que mes finances étaient en très-bon état. Il m'en fit compliment, ainsi que de mon plan d'économie. Il me promit, en riant, d'en instruire M. M. Je lui racontai l'histoire de la religieuse de Chambéry, la fausse M. M.; il en rit de bon cœur. Il m'engagea ensuite à prier le prince de Santa-Croce de me présenter à son épouse, ajoutant que nous passerions chez elle des momens agréables, quoique d'un genre différent de ceux que nous avions passés ensemble à Venise.

— Votre Éminence n'a pas d'autre passe-tems que la société de la princesse! —Non, dit le cardinal. Faute de mieux! au surplus, vous verrez.

Il m'apprit, en sortant de table, que M. Juliani avait écrit à l'ambassadeur Erizzo, en termes si flatteurs sur mon compte, que celui-ci était impatient de me voir. J'eus, en effet, tout lieu d'être satisfait de son accueil. Le chevalier Erizzo, frère du grand procurateur, qui vit encore, était un homme de beaucoup d'esprit, bon patriote, éloquent et diplomate consommé. Il approuva

le parti que j'avais pris de voyager, et m'assura de la protection des inquisiteurs : leur faveur m'était acquise, grâce au zèle incomparable de M. Juliani. M'ayant retenu à dîner, il m'invita ensuite une fois pour toutes.

Le soir du même jour, à l'assemblée de la duchesse de Fiano, je priai le prince de Santa-Croce de me présenter à la princesse. Il eut la bonté de m'assurer qu'elle désirait beaucoup me connaître. La veille, le cardinal avait passé une heure entière à lui parler de moi. Il me permit en même tems d'aller la voir aussi souvent que je le voudrais, tous les jours même, à onze heures ou à deux heures après midi. J'y allai le lendemain à deux heures. Je la trouvai au lit, où elle était dans l'usage de faire la sieste. Étant un homme sans conséquence, je fus introduit sans difficulté. Il ne me fallut qu'un quart d'heure pour la connaître à fond. Je la trouvai jeune et jolie, vive et spirituelle, curieuse, d'humeur enjouée et possédée d'une telle démangeaison de parler, que jamais elle ne pouvait attendre la

réponse à ses questions ; trésor inestimable pour le cardinal, qui était accablé d'affaires et avait besoin de distraction. Bernis lui faisait trois visites par jour : il venait à son lever, seulement pour savoir comment elle avait passé la nuit ; à trois heures, il prenait le café avec elle ; le soir, il se trouvait à son assemblée. Là, il faisait régulièrement la partie de piquet, tête à tête avec elle, s'arrangeant de manière à perdre six sequins romains dans chaque soirée, sans une obole de plus ni de moins. Aussi, n'y avait-il pas dans Rome une femme qui eût d'aussi riches épingles que la princesse. Son mari n'était pas exempt d'une sorte de jalousie bien naturelle ; mais sa raison ne lui fournissait aucune objection contre un engagement qui procurait à sa femme un tribut annuel de plus de deux mille sequins, sans qu'il eût le moindre reproche à se faire, et sans que son honneur en souffrît. En effet, les entrevues étaient publiques et la pension dont il jouissait était un bénéfice légitime, qu'il ne devait qu'à la bonne fortune de sa femme.

Indépendamment de ces avances pécuniaires, le prince avait encore l'avantage de recevoir de Lyon, en franchise, toutes sortes d'étoffes de soie, sans avoir rien à démêler avec monseigneur Braschi, trésorier (aujourd'hui pape sous le nom de Pie VI), les ballots étant à l'adresse de l'ambassadeur de France. Ajoutez à cela que l'attachement du cardinal pour sa maison le mettait à l'abri des tracasseries que lui auraient nécessairement attirées d'autres adorateurs. Le connétable Colonne était un de ceux qui trouvaient sa femme digne de leur hommage. Un jour, qu'il avait avec elle un tendre entretien, le prince vint les surprendre au moment où on l'attendait le moins. Le connétable se retire et le prince annonce à sa femme, d'un ton de colère mal déguisé, qu'elle ait à se disposer à partir le lendemain matin pour la campagne. Celle-ci se récrie contre un départ aussi précipité; c'est une idée folle que son honneur réprouve! mais le mari persiste, et il aurait fallu céder, si le cardinal n'était venu fort à propos pour convaincre ce petit tyran qu'il

devait partir seul, afin de mettre à couvert la réputation de sa belle épouse. C'est, lui dit-il, en la laissant à Rome, libre de toute surveillance, que vous empêcherez le monde d'élever des doutes sur son honneur. Vous prendrez plus tard les mesures que vous jugerez convenables pour prévenir de semblables rencontres. Le prince se rendit à de si bonnes raisons par amour de la paix. On convint qu'il irait seul à la campagne.

En moins d'un mois je fus, pour ainsi dire, le confident des trois principaux acteurs de ce drame. S'il y avait contestation entre eux, je m'abstenais d'y prendre part; j'écoutais en silence, ayant l'air de tout approuver, et le combat terminé je me déclarais pour le vainqueur. Bientôt il ne leur fut plus possible de se passer de moi. Je remplissais les intervalles de bouderies par des histoires et des contes plaisans, que j'accompagnais de commentaires non moins facétieux, jusqu'à ce que le calme fût insensiblement rétabli. Cette attention plut; on sentit qu'on me devait beaucoup : dès cet instant je fus le bienvenu partout et à toute

heure. De mon côté, je regardais la princesse, le cardinal et le prince comme trois bonnes gens, qui allaient chacun son chemin sans se nuire, sans même s'en vouloir, et sans violer en rien les règles des mœurs et de la bonne société.

La duchesse de Fiano, fière d'avoir pour chevalier servant le mari de celle qui s'était donnée au cardinal, circonstance qui rehaussait à ses yeux le mérite de ses charmes personnels, ne me pardonnait pas de voir ces arrangemens sous un jour aussi favorable. Il fallait être bien borné, à son avis, pour ne pas convenir que la jalousie seule empêchait la princesse de Santa-Croce de la voir; elle s'emporta même un jour au point de me faire craindre de perdre ses bonnes grâces, si je continuais à la contrarier sur cet article: je fus donc réduit à céder. Quant aux attraits de sa rivale, elle ne concevait pas que le cardinal en fût si fort épris; il n'y avait pas dans toute la ville de Rome une femme plus maigre, plus légère et plus inconséquente que cette beauté si vantée. Quoiqu'il en soit, il est certain que madame de

Santa-Croce était un trésor pour le cardinal, philosophe sensuel, et qu'elle faisait son bonheur. Je mettais moi-même cette bonne fortune au dessus des autres avantages de sa haute position dans le monde, qu'il devait uniquement à la faveur combinée de la nature et du hasard. J'aimais la princesse, mais sans projets et sans espérances, dans la crainte de perdre les agrémens de ma situation dans la maison du prince. Un pas de plus, je perdais tout, je blessais la fierté de la princesse et la délicatesse d'un amant, dont, en dépit de sa philosophie, le temps et la pourpre avaient fait un homme bien différent de celui avec qui j'avais partagé les bonnes grâces de M. M. Si l'on remarque, d'ailleurs, que le cardinal m'avait toujours assuré qu'il n'avait pour elle que la tendresse d'un père, on sentira combien il aurait été offensé de mes prétentions à un autre titre. J'avais tout lieu d'être content; elle ne se gênait pas plus avec moi qu'avec sa femme de chambre; je bornai là tous mes vœux. Il n'est pas toujours facile de se bien conduire dans la société intime d'une femme

de ce caractère, surtout quand elle voit à ses pieds un roi, ou un cardinal.

La vie que je menais à Rome depuis un mois, était tout-à-fait de mon goût. Rien ne troublait mon repos, ni au dedans ni au dehors. Les attentions de Marguérite avaient fini par m'intéresser à elle. Comme je n'avais pas de domestique, elle venait dans ma chambre le matin et le soir. Cette fille était sans aucune instruction, vaine à l'excès et passionnée pour la parure. Je lui faisais de petits cadeaux. Par là je gagnai sa confiance et je ne tardai pas à savoir, de sa propre bouche, qu'elle et sa bonne amie, nommée Buonacorsi, reconnaissaient toutes deux la loi d'un même vainqueur. Marguerite m'assura, en même tems, qu'elle n'avait aucune relation particulière avec l'abbé Cerutti, mon voisin de chambre, quoiqu'elle entrât chez lui, comme chez moi, quand sa mère n'avait pas le tems. Cet abbé, né en Piémont, était jeune et d'un extérieur très-prévenant; d'ailleurs, instruit et bel esprit: mais avec tous ces avantages, il était pauvre, criblé de dettes et décrié dans toute la ville

par suite d'une histoire honteuse dont, par malheur, il était le héros. Il avait fait connaître, disait-on, à un riche Anglais, amoureux de la princesse Lanti, que sa maîtresse avait le plus grand besoin de deux cents sequins, offrant de les remettre lui-même, si milord voulait l'en charger. L'anglais avait donné la somme; mais Cerutti se l'était appropriée. Dès la première entrevue des deux amans, tout fut découvert. L'Anglais protestait à sa dame de sa disposition à faire tous les sacrifices qu'elle exigerait de lui, et que les deux cents sequins qu'il avait eu le bonheur de lui envoyer n'étaient qu'une bagatelle. Celle-ci, frappée d'étonnement, affirme qu'elle n'a rien reçu; le prudent Anglais n'insiste pas; mais l'abbé ne reparut plus dans la maison Lanti, et l'Anglais eut la générosité de ne donner aucune suite à cette affaire.

Cerutti travaillait aux *Éphémérides romaines*, dont Bianconi était le rédacteur, et qui paraissaient une fois par semaine. J'avais fait connaissance avec lui, dès mon entrée dans la maison de Marguerite, et je

m'étais aperçu depuis, qu'il avait du goût pour cette fille. Mais j'étais loin de penser que Marguerite le traitait mal. L'abbé m'avait des obligations ; je lui avais prêté une vingtaine d'écus, qui devaient m'être rendus dans trois ou quatre jours ; au bout de trois semaines, je n'avais encore rien reçu. Toutefois, loin de lui rappeler sa promesse, je lui aurais fait de nouvelles avances, sans une aventure qui nous brouilla sans retour.

Lorsque je passais la soirée chez la duchesse de Fiano, Marguerite m'attendait quelquefois très-long-tems. Sa mère était couchée, et quand j'étais de bonne humeur, nous passions encore une heure ou deux à rire et à folâtrer, sans penser que nous incommodions mon ami Cerutti, dont la chambre n'était séparée de la mienne que par une cloison. Il pouvait tout entendre, et nos plaisanteries devaient d'autant moins lui plaire, que Marguerite était toujours plus insensible à son amour.

Quelques jours après, rentrant vers minuit, je trouve dans ma chambre la mère de Marguerite. L'abbé s'était plaint. Il ne lui était

pas possible de reposer. Eh bien! dis-je, qu'il aille coucher ailleurs. Je ne me gênerai pas pour lui. En un mot, il faut que l'un de nous deux sorte de la maison. Si c'est lui, je prendrai sa chambre à mon compte. Mais, reprit la bonne femme, je ne puis le renvoyer qu'à la fin du mois; je crains d'ailleurs que ses rapports à mon mari ne troublent la paix de mon ménage.

Il n'en fera pas; je me charge de tout. Demain matin je lui parlerai; il sortira volontairement de votre maison, sans que vous ayez un mot à lui dire.

En effet, le lendemain de très-bonne heure, je fis ma visite à M. l'Abbé. Après lui avoir détaillé mes griefs, dont il ne pouvait nier la réalité, je lui déclarai nettement qu'il fallait chercher un autre logement; ou me regarder comme un ennemi qui allait commencer les hostilités, en exigeant sans délai le paiement des vingt écus prêtés. L'abbé m'avoua enfin après mille détours, qu'il ne pouvait déménager, avant d'avoir acquitté ce qu'il devait dans la maison, et sans être en état de payer ailleurs un mois

d'avance sur son loyer. Cette difficulté n'était pas insurmontable ; je lui donnai encore vingt écus, et l'affaire fut terminée à la satisfaction de tout le monde. Ainsi je fus logé plus commodément, et plus libre dans mes entretiens avec Marguerite. Elle me fit faire connaissance avec l'élégante Buonacorsi, qui lui était supérieure sous tous les rapports. Toutes deux ensuite me présentèrent le jeune héros, qu'elles avaient proclamé leur vainqueur.

C'était un garçon tailleur, âgé de quinze ans, d'une petite taille, d'une figure charmante, en un mot, un véritable Adonis. Sa manière de penser et de sentir le mettait bien au-dessus de son état. Il m'inspira de l'intérêt et une tendre amitié. Je lui demandai du linge et des habits ; j'obtins sa confiance. A vrai dire, il n'aimait ni Marguerite, ni Buonacorsi ; son cœur brûlait pour une autre beauté, dont il attendait tout son bonheur ; mais elle était dans un couvent, et il n'y avait que l'hymen qui eût le pouvoir de l'en retirer. Comment un jeune homme, qui ne gagnait qu'un paolo

par jour, à peine suffisant pour le faire vivre seul, aurait-il pensé à se marier? Il était inconsolable. Il m'avait parlé si souvent et avec tant d'éloges de la rare beauté de sa maîtresse, que j'avais grande envie de la voir. Je la vis en effet. Mais, avant d'entamer ce sujet, je prie le lecteur de me suivre dans quelques détails sur ma situation présente à Rome.

J'étais un jour au capitole pour voir la distribution des prix aux élèves de peinture et de dessin; j'y rencontrai Mengs, assisté de Pompeo Battoni et de trois ou quatre autres artistes, chargés de prononcer avec lui sur le mérite des compositions. Ses procédés envers moi, pendant notre séjour en Espagne, n'étaient pas oubliés; je fis semblant de ne pas l'apercevoir; quelle fut ma surprise, quand tout à coup je le vois m'aborder!

— Quelques difficultés que nous ayons eues ensemble à Madrid, dit-il, il n'est pas impossible de tout oublier ici et de nous voir sans que notre honneur en souffre. — D'accord, dis-je à mon tour; mais qu'il ne

soit jamais question de notre dispute; je ne pourrais pas en parler de sang-froid. — Si vous aviez connu Madrid aussi bien que moi, reprit-il, si vous aviez su combien j'avais de précautions à prendre contre la médisance, vous ne m'auriez pas mis dans la nécessité d'agir comme j'ai dû le faire. On me croyait luthérien; pour peu que j'eusse marqué d'indifférence sur vos démêlés avec le curé; le simple soupçon se changeait en une réalité périlleuse, et j'étais perdu. Venez dîner demain avec moi: nous ferons la paix sous les auspices de Bacchus, nous serons seuls; je sais que vous n'aimez pas à vous rencontrer avec votre frère; vous ne le verrez pas, je vous le promets; d'ailleurs, si je le recevais, les gens de qualité auraient bientôt déserté ma maison.

J'acceptai. Mon frère partit de Rome quelques jours après avec le prince Beloseltzki, ambassadeur de Russie à Dresde. Il avait suivi le prince jusqu'à Rome, dans la vue de rétablir son honneur; mais il n'avait pu y réussir: Rezzonico était toujours inexo-

rable. Je ne l'ai vu moi-même que trois ou quatre fois.

Quelques jours après son départ, je vis tout à coup paraître devant moi mon second frère l'abbé, couvert de haillons; il avait absolument l'air d'un mendiant. Il me demande avec audace quelques secours. D'où viens-tu? lui dis-je. — De Venise, où je ne puis plus subsister. — Quelles ressources as-tu pour vivre à Rome? — Mes messes et mes leçons de français. — Toi! maître de langues! tu ne sais pas même la tienne. — Je sais l'italien et le français; qui plus est, j'ai déjà deux écoliers. — Qui peuvent-ils être? — Le fils et la fille de mon hôte; mais pour commencer, il faut que tu m'aides.

— Tu n'auras rien. Retire-toi!

Je m'habillai sans l'écouter ni lui répondre, et je sortis en recommandant à Marguerite de fermer ma chambre. Le misérable alla sur-le-champ se faire annoncer comme mon frère chez la duchesse de Fiano, qui le reçut par curiosité. Il la supplia de s'intéresser en sa faveur, et de m'engager à

prendre soin de lui. La duchesse le lui promit en le congédiant. Jugez de ma confusion, lorsque la duchesse me mit sur ce chapitre. Je lui demandai comme une grâce de ne perdre ni son tems ni ses paroles à me parler de lui, et surtout de ne plus l'entendre. Je lui fis ensuite, en peu de mots, le tableau des indignités qu'il m'avait faites, et de tout ce que j'avais encore à craindre de sa part. Elle me promit de ne pas le recevoir s'il se présentait encore. Mais il alla chez tous mes amis, me dénigrant partout, sans oublier même l'abbé Gunico, qu'il déterra au troisième étage d'une maison en face de la Trinità-de-Monti. Dès lors je fus assailli par toutes mes connaissances qui m'engageaient à le secourir, ou à le faire éloigner de Rome. J'étais au désespoir. Enfin l'abbé Cerutti, dix ou douze jours après sa sortie de notre maison, vient me faire visite. Il me prouve qu'il faut absolument que je vienne au secours de mon frère, si je ne veux pas le voir mendier. Il me propose ensuite d'assurer son existence hors de Rome, celui-ci ayant déclaré positivement

qu'il sortirait de la capitale, si on voulait lui donner trois paoli par jour. Je consens à tout; et Cerutti conduisit l'affaire avec tant d'habileté, que j'eus tout lieu d'être satisfait. Il s'aboucha avec le curé d'une église de Franciscains, qui se trouvait dans le moment à Rome. Celui-ci consentit à prendre mon frère avec lui; il lui donnait un paolo et demi par jour, s'il voulait dire la messe en sa place, et lui promettait en outre quelques bénéfices accessoires, s'il avait du talent pour la prédication, dont ses religieuses étaient affamées. Ainsi mon frère sortit de Rome; jamais il n'apprit de ma bouche, d'où lui venaient les trois paolis, que je lui donnais par jour. Je remis de plus à Cerutti tout le linge dont je pouvais me passer, et en dernier lieu un habit noir; le tout lui parvint sans que j'eusse besoin de me rencontrer avec lui. Il alla à Palestrine, l'ancienne Préneste, où était le fameux temple de la Fortune. Tant que je restai à Rome, on lui compta régulièrement ses neuf écus par mois; toutefois il revint dans cette ville après mon départ, et passa enfin dans un

autre couvent où il mourut subitement treize ou quatorze ans après : on croit qu'il fut empoisonné.

Medini était arrivé à Rome peu de tems après moi ; mais nous ne nous voyions pas. Il demeurait dans la rue des Ursulines, chez un chevau-léger du pape, n'ayant de ressource, comme par le passé, que son adresse au jeu. Dès qu'il eut fait quelques bénéfices, il fit venir à Rome sa maîtresse et la mère de celle-ci, avec une autre petite fille de douze à treize ans. Espérant que sa fortune augmenterait en proportion de la figure qu'il ferait dans le monde, il avait pris un très-beau logement sur la place d'Espagne. Nous n'étions qu'à cinq ou six maisons l'un de l'autre ; je n'en savais absolument rien.

Dînant un jour chez l'ambassadeur de Venise, il m'annonça que j'allais voir un comte Manucci, récemment arrivé de France, et qui était enchanté de me trouver à Rome. Vous le connaissez, ajouta-t-il ; dites-moi franchement ce que vous en pensez. Qui est ce Manucci que je dois présenter demain au Saint-Père ? — Je l'ai vu à Madrid,

chez l'ambassadeur Mocenigo, répondis-je. Il vit sur un assez grand pied ; c'est d'ailleurs un joli homme, dont les manières sont décentes, nobles et fort agréables. Voilà tout ce que j'en puis dire. — A-t-il été présenté à la cour d'Espagne? — Je le crois. — Pour moi, j'en doute. Vous ne voulez pas me dire ce que vous en savez ; n'importe, je ne risque pas beaucoup en le présentant. Il prétend descendre de Manucci, voyageur célèbre au treizième siècle. Il compte également, parmi ses ancêtres, les imprimeurs Manucci, qui ont rendu de si grands services à la littérature.

Je ne pouvais concevoir qu'un homme qui avait poussé la vengeance jusqu'à tenter de me faire assassiner, eût la hardiesse de se donner pour une de mes meilleures connaissances ; je résolus toutefois de ne rien laisser apercevoir ; à son entrée dans le salon, je cachai avec soin ce qui se passait en moi, et lorsqu'après avoir fait les compliments d'usage au maître de la maison, il s'avança pour m'embrasser comme ancien ami, je lui ouvris les bras et lui demandai

des nouvelles de M. l'ambassadeur. Il raconta, pendant le repas, mille extravagances dont il m'attribuait tout l'honneur ; vantant à l'excès tous mes exploits à Madrid, il se flattait sans doute que j'allais prendre l'encensoir à mon tour. Mais j'avalai, ne pouvant faire mieux, les pilules qu'il m'avait servies, bien décidé, du reste, à avoir le lendemain une explication avec lui.

Notre plus intéressant convive était un Français, nommé le chevalier de Neuville. Le but de son voyage était d'obtenir la dissolution de son mariage avec une dame qui était alors dans un couvent à Mantoue. Il était particulièrement recommandé au cardinal Galli. Il amusa toute la société par une foule de contes plus plaisans les uns que les autres. Je ne pus lui refuser, en sortant, de monter dans sa voiture avec Manucci, pour nous promener jusqu'au soir. Il nous promit de nous présenter à une dame chez qui nous trouverions à jouer et à souper. La voiture s'arrête en effet sur la place d'Espagne, devant une maison voisine de la mienne. Nous montons trois étages, et je

me trouve en présence de Medini et de sa maîtresse, dont je trouvai la beauté fort ordinaire, quoique le chevalier nous l'eut beaucoup vantée. Medini m'accueillit avec joie, remerciant le chevalier de m'avoir amené chez lui. Celui-ci l'assura qu'il ne connaissait pas nos liaisons antérieures, et, de mon côté, je laissai tomber la conversation, afin d'observer en silence la société, qui augmenta insensiblement.

Lorsque les pontes furent en nombre suffisant, Medini se plaça devant une grande table, sur laquelle il étala cinq à six cents écus en or et en papiers, et la partie commença. Manucci perdit tout ce qu'il avait sur lui; Neuville emporta la moitié de la banque; pour moi, je ne jouai pas. Après le souper, Medini demanda sa revanche au Français; Manucci m'emprunta cent sequins que je lui donnai, et qu'il perdit en moins d'une demi-heure; Neuville emporta la banque, à vingt ou trente sequins près, et nous nous retirâmes. Manucci demeurait chez la fille de Roland, ma belle-sœur.

Le lendemain matin, au moment où je

m'habillais pour aller lui faire une visite sérieuse, je le vois entrer dans ma chambre. Après m'avoir rendu mes cent sequins, il me montre une lettre de crédit de Belloni pour une somme considérable, et m'offre tout l'argent dont je puis avoir besoin. Il ne me laissa pas dire un mot, et me prouva, avec une volubilité inconcevable, que nous devions rester amis jusqu'à la mort. Mon esprit fut encore cette fois dupe de mon cœur; j'acceptai la paix qu'il m'offrait avec tant d'instance. Je dînai seul chez lui deux jours après. Comme nous sortions de table, arrive le chevalier; Medini le suit de près et nous invite à faire la partie. On joue jusqu'au soir; Manucci fut victorieux. Il gagna le double de ce qu'il avait perdu la surveille; ma perte ne fut pas grande; Neuville, au contraire, en fut pour quatre cents sequins. Medini, qui en avait perdu environ cinquante, voulait se jeter par la fenêtre.

Manucci partit quelques jours après pour Naples. Il avait fait présent de deux cents

sequins à la maîtresse de Medini, qui était venue souper avec lui tête-à-tête. Mais ce sacrifice était insuffisant pour tirer celui-ci d'embarras; il fut arrêté pour une dette de plus de mille écus. Du fond de sa prison, il m'écrivit les lettres les plus lamentables pour m'engager à l'en faire sortir. Je me contentai de donner quelques secours à sa prétendue famille. Sa maîtresse, et surtout la jeune sœur de celle-ci, en furent très-reconnaissantes. Dans ces entrefaites, l'empereur étant venu à Rome avec son frère, le grand duc de Toscane, un officier de leur suite fit connaissance avec la jeune fille, et Medini fut mis en liberté; peu de jours après, il était déjà loin de Rome; nous le rencontrerons encore dans quatre ou cinq mois.

Je suivais toujours le même train de vie, passant les soirées chez la duchesse de Fiano, les après-midi chez la princesse de Santa-Croce, ou bien chez moi, dans la compagnie de Marguerite, de la Buonacorsi et du jeune garçon tailleur, nommé Meni-

cuccio. A force de me parler de sa belle maîtresse, il m'avait inspiré un grand désir de la voir.

Cette jeune personne demeurait dans une espèce de couvent, où elle avait été reçue par commisération dès sa dixième année; elle n'en pouvait sortir avec la permission du cardinal, administrateur de ce pieux institut, que lorsqu'il se présenterait un parti pour elle. Celles qui en sortaient de cette manière, recevaient une somme de deux cents écus qu'elles apportaient en dot à leur mari. Menicuccio avait une sœur dans le même couvent. Il allait la voir de tems en tems; mais elle ne venait jamais au parloir sans être accompagnée de la surveillante chargée de son éducation; car, bien que Menicuccio fût son frère, la règle du couvent leur défendait de se voir seul à seul. Cinq ou six mois auparavant elle était venue à la grille avec une de ses jeunes compagnes; Menicuccio voyait celle-ci pour la première fois; il en devint amoureux. Mais obligé de travailler pendant toute la semaine, il n'avait que les dimanches et les fêtes à donner à sa

sœur, et c'était grand hasard quand celle-ci amenait sa belle compagne. Ainsi, dans ce laps de tems, il n'avait peut-être pas eu le bonheur de la revoir plus de huit à neuf fois. Sa sœur, instruite de son amour, lui était favorable ; mais elle n'était pas maîtresse d'amener son amie à la grille : elle n'osait pas même en demander la permission à la supérieure, de peur qu'elle ne se doutât de quelque intrigue, et qu'à l'avenir elle ne refusât de les laisser aller au parloir ensemble. Je convins avec Menicuccio de faire une visite à sa sœur.

Il m'apprit, chemin faisant, que l'institut était très-pauvre ; les femmes qui en avaient la direction, n'étaient pas liées par des vœux ; elles ne portaient pas même d'habits religieux ; toutefois elles ne pouvaient sortir de leur prison, n'ayant d'autre ressource à espérer dans le monde que la domesticité ou la mendicité ; enfin les jeunes élèves, parvenues à la majorité, ne recouvraient d'ordinaire leur liberté qu'en fuyant ; mais la fuite même n'était pas sans dangers, à cause de la dif-

ficulté de se soustraire à la surveillance.

En discourant ainsi, nous arrivâmes devant un bâtiment vaste et mal construit, non loin d'une des portes de Rome, sur un terrain solitaire et inculte, où l'on n'apercevait pas même un sentier. Je fus frappé, en entrant, des apparences barbares de la grille qui s'élevait devant nous. Les ouvertures en étaient si étroites, qu'on n'aurait pu y passer la main sans la déchirer. Ce n'était pas assez; derrière cette grille et à un pied de distance, il y en avait une seconde entièrement semblable, mais difficile à voir. Car, le côté des étrangers étant assez éclairé, l'obscurité la plus profonde réghait de l'autre. Ce spectacle me mit en fureur. — Comment as-tu fait, dis-je à Menicuccio, pour entrevoir seulement ton amie dans cette obscurité? — A la faveur d'une bougie, qu'il est défendu d'allumer, sous peine d'excommunication, pour tout autre qu'un proche parent. — Ainsi ta sœur va venir avec de la lumière? — J'en doute; la tourière n'aura pas oublié de dire que je ne suis pas seul. —

Par quel privilége as-tu donc vu ta bien-aimée à la lumière, n'étant pas son parent? — La première fois elle avait trompé sa surveillante, et la gouvernante de ma sœur avait eu la bonté de n'en rien dire; une autre fois la gouvernante elle-même avait cédé aux sollicitations de ma sœur.

Cependant les trois personnes que nous attendions arrivent à la grille sans lumière. Il me fut impossible de décider la surveillante à en faire apporter. L'excommunication n'était pas ce qui l'effrayait le plus; elle craignait surtout d'être remarquée, et sévèrement punie par la supérieure. C'était donc moi qui privais, sans le vouloir, Meniccuccio du bonheur de voir sa maîtresse. Je voulais me retirer; il me pria de n'en rien faire; il me fallut ainsi passer devant cette odieuse grille une heure entière de contrariétés, qui ne fut cependant pas absolument dépourvue d'intérêt. La sœur de mon jeune ami avait un son de voix enchanteur et qui allait à l'âme. Je conçus en cette circonstance que l'aveugle n'est pas moins exposé qu'un

aux surprises de l'amour, et que les accens de la beauté ne sont pas moins séduisans que ses charmes.

La surveillante de la jeune Menicuccio pouvait avoir trente ans. J'appris d'elle que les recluses ayant atteint vingt-cinq ans, étaient nommées gouvernantes des plus jeunes, et qu'à trente elles étaient libres de sortir de la maison pour toujours; il était rare cependant qu'une seule profitât de cette faculté, n'ayant à attendre hors de cette enceinte qu'indigence et dénuement.

Il y a par conséquent parmi vous un grand nombre d'anciennes? — Nous sommes en tout, cent; ce nombre ne diminue jamais, parce qu'on a soin de remplir les vides que la mort fait parmi nous. — Et comment font celles qui sortent pour se procurer un mari? — Depuis vingt ans que je suis ici je n'en ai encore vu que quatre dans cette position, et ce n'est qu'après être sorties de la maison, qu'elles ont fait connaissance avec leurs futurs époux. Le petit nombre de ceux qui demandent une de nous au cardinal protecteur, soupirent assez ordinairement

pour les cent sequins qui composent notre dot, et le cardinal n'accorde la demande, qu'après s'être assuré que le suppléant exerce une profession assez lucrative pour le faire subsister lui et sa femme. — Comment le choix se fait-il? — Le prétendu désigne l'âge et les petits talens qu'il désire trouver dans sa future épouse, et le cardinal s'en rapporte pour tout le reste à l'impartialité de la supérieure. — Il faut croire au moins que vous êtes bien logées et bien nourries. — Ni l'un, ni l'autre. Trois mille écus de revenu sont bien peu de chose pour fournir à cent personnes le vêtement, la nourriture et les autres besoins de la vie; heureuses celles qui peuvent gagner quelque chose en travaillant! — Quels sont donc les barbares qui entassent tant de pauvres filles dans cette prison? — Ce sont d'ordinaire des parens pauvres, ou des pères et mères dévots, qui craignent que leurs filles ne soient la proie du démon. Aussi, pour cette raison, n'admet-on guère ici que des filles d'une beauté remarquable. — A qui appartient-il d'en juger? — Ce sont les parens, le confesseur,

un moine, le curé, et en dernière instance le cardinal qui décide ; ce dernier repousse sans pitié toute fille qu'il ne trouve pas jolie, prétendant que le monde est sans dangers pour les laides. Vous pouvez bien penser qu'il n'y a pas de malédictions dont les pauvres enfans n'accablent tous ceux qui les ont trouvé jolies. — Je les plains ; je regrette surtout de ne pas vous voir ; j'aurais au moins une raison pour demander votre main. — Le cardinal lui-même ne peut rien changer à notre régime, puisque la moindre violation des règles de notre institut entraîne l'excommunication. — Votre fondateur mérite d'être à jamais tourmenté dans les plus profonds abîmes de l'enfer. — Nous en sommes persuadées comme vous ; le pape, notre seigneur, devrait bien remédier à tant de maux.

Je donnai dix écus à cette pauvre fille, ajoutant que, ne pouvant la voir, je ne pouvais pas non plus lui promettre de revenir. Je sortis à l'instant avec Menicuccio. Il ne pouvait se consoler de la contrariété que j'éprouvais.

Mon ami, lui dis-je, il n'y a pas d'apparence que je voie jamais ta maîtresse et ta sœur dont la voix m'enchante. — Il me paraît impossible que vos dix écus ne fassent pas merveille. — Quant à moi, repris-je, je crois fermement qu'il y a un autre parloir; — Sans doute, dit Menicuccio; mais il y a peine d'excommunication contre quiconque y entrerait, sans être prêtre, ou porteur d'une permission spéciale du Saint-Père.

Je ne concevais pas qu'on tolérât un pareil établissement. Il était évident que les pauvres prisonnières avaient toutes les peines imaginables à trouver des maris, et que les dispositions intérieures avaient été combinées de manière à rendre les mariages impossibles. Je me persuadai de plus, que chaque fille ayant deux cents écus de dot, et que le fondateur ayant dû calculer sur deux mariages au moins par année, il y avait nécessairement un spoliateur caché, qui s'enrichissait aux dépens des pauvres filles qui ne se mariaient pas.

Je fis part de ces réflexions au cardinal de Bernis, en présence de la princesse. Elle

n'hésita pas un instant à se déclarer protectrice de ces infortunées; il faut, dit-elle, présenter au pape une supplique, qui sera signée de toutes les recluses, et dans laquelle on demandera pour elles, à Sa Sainteté la permission de recevoir les visites dans le second parloir, avec les convenances et les formalités en usage dans tous les autres couvens de Rome. Le cardinal me chargea de rédiger cette supplique et de la remettre à la princesse dès qu'elle serait signée; il devait, de son côté, aviser aux moyens de disposer le pape, et trouver la personne qui la lui présenterait officiellement.

Je rédigeai ma supplique avec la certitude qu'elle serait accueillie par nos protégées, et je la remis à la surveillante de la jeune Menicuccio. Elle me promit de la faire signer par toutes ses compagnes, et de me la remettre la première fois que je viendrais au parloir. On se bornait, dans cette pièce, à supplier le pape de lever l'excommunication contre les visites faites et reçues dans le parloir éclairé; mais j'y avais tracé

en peu de mots l'historique complet de ce pieux établissement.

Dès que la princesse l'eut reçue de moi, elle s'adressa au cardinal Orsini, protecteur de la maison, et lui fit promettre d'en parler au pape. Le cardinal de Bernis avait profité de l'intervalle pour gagner Sa Sainteté; le bref, qui révoquait l'excommunication, fut expédié en très-peu de jours. Les recluses ne l'apprirent qu'en voyant enlever le tableau comminatoire qui était placé sur la porte du parloir éclairé. Le chapelain de la maison eut ordre d'annoncer à la supérieure, qu'à l'avenir elle devait permettre les visites dans ce parloir, sans oublier toutefois de faire accompagner par leurs gouvernantes, celles qui y seraient appelées.

Ce fut Menicuccio qui m'apporta la première nouvelle de cet heureux changement; la princesse l'ignorait encore; nous n'hésitâmes ni l'un ni l'autre, à nous en attribuer l'honneur. Mais le pape Ganganelli ne s'arrêta pas à cette première mesure; il fit

examiner avec la plus grande sévérité les comptes de l'administration ; il exigea des renseignemens touchant l'emploi des économies qui avaient dû être faites dans l'établissement, depuis un siècle ; il fixa le nombre des réceptions à cinquante au lieu de cent, porta la dot à quatre cents écus, et décida qu'à l'avenir toute fille qui aurait atteint sa vingt-cinquième année sans avoir trouvé un mari, recevrait le montant entier de cette dot avec sa liberté ; il fut enfin réglé qu'on appellerait douze dames d'une conduite irréprochable, qui auraient chacune un traitement, quatre enfans à gouverner, et auxquelles on donnerait douze femmes de service pour les aider à maintenir l'ordre et la propreté dans la maison.

CHAPITRE V.

Les deux jeunes recluses. — L'abbé Gustue, le comte Schouwalof, le célèbre astronome Jaquier. — Effets de la réforme au couvent. — Armelline. — Ma passion pour elle. — Continuation de la réforme. — J'intéresse de nouveau en faveur des recluses la princesse de Santa-Croce et le cardinal de Bernis. — Meniccuccio épouse sa bien-aimée. — Visite de la princesse et du cardinal au couvent où je les accompagne. — Leurs bienfaits. — Ceux du cardinal protecteur Orsini. — Armelline et sa jeune gouvernante Émilie au palais de la princesse. — Leur embarras. — Nous les conduisons à l'Opéra. — Ardeur de ma passion pour Armelline. — Refus. — Je cesse d'aller au couvent. — Chagrin d'Armelline. — Explication. — Réconciliation. — Nouvelle partie de spectacle.

Il se passa bien six mois avant que toutes ces réformes eussent reçu leur entière exécution ; mais l'excommunication et l'interdiction du parloir éclairé aux laïcs, avaient été levées sans aucun délai. Il leur fut même

permis de pénétrer dans l'intérieur ; en effet, il n'y avait pas, à proprement parler, de clôture, et il dépendait de la supérieure d'en accorder l'entrée aux étrangers.

Menicuccio avait appris tous ces détails par un billet de sa sœur ; il s'empressa de me l'apporter, afin de m'engager à venir la voir avec lui ; elle le priait de m'amener pour faire plaisir à sa gouvernante ; elle l'invitait de plus à faire demander sa jeune amie, qui viendrait seule, ou au pis aller, accompagnée de sa surveillante. Nous convînmes que je ferais appeler celle-ci, et nous nous acheminâmes vers le couvent, impatiens de voir ces charmantes filles face à face. Nous nous faisons annoncer : nous demandons à voir, dans le parloir éclairé, la sœur de Menicuccio et son amie. Il y avait déjà plusieurs places occupées à la grille ; l'une par l'abbé Guasco, que j'avais connu chez Juliette, à Paris, en 1761, et deux autres, par le comte Ivan Ivanowitch-Schouwaloff et le père Jaquier, minime de la Santa-Trinita de Monti, et célèbre astro-

nome. J'aperçus derrière la grille plusieurs jolies figures.

Dès que nos amies eurent pris place, nous eûmes avec elles un entretien fort agréable, quoique à voix basse, pour n'être pas entendus. Les autres personnes s'étant retirées, nous fûmes entièrement libres. La maîtresse de mon jeune ami n'était pas mal ; mais sa sœur était d'une beauté surprenante. A peine âgée de seize ans, sa taille élégante avait acquis tout son développement ; je crois n'avoir jamais vu de plus beau teint, des yeux noirs plus brillans, des sourcils mieux dessinés, ni des cheveux d'un plus beau noir de jais ; il était surtout impossible de résister à la douceur de son regard et à la naïveté ravissante de sa conversation. Sa gouvernante, plus âgée qu'elle de dix à douze ans, était encore très-aimable ; je fus particulièrement frappé de sa pâleur et de la délicatesse de ses traits, où l'on ne pouvait méconnaître la trace de mille désirs comprimés. Elle nous fit le détail des troubles de la maison, depuis la réforme, dont j'é-

tais le principal auteur : j'eus beaucoup de plaisir à l'entendre. La supérieure l'avait embrassée avec empressement ; toutes les jeunes filles en étaient ravies ; mais les anciennes et les dévotes étaient très-scandalisées. Elle nous apprit que la supérieure avait fait établir des fenêtres dans le parloir en dépit des dévotes qui lui contestaient le pouvoir de faire ce que le père directeur n'avait pas expressément permis. La supérieure avait raison ; le parloir éclairé étant désormais ouvert à tout le monde, il était absurde et inutile de conserver l'autre ; elle en avait également fait enlever la double grille, puisque le premier parloir n'avait qu'une grille simple.

Ces sages dispositions me firent désirer de la connaître ; dès le lendemain, je lui fus présenté par Émilie ; c'est ainsi qu'on nommait la pâle surveillante d'Armelline, sœur de Menicuccio. Notre première visite dura deux heures rapidement écoulées ; Menicuccio les avait employées à s'entretenir avec sa maîtresse, toujours en présence de la gouvernante. En me retirant, je fis à

Émilie un second présent de dix écus, et je couvris de baisers la main d'Armelline, qui resta stupéfaite, n'ayant de sa vie rien vu, ni rien éprouvé de semblable.

Épris de la belle Armelline, je revins chez moi; et, sans redouter les difficultés que je prévoyais, je me livrai sans réserve à ma passion naissante; Menicuccio, plus amoureux que jamais, nageait dans la joie. Il avait fait sa déclaration et reçu de sa bien-aimée l'assurance que son vœu le plus ardent était de s'unir à lui, aussitôt qu'il aurait obtenu l'agrément du cardinal-protecteur. Il devait y compter du moment où il pourrait ouvrir une boutique et passer maître. Son apprentissage était achevé; il ne lui fallait plus que la somme nécessaire pour s'établir et pour se faire quelques pratiques. Je m'engageai de bon cœur à lui donner cent écus quand il en aurait besoin. Que tu es heureux, ajoutai-je, de toucher au terme de tes désirs, tandis que mon amour pour ta sœur et l'impossibilité de l'épouser me mettent dans une situation voisine du désespoir!

— Vous êtes donc marié? me demanda-t-il. — Hélas! oui, répondis-je; mais garde-moi le secret; je ne puis vivre sans voir ta sœur, et si l'on me savait marié, on pourrait m'interdire les visites.

C'était un mensonge; mais j'étais forcé d'y avoir recours, tant pour me préserver de la folie d'un mariage avec Armelline, que pour l'empêcher de s'en flatter elle-même.

La supérieure de la maison était une femme aimable, de très-bon sens et d'un commerce fort agréable. Depuis la première visite que je lui avais faite à la grille, elle y venait souvent d'elle-même. Sachant que j'étais le premier auteur de la bienheureuse réforme de sa maison, elle ne donnait pas de bornes à sa reconnaissance, et me répétait sans cesse que j'y acquérais chaque jour de nouveaux droits. En moins de six semaines, elle avait vu sortir trois de ses élèves, toutes trois bien mariées et pourvues d'une dot, que la nouvelle administration avait encore augmentée de cinquante écus. Elle se plaignit à moi du

confesseur dominicain qui, plus rigide que les trois autres, obligeait ses pénitentes à communier tous les dimanches et les jours de fête, les retenait des heures entières au confessionnal, leur imposait des privations et des pénitences nuisibles à leur santé, et leur faisait perdre un tems qu'elles emploiraient avec avantage en travaillant. Je me chargeai volontiers de porter ses plaintes au cardinal-protecteur, et je lui procurai la satisfaction de ne plus voir le dominicain. Ses pénitentes furent partagées entre les trois autres confesseurs, gens raisonnables, qui ne tourmentaient pas, sans nécessité, de pauvres recluses.

Menicuccio allait seul voir sa maîtresse tous les jours de fête; je voyais presque tous les matins à neuf heures, sa sœur et Émilie. Je déjeunais avec elles et je restais dans leur société jusqu'à onze heures, dans un parloir à une seule grille, dont je fermais la porte, quand il n'y avait que nous. Ce n'était pas la même chose du côté du cloître. Au lieu d'y pratiquer une fenêtre, on avait arrêté que la porte resterait ouverte, afin

que la lumière du corridor se répandît dans le parloir. Cet inconvénient me déplaisait fort; je voyais à tout instant passer devant cette porte des personnes de tout âge, qui, sans s'arrêter, portaient immanquablement leurs regards vers la grille; ce qui empêchait Armelline de m'abandonner sa main.

Enfin, vers la fin de décembre, le froid commençant à se faire sentir, je fis demander à la supérieure la permission de placer un paravent dans l'intérieur du parloir, afin de me préserver des effets du courant d'air que je redoutais beaucoup. Elle sentit qu'il lui était également impossible, soit de me refuser, soit de faire fermer la porte. Ainsi j'envoyai mon paravent. Nous fûmes dès lors à l'abri des observations, mais encore assez gênés, à mon grand désespoir. Le jour de l'an 1771, je fis présent à chacune de mes deux belles, d'un excellent habillement d'hiver, et j'envoyai à la supérieure une bonne quantité de sucre et de café, dont elle me sut un très-bon gré.

Souvent Émilie venait à la grille une heure avant Armelline, qui n'était pas

encore prête; bientôt ce fut Armelline qui s'y présenta seule et sans Émilie, qui avait quelque chose à finir. Ce fut particulièrement dans ces tête-à-tête d'un quart d'heure que la douceur irrésistible d'Armelline acheva de me subjuguer. Rien n'égalait la tendresse que ces bonnes filles avaient l'une pour l'autre.

Dans les premiers jours de la même année 1771, je reçus une visite inattendue de Marietta. Le lecteur n'a pas oublié, sans doute, que je l'avais mariée dix ans auparavant à un brave garçon, qui ouvrait alors une boutique de perruquier, et que c'était dans la maison de Momolo, balayeur du palais de Sa Sainteté, que je l'avais connue. Depuis trois mois que j'étais à Rome, je la cherchais partout, sans pouvoir me procurer aucun renseignement sur son compte; son apparition subite me fut d'autant plus agréable, que sa beauté semblait n'avoir subi aucune altération.

Elle m'avait aperçu dans Saint-Pierre, la veille de Noël; mais, n'osant m'aborder dans la compagnie où je me trouvais, elle

avait engagé une personne de la sienne à me suivre, afin de savoir ma demeure. J'ai réussi, ajouta-t-elle, et je viens vous renouveler l'expression de ma reconnaissance.

Elle m'apprit ensuite que depuis huit ans elle habitait Frascati, où son mari avait une boutique, et qu'elle était heureuse avec lui et leurs quatre enfans, dont l'aîné, âgé de neuf ans, était une fille.

Après l'avoir invitée à dîner, je priai Marguerite de lui tenir compagnie, et j'allai déjeûner, selon mon usage, avec Armelline. Je revins dîner avec Marietta, et nous passâmes ensemble le reste de la journée, sans éprouver de mon côté la tentation de renouer mon ancienne liaison avec elle. Notre entretien ne roula que sur les événemens de notre vie. Elle m'apprit que mon honnête valet de chambre Costa était revenu à Rome trois ans après notre départ, ayant équipage et livrée, et qu'il avait épousé une des filles de Momolo, dont il était amoureux. Elle n'avait pas douté un instant qu'il ne m'eût volé. Elle ajouta que, deux ans après, il avait tout à coup abandonné sa

femme ; qu'on ne savait pas encore aujourd'hui ce qu'il était devenu, et qu'enfin la pauvre délaissée était réduite à la dernière indigence depuis la mort de son père.

Je ne me souciai pas de la voir ; ma visite n'aurait pu que l'affliger, ne pouvant lui cacher ma résolution de faire pendre son mari partout où je le trouverais. Ce fut mon projet jusqu'en 1785, où je le retrouvai à Vienne au nombre des laquais du comte Hardigg. Quinze ans plus tard, quand nous serons dans cette ville, le lecteur apprendra ce que je fis.

Marietta me fit promettre d'aller la voir pendant le carême et d'apporter des étrennes à ses enfans, particulièrement à l'aînée, qui réclamait de ma part beaucoup plus d'intérêt que les autres.

Éperdûment amoureux d'Armelline, d'autant plus malheureux que je n'avais pas d'espoir, j'étais pour la princesse de Santa-Croce et pour le cardinal de Bernis l'objet d'une tendre commisération. Je les entretenais si souvent de mes privations et de ma douleur, que le cardinal invita un jour la

princesse à demander au cardinal Orsini la permission de conduire mes jeunes amies à l'Opéra, et que ce serait pour moi une occasion de gagner le cœur d'Armelline à force d'attentions. Vous ne devez pas craindre un refus ; Armelline n'est pas religieuse et n'a fait aucun vœu. Mais comme il est indispensable de la connaître avant de lui faire une proposition de cette nature, vous pouvez vous borner à dire au cardinal que vous seriez charmée de voir l'intérieur de l'établissement.—Me le permettra-t-il? demanda la princesse. — Sans balancer. La clôture n'est que de police. Nous vous accompagnerons. — Vous aussi, me dit-elle ; c'est délicieux.

En les écoutant, je croyais rêver. Je vis bien que le cardinal avait envie de voir mes belles de près. Mais sa curiosité ne me donnait aucune inquiétude ; j'aurais été garant de sa constance. J'étais certain, d'ailleurs, que si Armelline avait l'avantage de lui plaire, il lui porterait autant d'intérêt que la princesse, et que non-seulement ils se réuniraient pour lui trouver un mari capa-

ble de faire son bonheur; mais qu'ils lui procureraient encore quelques-unes de ces faveurs qui sont à Rome en si grand nombre et à si bon marché.

Trois ou quatre jours après cet entretien, la princesse me fit venir dans sa loge au théâtre Aliberti, pour me montrer la permission du cardinal, tant pour elle que pour sa société. Demain soir, me dit-elle, nous conviendrons du jour et de l'heure de nôtre visite.

La supérieure parut le lendemain matin à la grille. C'était pour m'apprendre que le cardinal-protecteur venait de lui annoncer la visite prochaine de la princesse de Santa-Croce et de sa nombreuse société. Elle me pria de lui en indiquer le jour et le moment. Mais n'en sachant rien moi-même, je lui promis de lui en donner avis dès que j'en serais informé. Elle m'avoua ensuite, d'un air de satisfaction, que cette nouvelle avait tout bouleversé dans sa maison, que toutes les jeunes élèves en perdaient la tête, et qu'en effet, à l'exception des confesseurs, d'un vieux médecin et d'un chirurgien,

personne, depuis la fondation, n'avait manifesté le désir de pénétrer dans l'enceinte des murailles par un simple motif de curiosité. Je répliquai à cela que, l'excommunication étant levée, elle pouvait s'attendre à de fréquentes visites; qu'il n'était plus question de clôture, et qu'à mon avis elle était bien libre d'admettre qui bon lui semblait dans l'intérieur de l'institut, sans en demander permission au protecteur. Elle me répondit en souriant qu'elle ne s'y hasarderait pas.

La visite fut fixée au lendemain après midi. Je m'empressai d'en prévenir la supérieure. La duchesse de Fiano était de la partie ; nous mîmes pied à terre à trois heures, devant la porte du couvent. Le cardinal de Bernis avait déposé toutes les marques de sa dignité. Il reconnut Armelline au portrait que je lui en avais fait, lui adressa quelques paroles flatteuses sur sa beauté, et la félicita de me connaître. La pauvre enfant devint écarlate, et je tremblai de la voir s'évanouir, lorsque la princesse l'embrassa tendrement, après lui avoir dit

qu'aucune de ses compagnes ne pouvait lui disputer le premier rang. Cet éloge, que toutes purent entendre, et ces caresses, si sévèrement défendues dans la maison, la mirent hors d'elle-même. Émilie ne fut pas oubliée; ce fut ensuite le tour de la supérieure. La princesse l'assura que l'ordre admirable qui régnait dans ce vaste établissement, confirmait et surpassait les éloges qu'elle m'avait entendu faire de la sagesse de son administration; je ne manquerai pas, ajouta-t-elle, de dire de vous au cardinal protecteur tout le bien que vous méritez. Lorsqu'on eut visité toutes les cellules et les réfectoires, elle revint à Émilie, promettant de lui trouver un époux qui aurait le secret de dissiper sa mélancolie. La supérieure applaudit par un sourire; mais je vis derrière elle dix à douze vieilles dévotes y répondre par une piteuse grimace. Quant à Émilie, elle baisa la main de la princesse avec une grande effusion de reconnaissance, comme pour l'engager à exécuter au plus tôt sa promesse.

Ce qui me charma dans cette visite, c'est

qu'Armelline surpassait en beauté toutes ses compagnes. La maîtresse de mon jeune ami était beaucoup trop petite pour avoir la moindre prétention. De retour au parloir, la princesse dit à Armelline qu'elle demanderait au cardinal la permission de la mener quelquefois dans les différens théâtres, pendant la durée du carnaval. A ces mots toutes les bonnes sœurs parurent frappées d'épouvante ; mais la supérieure déclara formellement que Son Eminence avait le pouvoir de modifier la règle d'une maison où l'on n'admettait de jeunes filles qu'avec l'intention de les bien marier. La princesse, en se retirant, recommanda Armelline et Émilie à la protection spéciale de la supérieure, et lui remit en même tems une cédule qui devait servir à leur procurer les petits objets dont elles pourraient avoir besoin. La duchesse de Fiano s'engagea aussi à me charger d'un petit cadeau pour elles.

Le lecteur conçoit aisément la vivacité de mes expressions et de ma reconnaissance envers la princesse, dès que nous fûmes en

voiture. Dans le transport qui m'animait, je l'aurais, je crois, étouffée. Ils étaient convaincus, elle et le cardinal, qu'Armelline avait infiniment d'esprit, quoique son trouble l'eut empêchée de proférer une seule parole. Nous fûmes tous trois d'avis que c'était la faute de son éducation. Raison de plus pour la princesse, de vouloir lui faire passer une soirée avec elle, soit au théâtre, soit dans un restaurant public, comme c'est l'usage à Rome. Elle inscrivit au même instant sur ses tablettes le nom des deux jeunes filles, dans l'intention d'obtenir quelques faveurs pour elles. Je pensai à mon pauvre Menicuccio et à sa future; mais jugeant que ce n'était pas le moment de les recommander, je remis au lendemain à faire connaître au cardinal mes vœux en faveur de Menicuccio. Ils furent accueillis avec la plus grande bonté. Je présentai ce jeune homme, et par les soins de Son Eminence il fut, avant la fin du carnaval, en possession de sa bien-aimée et d'une dot de cinq cents écus, à laquelle j'ajoutai les cent écus que je lui avais promis.

Mais, ce fut le lendemain que je reçus ma plus douce récompense. La supérieure vint au parloir pour me faire ses remercimens. La cédule de la princesse lui avait procuré cinquante écus, qui suffisaient pour fournir à Armelline et à Emilie tout ce qu'il leur fallait en linge et en habillemens. Quelle fut leur surprise, quand je leur appris que le gros Monsieur, vêtu en simple abbé, n'était autre que le cardinal de Bernis. Elles ne soupçonnaient même pas qu'un cardinal pût quitter la pourpre. La duchesse de Fiano leur envoya un baril de vin. Ces présens inattendus leur en faisaient espérer de nouveaux; et comme elles me croyaient l'auteur de l'heureuse révolution, dont les conséquences leur étaient si favorables, je crus de mon côté pouvoir compter sur tout de leur part.

Trois ou quatre jours après, la princesse alla remercier le cardinal Orsini. Elle lui dit à ce sujet, qu'ayant intention de marier quelques-unes de ces filles, elle serait charmée de pouvoir auparavant leur donner une légère connaissance du monde; il voudrait

bien lui permettre en conséquence de mener elle-même au spectacle pendant le carnaval, celles qu'elle désignerait, s'engageant à les faire reconduire à leur maison par des personnes sûres. Le cardinal lui répondit obligeamment, qu'il donnerait les instructions nécessaires à la supérieure, et qu'on ferait tout ce qu'elle désirerait. Je promis à la princesse de lui communiquer les instructions de la supérieure, aussitôt qu'elle les aurait reçues.

Celle-ci m'apprit elle-même le lendemain, que l'auditeur du cardinal était venu lui dire, que son Éminence s'en rapportait entièrement à sa sagesse bien reconnue, pour la direction intérieure de son établissement; que seulement elle lui enjoignait d'accueillir les demandes de la princesse de Santa-Croce, toutes les fois qu'elles lui seraient adressées par elle-même ou par des personnes particulièrement connues d'elle.

La supérieure avait en même temps reçu ordre de prendre le nom de toutes les filles, âgées de plus de trente ans, qui voudraient sortir de la maison avec une dot de deux

cents écus. Elle ne l'avait pas encore exécuté; mais elle était sûre d'avance de perdre au moins une vingtaine de ses élèves.

Lorsque je fis part de ces dispositions à la princesse, nous reconnûmes l'un et l'autre que les procédés du protecteur étaient parfaits. Le cardinal de Bernis lui fit observer qu'il serait bon qu'elle allât elle-même chercher ses protégées, la première fois qu'elle voudrait les mener à l'Opéra, ou à la comédie, et qu'elle déclarât à la supérieure, qu'à l'avenir elle les ferait toujours prendre dans son équipage et par ses propres domestiques. C'était son avis à elle-même. Ainsi, quelques jours plus tard, elle alla seule au couvent, fit demander Armelline et Émilie, et les amena à son palais de Campo di Fiore, où les attendaient le cardinal, le prince de Santa-Croce, la duchesse de Fiano et moi.

On les reçut avec amitié et bonté, on les engagea à répondre, à rire, à s'exprimer librement. Peine perdue: c'était la première fois qu'elles se voyaient dans un bel appartement et dans une pareille société; la timidité leur fermait la bouche; Émilie elle-

même ne disait pas une parole sans se lever ; en un mot elles étaient d'une inconcevable gaucherie.

Pour cette première fois la princesse voulut les mener au théâtre de la *Torre di Nona*, où l'on jouait l'opéra-buffa ; on se flattait de les dérider. Nous entrâmes après le spectacle dans un restaurant et soit appétit, soit que mes représentations eussent fait leur effet, nos petites sauvages s'humanisèrent à table ; on parvint à leur faire boire un peu de vin et à faire briller sur leurs visages un faible rayon de gaîté.

Il était de toute justice qu'on me chargeât de les reconduire. Le moment était précieux pour un amant. Mais avant que la voiture eût fait trois cents pas, je fus convaincu, que j'avais compté sans mon hôte.

A notre arrivée, la tourière ouvrit une petite porte ; et comme elle ne se pressait pas de la fermer sur ses captives, j'en franchis le seuil, sans éprouver la moindre résistance de sa part. Je suivis mes deux amies jusqu'au troisième étage, où était la chambre de la supérieure. Quoiqu'elle fut au lit,

elle ne parut pas très-embarrassée de ma présence. Je me suis fait un devoir, lui dis-je, de remettre entre vos mains le dépôt que vous m'avez confié. Elle me remercia de mes soins, et me demanda si ses élèves s'étaient bien comportées, si elles avaient ri de bon cœur et mangé de bon appétit. Elle me pria ensuite de faire en sortant le moins de bruit possible. Je leur souhaitai une bonne nuit à toutes trois et je donnai, en partant, un sequin à la tourière. Je ne fus pas moins généreux envers le cocher, qui me ramena à mon logement; en rentrant chez moi je trouvai Marguerite endormie dans un fauteuil. En se réveillant, elle me gronda; mais je l'apaisai, et nous nous quittâmes bons amis. Je ne me levai qu'à midi, je dînai avec elle et à trois heures, j'allai chez la princesse où, selon l'usage, je rencontrai le cardinal de Bernis. Ils s'attendaient l'un et l'autre à m'entendre chanter victoire. Aussi furent-ils très-étonnés de mon désappointement et même de mon indifférence.

Il s'en fallait de beaucoup que je fusse in-

différent. Mais n'étant plus dans l'âge des bouderies, j'essayai de donner à ma triste aventure une tournure comique, disant que je n'aimais point les Paméla et que j'avais pris le parti de renoncer à mon entreprise; le cardinal me dit en souriant qu'avant trois jours il me ferait compliment de mes succès. Armelline ne m'ayant pas vu de toute la matinée, crut que je m'étais levé trop tard; mais le lendemain ne me voyant pas paraître, elle envoya demander de mes nouvelles à son frère. Menicuccio vint aussitôt m'informer des inquiétudes de sa sœur, charmé de pouvoir lui dire que je me portais bien. Va, lui dis-je, mon ami, et dis-lui que je ne cesserai de la recommander aux bontés de la princesse; mais que pour moi je ne la reverrai plus. — Pourquoi cela? me demanda-t-il avec surprise?

Parce que je veux essayer de me guérir de ma malheureuse passion; ta sœur ne m'aime pas; elle me l'a trop prouvé; je ne suis plus jeune et je ne me soucie pas d'être victime de l'amour. Si elle m'aimait, elle ne me traiterait pas comme elle le fait; elle m'a

refusé avec persévérance la faveur insignifiante d'un baiser.

Je ne l'aurais pas cru. — Hé bien, crois-le. Mais il faut que cela finisse. Vous ne sauriez croire combien cela m'afflige. C'est peut-être la présence d'Émilie qui la gêne! — Hé non, je lui ai demandé cette faveur dans notre tête-à-tête; il faut étouffer cette passion avant qu'elle soit absolument maîtresse de moi. Si ta sœur ne peut pas m'aimer, ce ne sera ni la séduction, ni la reconnaissance qui la rendront sensible. Au reste, comment s'arrange-t-elle avec le futur? — A merveille, depuis qu'elle est sûre de m'épouser. — Quant à moi, je ne me pardonnais pas d'avoir donné à croire que j'étais marié; car, dominé comme je l'étais par ma passion, j'aurais vraisemblablement promis à Armelline de l'épouser, et je l'eusse fait sans aucune intention de la tromper.

Menicuccio se retira; il était visiblement peiné; de mon côté, je me rendis au Capitole, à l'Académie des Arcades; la marquise d'Aoste devait y lire sa pièce de réception. C'était une jeune française qui habitait

Rome depuis six mois avec son époux. Celui-ci aussi aimable et d'un caractère aussi doux que sa femme, était loin de l'égaler en talens, qu'on pourrait même dire en génie. Je fis connaissance avec elle le jour même; l'amour n'y fut pour rien; j'abandonnai la place à un abbé français, éperdument amoureux d'elle, et qui lui fit le sacrifice de son état.

Cependant la princesse de Sainte-Croix me répétait chaque jour que la clef de sa loge était à mon service quand je voudrais mener mes belles au théâtre, ou y aller seul. Mais je laissai passer huit jours sans profiter de ses offres; elle se persuada que j'avais rompu. Le cardinal, de son côté, croyait bien que j'étais toujours amoureux; il approuvait toutefois ma conduite. Il me prédit que je recevrais bientôt une invitation de la supérieure. Il avait deviné juste. Elle m'écrivit en effet un billet très-court et très-aimable, pour m'inviter à venir la voir à la grille. Je ne crus pas pouvoir lui refuser.

Je m'y rendis le lendemain matin à dix heures et je ne fis demander qu'elle; elle

commença par s'informer pourquoi j'avais si brusquement cessé mes visites au couvent? Parce que j'aime Armelline, lui répondis-je, et vos visites n'avaient pas d'autre cause; comment expliquerai-je votre éloignement? Écoutez-moi, madame. Quand on aime, on désire, et quand on désire toujours en vain, le désir devient un tourment qui nous rend malheureux. Vous voyez bien que je dois faire tout mon possible pour ne plus l'être. — Je vous plains, je ne puis nier d'ailleurs que votre conduite ne soit fort sage. Cependant si les choses sont telles que je dois le croire, Armelline a droit à vos respects; et, dans ce cas, vous avez tort de l'exposer aux traits de la médisance par une retraite aussi subite. Que doivent en penser mes élèves? Il est impossible qu'on ne la juge pas avec une injuste rigueur. — Comment donc? — On pense que votre attachement pour elle n'était qu'un caprice, et que vous abandonnez cette malheureuse, après l'avoir satisfait. — Ce serait le comble de l'indignité. Mais que puis-je faire? je n'ai que ce moyen pour me guérir de ma folie.

Si vous en connaissez un autre, indiquez-le moi. — Je ne conçois pas bien la maladie dont vous me parlez ; mais je pense que l'amour devient insensiblement amitié et que celle-ci nous rend le calme. — Font-bien ; mais pour en venir là, il faut n'être ni repoussé, ni maltraité. Si l'objet aimé ne nous ménage pas, il nous réduit au désespoir, et l'amour se change en mépris, ou en indifférence. Je ne veux ni de l'un ni de l'autre ; je ne veux ni me désespérer, ni mépriser Armelline, qui est un ange de beauté et de bonté ; mon intention est de toujours lui être utile ; mais je ne veux plus la voir, persuadé que ma retraite ne peut lui déplaire. — Je m'y perds. Les deux jeunes filles m'ont assuré qu'elles n'ont rien à se reprocher à votre égard, et qu'elles ne peuvent deviner pourquoi vous avez résolu de ne plus les voir. — Que ce soit pudeur, prévoyance, ou crainte de me nuire, elles ne vous ont pas dit la vérité. Mais vous méritez de tout apprendre et l'honneur me fait un devoir de vous avouer tout. — Je vous en prie et comptez sur ma discrétion.

Je lui fis un récit très-détaillé dont elle parut vivement touchée. — J'ai pour principe, me dit-elle, de ne croire le mal qu'à la dernière extrémité ; mais je connais la faiblesse de la nature humaine, et je n'ai jamais cru que, pendant trois mois de réunions journalières, vous vous soyez renfermé dans les bornes d'une aussi étroite réserve. Un baiser, je vous l'avoue, me scandaliserait beaucoup moins que cette rupture subite.

Armelline n'en est pas très-affligée. — Elle passe les jours à pleurer. — C'est peut-être de vanité blessée qui fait couler ses larmes : peut-être craint-elle que l'on explique mon absence d'une manière qui lui soit injurieuse. — Cela ne peut pas être ; j'ai dit à tout le monde que vous étiez malade. — Que pense Émilie ? — Elle ne pleure pas ; mais elle est plus triste que jamais et ne cesse de me répéter, que ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre si vous refusez de les voir, semblant insinuer par là que c'est Armelline qui a des reproches à se faire. Faites-moi le plaisir de venir demain ; elles meurent d'envie de voir un opéra au théâtre Aliberti

ou à la Capranica. — Puisque vous le désirez, je viendrai demain matin, et je les conduirai le soir au spectacle. — Vous me faites plaisir. Je vous remercie de tout mon cœur; me permettez-vous de leur en parler? — Je vous en prie. Dites en même temps à Armelline que c'est à votre sollicitation.

La princesse fut enchantée de ce résultat; le cardinal l'avait prévu. On me remit le billet de loge pour le lendemain, et les domestiques de la princesse eurent ordre de se tenir prêts et en grande livrée.

Le lendemain je fis appeler Armelline au parloir. Émilie parut la première et me reprocha ma conduite. Un véritable amant, dit-elle, ne se comporte pas comme vous le faites; votre franchise avec la supérieure est un second tort. — Je ne lui aurais rien dit, si j'avais eu quelque chose de sérieux à lui avouer. — Armelline est malheureuse depuis qu'elle vous connaît. — Pourquoi malheureuse? — Parce qu'elle ne veut pas s'écarter de ses devoirs, et qu'elle sait bien que votre but est de l'en détourner. — Elle doit être moins malheureuse, si je ne la

tourment plus que vous ne pensez de la voir ; voulez-vous que je m'en absente? Croyez-vous que ce sacrifice ne me coûte pas? mais ma tranquillité l'exige. Dès lors elle peut croire que je ne l'aime pas. — Elle en est bien la maîtresse. Je n'en suis pas moins persuadé qu'elle et moi serions d'accord si elle partageait mes sentimens. Nous avons des devoirs que vous n'avez pas. Soyez-y donc fidèles, madame ; et ne trouvez pas mauvais qu'un homme d'honneur s'éloigne de vous tout en vous estimant.

Armelline parut enfin. Elle était bien changée. D'où vous vient cette pâleur ? lui demandai-je. Pourquoi paraissez-vous si triste ? — Parce que je suis inquiète et souffrante à votre sujet. — Calmez-vous, Armelline. Reprenez votre bonne humeur, et souffrez que j'essaie de me guérir d'un mal qui m'expose à vous faire oublier vos devoirs. Je serai toujours votre ami, et tant que j'habiterai Rome, je viendrai vous voir une fois par semaine. — Une fois par semaine ! il ne fallait pas commencer par venir tous les jours. — Vous avez raison ; vos

attraits m'ont fait commettre cette faute. Mais, si vous croyez me devoir quelque chose, vous me permettrez de faire au moins quelques efforts pour revenir à la raison. Il faut, pour y réussir, que je vous voie le plus rarement possible. Réfléchissez-y bien, et vous sentirez que c'est le parti le plus sage, celui qui s'accorde le mieux avec mon honneur et avec le respect qui vous est dû. — Quel dommage que vous ne puissiez pas m'aimer comme je vous aime! — Qui, tranquillement, sans rien désirer, ni rien demander? — Je ne dis pas cela; mais de manière à pouvoir réprimer mes désirs, dès qu'ils sont en opposition avec mes devoirs. — C'est un pouvoir qu'il ne me serait pas facile d'acquérir à mon âge. Mais dites-le-moi franchement, votre soi-disant amour pour moi, vous causerait-il quelque souffrance? — Je souffrirais beaucoup, s'il fallait réprimer les désirs que je forme en pensant à vous; au contraire, je les nourris et je les aime. Je voudrais, par exemple, que vous fussiez le pape, quelquefois aussi que vous fussiez mon père, afin de vous

faire d'innocentes caresses ; souvent encore, dans le cours de mes rêveries, je désirerais que vous fussiez de mon sexe, afin de passer les journées entières avec vous et de ne pas vous quitter un seul instant.

Après avoir prévenu mes belles amies que je viendrais les prendre le soir pour aller au théâtre Alibert, je me retirai avec cette délicieuse satisfaction qu'éprouve un amant aimé. Armelline avait parlé le langage du premier amour, sans aucun mélange de feinte ou de coquetterie. Il était évident qu'elle m'aimait, mais son attachement à ses devoirs l'empêchait de s'avouer à elle-même un sentiment qu'elle y croyait opposé.

A l'heure du spectacle je fus les chercher dans l'équipage et avec la livrée de la princesse. La gouvernante les avait, dès qu'elle l'eut reconnue, fait attendre au fond de la voiture. Elles ne furent pas surprises de m'y trouver seul. La supérieure avait chargé Émilie de me faire ses compliments, et de me prier d'aller la voir le lendemain. Dès que nous fûmes placés dans notre loge, j'ér

vitai de distraire l'attention de mes compagnes. C'était la première fois qu'elles voyaient un spectacle de ce genre. Je me bornais à répondre simplement et brièvement à leurs questions.

Armelline me dit, en sortant de l'Opéra, qu'elle avait faim : elle n'avait presque rien pris depuis huit jours : le chagrin de se voir abandonnée, lui avait fait perdre l'appétit. Si j'avais prévu vos dispositions, lui dis-je, j'aurais commandé un bon souper, tandis qu'il faudra nous contenter de ce qui se trouvera chez le traiteur. Combien sommes-nous, me demanda-t-elle ? — Nous ne sommes que nous trois. — Tant mieux ; nous serons moins gênés.

Nous fîmes un repas délicieux. Les huîtres, le vin de Champagne, le punch, rien n'y fut oublié. Je leur demandai, en sortant, si elles avaient à se plaindre de moi. Si vous voulez être mon père adoptif, répondit Armelline, je suis prête à vous suivre partout. — Vous ne craignez donc plus que je vous détourne de vos devoirs ? — Non ! je suis en sûreté avec vous. — Et vous, dis-

je à Émilie? — Moi, je vous aimerai toute ma vie, si vous voulez faire en ma faveur ce que la supérieure vous demandera demain. — Je suis disposé à tout faire; mais je ne la verrai que ce soir; car il est trois heures.

Que dira maman? que dira maman? s'écrièrent-elles toutes deux à la fois.

Je les reconduisis au couvent, où la tourière, en recevant deux sequins, me parut enchantée de la réforme. Rentré chez moi, je dis à Marguerite que j'avais jusqu'à ce moment.

Je me rendis au couvent vers le soir pour entendre ce que la supérieure avait à me dire relativement à Émilie. Le bonheur d'Émilie dépend de vous, me dit-elle. Veuillez lui faire obtenir de la princesse une dispense de publication de son mariage avec un marchand de Civita-Vecchia. Il y a long-tems que celui-ci l'aurait épousée; mais il existe une personne qui prétend avoir droit de s'unir à lui. Ses prétentions ne sont pas fondées, il est vrai; toutefois son opposition au mariage d'Émilie

deviendrait la cause d'un procès interminable.

Je pris le nom du prétendu et je promis d'en parler à la princesse. Êtes-vous toujours décidé, me demanda la supérieure, à vous guérir de votre amour pour Armelline? oui, répondis-je. Cependant, j'attendrai le carême pour cesser mes visites. Elle me fit observer en souriant que par bonheur le carnaval durait long-tems cette année.

Je parlai le lendemain à la princesse de la dispense si nécessaire à Émilie. Elle fut d'avis qu'avant de la demander, il fallait se procurer un certificat de l'évêque de Civita-Vecchia, attestant que le prétendu était libre. Le cardinal de Bernis me conseilla de le faire venir à Rome, et me promit de se charger de tout, pourvu qu'on eût deux témoins bien connus et en état de certifier que le futur n'était pas marié. La supérieure lui écrivit. Quelques jours après je le vis à la grille s'entretenant avec elle et avec Émilie. Il me demanda mon appui, sans me laisser ignorer toutefois qu'il avait

besoin de six cents écus, même avant le mariage. Le couvent n'en donnait que quatre cents ; il s'agissait d'obtenir le surplus de la bienfaisance de mes amis. J'y parvins. Mais avant de m'en occuper ; j'avais arrangé un second souper avec Armelline, qui me pressait de lui faire voir un opéra-comique au théâtre Capranica.

CHAPITRE VI.

Théâtre de la Capranica. — La marquise d'Aoste. — Le Florentin. — Jalousie. — Visite du Florentin. — Lettre de dona Léonilda. — La marquise de C..... — Mariage d'Émilie. — Chagrin d'Armelline.

—

En entrant avec mes deux amies dans la loge que j'avais louée au théâtre Capranica, je me trouvai tout près de la marquise d'Aoste, et dans l'impossibilité de lui échapper. Elle me dit, avec beaucoup de politesse, qu'elle était enchantée de ce voisinage. Son époux, un abbé français et un jeune homme d'un extérieur très-distingué, composaient sa société. Elle me demanda, au premier abord, qui étaient les deux jeunes personnes que j'accompagnais. Ce sont, répondis-je, des parentes de l'ambassadeur de Venise. Elle fit l'éloge de leurs charmes,

sans marquer de préférence pour l'une ou pour l'autre, mais elle s'occupa plus particulièrement d'Armelline, qui était auprès d'elle, et qui répondit beaucoup d'à-propos à toutes ses questions. Le jeune étranger, prenant part à la conversation, offrit à Armelline un grand cornet de dragées, qu'il la pria de partager avec sa voisine. Je l'avais reconnu pour Florentin à son accent. Vous avez apporté ces sucreries de Florence? lui dis-je. Non, répondit-il; elles viennent de Naples, d'où je suis arrivé il y a trois jours.

J'éprouvai une sorte de surprise à la fin du premier acte, lorsqu'il m'apprit qu'il avait une lettre à me remettre de la part de la marquise de C...

Je viens de vous entendre nommer, me dit-il; veuillez me donner votre adresse: j'aurai l'honneur de vous présenter demain cette lettre, dont je m'estime heureux d'être porteur. Je fis ce qu'il me demandait, et, après m'être informé de la marquise, de sa belle-mère, d'Anastasie et d'autres personnes, j'ajoutai que, depuis un mois,

j'attendais des nouvelles et une réponse. — Cette lettre renferme la réponse que vous attendez. — Je suis curieux et impatient de la lire. — Je puis vous la remettre à l'instant, sans pour cela renoncer au plaisir d'aller vous voir. Permettez que je vous la porte dans votre loge. — Je vous en prie.

Il aurait pu me la donner de celle où il était; mais je ne pouvais pas la refuser. Il entre; je lui cède ma place auprès d'Armelline. J'ouvre ma lettre, et voyant quatre grandes pages d'écriture, je la replie, sous prétexte que la loge n'est pas suffisamment éclairée. Alors le Florentin m'apprend qu'il se propose de rester à Rome jusqu'à Pâques, pour en admirer toutes les merveilles, désespérant toutefois de rien voir de plus beau que ce qu'il a déjà vu, et qu'il voit en ce moment de si près.

Armelline le regarda en rougissant, puis elle détourna la tête; de mon côté, je me sens piqué et presque offensé de ces mots, très-flatteurs si l'on veut, mais aussi hardis qu'imprévus. Je ne réponds rien, et notre silence lui faisant sentir qu'il m'a déplu, il

sort de la loge après avoir balbutié quelques paroles incohérentes.

Je félicite Armelline de la conquête qu'elle a faite en moins d'un quart d'heure, et je lui demande ce qu'elle pense du jeune homme qu'elle a su charmer à ce point. Selon moi, dit-elle, il n'est pas mal; mais le compliment qu'il m'a fait ne dépose pas en faveur de son goût. Peut-être est-ce l'usage de faire rougir une jeune fille qu'on voit pour la première fois. Non, ma chère Armelline; l'usage et la politesse le défendent, et tout homme qui connaît le monde et qui veut être admis dans la bonne société, ne se le permettra jamais.

Ensuite je gardai le silence, et fis semblant de donner toute mon attention à la musique. Mais la jalousie me dévorait. Plus je réfléchissais sur les impressions que je ressentais, plus je faisais d'efforts pour les trouver raisonnables. Le Florentin devait s'être aperçu que j'étais l'amant d'Armelline; il n'aurait pas dû se permettre de lui faire une si belle déclaration, sans craindre de me déplaire; sans doute il me regardait comme un homme

en sous ordre, ou comme un simple chevalier servant. Mais que devins-je, lorsqu'au bout d'une demi-heure de silence, Armelline me pria, avec sa naïveté et sa franchise ordinaires, de me calmer et d'être bien persuadé que les flatteries de l'étranger ne lui avaient pas fait le moindre plaisir. Elle ne sentait pas que cette assurance devait produire un effet contraire à son intention. Elle mit enfin le comble à mon tourment, en m'assurant que le Florentin m'avait pris probablement pour son père.

Que répliquer à une observation aussi cruelle et aussi vraisemblable ? J'en étais réduit à ronger mon frein en silence ; mais enfin, ne pouvant plus supporter ma situation, je priai Armelline et Émilie de sortir du spectacle. On était à la fin du second acte. Elles se regardèrent un instant l'une l'autre, et sortirent sans hésiter. Pour pallier mon mauvais procédé, je leur dis que je ne voulais pas faire remarquer l'équipage de la maison Santa-Croce, en sortant avec tout le monde, et que je les ramènerais le

surlendemain à ce théâtre. De cette manière j'empêchai Armelline de saluer en sortant la marquise d'Aoste. Je trouvai à la porte mon laquais en conversation avec un de ses camarades, d'où je conclus que la princesse était à l'Opéra. Nous mîmes pied à terre devant le restaurant, et je dis à l'oreille au laquais de retourner à l'hôtel et de revenir à trois heures du matin, attendu que, par le froid qu'il faisait, il était nécessaire de ménager les chevaux.

Il fut question de bal pendant notre repas. C'était la fureur des jeunes romaines, et mes compagnes en sentaient déjà les atteintes. Cela se conçoit. Le pape Rezzonico avait interdit ce divertissement pendant les dix années de son règne. Il permettait les jeux de hasard sans aucune exception, et défendait la danse. Ganganelli, son successeur, fit tout le contraire; il ne voyait pas de raison pour empêcher ses sujets de sauter. Ainsi, je promis à mes convives de les mener au bal dès que j'aurais découvert, dans un quartier retiré, quelque réunion p

de ce genre, où elles ne fussent pas exposées à être reconnues.

A trois heures je les ramenai au couvent, et je rentrai chez moi plus convaincu que jamais qu'Armelline méritait les hommages de tout ce qui reconnaît le pouvoir de la beauté. Je ne tardai pas à m'endormir. Il était midi quand je me réveillai. Marguerite m'apprit qu'il était venu, à dix heures, un jeune et beau monsieur; et que, n'osant pas m'éveiller, elle s'était entretenue avec lui jusqu'à onze; qu'elle lui avait présenté du café qu'il avait trouvé excellent; qu'il avait promis de revenir le lendemain, et qu'il n'avait pas voulu dire son nom. En un mot, ajouta-t-elle, c'est l'homme le plus aimable que j'aie jamais vu; il m'a donné une pièce d'or que je ne connais pas; je l'ai acceptée dans l'espoir que vous ne m'en saurez pas mauvais gré.

Etait-ce le sentiment? Je dis à Marguerite qu'elle avait eu raison de s'entretenir avec lui et d'accepter sa pièce d'or qui valait quinze livres poli. Curieux d'apprendre

qui était ce phénix de Toscane, qui jetait l'or à pleines mains, je m'empressai de lire la lettre de dona Leonilda. C'était un M. **, négociant de Londres, qui avait été recommendé à son mari par un chevalier de Malte, habitant de Marseille d'où il était venu par mer à Naples, homme aimable, instruit, maître de sa fortune et très-généreux; elle se portait garant de l'affection qu'il ne pouvait manquer de m'inspirer. Après avoir beaucoup parlé de son mari, de sa mère et de toute sa famille, elle finissait sa lettre en m'apprenant qu'elle était grosse de six mois, et que cette circonstance mettait le comble à son bonheur, surtout si le ciel lui donnait un garçon.

Soit effet du naturel, soit résultat de l'éducation, je fus profondément ému de cette nouvelle. Je lui répondis quelques jours après; je joignis à ma lettre un mot de félicitation non cacheté pour son mari. Je disais à Leonilda que la bénédiction du ciel ne vient jamais trop tard, et qu'elle ne pouvait m'apprendre rien qui me fît un plus vrai plaisir.

Dans le courant de mai de la même année,

elle mit au monde un garçon que je vis à Prague, dans le cortége du prince de Rosemberg, au couronnement de l'empereur Léopold. On le nommait marquis de la C.... comme son père, qui vécut jusqu'à quatre-vingts ans. Quoique mon nom lui fut inconnu, je me fis présenter à lui et j'eus le plaisir de lui parler une seconde fois au spectacle. Il était accompagné d'un abbé très-instruit, qu'on appelait son gouverneur; mais il n'en avait pas besoin; car à vingt ans il était plus réfléchi et plus sage que beaucoup d'autres ne le sont à soixante. J'avais d'autant plus de plaisir à le voir, qu'il ressemblait à son père de manière à s'y méprendre. Cette remarque me fit verser des larmes de joie; il devait faire le bonheur du vieux marquis et de sa belle épouse. J'écrivis à celle-ci; son fils voulut bien se charger de ma lettre, qu'il lui remit à Naples pendant le carnaval de 1792; dans sa réponse, elle m'invitait aux noces de son fils et me conjurait de venir passer dans leur famille les dernières années de ma vie.

Peut-être un jour prendrai-je ce parti.

J'allai selon mon usage à trois heures après midi chez la princesse de Santa-Croce. Elle était couchée ; le cardinal s'entretenait avec elle. Pourquoi êtes-vous sorti du spectacle dès la fin du second acte? me demanda-t-elle aussitôt qu'elle m'aperçut. J'ai un récit à vous faire, lui répondis-je, dont tous les détails sont intéressans. Mais il faudrait me permettre d'employer des couleurs propres au sujet. Le tableau, dit le cardinal, sera-t-il dans le genre de nos soirées chez M. M.? Je fis signe qu'oui ; dans ce cas, ajouta-t-il, prions Madame de ne pas entendre. Il me promit de me remettre très-incessamment la dispense que j'attendais pour le futur d'Émilie.

Le lendemain à neuf heures, le Florentin se fit annoncer. Je le trouvai tel que la marquise me l'avait dépeint. Mais je lui gardais rancune ; je ne pouvais oublier le compliment qui m'avait donné tant d'humeur. Il ne fit même qu'augmenter en moi cette disposition, en me demandant si la jeune dame, qu'il avait vue dans ma loge, était mariée, ou promise, si elle avait père et

mère, dit-elle était dans la dépendance de quelque parent. Je le priai avec aisance de sétheresse de vouloir bien me dispenser de répondre à ses questions, cette dame étant venue au spectacle en *masque*, et ne voulant être connue de personne. Il rougit et s'excusa. Je lui demandai à déjeuner pour le lendemain. Il habitait la maison de Roland en face de Saint-Charles, où demeurait alors la célèbre cantatrice Gabrieli, surnommée la Coghetta, à qui le prince Baptiste Borghèse faisait une cour assidue.

Dès que le jeune Florentin fut sorti, je courus à Saint-Paolo pour voir mes vestales. Elles ne se ressemblaient plus. Émilie était rayonnante; Armelline, au contraire, paraissait plongée dans la tristesse. J'annonçai à celle-là qu'elle aurait dans trois jours la dispense tant désirée, et que, dans huit jours, le cardinal Orsini enverrait à la supérieure un mandat de quatre cents écus, avec l'acte de sa mise en liberté. Je lui dis en même tems de compter sur les deux cents écus de gratification, que j'étais certain de réunir, dès que j'aurais un certificat de

mariage. Transportée de joie, elle courut porter cette bonne nouvelle à sa supérieure.

Alors, prenant la main d'Armelline et la couvrant de baisers, je la conjurai de bannir sa tristesse.

— Que ferai-je ici, me répondit-elle, quand Émilie n'y sera plus? Que deviendrai-je quand vous serez parti? Je suis malheureuse et je m'en veux à moi-même.

Je crus expirer de douleur, la voyant dans cette situation. Je lui donnai ma parole de ne pas m'éloigner de Rome avant de lui avoir procuré un parti, et je lui promis une dot de mille écus.

— Peu m'importe la dot; il suffit que vous me promettiez de ne pas partir avant de me voir mariée; je n'en veux pas davantage; mais si vous me trompiez, j'en mourrais. — Vous avez ma parole; je suis incapable d'y manquer.

Émilie revint accompagnée de la supérieure. Celle-ci, après m'avoir remercié dans les termes les plus affectueux, me demanda mes bons offices en faveur d'une autre jeune fille qu'elle se proposait de donner

pour compagne à Armelline, lorsqu'Émilie serait sortie du couvent. Je lui promis de faire tout ce qu'elle ordonnerait ; ensuite je lui demandai la permission de mener ses deux élèves au théâtre de Torre di Nona.

Quand je fus seul avec elles, je les priai de me pardonner la liberté que j'avais prise de disposer d'elles sans leur aveu. Nous serions des monstres, répondit Émilie, si nous pouvions vous refuser, après tout ce que vous avez fait pour nous.

Mon premier soin, en les quittant, fut d'aller retenir une loge au théâtre et commander un souper chez le restaurateur ; puis je me mis à la recherche d'un ménétrier, que je chargeai de me procurer trois billets pour un bal, où je pouvais espérer de n'être pas reconnu.

Je revins ensuite chez moi, avec intention de dîner seul. Mais ce plan fut dérangé par une invitation de la marquise d'Aoste, qui me faisait le reproche de ne venir jamais lui demander à dîner. Je rencontrai le Florentin chez cette dame. L'ayant beaucoup observé pendant le repas, je le trouvai

exactement tel que me l'avait dépeint dona Léonilda, rempli de mérite et d'amabilité. Au moment de quitter la table, la marquise me demanda pourquoi je n'étais pas resté jusqu'à la fin de l'opéra.

— Parce que mes dames s'ennuyaient.

— Elles ne sont pas parentes de l'ambassadeur de Venise, comme vous nous l'avez assuré; je le sais de bonne part. — Vous avez raison, Madame; veuillez me pardonner ce petit mensonge. — Il n'était pas permis de savoir qui elles sont; je le sais pourtant. — Tant mieux pour les curieux. — La plus jeune, celle avec qui j'ai causé, mérite bien qu'on fasse attention à elle; à votre place, je lui ferais mettre un peu de poudre dans ses cheveux. — Cela ne dépend pas de moi; Dieu me garde d'exiger d'elle quoi que ce puisse être.

Le Florentin ne dit pas un mot; sa discrétion le mit fort bien dans mon esprit. Nous eûmes ensemble un long entretien sur l'Angleterre et sur la situation de son commerce personnel; il m'apprit qu'il allait à Florence, pour recueillir un héritage et

chercher une épouse, ne voulant pas retourner à Londres sans être marié. Je le prévins, en nous séparant, que je ne pourrais pas aller chez lui le lendemain, à cause d'une affaire très-pressante; il m'invita à dîner avec lui en tête-à-tête pour le jour suivant.

Je fus beaucoup moins flatté de la recherche et de la délicatesse de son dîner, que surpris des témoignages d'amitié, des protestations de dévouement et des offres d'argent et de services qu'il me prodigua. Il avait sans doute quelque motif secret pour en agir ainsi envers moi; touché toutefois de son amitié qui paraissait désintéressée, je cherchais les moyens de lui prouver ma reconnaissance.

Tout était disposé pour le mariage d'Émilie; le jour de sa sortie du couvent fut celui de ses noces. Elle partit ensuite avec son mari pour Civita-Vecchia. Trois jours après Menicuccio épousa sa maîtresse, et le lendemain je vis à la grille Armelline, accompagnée de la supérieure et de sa nouvelle compagne; cette fille, nommée Scolastique, était par-

faitement jolie. Mais, toujours amoureux d'Armelline, je fis très-peu d'attention à elle. La supérieure m'apprit qu'elle lui avait donné, auprès d'Armelline, la place d'amie. En récompense de sa sagesse et de son bon sens, elle lui avait fait espérer que, prenant intérêt à elle, je faciliterais son union avec un homme qui avait un bon emploi, et qui était prêt à l'épouser, s'il pouvait se procurer cent écus pour payer les dépenses nécessaires. Il était fils d'un des cousins, au troisième degré, de Scolastique; celle-ci l'appelait son neveu, quoiqu'il fût plus âgé qu'elle. Il n'était pas difficile d'obtenir la dispense en payant; le pape seul avait le pouvoir de la donner gratis. Il s'agissait donc de trouver quelqu'un qui la lui demandât: je promis de m'en occuper.

La fin du carnaval approchait. Scolastique n'avait vu ni la Comédie, ni l'Opéra, et Armelline brûlait d'envie d'aller au bal. J'étais enfin parvenu à en découvrir un, où je pouvais me flatter de n'être reconnu de personne. Je m'exposais en effet aux plus graves conséquences, et les précautions étaient

plus indispensables que jamais. Je demandai, par cette raison, à mes belles amies, si elles auraient de la répugnance à prendre des habits d'homme. Cette proposition fut accueillie avec transport : nous convînmes de l'heure où je viendrais le lendemain les prendre dans l'équipage de la maison Santa-Croce.

Nous arrivons au bal. La marquise d'Aoste, son époux et l'abbé, sont les premières personnes qui se présentent à nous : l'aspect d'une grande dame qui vint inviter Armelline à danser avec elle, acheva de me bouleverser ; je n'eus pas de peine à reconnaître le Florentin : il était beau à ravir sous ce déguisement. Armelline s'étant excusée, la marquise la fit asseoir entre elle et lui ; le marquis s'empara de Scolastique ; je fus réduit à m'entretenir avec la marquise, sans même pouvoir jeter les yeux sur Armelline, dont le Florentin occupait toute l'attention. Jaloux comme un tigre, et forcé de cacher ce que j'éprouvais, j'étais à la torture ; je ne me pardonnais pas d'être venu à ce maudit bal. Enfin, après avoir essuyé, pendant

cette malheureuse soirée, les plus désolantes contradictions, après m'être reproché plus de mille fois ma sotte complaisance, je me retirai vers minuit, seul, avec mes compagnes, chez le traiteur où j'avais arrêté une chambre. Il me semblait être sorti de l'enfer où, pendant quatre heures consécutives, j'avais souffert comme un réprouvé. Armelline avait perdu sa bonne humeur : elle pensait au mariage ; je n'étais pas fait pour elle, et le beau Florentin avait gagné son cœur. Notre souper se ressentit de ces dispositions respectives. Je la reconduisis au couvent avec sa compagne, et je fus me mettre au lit, sans savoir précisément si j'avais plus gagné que perdu dans cette partie. Le lendemain, à mon réveil, il ne me resta plus aucune incertitude à ce sujet.

En cet endroit du manuscrit original, il se trouve une lacune, comprenant les chapitres IV et V, qui ont dû exister dans l'écrit primitif, puisque la narration continue au chapitre VI ; il ne nous est pas possible de remplir cette lacune ; mais la suite du récit prouve

que Gasanova fut obligé de sortir de Rome, et qu'il alla immédiatement à Florence. Ce qui lui arriva dans cette ville forme la matière du chapitre VI. Mais le récit de son arrivée et de ses premiers arrangemens a eu le sort des parties qui ont été perdues, ou supprimées à dessein.

CHAPITRE VII.

Accueil du Grand-Duc de Toscane Léopold. — Ma vie studieuse à Florence. — Je traduis l'*Iliade* en vers. — Mon ami Medici. — Madeleine Allegranti. — Mademoiselle Denis. — Détresse du comte Medini. — Sa traduction en vers de la *Henriade*. — Premislas Zanowitsch. — Son caractère. — Sa conduite. — Les douze mille livres sterlings perdus par lord Lincoln. — Je reçois ordre de quitter Florence et la Toscane. — Ma lettre au Grand-Duc. — Je pars pour Bologne. — Le cardinal-légat Bruneforte. — Accueil qu'il me fait. — Arrivée de Medini. — Son caractère ; sa malheureuse.

Je puisai en peu de mots le jeune Grand-Duc de m'accorder sa protection pendant mon séjour dans ses états. Prévoyant les questions qu'il allait vraisemblablement me faire, je lui exposai les raisons qui empêchaient mon retour à Venise. Je l'assurai de plus, quant à mon existence, que je pouvais me passer de tout le monde, et que je me proposais de consacrer mes moments à des études de différens genres, comme je l'avais fait à Rome. Il me répondit, quand

j'eus cessé de parler, que les lois de son pays suffisaient pour me protéger et pour me procurer toute la tranquillité désirable, pourvu, d'ailleurs, que ma conduite fût sans reproche. Je suis charmé, ajouta-t-il, que vous vous soyez fait présenter à moi. Il me demanda ensuite si j'avais des liaisons dans les familles les plus distinguées de Florence. Je lui répondis que, dix ans auparavant, j'avais été admis dans plusieurs grandes maisons, mais que, voulant vivre dans la retraite, j'étais décidé à ne rechercher aucune de mes anciennes connaissances.

Notre entretien finit là. J'avais fait ce que je croyais devoir faire, pour prévenir les inconvéniens qui pouvaient venir de ce côté. On devait aussi oublier ce qui s'était passé dix ans plus tôt. J'espérais de moins que le souvenir de ces événemens n'influerait en rien sur ma destinée présente; car les principes de l'ancien gouvernement n'étaient pas ceux du nouveau. J'allai immédiatement dans une boutique où j'achetai tous les livres dont j'avais besoin.

Un étranger de très-bonne mine, que j'y

rencontrai, m'entendant parler de la littérature grecque, vint à moi et m'inspira un véritable intérêt.

Je lui dis que je travaillais à une traduction de l'Iliade. Ma confiance gagna la sienne : il m'apprit à son tour qu'il s'occupait de l'anthologie grecque dont il voulait en même tems donner une traduction latine et italienne. Lui ayant exprimé le désir de voir quelque partie de son travail, il me demanda où je demeurais ; je le lui dis, en lui donnant mon nom ; je lui demandai le sien, dans l'intention de le prévenir. Je le vis en effet le lendemain matin ; le jour suivant je le reçus chez moi. Après nous être communiqué nos travaux respectifs, nous parlâmes de nos connaissances. Nous devînmes bientôt amis, et notre liaison dura jusqu'à mon départ de Florence, sans qu'aucun de nous deux éprouvât le désir de partager avec l'autre les plaisirs de la table et de la promenade. Deux hommes, unis par l'amour des sciences, renoncent volontiers à toute communauté de plaisir qui leur enleverait des momens précieux. Mon ami

s'appelait, ou s'appelle, s'il vit encore, Everardo Medici. C'est un noble florentin.

Je me décidai, à la fin du mois, à quitter la maison de Giov. Batt. Allegranti. J'étais fort bien chez lui ; j'y trouvais la tranquillité avec toutes les facilités possibles ; mes études y gagnaient beaucoup ; un point seul m'en rendait le séjour insupportable.

Sa nièce Madeleine, jeune, bien faite, d'une figure charmante, remplie de finesse, de vivacité et d'esprit, me troublait par sa présence chaque fois qu'elle venait me souhaiter le bonjour, ou me demander si j'avais besoin de quelque chose. Ce fut elle qui m'obligea de quitter la maison de son oncle et de louer deux chambres dans une maison bourgeoise, appartenant à une femme laide et qui n'avait pas de nièce. Madeleine Allegranti devint avec le tems la plus célèbre comédienne de l'Europe. Sa conduite fut toujours sage et à l'abri de tout reproche. Elle est en ce moment avec son mari à Dresde.

Je suivis encore mon plan de retraite

pendant trois semaines dans ma nouvelle demeure.

Le comte Stratico vint alors à Florence avec son élève Morozini, âgé de dix-huit ans. Je ne pus me dispenser d'aller le voir. Il s'était cassé la jambe, et se trouvant trop faible pour pouvoir sortir, il était dans des inquiétudes perpétuelles sur le compte de son élève, qui avait toutes les inclinations vicieuses de la jeunesse. Il me pria de m'attacher à ce jeune homme et de partager, s'il était possible, ses parties de plaisir, ne fût-ce que pour ne pas le laisser seul en mauvaise compagnie.

Voilà donc mes études interrompues et mon plan de vie solitaire renversé; car par amitié pour Stratico, je me fis le compagnon de son jeune débauché.

Emporté par l'étourderie la plus inconcevable, Morozini n'aimait ni les sciences, ni la bonne société, ni le commerce des gens raisonnables.

Lorsque son mentor fut rétabli, ils partirent, et je repris mes études accoutumées. Cependant je dînais tous les jours chez la

danseuse Denis, qui vivait très retirée à Florence depuis sa retraite du théâtre. Nous étions à-peu près du même âge ; mais elle pouvait encore inspirer de l'amour. Ses grâces enfantines, le ton de la meilleure compagnie, la douceur de son caractère et le bon goût de sa toilette, augmentaient le charme de sa personne. Le lecteur se rappelle sans doute de quelle manière nous devînmes amis à Berlin en 1764 ; notre rencontre imprévue à Florence ralluma notre ancienne flamme.

La principale locataire de la maison qu'elle habitait, était cette même Brigonzi, que j'avais rencontrée à Memel, dans mon voyage à Saint-Pétersbourg. Elle prétendait qu'il y avait vingt-cinq ans que je l'avais aimée pour la première fois. Souvent elle venait voir mademoiselle Denis avec le marquis Caponi, son vieil adorateur, homme aimable et très-instruit. M'étant aperçu qu'il prenait plaisir à mon entretien, j'avançai notre connaissance au moyen d'une visite qu'il se pressa de me rendre.

Il me présenta à sa famille, m'invita à

dîner : ce fut la première fois que je fis une toilette soignée à Florence.

Je vis chez lui le marquis Genovi, adorateur célèbre de Corilla, plus célèbre encore. Il m'introduisit dans une maison où il ne me fut pas possible d'échapper à ma destinée. Je devins éperdument amoureux de madame ***, jeune veuve, remplie d'esprit et de connaissances, dont les voyages et un séjour de six mois à Paris avaient formé les manières. Cette malheureuse passion empoisonna les trois derniers mois de mon séjour à Florence.

A cette époque, le comte Medini, cet intrépide habitué de tripots, dont le lecteur se souvient sans doute, vint solliciter ma compassion. Il n'y avait d'autre titre que de m'avoir forcé deux fois à le châtier pour son trop d'adresse au jeu. Toutefois sa situation m'inspirait quelque pitié, et j'étais disposé à l'aider, s'il m'offrait quelque garantie.

Ne s'étant montré que prodigue de vaines promesses, il tira d'un grand porte-feuille une liasse énorme de papiers, renfermant la traduction des trois quarts de la *Henriade*

en stances italiennes; elle me parut bien faite : les vers et l'expression n'eussent pas peut-être été désavoués par le Tasse ; son intention, me dit-il, était d'y mettre la dernière main à Florence, et d'en faire hommage au Grand-Duc. Il se flattait non-seulement de recevoir un présent considérable, mais même d'obtenir la faveur de ce prince. Je ne pus m'empêcher de sourire ; il ignorait sans doute que le goût du Grand-Duc Léopold pour la littérature, n'était qu'un vain étalage ; il s'occupait quelquefois d'histoire naturelle avec l'abbé Fontana ; hors de là, il ne lisait jamais rien, ou, s'il lui arrivait par hasard de prendre un livre, il préférait la plus méchante prose aux meilleurs vers.

Il n'avait de passion décidée que pour les femmes et pour l'argent.

Après avoir passé deux mortelles heures avec Medini, qui manquait non pas d'esprit, mais de jugement, je lui déclarai formellement que je ne voulais pas être sa caution. Aveuglé par la colère, il me prend au collet, sans se rappeler que j'étais plus fort que

lui, que je l'avais deux fois blessé, et que les sbires, l'hôte, les domestiques et le voiturin pouvaient venir à mon secours. Toutefois je n'eus ni la faiblesse, ni la lâcheté de les appeler; mais je lui serrai le cou de mes deux mains, et je l'aurais étranglé sans peine, étant plus grand que lui de deux pouces, et pouvant le tenir assez éloigné de moi pour qu'il ne pût m'atteindre. Force lui fut de me lâcher. Je sortis donc sans obstacle. Le voiturin me dit alors que, puisque je refusais de répondre pour le comte, il ne pouvait lui-même lui accorder aucune confiance, et qu'il allait le faire enfermer. Donne-lui seulement un délai de quinze jours, lui répondis-je, et je m'engagerai par écrit à te payer, dans le cas où il parviendrait à t'échapper dans l'intervalle. Il consentit à cet arrangement. Je donnai quatre à cinq écus aux sbires, et je me retirai. Peu de tems après le bon ange de Medini amena à Florence un individu qui le tira d'embarras. C'était Premislas Zanowitsch qui acquit dans la suite une aussi grande réputation que son frère; ce dernier

s'était donné lui-même le titre de prince de Scanderbegk, après avoir trompé tous les négocians d'Amsterdam. Je parlerai plus tard de ces deux aventuriers qui ont fait tous les deux une fin déplorable.

Premislas Zanowitsch, âgé de vingt-cinq ans, était fils d'un gentilhomme de Budua. Cette ville, située sur les confins de la Dalmatie et de l'Albanie, avait appartenu à Venise; elle obéit aujourd'hui au grand Turc et avait fait partie de l'ancienne Épire. Zanowitsch, rempli de talens, avait été élevé à Venise où il avait fait ses études. Étant entré dans le monde, il avait pris goût aux plaisirs qui abondent dans cette ville. Aussi ne put-il se déterminer à retourner à Budua auprès de son père, lorsque la police de Venise jugea convenable de le renvoyer dans sa patrie, afin d'y jouir enfin des richesses considérables que le jeu lui avait procurées pendant un séjour de cinq ans dans cette ville. Premislas croyait ne pouvoir plus vivre à Budua; il ne savait comment employer son tems au milieu des Dalmates à demi-barbares, gens de mœurs

rudes et grossières, également privés de jugement et d'activité d'esprit, passifs, indifférens aux plaisirs et à la peine, sans culture, sans goût ni pour les arts, ni pour les sciences, et complétement étrangers aux grands événemens qui changeaient la face de l'Europe, dont les nouvelles ne leur parvenaient qu'à de longs intervalles, par des capitaines italiens.

Premislas se détermina donc, ainsi que son frère, à courir les aventures; toujours unis, entretenant ensemble une correspondance très-active, parcourant, celui-ci le nord, celui-là le midi de l'Europe, où ils avaient résolu d'exercer leurs talens, faisant des dupes partout où ils trouvaient des gens crédules, et tendant leurs filets partout où l'occasion leur paraissait favorable.

Premislas, que je n'avais vu qu'enfant et qui passait en ce moment pour avoir dupé à Naples le chevalier Morozini, en l'engageant à répondre pour lui d'une somme de six mille ducats, était arrivé à Florence avec un train des plus brillans. Équipage magnifique, maîtresse, deux grands laquais

et un valet de chambre du médecin turc, qui le précédait comme écuyer, voilà de quoi se composait sa suite. Il prit un grand appartement, loua un très-bel équipage, arrêta un cuisinier et donna une dame de compagnie à sa belle maîtresse. Il se présenta ensuite au *casino de Vobili*, magnifiquement vêtu et couvert de bijoux; on ne le connaissait que sous le nom de comte Premislas Zanowitsch. Tous les étrangers sont admis dans ce casino, sans être présentés par personne; mais malheur à quiconque demande à y être admis, s'il manque des qualités nécessaires pour se montrer avec avantage dans une pareille société. Les Florentins ont aperçu que quelqu'un abordait avec cette finesse de tact qui les distingue, on tourne le dos à l'étranger, personne ne lui parle, et il n'ose plus se montrer. On lit, on cause, on gazette, on lit les journaux; on joue tous les jeux, on y déjeune pour soi-même, et l'on fait la cour aux dames.

Zanowitsch, qui connaissait le monde et qui n'attendait jamais, pour parler, qu'on

lui adressée la parole, salua la société avec grâce, se félicita d'être admis parmi des personnes aussi recommandables, parla beaucoup de Naples, flatta les Florentins en exaltant leur ville aux dépens de cette capitale, joua gros jeu, perdit de bonne humeur et paya après avoir fait semblant d'oublier de le faire. Il plut généralement. Ces détails me furent donnés quelques jours après par le marquis Caponi; il m'apprit en outre, qu'on lui avait demandé s'il me connaissait, et qu'il avait répondu qu'il était encore au collége à l'époque de mon départ de Venise; mais qu'il avait toujours entendu parler de moi avec la plus haute estime. Le chevalier Morosini était, disait-il, son ami intime; il connaissait également le comte Medini qui était depuis huit jours à Florence, et il en dit beaucoup de bien. Le marquis me questionna sur son compte, mais je lui répondis vaguement, avouant toutefois que je le connaissais, mais que je ne me croyais pas obligé de dire de lui tout ce que j'en savais, et qui pouvait lui être défavorable. Mademoiselle Denis eut envie

de le connaître ; le chevalier Pizzi promit de le lui amener.

L'entrevue eut lieu trois ou quatre jours après. Je vis dans la personne de Zanowitsch un jeune homme de fort bon ton, qui ne pouvait manquer de réussir dans le monde. Sans être précisément bel homme, il avait des manières faciles et agréables, assez d'esprit pour la causerie, le langage et l'accent qui plaisent, et cet enjouement qui donne tant de charmes à la conversation ; il avait d'ailleurs assez de bon sens pour ne jamais parler de lui-même et pour faire la description la plus bizarre de sa patrie, chaque fois qu'il en était question. Ses domaines, dont une moitié était située sur le territoire turc, et où l'ennui devait infailliblement tuer celui qui aurait le courage d'y faire son séjour, formait le fond de ce plaisant tableau. Dès qu'il eut appris qui j'étais, il s'approcha de moi, et m'adressa des complimens sans flatterie. Je vis dans ce jeune homme l'ébauche d'un dangereux aventurier, dont le tems et l'exercice devaient faire un grand maître. Je trouvais

seulement que son goût pour la dépense était trop décidé et trop irrésistible; du reste, je reconnus en lui mon propre portrait lorsque j'avais quinze ans de moins, et je le plaignis; car il n'avait pas mes ressources.

Zanowitsch me fit une visite. La situation de Medini lui servit d'introduction; il me dit que, touché de sa misère, il n'avait pu se refuser le plaisir de payer toutes ses dettes. Je lui en fis compliment; mais cette apparente générosité me fit soupçonner qu'ils pouvaient bien avoir arrangé ensemble un plan à leur manière; je leur souhaitai beaucoup de bonheur, sans désirer d'en être témoin; je rendis le lendemain ma visite à Zanowitsch; je le trouvai à table avec sa maîtresse, que j'avais vue à Naples: j'aurais feint de ne pas la connaître, si elle ne m'eut pas adressé la parole en me nommant don Giacomo, et en m'exprimant tout le plaisir qu'elle avait à me revoir; je la nommai à mon tour dona Ippolita, feignant de douter que ce fût son nom; elle m'assura que je ne me trompais pas et qu'elle

était bien la même personne, quoiqu'elle eût trois pouces de plus. J'avais mangé plusieurs fois avec elle et lord Baltimore à la Crocelle : je la trouvai en ce moment aussi jolie qu'elle l'était alors.

Zanowitsch m'invita à dîner pour le lendemain ; je m'excusai ; mais dona Ippolita me fit changer d'avis, m'assurant que je trouverais chez elle une compagnie très-agréable, et que son cuisinier ne négligerait rien pour obtenir mon suffrage. Curieux de connaître la société qu'on me promettait, désirant aussi de prouver à Zanowitsch que je n'étais pas dans le cas d'avoir besoin de sa bourse, je me parai pour la seconde fois depuis que j'étais à Florence, de tous mes bijoux. Je trouvai Medini et sa maîtresse, deux dames étrangères avec leurs cavaliers, et un homme très-bien mis, âgé de trente-cinq à quarante ans, et d'une beauté frappante. Je ne l'aurais pas reconnu si Zanowitsch ne me l'avait présenté sous le nom du chevalier Aloisio Zeno. Il descendait d'une famille patricienne de mon pays : je me crus obligé de lui demander quel titre je devais

lui donner. Il me répondit qu'il n'en voulait pas d'autre que celui d'un ancien ami que j'aurais, à la vérité, de la peine à reconnaître, puisqu'il n'avait que dix ans lorsque nous nous étions séparés: il ajouta qu'il était fils du capitaine Zeno, que j'avais bien connu lorsque j'étais en prison au fort Saint-André.

Il y a maintenant vingt-huit ans, lui répliquai-je, et pourtant je vous reconnais, quoique vous n'eussiez pas encore eu la petite vérole à cette époque.

Forcé d'en convenir, il rougit de colère; c'était bien mon intention. Qu'avait-il, en effet, besoin de me rappeler ma captivité et de me dire que son père avait été mon geolier? Il était lui-même fils d'un fils naturel d'un noble vénitien; il n'y avait pas au fond de plus mauvais sujet que cet enfant. Il venait en ce moment de Madrid, où il avait tenu une banque dans l'hôtel de Marco-Zeno, ambassadeur de Venise; il y avait gagné beaucoup d'argent. Le lecteur pense bien que je ne fus pas très-flatté de cette reconnaissance. Je m'aperçus, après le

repas, qu'il manquait de culture et d'éducation : il n'avait ni le langage, ni les manières d'un homme du monde; mais il se trouvait très-bien comme il était, et le talent qu'il avait pour corriger la fortune au jeu lui paraissait préférable à tout le reste. Medini et Zanowitsch ne lui ressemblaient en aucune manière. Quant aux deux étrangers, c'étaient le gibier qu'ils voulaient tous les trois faire tomber dans leurs piéges. De mon côté, n'ayant aucune envie d'assister à la partie qui se préparait, je me retirai, sans prendre congé, dès que Zeno eut répandu sur la table un monceau d'or.

Fidèle au plan que je m'étais tracé, je passai de cette manière les sept mois de mon séjour à Florence; depuis le dîner je ne revis Zanowitsch, Medini et Zeno que dans les endroits publics où le hasard les amenait ainsi que moi. Cependant, de quel coup fus-je frappé au milieu de décembre!

Pendant ce tems, Zanowitsch et Zeno étaient parvenus à escroquer au jeu la somme énorme de douze mille livres sterling. Leur dupe était milord Lincoln,

fils unique du duc de Newcastle ; il voyageait alors à l'âge de dix-huit ans ; il s'était épris d'une danseuse vénitienne nommée Lamberti. C'était après un dîner chez cette baladine, que ces deux fripons avaient enlacé leur proie. J'appris, plus tard, tous ces détails du jeune lord lui-même.

Je me savais bien bon gré d'avoir cessé toute relation particulière avec ces spoliateurs ; on peut donc se figurer ma surprise lorsque, trois jours après l'événement, je vis entrer dans ma chambre un individu qui me présenta de la part du Grand-Duc, l'ordre de sortir de la ville de Florence dans trois fois vingt-quatre heures, et de la Toscane dans huit jours.

Stupéfait de ce coup inattendu, je fis monter mon hôte ; je voulais l'avoir pour témoin de cette injustice.

C'était le 28 décembre, le même jour où trois ans auparavant j'avais reçu de Barcelonne l'ordre de sortir de la ville sous trois jours. Je m'habille en toute hâte ; comme il pleuvait par torrent, j'envoie chercher une voiture. Je me fais conduire chez l'auditeur

pour apprendre au moins les motifs de cet ordre inique. Je le supposais instruit de tout comme chef de la police à Florence. En entrant dans son bureau, je reconnais le magistrat qui m'avait renvoyé de la ville onze ans auparavant, pour un faux dont le russe Iwan était l'auteur. Je lui demandai sans préambule le motif de mon bannissement, il me répond sèchement que c'est la volonté de son Altesse Royale le Grand-Duc.

Cette volonté de son Altesse a une cause. Je me crois en droit de demander à la connaître. — Allez le trouver et demandez-la lui vous-même; car je l'ignore. Le Grand-Duc est à Pise depuis hier, il y passera trois jours : vous pouvez vous rendre près de lui. — Si je prends ce parti, qui me payera les frais de voyage? — Je n'en sais rien, vous verrez si le Grand-Duc est disposé à les payer. — Je n'irai pas à Pise; j'écrirai à son Altesse, si vous me promettez de lui faire tenir ma lettre. — Je le ferai sans délai. C'est mon devoir. — Fort-bien! ma lettre vous sera remise avant midi, et demain avant le lever du soleil je serai dans les états du pape. — Vous

n'avez pas besoin de vous presser. — Il le faut; il m'est impossible de dormir dans un pays dont le gouvernement est assez despotique et assez violent pour méconnaître le droit des gens et la parole de son souverain. J'écrirai dans ces termes au Grand-Duc.

En me retirant, je rencontre au bas de l'escalier Medini; il allait, dit-il, chez l'auditeur savoir, pourquoi on lui ordonnait de sortir de la ville. Je lui réponds en riant que je viens de faire la même demande et qu'on m'a répondu que je pouvais m'adresser au Grand-Duc.

Quoi! vous avez aussi reçu l'ordre de quitter Florence? qu'avez-vous donc fait? — Rien, que je sache. — Ni moi non plus; nous irons ensemble à Pise. — Allez où bon vous semblera. Je pars cette nuit pour Bologne.

De retour chez moi j'envoie mon hôte à la poste, avec ordre de visiter ma voiture de voyage avec le carrossier, et de commander des chevaux de poste pour le soir même.

Après avoir fait plusieurs dispositions de ce genre, je m'amusai à rédiger ma lettre au

Grand-Duc. J'en donne ici la traduction littérale pour l'édification du lecteur.

MONSEIGNEUR,

« Jupiter n'a déposé sa foudre entre vos mains, que pour vous aider à frapper les têtes coupables. En la lançant sur moi, vous avez méconnu ses intentions. Vous m'assuriez, il y a sept mois, que je jouirais dans vos états d'une tranquillité inaltérable, si je n'y portais aucune atteinte à l'ordre social, et si je respectais les lois. Je me suis soumis consciencieusement à cette règle de conduite ; votre Altesse Royale n'a donc aucun motif pour violer sa parole. En vous rappelant ses circonstances, mon seul but, Monseigneur, est de vous dire que je vous pardonne; et tel sera l'effet de ce pardon, que je ne me plaindrai à qui que ce puisse être de ce qui m'arrive. Je ne vous accuserai d'injustice ni de vive voix, ni par écrit, ni dans cette ville, ni à Bologne, où je serai après demain. Je voudrais même perdre entièrement le souvenir d'un outrage dont mon honneur est cruellement blessé ; mais vous voudrez bien

me permettre, Monseigneur, de me le rappeler assez, pour me préserver à jamais de remettre le pied sur un territoire dont le ciel vous a fait le seigneur et le maître. L'auditeur de Florence m'a dit que je pouvais me présenter à Pise devant votre Altesse; mais je crains que cette démarche ne déplaise à un prince à qui la loi naturelle et les préceptes du droit des gens font un devoir d'entendre les accusés avant, et non pas après leur condamnation.

» Je suis, etc. »

Je fermai cette lettre que j'envoyai sans délai à l'auditeur; ensuite je fis ma malle.

Après le dîner je fus chez Medici pour lui remettre ses extraits de l'anthologie, et chez mademoiselle Denis, qui savait tout, pour prendre congé d'elle. Elle ne pouvait comprendre que la colère eût aveuglé le Grand-Duc au point de lui faire confondre les innocens avec les coupables. Elle m'apprit que la signora Lamberti était renvoyée, ainsi qu'un petit abbé bossu, et natif de Venise, qui connaissait cette dernière, mais qui n'avait jamais mangé chez elle. Je vis

alors que le Grand-Duc, dans cet accès d'humeur, était débarrassé à la fois de tous les Vénitiens qui habitaient ses états.

En revenant chez moi, je rencontrai le gouverneur de milord Lincoln. Je l'avais vu onze ans auparavant à Lausanne. Je lui racontai d'un ton fort indifférent ce qui m'arrivait par suite de la grande leçon que l'on avait donnée à son élève. Le bon anglais m'apprit à son tour, que le Grand-Duc avait fait dire au jeune lord de ne pas payer ce qu'il avait perdu; mais que celui-ci avait fait répondre à ce conseil bénévole, qu'il était indécent de ne pas payer ses dettes, même celles du jeu, fussent-elles contractées envers des fripons. Car il n'avait aucune preuve de leur friponnerie!

Mon départ de Florence me guérit d'une malheureuse passion, qui m'aurait infailliblement perdu si je l'eusse nourrie plus long-tems. J'ai fait grâce au lecteur de cette déplorable aventure, dont les circonstances m'affligent profondément chaque fois que je me les retrace. L'objet de cette passion était la belle veuve dont j'ai parlé plus haut.

J'eus la faiblesse de lui déclarer mon amour ; elle me traîna enchaîné à son char, uniquement pour m'humilier et pour me tourmenter. En un mot, elle ne pouvait pas me souffrir ; elle me méprisait et ne négligeait rien pour m'en convaincre. Malheureusement je ne pouvais parvenir à me détacher d'elle, espérant réussir à m'assurer sa conquête. Mais je reconnus après ma guérison, que j'avais perdu auprès d'elle mon temps et mes peines. Je sortis de Florence avec cent sequins de moins, quoique je n'eusse fait aucune dépense inutile, et que ma vie eût enfin été celle d'un homme raisonnable. Je fis halte à la première poste du territoire pontifical, j'arrivai l'avant-dernier jour de l'année à Bologne où je descendis à l'hôtel Saint-Marc.

Le comte Marulli, chargé d'affaires de Toscane, fut la première personne à qui je fis visite dans cette ville. Je voulais le prier de mander à son Altesse Royale que, pendant toute ma vie et dans quelque lieu que je me trouvasse, je serais toujours le héraut de ses vertus. Il crut d'abord que je

plaisantais ; car sa correspondante lui avait appris le tort de S. A. envers moi ; mais je lui déclarai que si toutes les circonstances lui étaient bien connues, il serait frappé de la grandeur des obligations que j'avais à son prince pour mon bannissement. Il me promit alors de faire savoir au Grand-Duc de quelle manière je pensais et je m'exprimais sur le compte de son Altesse.

Le premier jour de l'an 1772, je fis ma cour au cardinal légat Brancaforte. Je l'avais connu à Paris ; Benoît XIV l'avait chargé de présenter à la cour de Versailles des langes bénis pour le duc de Bordeaux qui venait de naître. Nous avions été ensemble en loge et nous avions fait chez don Francisco Sandale des soupers fins avec le comte Ranucci et de jolies personnes. Le cardinal, homme d'esprit, était ce qu'on appelle d'ordinaire un bon vivant. Ah ! vous voilà ! s'écria-t-il dès qu'il m'aperçut ; il y a long-tems que je vous attendais !

Comment votre Excellence pouvait-elle m'attendre puisque rien ne me déterminait à préférer Bologne à tant d'autres villes ? —

On est beaucoup mieux ici qu'ailleurs ; en outre, je me persuadais que vous penseriez à moi. Mais je suis d'avis que nous ne parlions qu'avec beaucoup de réserve de notre vie de jeunes gens ; gardons cela pour nous seuls. Le comte Marulli m'a dit hier que nous vous étiez proclamé le héraut des vertus du Grand-Duc ; mais, entre nous (car rien ne doit sortir du cabinet), combien étiez-vous pour partager les douze mille livres sterling?

Je fis au cardinal le récit exact de toute cette aventure, et je finis en lui montrant la copie de ma lettre au Grand-Duc. Il est fâcheux que vous soyez innocent, me répondit-il en riant ; car vous êtes puni injustement, et l'on vous croira coupable. Quand je lui eus fait connaître mon intention de passer quelques mois à Bologne, il m'assura que j'y trouverais la tranquillité et la liberté, et me promit de me donner les plus grandes preuves de son amitié la plus sincère, dès que les bruits de cette affaire seraient assoupis.

Je résolus après cette visite, de continuer

à Bologne la vie paisible et commode que j'avais menée à Florence. Il n'y a pas de ville dans toute l'Italie où l'on jouisse d'autant de liberté qu'à Bologne; d'ailleurs on n'y est pas cher, l'on peut s'y procurer à très-bon marché toutes les jouissances de la vie. D'ailleurs, la ville est charmante; toutes les rues sont ornées de galeries. Quant à la société, je n'y songeais pas. Je connaissais les Bolonais, la noblesse est fière, très portée à la violence, le petit peuple, connu dans toute l'Italie par le sobriquet de *i Birichini*, ressemble aux lazzaroni de Naples; mais la bourgeoisie est en grande partie composée d'hommes excellens. Au reste, je mettais à tout cela peu d'importance. Je me proposais de me livrer à l'étude comme à Florence; je voulais passer mon temps dans la société des savans avec lesquels il est toujours facile de se lier. A Florence, la masse de la population est ignorante, elle ne connaît pas même les principes de sa langue qu'elle parle cependant fort bien; mais à mon avis, il vaut autant ne rien savoir, que de ne rien savoir par principe. A Bologne, au con-

traire, tout le monde a une teinture des lettres; il s'y trouve une université florissante, qui compte autant de professeurs à elle seule, que toutes les hautes écoles d'Italie ensemble. Ils n'ont que de faibles appointemens, quelques-uns même n'ont pas plus de cinquante écus par an; mais ils ont un grand nombre d'élèves et sont à leur aise. L'imprimerie n'y est pas chère et quoique l'inquisition existe encore, il n'est pas difficile de la tromper.

Je vis un jour arriver Medini, accompagné de sa maîtresse, de la jeune sœur de celle-ci, de leur mère et d'un domestique; tout ce monde prit un logement dans l'hôtel où j'étais descendu. Medini était encore sans argent. Le Grand-Duc, me dit-il, leur avait refusé une audience, et leur avait fait renouveler l'ordre de sortir du pays. Il était retourné à Florence où il avait été obligé de vendre tous ses effets. Il me supplia encore une fois de l'assister; mais ses prières furent inutiles. Je n'ai jamais connu d'homme plus constamment gêné et plus incapable de mettre des bornes à sa

dépense. Aussi fut-il toujours réduit à se tirer des positions les plus désespérées par tous les moyens légitimes, ou non.

Ce fut un bonheur pour lui de rencontrer à Bologne un Franciscain Slavon, nommé *de Dominis*, qui allait à Rome pour obtenir un bref de sécularisation. Ce moine devint amoureux de sa maîtresse. Medini lui fit payer très-cher sa jolie nièce. Il partit trois semaines après pour l'Allemagne, où il fit imprimer sa Henriade, après avoir trouvé un Mécène dans la personne de l'électeur Palatin. Il erra ensuite une douzaine d'années dans toutes les contrées de l'Europe, et finit par mourir en mil sept cent quatre-vingt-huit dans une des prisons de Londres. Je lui avais toujours conseillé de ne point aller en Angleterre où il ne pouvait manquer de mourir en prison : on voit que, s'il y alla, pour mettre ma prévoyance en défaut, il se trompa cruellement pour lui. C'était un homme bien né ; il avait reçu une bonne éducation. Il ne manquait pas d'esprit ; mais il avait le malheur de n'être pas riche et d'aimer la dé-

pense. Aussi n'eut-il jamais d'autre moyen d'existence que son adresse au jeu et les emprunts; toujours hors d'état de rembourser, il passa sa vie à fuir d'un pays dans l'autre. Quoiqu'il en soit, il parvint à l'âge de soixante-dix ans; et il vivrait peut-être encore s'il avait suivi mon conseil. Quoiqu'à son grand détriment il se soit moqué de ma prédiction, rien ne m'empêchera jamais de donner un bon avis à l'infortuné que je verrai sur le bord du précipice. J'engageais, il y a vingt ans, Cagliostro, qui se faisait appeler alors à Venise le comte Pelegrini, à ne jamais se montrer à Rome. S'il avait suivi mon conseil, il n'aurait pas trouvé la mort dans le fort Saint-Léon. Une personne sage me dit à moi-même, il y a trente ans, de bien me garder d'aller en Espagne. J'y fus malgré cet avertissement, et le lecteur sait que je m'y vis à deux doigts de ma perte.

Huit jours après mon arrivée à Bologne, étant dans la boutique du libraire Tarucchi, je fis connaissance avec un jeune abbé qui était louche. En moins d'un quart d'heure de conversation, je découvris en lui de

l'esprit, des connaissances et beaucoup de goût. Cet abbé, nommé Zacchivoli, me présenta à son ami Severini, avec lequel je fus intimement lié au bout de dix à douze jours. Celui-ci me fit quitter mon hôtel, me procura un joli appartement de deux pièces dans la maison d'une virtuose en retraite, veuve du tenor Carlani, et m'abonna avec un pâtissier qui devait m'apporter à dîner et à souper chez moi. Le logement, la nourriture et un domestique que j'engageai, ne me coûtaient pas plus de dix sequins par mois. Toutefois, et sans que j'eusse sujet de m'en plaindre, Severini me fit perdre le goût de l'étude; mon Iliade fut mise de côté, jusqu'à ce qu'il me prît envie d'y revenir.

La première chose qu'il fit en ma faveur, fut de me présenter dans sa famille. En très-peu de jours je fus, pour ainsi dire, de la maison et l'objet favori des attentions de sa sœur, qui n'était pas une beauté. Elle avait trente ans, ne manquait pas d'esprit; et, toute fière qu'elle fut de sa virginité, elle n'en faisait pas moins des vœux ardens

pour le mariage. Severini me fit connaître, pendant le carême, tout ce qu'il y avait de notable à Bologne dans l'art de la danse et du chant. Cette ville est une véritable pépinière pour cette classe d'artistes. Severini, en ami fidèle, surveillait ma dépense ; comme il n'avait rien à dépenser lui-même, toutes nos parties restaient à mon compte. Mais, sans sa surveillance, elles m'auraient coûté le double.

Un Bolonais de distinction, nommé Albergati-Capacelli, faisait en ce moment le sujet de toutes les conversations. Il avait ouvert au public son théâtre particulier ; il y jouait lui-même avec un talent remarquable. Il avait surtout attiré l'attention, en faisant déclarer nul son mariage avec une dame de bonne maison, qu'il n'aimait pas, afin de la remplacer par une princesse de théâtre, dont il avait déjà deux enfans. Pour arriver à son but, il s'était lui-même, et malgré l'évidence contraire, accusé d'un empêchement dirimant, avait subi les épreuves d'une procédure barbare, qui subsistait

encore alors dans la plus grande partie de l'Italie . . . . . .

Curieux de faire connaissance avec cet original, j'écrivis à Dandolo pour le prier de me procurer une lettre, que je pusse lui présenter à son retour à Bologne; je savais qu'il était à Venise. Dandolo m'en fit très-promptement parvenir une de la main d'un noble vénitien, nommé Zaguri, intimement lié avec le marquis Albergati. Cette lettre étant sous cachet volant, j'en fis lecture; je fus enchanté du talent de l'écrivain; il n'est pas possible de recommander un étranger qui nous est inconnu, avec plus de délicatesse, de grâce et d'habileté. Je me hâtai d'en exprimer par écrit ma reconnaissance à M. Zaguri, l'assurant qu'à dater de ce jour mon désir de revoir ma patrie se confondait avec celui de reconnaître la personne qui avait écrit, en ma faveur, une lettre de recommandation aussi parfaite; Zaguri me répondit; il était si flatté de mon désir que, de ce moment, il déploya un zèle infatigable pour me faire obtenir ma grâce. Il y réussit

un ou deux ans après, avec l'assistance de plusieurs autres personnes. J'en dirai davantage quand j'arriverai à cette époque de ma vie.

Albergati revint à Bologne avec sa nouvelle épouse et ses enfans; j'en fus prévenu par Séverini. Le lendemain je vais à son hôtel pour lui présenter ma lettre. Le portier me dit que son Excellence (car, à Bologne, tout gentilhomme prend ce titre), que son Excellence donc, est à sa maison de campagne, où elle est dans l'usage de passer le printems. Deux jours après, je fais venir des chevaux de poste et je vais à la campagne du marquis; c'était une charmante villa, située sur une colline. Ne trouvant personne à la porte, je monte l'escalier et j'entre dans le salon. J'y trouve un monsieur et une jeune et jolie dame sur le point de prendre place à une table, où il n'y avait que deux couverts; je demande poliment à ce monsieur, s'il est la personne désignée sur le couvert de ma lettre; sur sa réponse affirmative, je la lui présente. Il lit l'adresse, met la lettre dans sa poche, me dit qu'il la lira plus tard, et

qu'il me remercie de la peine que j'ai prise de la lui apporter. Je lui réponds sans balancer que je l'ai prise avec plaisir, puisqu'elle peut me procurer l'honneur de sa connaissance; je le prie d'avoir la bonté de lire cette lettre que le sénateur Zaguri m'a envoyée, et que je ne lui ai demandée qu'afin d'avoir le bonheur d'être admis dans sa société personnelle. Il me réplique en riant d'assez bonne grâce, qu'il a pour principe de ne jamais lire de lettres au moment de se mettre à table; qu'il lira celle-ci plus tard, et qu'il exécutera de point en point les ordres de son ami.

On était resté debout pendant cet entretien; tout était dit, et comme personne ne m'invitait à m'asseoir, je prends congé brusquement et je me retire. J'arrivai encore assez à tems à ma voiture, pour empêcher le postillon de dételer; je lui ordonne gaîment de remonter à cheval, lui promettant de doubler son pour-boire s'il veut me mener au prochain village où ses chevaux pourront se reposer et où je compte prendre quelque chose. Je monte en voiture et au

moment de partir, je vois à la portière un domestique qui vient me prier de la part de son Excellence de revenir au château. Imaginant que ce faquin de marquis veut s'amuser, je tire de ma poche une carte portant mon nom et ma demeure, et je la remets au domestique, en lui disant que c'est là ce que son maître demande, j'ordonne ensuite au postillon de partir et il pique des deux.

En moins d'une demi-heure, nous arrivâmes au village où nous fîmes halte pour nous rafraîchir; puis nous rentrâmes à Bologne. J'adressai le soir même à Zaguri un rapport circonstancié de la réception qui m'avait été faite; mais j'envoyai ma lettre ouverte à Dandolo, que je priais de la remettre; à la fin de mon rapport, je suppliais Zaguri d'annoncer au marquis que je me croyais offensé par lui, et qu'il eût à me donner la satisfaction que réclamait mon honneur.

Je ris de bon cœur en moi-même le lendemain, lorsqu'à mon retour je reçus de mon hôtesse une carte portant le nom du *général, marquis d'Albergati.* Elle m'apprit,

qu'il l'avait remise en personne, et qu'il ne l'avait laissée qu'après s'être bien assuré que je n'étais pas chez moi.

Cela ne me suffisait pas ; c'était même une gasconnade de plus. Toutefois j'attendis le résultat de ma lettre à Zaguri, avant de demander au marquis la satisfaction que je voulais avoir. Tandis que j'examinais la carte que m'avait apportée cet original mal élevé, et que je cherchais à comprendre comment il osait prendre avec moi le titre de général, Severini survint et me dit, qu'Albergati avait reçu depuis deux ans, du roi de Pologne, le cordon de l'Ordre de Saint-Stanislas et le titre de chambellan. Il ignorait qu'il eût été général au service de Pologne ; mais je n'eus pas de peine à m'expliquer la chose ; il est d'usage à la cour de Pologne, que les chambellans aient le rang et le titre d'adjudans-généraux. Le marquis supprimant le titre d'adjudant, s'appliquait celui de général. C'était une amorce pour les sots. Frappé de cette observation, qui pouvait servir ma vengeance et livrer le marquis à la dérision publique, je composai

un dialogue que je fis imprimer le lendemain. Je donnai toute l'édition à un libraire; en moins de trois ou quatre jours tous les exemplaires furent vendus à une bayoque pièce.

CHAPITRE VIII.

Satire contre Albergati-Capacelli. — L'électrice de Saxe et Farinelli. — Ambition, regrets, folle passion et jalousie de ce *soprano* célèbre. — Nina Bergonzi et la sage-femme Thérèsa. — Folie, crime et fin malheureuse de Nina. — La signora Soavi, sa fille Adélaïde, et le comte Dubarri. — Brigitte Sabatini et l'abbé de Bolini. — Fuite de celui-ci à Venise où je l'envoie. — Chagrin de Brigitte. — Je la ramène à la raison. — Je me rends à Trieste pour me rapprocher de Venise. — Visite à Pesaro. — Le marquis de Mosca. — Son caractère.

On est presque toujours sûr de son triomphe, quand on attaque un orgueilleux avec les armes de la satire enjouée ; les rieurs sont infailliblement du côté de l'attaquant.

Je demandais, dans mon dialogue, si un maréchal de camp peut se faire appeler simplement maréchal ; si un lieutenant-colonel

peut se faire appeler colonel : je demandais de plus, si l'on peut regarder comme une personne sensée celui qui préfère un titre d'honneur acheté à beaux deniers comptans, au titre de noblesse qu'il a reçu de sa naissance. Le marquis eut assez de bon sens pour ignorer l'existence de mon dialogue, mais toute la ville rit à ses dépens, et tourna en dérision son généralat.

Il avait eu la folie de faire placer les armes de la république de Pologne sur la porte de sa maison ; le comte Mischinsky, ambassadeur de Pologne à Berlin, qui, revenant des bains de Pise, passait par Bologne, s'en amusa beaucoup. Je l'engageai à faire porter une carte chez le faux général. Albergati reçut cette politesse avec tant de bonne foi, qu'il en fit porter à l'instant une des siennes à l'ambassadeur ; mais, pour cette fois, il avait supprimé le titre de général.

L'électrice douairière de Saxe, arriva en ce moment à Bologne ; je lui fis ma cour. Elle n'y venait qu'en considération du célèbre Soprano Farinelli, qui, après avoir fait sa fortune à Madrid, vivait tranquille à Bolo-

gne. Il donna à cette princesse un magnifique déjeuner, et une ariette de sa composition, qu'il accompagna lui-même sur le piano. L'électrice, passionnée pour la musique, embrassa le chanteur avec enthousiasme, l'assurant qu'elle mourrait contente.

Farinelli, qu'on appelait communément don Carlo Broschi, avait, pour ainsi dire, rempli le rôle de souverain en Espagne.

La reine, née princesse de Parme et femme de Philippe V, l'avait fait renvoyer de la cour après la disgrâce du marquis de la Ensenada; lorsqu'il quitta l'Espagne, il était déjà avancé en âge.

L'électrice trouva dans son appartement un portrait en pied de la reine Barbara, peint par Amigoni; elle en fit de grands éloges et s'entretint avec Farinelli d'un événement qui s'était passé sous le règne de Ferdinand VI. Farinelli versa des larmes qu'il s'empressa d'essuyer, en disant que les vertus de la reine Barbara égalaient la méchanceté d'Élisabeth de Parme. Il avait alors environ soixante-dix ans; il était riche

et jouissait d'une bonne santé ; mais l'oisiveté le rendait malheureux, l'ennui le consumait. Il ne pouvait parler de l'Espagne sans fondre en larmes ; l'ambition est une passion plus forte que l'avarice et la cupidité.

Le malheur de Farinelli résultait encore d'une autre cause, et c'est, dit-on, ce qui lui donna la mort. Il avait un neveu héritier présomptif de toutes ses richesses. Il le maria avec une jeune personne d'une haute naissance ; elle était originaire de Toscane ; il espérait que cette alliance placerait sa famille au second rang de la noblesse ; mais cette fureur d'élévation fut la cause de sa ruine. Le pauvre Farinelli, tout vieux qu'il était, devint passionnément amoureux de la femme de son neveu et même jaloux à l'excès de ce dernier.

Ce fut pour sa nièce une raison de le haïr à la mort ; elle ne pouvait comprendre qu'une vieille créature comme Farinelli, osât prétendre à la préférence sur son époux, dont elle avait sujet d'être satisfaite

à tous égards, et à qui sa tendresse conjugale et l'honnêteté l'attachaient fortement. Quoiqu'il en soit, la résistance que cette jeune femme opposait à sa folle passion rendit Farinelli furieux. Il avait fait voyager son neveu; il tenait sa nièce en chartre privée. Il lui reprit les diamans qu'il lui avait donnés, et de peur de la perdre de vue, il ne sortait jamais. Un vieux soprano, amoureux d'une jeune femme qui le déteste, surpasse le tigre en cruauté.

Lord Lincoln était arrivé à Bologne. Le cardinal légat, à qui il était recommandé, lui donna à dîner et m'invita. Il se procura ainsi la satisfaction de se convaincre que jamais je ne m'étais trouvé avec cet Anglais, et que le Grand-Duc, en me bannissant, avait commis une criante injustice. J'appris de la bouche même du lord, la manière dont on l'avait circonvenu; mais il ne voulait absolument pas convenir qu'il eut été trompé il assurait, au contraire, qu'il avait cessé de jouer volontairement : tant il est facile de tromper un Anglais et difficile de lui arra-

cher l'aveu de sa duperie. Ce jeune lord mourut à Londres trois ou quatre ans après, des suites de ses déréglemens.

Je vis à la même époque à Bologne, l'Anglais Aston, et la signora Slopiz, beaucoup plus belle que sa sœur Calimène, cantatrice, dont j'avais été amoureux. La signora avait avec elle deux enfans d'une beauté angélique. Charmé des nouvelles que je lui donnai de sa sœur, et remarquant aisément que je l'avais aimée, elle me dit qu'elle viendrait indubitablement chanter à Florence pendant le carnaval de 1773. Je ne la revis cependant qu'à Venise en 1776; j'aurai lieu de m'occuper d'elle à cette époque.

L'abominable Nina Bergonzi, qui avait fait perdre l'esprit au comte Riela à Barcelonne, et qui avait causé mon malheur dans cette ville, était aussi à Bologne depuis le commencement du carême. Elle avait loué une maison entière; elle avait un crédit ouvert chez un banquier, à qui il était enjoint de lui donner tout ce qu'elle demanderait; elle roulait équipage, avait une nuée de domestiques, se disait enceinte du

capitaine-général du royaume de Catalogne, et exigeait en cette qualité des bonnes gens de Bologne les prérogatives et les honneurs dues à une princesse qui honorait leur ville de sa présence, en attendant ses couches. Elle était particulièrement recommandée au cardinal légat: il lui faisait de fréquentes visites dans le plus grand incognito. L'époque de sa délivrance approchait; un confident du comte Riela arriva dans ce moment de Barcelonne, muni de tous les pouvoirs nécessaires pour faire baptiser l'enfant au nom du comte, et pour le faire reconnaître comme enfant légitime. Cependant Nina faisait un étalage insupportable de sa grossesse; elle se montrait dans les spectacles et dans les promenades publiques.

Sa taille était d'une largeur démesurée; elle s'appuyait à droite et à gauche sur le bras des nobles Bolonais qui lui faisaient la cour, ne cessant de leur répéter qu'elle serait charmée de les recevoir chez elle, mais qu'elle les priait d'avoir égard à la jalousie d'un adorateur tout puissant et ca-

pable d'attenter à ses jours, comme il l'avait déjà fait à l'égard de plusieurs autres femmes. Elle leur racontait ce qui m'était arrivé à Barcelonne, ignorant sans doute que j'étais en ce moment à Bologne. Lorsque le comte Zini le lui apprit, elle en fut déconcertée. Le comte, m'apercevant le soir même à la promenade de la Montagnuola, vint m'aborder pour me demander les circonstances de cette déplorable aventure.

Je jugeai à propos de supposer que tout cela était un conte, que Nina m'était entièrement inconnue, et qu'elle avait imaginé cette fable pour s'assurer s'il aurait le courage d'exposer sa vie par amour pour elle. Mais je fis un récit exact de cette malheureuse affaire au cardinal légat, dès qu'il me mit sur ce chapitre. Quelle fut sa surprise, lorque je lui en détaillai les circonstances, lorsque je lui peignis l'audace révoltante de cette femme, et l'aveuglement du comte Riela! Je lui appris encore que Nina était fille de sa propre sœur; et, quand je lui dis que je ne la croyais pas enceinte, il rit aux éclats. Quel motif avez-vous pour ne pas le

croire? me demanda-t-il. Il n'y a rien de plus naturel et de plus vraisemblable. Qu'elle ne le soit pas du fait de son noble amant, cela est possible; mais elle est bien véritablement enceinte; elle touche même au moment de ses couches. Au reste, quelle raison pourrait-elle avoir de le publier, si elle ne l'était pas?

Vous ne connaissez pas cette odieuse créature, lui répondis-je; toutes ses menées ne tendent qu'à faire parler d'elle, aux dépens même de l'honneur du comte, d'un homme qui était un modèle de vertus et de droiture, avant de s'être lié avec cette malheureuse.

Huit jours après, quelques minutes avant minuit, j'entends dans la rue et sous mes fenêtres de violentes clameurs. Je regarde et j'aperçois une femme nue jusqu'à la ceinture, assise sur un âne, suivie des valets du bourreau, qui la frappent de verges, une foule de *biccherini* Bolonais, remplissaient l'air de leurs cris de joie. Severini entra chez moi dans le moment et m'apprit que c'était une sage-femme, renommée dans

Bologne, à qui le cardinal-archevêque faisait appliquer ce châtiment exemplaire, et que le public n'en saurait la raison que le lendemain ; il fallait toutefois, que cette femme se fût rendue coupable d'une méchante action. Il ajouta que c'était la sage-femme qui avait accouché Nina d'un garçon mort deux jours auparavant. Voici ce qu'on racontait le lendemain dans toute la ville :

Une pauvre femme avait porté plainte devant l'archevêque contre la sage-femme Theresa. Celle-ci, disait-elle, l'avait déterminée à lui abandonner un beau petit garçon qu'elle avait mis au monde quinze jours auparavant, moyennant une promesse de vingt sequins qui n'avaient pas même été donnés. L'infortunée était au désespoir ; elle s'accusait d'avoir causé la mort de son enfant et demandait vengeance à l'archevêque, prenant l'engagement de prouver que son fils était le même enfant mort, dont Nina prétendait être accouchée. L'archevêque avait donné ordre à son chancelier de prendre sans délai et avec tout le secret possible, les plus sévères informations : dès

qu'il eut acquis la certitude du crime, il avait condamné la sage-femme à être promenée sur l'âne, sans formalités ultérieures, conformément à la loi *Valeria*, qui *permet de punir et de verbaliser ensuite*. Le confident de Nina disparut quelques jours après; mais l'audacieuse tint bon. Elle fit prendre à ses domestiques une cocarde rouge, plus grande du double que celle qu'ils portaient jusqu'alors; elle poussa l'effronterie jusqu'à dire à ses entours, que l'Espagne la vengerait des calomnies du cardinal; pour achever de jouer son rôle, elle resta encore six semaines entières à Bologne, après ses prétendues couches. Mais le cardinal-légat, honteux de la protection qu'il lui avait accordée, travailla secrètement à la faire éloigner : elle partit enfin. Riela lui fit une pension considérable, à condition qu'elle ne reparaîtrait jamais devant lui, ni dans aucune ville d'Espagne. Il fut appelé quelques mois ensuite à Madrid où le roi lui donna le porte-feuille de la guerre; il mourut dans ce poste au bout d'un an. Sa chère Nina le suivit au tombeau deux ans plus tard. Elle

mourut des suites de ses excès, dans une profonde misère.

La coupable sage-femme se tira d'affaire par la protection de quelques personnages d'importance. On publia même une brochure anonyme, dont l'auteur essayait de prouver que l'archevêque était punissable, pour avoir condamné une bourgeoise à la plus infamante des peines, sans avoir suivi les formes de la procédure criminelle. Il y présentait la sage-femme comme une innocente victime de quelque vengeance personnelle. Il allait jusqu'à soutenir, que si l'on voulait porter plainte à la cour de Rome, la sage-femme pourrait compter sur une satisfaction éclatante, et voir l'archevêque condamné à lui payer une indemnité considérable.

Celui-ci, de son côté, fit paraître un pamphlet où il exposait que cette femme abominable, qui en était quitte alors pour le fouet, aurait été trois fois condamnée à mort, si l'honneur de trois des premières familles de Bologne ne l'avait empêché de soumettre l'examen de ses crimes avérés au

cours ordinaire de la justice. Il ajoutait qu'au nombre des actes déposés dans la chancellerie, se trouvaient les preuves évidentes d'avortemens, que des mères coupables avaient payés de leur vie; d'échanges d'enfans morts contre des enfans vivans, de la substitution d'un garçon à une fille, lequel était actuellement en possession illégitime d'un très-grand héritage : c'en fut assez pour fermer la bouche aux protecteurs de cette misérable; car tous les jeunes gens dont elle avait accouché les mères, tremblaient qu'on en vînt à des découvertes qui pouvaient rendre douteuse la légitimité de leur naissance.

Je vis à la même époque, la danseuse Marucci, qui avait été bannie d'Espagne peu de tems après moi. Elle avait été renvoyée de ce pays pour les mêmes raisons que la signora Peliccia; celle-ci alla à Rome, et Marucci se retira à Lucques où elle avait reçu le jour : elle y vivait dans la plus grande aisance.

La signora Soavi, native de Bologne, arriva aussi dans cette ville. Je l'avais connue

à Parme, dans le tems où j'étais si heureux avec Henriette, et plus tard à Paris, où elle était engagée à l'Opéra sous la protection d'un grand seigneur russe; enfin, à Venise où elle était la maîtresse de Marcello. Elle avait avec elle une jeune fille de onze ans, fruit de ses amours avec de Marigny, mousquetaire du roi. Elle venait se fixer à Bologne. Sa fille, qu'on nommait Adélaïde, était d'une beauté accomplie; elle unissait aux charmes de sa personne, la grâce, la douceur et tous les talens que peut donner l'éducation la plus soignée. La signora Soavi rencontra à Bologne son mari, qu'elle ne voyait pas depuis quinze ans; elle lui présenta ce trésor, comme un bien qui lui appartenait. C'est ta fille, lui dit-elle?

Elle est jolie, lui répondit le docile époux; mais, ma chère, il n'est pas possible qu'elle soit ma fille. — Pourquoi pas imbécille, puisque je te la présente en cette qualité? Apprends qu'elle a un revenu annuel de deux mille écus, et que le soin de ses intérêts m'est confié jusqu'au moment où je la remettrai entre les mains d'un époux, d'un

danseur ; car je veux qu'elle apprenne la danse noble, et que, du haut de la scène, elle charme l'univers. Tu la mèneras promener les dimanches et les fêtes. — Et si quelqu'un me demande qui elle est ? — Tu diras que c'est ta fille ; tu le sais, puisque c'est ta femme qui te la donne. — Je ne comprends pas bien. — Cela vient, mon cher, de ce que tu n'as pas voyagé ; tu as conservé ta simplicité primitive.

J'étais présent à ce dialogue édifiant. Charmé des attraits de cet être enchanteur, je m'offris à l'instant pour développer les talens qu'elle possédait déjà ; mais la maman me répondit qu'elle craignait que sa fille ne fît avec moi des progrès trop rapides. Adélaïde était la merveille de la ville. Un an après mon départ, le comte Dubarri, beau-frère de la célèbre comtesse Dubarri, maîtresse de Louis XV, et qui est aujourd'hui un objet de haine pour la France, passant par Bologne, devint tellement amoureux d'Adélaïde, que sa mère, craignant un enlèvement, la fit tout à coup disparaître ; Dubarri avait offert une dot de cent mille

écus; mais la mère avait refusé. Je vis Adélaïde danser à Venise cinq ans après. Lorsque je fus la complimenter sur son succès, elle me dit avec une grâce infinie, que sa mère qui l'avait jetée dans le grand monde, voulait maintenant l'en retirer, prévoyant que la danse abrégerait ses jours; elle ne survécut en effet que six ou sept ans. Elle n'avait pour tout bien que la rente dont j'ai parlé.

Je ne fus pas médiocrement surpris de revoir un autre personnage, issu d'une famille considérée, et destiné par sa naissance aux honneurs et à la richesse; c'était le comte Filomarino. Il était dans la misère et privé de l'usage de tous ses membres par suite de ses déréglemens. Je lui fis de fréquentes visites, autant pour lui donner quelques paoli, que pour étudier le cœur humain dans sa personne; car son entretien était toujours aussi piquant que jamais; sa langue mordante qui était le meilleur de ses organes, ne lui avait pas encore refusé le service. Je retrouvai en lui le même esprit de calomnie

et de médisance; il nécessaire de se maudire lui-même, de maudire sa situation et ses honnêtes parens.

La danseuse Sabatini était de retour à Bologne, assez riche pour se reposer sur ses lauriers et pour épouser un professeur d'anatomie, à qui elle apporta tout son avoir. Je fis connaissance chez elle de sa sœur, fille pauvre et sans talens, mais dont le commerce était plein de charmes. Celle-ci recevait un jeune abbé, plus remarquable par sa décence que par les avantages extérieurs de sa personne. Il paraissait être en possession du cœur de la jeune dame. Il était cependant facile de s'apercevoir qu'il avait plus de reconnaissance que d'amour. Je lui adressai un jour la parole, et il me fit, de ce ton d'incertitude qui est toujours sûr de plaire, une réponse très-fine et très-réfléchie. Nous sortîmes par hasard en même tems de la maison; comme nous allions du même côté, nous marchâmes quelques instans ensemble. Nous nous questionnâmes réciproquement sur notre origine et sur notre

pays : nous nous communiquâmes les raisons de notre séjour à Bologne. En nous séparant, nous nous promîmes de nous voir.

Cet abbé, âgé de vingt-quatre à vingt-six ans, n'avait de l'état ecclésiastique que l'habit. Il était fils unique d'une famille distinguée de Novarre, et très-peu fortuné ; mais avec son petit revenu, il vivait avec plus d'aisance et d'agrément à Bologne que dans sa patrie, où il s'ennuyait de tout ce que parens lui imposaient une sorte de contrainte ; le commerce des amis qu'il y avait, lui paraissait insipide, car l'ignorance y était générale. En un mot, il ne pouvait supporter le séjour de sa ville natale, il s'y trouvait gêné, quoique d'ailleurs la modération de ses penchans ne le portât jamais à faire usage de ce qu'un homme à fortes passions appelle *liberté*. L'abbé de Bolini était un de ces êtres qui ne demandent que la tranquillité ; tout le reste ne l'intéressait, ne lui plaisait, ou ne lui déplaisait que médiocrement. Il avait plus de goût pour la société des savans que pour la science. Il se souciait peu qu'on le regardât comme un homme d'esprit ; il lui suffisait

de ne pas être pris pour un sot; tout ce qu'il demandait des savans, dont il recherchait la société, c'était de ne point passer à leurs yeux pour un ignorant, puisqu'il savait les écouter. Son caractère était la modération sous tous les rapports; bon chrétien par éducation, si éloigné de la manie des esprits forts, qu'il ne disputait jamais sur les matières de religion, rien ne le choquait, son cœur se refusait aux critiques malignes. Il louait rarement, jamais il ne blâmait. Presque indifférent à l'égard du beau sexe, il s'éloignait des personnes laides, fuyant celles qui cherchaient à l'éblouir par leur esprit; mais ne se montrant pas cruel pour une femme aimable à qui l'amour faisait faire les premiers pas. S'il lui reconnaissait un mérite quelconque, il était complaisant et empressé, plutôt par reconnaissance que par amour; ses passions étaient en effet si peu ardentes, que les femmes lui paraissaient faites plutôt pour altérer, que pour augmenter le bonheur de la vie. Ce dernier trait de son caractère me frappa tellement, qu'au bout de trois semaines de connais-

sance, je pris la liberté de lui demander comment il accordait ses principes, avec son inclination évidente pour mademoiselle Brigitte Sabatini. Il allait souper tous les jours chez elle, et tous les matins elle venait déjeuner chez lui; les trouvant souvent ensemble, je la voyais toujours satisfaite, décente et réservée; mais l'amour éclatait dans ses yeux et dans ses mouvemens. Du côté de l'abbé, je ne remarquais jamais que cette grande complaisance, qui n'est jamais exempte de contrainte. Mademoiselle Brigitte avait au moins dix ans de plus que lui : elle me montrait beaucoup de prévenance, non qu'elle eût intention de m'inspirer de l'amour; mais elle voulait me prouver que l'abbé était heureux de posséder son cœur.

Je demandai un jour à mon jeune ami dans un de ces instans de franchise, qu'inspire une bouteille de bon vin, quelle était la nature de ses liaisons avec mademoiselle Brigitte. Il sourit, soupira, rougit, baissa les yeux et m'avoua enfin que cette liaison faisait le malheur de sa vie.

Le malheur de votre vie ! lui dis-je tout surpris, vous laisserait-elle soupirer en vain ? Eh bien ! il faut reconquérir votre tranquillité, en renonçant à elle. — Ce n'est pas sa sévérité qui me désole, répliqua-t-il, puisque je ne suis pas amoureux d'elle. C'est elle, au contraire, qui en me donnant les preuves les moins équivoques de sa passion, menace ma liberté extérieure et intérieure. Elle veut que je l'épouse ; je le lui ai promis par compassion, et elle me tourmente journellement en me rappellant cette promesse. Elle me presse, elle pleure, elle me supplie d'accomplir un engagement que je n'ai pris que pour me dérober à son désespoir ; en un mot, elle me déchire le cœur en soutenant que je veux la tromper ; voilà ma position. — Lui avez-vous de grandes obligations ? — Aucune, mon ami ; elle est pauvre, elle n'a par jour que trente *bajocchi*, que lui donne sa sœur et qu'elle perdrait en se mariant. — Avez-vous quelque gage de son amour ? — Je me suis bien gardé de m'exposer ainsi qu'elle à ce malheur. C'est précisément ce qui la tourmente ; elle mau-

dit ma réserve ; c'est pour elle une preuve palpable de mon éloignement pour le mariage ; je ne sais que lui répondre et je cherche en vain des détours. — Mais avez-vous l'intention de l'épouser tôt ou tard ? — Je sens mon ami, que je ne pourrai jamais m'y résoudre. Une telle union me rendrait dix fois plus pauvre que je ne suis ; on se moquerait de moi dans ma patrie, si j'y venais avec une épouse, qui n'est à la vérité ni décriée, ni laide, mais qui ne me convient pas, n'ayant ni naissance, ni fortune. — Comme homme d'honneur, et comme homme sensé, vous devez renoncer à cette union, aujourd'hui plus tôt que demain. — Je le sens bien ; mais je vous avoue franchement que je n'ai pas assez de force morale pour en venir à cette extrémité. Si je n'allais pas chez elle ce soir comme de coutume, vous la verriez arriver à l'instant ; elle voudrait savoir ce que je suis devenu, et vous sentez bien que je ne puis ni lui fermer ma porte, ni la renvoyer. — Je le sens ; mais vous conviendrez aussi que vous ne pouvez pas rester plus long-tems dans une si vio-

lente situation. Il faut prendre un parti quelconque et trancher ce nœud avec l'épée d'Alexandre. Bref, il faut quitter cette ville, et en aller habiter une autre; sans lui en rien dire; elle ne fera pas la folie de vous suivre. — Ce serait là le vrai moyen; mais cette fuite présente des difficultés insurmontables. — Des difficultés? Vous vous moquez. Suivez mon conseil et vous sortirez de Bologne avec toute la facilité imaginable; elle n'apprendra votre départ qu'au moment où jusqu'où il ne vous aura pas vu à son souper, elle viendra vous chercher ici et ne vous y trouvera pas. — Je ferai tout ce que vous voudrez; si nous réussissons, vous m'aurez rendu un service que je n'oublierai jamais; mais la douleur lui donnera la mort, ou lui fera perdre l'esprit. — Ah! je commence par vous défendre de vous occuper de sa douleur. C'est tout ce que je vous demande; le reste me regarde. Voulez-vous partir demain matin? Avez-vous des dettes? Avez-vous besoin d'argent? — J'en ai assez et je n'ai pas de dettes. Mais partir demain matin, c'est une idée folle; il me faut

au moins trois jours; j'attends après demain des lettres de ma famille; il faut bien qu'elle sache où j'irai. — Je prends tout sur moi. J'irai chercher vos lettres et je vous les enverrai; vous ne connaîtrez vous-même le but de votre voyage qu'au moment de votre départ. Reposez-vous sur moi; la seule chose que vous ayez à faire, c'est de confier votre malle à votre hôte, avec injonction de me la remettre. — Je n'y manquerai pas, puisque vous voulez que je parte sans emporter mes effets. Mais partir, sans savoir où l'on va, c'est quelque chose de très-plaisant. Au reste, je ferai ce que vous voulez. — N'oubliez pas de venir manger chez moi pendant les trois jours, et surtout ne parlez à qui que ce soit de votre départ.

L'abbé m'accorda de joie. Je l'embrassai; je le remerciai de la confiance avec laquelle il se soumettait à mes dispositions : dans ce moment, il me parut être un tout autre homme.

Satisfait de cette bonne action et riant en moi-même de la colère de la pauvre Brigitte, lorsqu'elle apprendrait la fuite de son amant,

j'écrivis à Dandolo. Je le prévenais de l'arrivée d'un jeune abbé de Novarre, qui lui remettrait une lettre de ma part. Je le priais de plus de procurer à ce jeune homme le logement et la table au meilleur marché possible, attendu qu'il était sans fortune, quoique de très-bonne maison; j'écrivis ensuite la seconde lettre, dont l'abbé devait se charger.

Il me raconta le lendemain que Brigitte, loin de se douter de notre projet, avait paru très-contente de lui. Il lui avait confié tout son linge; mais il ne désespérait pas de le retirer de ses mains, sous un prétexte quelconque.

Au jour fixé pour le départ, il arriva chez moi de très-grand matin. Il portait lui-même un sac de nuit, renfermant tout ce dont il avait besoin pour un voyage de quatre jours; sa malle était restée. Je l'accompagnai en poste jusqu'à Modène, où nous dînâmes ensemble; là je lui donnai ma lettre pour Dandolo, et je lui promis de lui envoyer sa malle dès le lendemain. Il fut bien surpris d'apprendre qu'il allait à Venise,

qu'il désirait voir depuis long-tems, et que toutes les mesures étaient prises pour qu'il pût y vivre aussi commodément qu'à Bologne. Dès que je le vis sur la route de Finale je revins promptement à Bologne ; je demandai sa malle, que je mis à la voiture de Venise, sous l'adresse de Dandolo.

Le lendemain matin la pauvre Ariane vint chez moi, comme je m'y attendais bien ; ses larmes m'inspirèrent une tendre compassion. Il y aurait eu de la cruauté à feindre d'ignorer la cause de son affliction. Je lui fis au contraire un long discours, pour tâcher de calmer son désespoir. Je cherchai à lui faire comprendre que j'étais loin d'y être insensible, mais que je n'avais pu me dispenser de servir mon ami et de rompre des nœuds qui auraient infailliblement fait leur malheur à l'un et à l'autre. Mais ma peine fut perdue. A la fin de mon discours, elle se jeta à mes pieds, me conjurant de le décider à revenir, et promettant de ne jamais prononcer à l'avenir le mot de mariage. Je n'avais rien de mieux à faire que de le lui promettre ; je ne lui cachai cependant

pas qu'il était allé à Venise, elle n'en crut rien, comme il était facile de l'imaginer. Il y a en effet des circonstances dans la vie, où pour s'assurer de n'être pas cru, il suffit de dire la vérité; cette vérité devient un mensonge, contre lequel la morale la plus sévère n'a pas de réclamation à faire. Vingt-sept mois après, je revis mon jeune ami Bolini dans ma ville natale. Mais j'aurai occasion de parler de lui à cette époque.

Quelque tems après je fis connaissance avec la belle Visciolleta. J'en devins follement amoureux; mais il me fallait alors, comme depuis cette époque, chercher à réparer par mes largesses les torts de l'âge, ou vaincre mes passions, tâche trop pénible après leur avoir si long-tems cédé, pour que j'aie pu y réussir constamment. Au reste, mes longues et tristes victoires me rendent indulgent pour mes imitateurs. Je ris, quand on me demande sur ce point des conseils, avec la résolution prise d'avance de ne pas les suivre. Je ne les donne pas moins aussi volontiers que si j'étais convaincu de leur efficacité: je sais que l'homme est un

animal qui ne reçoit de leçons que celles de l'expérience, et en vertu de cette disposition de la nature, le monde tant qu'il durera, sera en proie au désordre et à l'ignorance. Car, les hommes expérimentés, forment à peine la centième partie du genre humain.

Au tems dont je parle, Severini, qui était sans emploi, trouva une place de gouverneur auprès d'un jeune seigneur Napolitain, et parut de Bologne, dès qu'il eut reçu de l'argent pour faire son voyage. Je pensai moi-même après le départ de cet ami à m'éloigner de cette belle ville. Zaguri qui avait toujours correspondu avec moi depuis mon aventure avec Albergati, avait l'espoir de me faire rappeler dans ma patrie. Dandolo et lui le désiraient avec ardeur. Il m'écrivit en conséquence, qu'il lui paraissait convenable que je vinsse m'établir auprès des frontières de la république, et même aussi près que possible de la capitale, afin de mettre le tribunal de l'inquisition à portée d'observer ma conduite et de se convaincre qu'elle était sans reproches. Monsignor Zu-

liani, frère de la duchesse de Fiano, qui désirait également mon retour à Venise, appuya cet avis, me promettant de faire valoir tout son crédit en ma faveur si je consentais à le suivre.

Je me déterminai donc à transporter mon domicile sur les confins de ma patrie. Ni Mantoue, ni Ferrare ne me plaisaient; je me décidai pour Trieste, où Monsignor Zaguri avait un ami auquel il promettait de me recommander avec chaleur. Je ne pouvais me rendre par terre dans cette ville, sans toucher le territoire vénitien; je résolus d'y aller par mer. Il fallait passer par Pesaro; je cherchai à me procurer une lettre pour le marquis de Mosca, le savant le plus distingué de cette ville, et que je désirais connaître. On parlait beaucoup en ce moment du marquis; il venait de faire paraître un traité sur l'aumône, que la cour de Rome avait mis à l'index. Savant théologien, Mosca était un disciple zélé de Saint-Augustin, dont la doctrine se rapproche jusqu'à un certain point du Jansénisme.

Je quittai avec regret Bologne, où j'a-

vais passé huit mois délicieux, j'arrivai le surlendemain à Pesaro seul, bien portant, et ne manquant de rien. Je présentai au marquis la lettre qui lui était adressée. Il en fut charmé et me rendit visite le même jour. Il me dit que sa maison me serait ouverte à toute heure, et qu'il me présenterait à la marquise son épouse; il voulait qu'elle me fît voir les curiosités de la ville, et qu'elle me conduisît dans les réunions de la noblesse. Il termina sa courte visite en m'invitant à dîner en famille, mais auparavant, ajouta-t-il, vous passerez la matinée avec moi dans ma bibliothèque, nous y prendrons ensemble le chocolat.

Je me rendis à son invitation : je vis chez lui une quantité immense de commentaires sur tous les poëtes latins connus, depuis le tems d'Ennius jusqu'au douzième siècle. Il avait fait imprimer tous ces ouvrages à ses frais en trois énormes in-folio. Mais l'édition n'était pas belle, et j'eus la hardiesse de le lui dire. Il en convint. Pour épargner vingt mille écus de plus que lui aurait coûté une édition plus soignée, il s'était privé

d'un bénéfice de cinquante mille ou peut-être davantage. Il me fit présent d'un exemplaire de cet ouvrage, qu'il m'envoya à mon hôtel avec un autre in-folio, intitulé *Memoria Pisaurentina*. Malheureusement je n'eus pas le tems de le parcourir; il m'aurait fait connaître tous les monumens d'antiquité que possède la ville de Pesaro.

Placé à table vis-à-vis de la marquise, dont l'extérieur seul annonçait toutes les bonnes qualités, et qui avait auprès d'elle ses cinq enfans, trois fils et deux filles, tous également beaux et bien faits, je me trouvai singulièrement heureux. Ce tableau de famille me fit une impression qu'il m'est impossible de bien définir. J'ignore quelle a été depuis cette époque la destinée de cette intéressante famille.

La marquise Mosca était une femme du meilleur ton; son mari n'était qu'un homme de lettres. Aussi n'étaient-ils pas parfaitement d'accord et leur intérieur en souffrait, sans toutefois que les étrangers pussent s'en apercevoir. Si on ne me l'avait pas dit, je n'en aurais rien su: il y a cinquante ans

que j'entendais dire à un sage, qu'on joue dans chaque famille une sorte de comédie, que on trouble la tranquillité ; c'est à la prudence de chercher à empêcher que le scandale se soutienne ; car personne n'aime à entendre de mise et la donner matière à la médisance de la foule toujours ignorante et toujours avide de scandale.

Pendant les cinq jours que je passai à Pesaro, la marquise Mosca-Barzi ne s'occupa que de moi. Elle me fit parcourir dans son équipage toutes les maisons de campagne, et me présenta le soir dans toutes les assemblées.

Mon époux avait environ cinquante ans. Froid par nature, il n'avait de passion que pour l'étude ; par cette raison, ses mœurs étaient d'une pureté irréprochable. Il avait fondé une académie, dont il s'était réservé la présidence. Il avait pris pour devise une mouche, qu'il avait placée dans ses armoiries faisant allusion à son nom de famille *Mosca*. La légende était : *Deme C.* En ôtant le *c* du mot *musca*, on avait *musa*. Le seul défaut de cet excellent homme était une

qualité que les moines auraient regardée comme la plus éminente vertu ; il était trop catholique. Aussi dans toutes les circonstances de sa vie il passait jamais la limite, au delà de laquelle : *Nequit consistere rectum.* Mais y a-t-il plus d'inconvénient à franchir la limite qu'à rester en deçà ? c'est une question sur laquelle je me garderai de prononcer. Horace a dit :

« *Nulla est mihi religio.* »

Et il commence une de ses odes par une sorte d'imprécation contre la philosophie qui attaque le culte de la Divinité. Que conclure de là ? que tout excès est nuisible et pernicieux.

Je partis de Pesaro surpris d'y avoir trouvé une aussi bonne société, et regrettant de n'y avoir pas rencontré le frère du marquis, frère dont tout le monde s'accordait à faire l'éloge.

CHAPITRE IX.

Ouvrages publiés par le marquis Mosca. — La cour de Rome. — Départ pour Ancône. — Le juif Mardochée. — Mon arrivée à Trieste. — Le baron Pittoni et le juif Lévi. — Mon histoire des troubles de Pologne. — Causes de la ruine de ce pays. — Le prince Czartoryski. — Mes prédictions. — Visite de Zaguri. — Le consul Marco Monti. — Leur amitié pour moi. — Ses bons effets pour mon séjour à Trieste. — Les comtes d'Auersberg, de Cobentzel et Torrès. — Le comte F. C. Coronini. — L'abbé Pini. — Madame Piquelins. — Nouvelle Laure. — Le procurateur Morozini, son bon accueil et ses promesses. — Je renonce au jeu. — Plan de vie économique. — Arlequin et arlequine.

Ce fut dans mes momens de loisirs à Ancône que je feuilletai la collection des poètes latins du marquis Mosca-Barzi. Je cherchai inutilement les priapées, les poèmes Fescenniens et beaucoup d'autres fragmens de l'antiquité, qui se trouvent en manuscrit

dans un grand nombre de bibliothèques d'Italie. L'ouvrage en lui-même prouvait moins l'érudition de son auteur que son amour pour la littérature; car tout son travail s'était borné à rassembler des poèmes, et à les classer par ordre de tems. Je m'étais inutilement attendu à y trouver des notes et des commentaires; de plus, l'impression en était défectueuse; les caractères, le papier, les marges, rien n'était de bon goût; les fautes typographiques y fourmillaient; aussi l'ouvrage n'eut-il aucun succès, et le marquis n'étant pas riche, c'était une des principales raisons de sa mésintelligence avec son épouse.

Mais son Traité sur l'Aumône, et surtout l'apologie qu'il avait faite de cet ouvrage, me donnèrent une meilleure idée de son érudition, de son talent et de ses vues. Tout ce qu'il disait avait dû singulièrement déplaire à la cour de Rome; avec un peu de réflexion il aurait prévu cet inconvénient. Le marquis avait raison au fond; mais en théologie, on n'a raison qu'autant qu'il plaît à Rome; et pour obtenir son suffrage,

il faut adopter ses principes et approuver les abus qu'elle a convertis en usages.

J'avais intention d'aller à Trieste ; j'aurais dû saisir l'occasion de m'embarquer à Pesaro sur une tartane qui mettait à la voile le même jour, et qui m'y aurait porté en douze heures, par un vent favorable. Je n'avais rien à faire à Ancône, et j'allongeais mon voyage de près de cent milles d'Italie ; mais ayant déclaré que je devais me rendre dans cette ville, c'était un motif suffisant pour moi d'y aller ; car j'ai toujours eu une très forte dose de superstition, et je suis convaincu qu'elle a grandement influé sur tous les événemens de ma singulière existence.

Je crois très-bien comprendre ce que Socrate voulait dire par ce qu'il appelait son démon familier ; il le détournait de prendre un parti, plus souvent qu'il ne l'y décidait. Il m'est démontré que je suis dominé par un génie de cette espèce. Persuadé que ce bon génie ne voulait que mon bonheur, j'ai suivi aveuglément ses inspirations dans tou-

tes les circonstances où je n'avais pas de raison décisive pour en agir autrement.

J'étais à Sinigaglia, à trois postes d'Ancône: je me disposais à prendre un peu de repos, lorsque le voiturin vint me demander la permission de placer auprès de moi, dans la calèche, un juif qui suivait la même route; je lui répondis de très-mauvaise humeur que je ne voulais avoir personne avec moi, encore moins un juif. Le voiturin se retire, et dans le même moment j'entends cette voix secrète qui me conseille de recevoir le juif, en dépit des résistances de mon humeur. Je rappelle le voiturin pour lui dire que je consens à sa proposition.

Nous partîmes le lendemain matin. Le juif, dont l'extérieur était très-décent, me demanda quelle raison j'avais de ne pas aimer sa nation.

C'est, lui répondis je, que vous êtes nos ennemis par principe de religion. Vous vous croyez en droit et même obligés de nous tromper; vous ne nous regardez jamais comme des frères. Avons-nous besoin

de recourir à vous pour nous procurer de l'argent, vous nous écrasez d'usures; en un mot, vous nous haïssez et vous croyez accomplir un devoir. — Vous êtes dans l'erreur, Monsieur, reprit-il, accompagnez-moi à la synagogue, et vous entendrez prier Dieu pour les chrétiens nos frères. Vous nous entendrez même appeler ses bénédictions sur le pape, notre souverain. — Oui, lui dis-je, la prière sera sur vos lèvres; mais c'est le cœur et non la bouche qui doit prier. Convenez que les juifs, s'ils étaient les maîtres, se garderaient bien de prier pour les chrétiens, ou je vous jette hors de la voiture. Je le surpris beaucoup en lui citant en hébreu plusieurs passages de l'Ancien Testament, qui ordonnent aux Israélites de maudire leurs ennemis en toute occasion, et de leur faire tout le mal imaginable. Dès ce moment, le pauvre juif n'ouvrit plus la bouche.

Toutefois Mardochée (c'était le nom de ce juif), et moi, nous devînmes bientôt bons amis. Je fis accord avec lui, pour qu'il me logeât et me nourrît, pendant mon sé-

jour à Ancône. Sa famille me plut, et je n'eus qu'à me louer des procédés de toutes ces bonnes gens. Ce fut durant cet intervalle, que pour la première fois de ma vie, peut-être, à l'âge de quarante-sept ans, et aux approches de la vieillesse, je fis sur moi-même un triste retour, déplorant ma conduite passée, ne me berçant plus d'aucune illusion, et désolé de n'avoir pour perspective que les progrès de l'âge, sans fortune, sans emploi utile, sans espoir d'un meilleur avenir, et avec de vains regrets pour toute pâture.

Ces douloureuses réflexions ne pouvant que se reproduire sans cesse, m'auraient conduit au désespoir, si je ne me fusse créé une occupation et un plaisir, pour leur donner le change; j'ai trouvé ma consolation à écrire, et surtout à rédiger l'histoire de ma vie. On la publiera, si l'on veut : peu m'importe ; car je suis désabusé de tout. Mais, quoi qu'il arrive, j'aurai charmé mes dernières années en enregistrant mes souvenirs.

Pour témoigner ma reconnaissance à

Mardochée et à sa famille, je voulus les traiter et les régaler de bon vin de Chypre.

J'en demandai au consul de Venise, pour qui j'avais une lettre de Dandolo. Le consul était un vénitien de la vieille roche. Il avait souvent entendu parler de moi; il fut charmé de me voir. Il pouvait, même sans masque, le disputer au pantalon de notre théâtre burlesque, en gaité et en insoucianee : il n'en était pas moins rempli d'expérience, et de plus, excellent gourmet. Il me donna pour mon argent, de véritable vin de *Scopolo*, et du vieux muscat de Chypre : il tomba de son haut quand je lui appris que j'étais logé chez le juif Mardochée, que le hasard m'avait fait connaître. Ce juif, me dit-il, est riche; mais c'est un usurier, et je vous prédis qu'il vous rançonnera, si vous avez besoin de son argent. Je lui déclarai mon intention de partir vers la fin du mois sur un bon navire, et je retournai dîner à la maison du juif, où nous fûmes parfaitement traités.

Je partis enfin d'Ancône le 14 novembre, après un séjour de deux mois; je débarquai

le 15 à Trieste, où je me logeai à la grande auberge.

Je donnai mon nom à l'hôte qui me le demandait ; je m'arrangeai avec lui et je fus parfaitement logé et couché au second étage de sa maison. Je courus le lendemain à la poste pour prendre les lettres qui m'y attendaient depuis un mois. Je trouvai dans la correspondance de mon ami Dandolo un billet ouvert du patricien Marco-Dona au baron Pitoni, chef de la police à Trieste, à qui il me recommandait particulièrement. Je me fais indiquer sa demeure, et lui remets le billet, en me nommant. Sans prendre la peine de le lire, il m'annonce que M. Dona l'a prévenu de ma visite : je puis donc compter sur ses égards en toute circonstance. Il ne m'en dit pas davantage. J'allai porter ensuite au juif Moise Levi une lettre de Mardochée. Je n'en connaissais pas le contenu. Je la laissai à son comptoir, sans m'en inquiéter davantage. Levi était un homme de bon sens, riche et aimable ; il accourut à l'instant chez moi, pour m'offrir ses services ; il me montra la lettre de Mardochée :

il n'y était question que de moi ; cet excellent israëlite marquait à son compatriote, que si par hasard j'avais besoin de cent sequins, il répondrait pour moi ; il regarderait comme rendus à lui-même, tous les services que je pourrais recevoir de Levi.

Je devais des remercimens à Mardochée ; je lui témoignai ma reconnaissance dans une longue lettre, offrant d'employer à Venise tout mon crédit en sa faveur, si j'étais assez heureux pour pouvoir lui être de quelque utilité. Quelle différence entre la politesse glacée du baron Pittoni et la démarche cordiale du bon Levi !

Cependant Pittoni, plus jeune que moi de dix à douze ans, était un homme obligeant, aimable, exempt de préjugés, et même assez instruit. Eminent déclaré de l'économie, il détestait, quant à ses intérêts même, la loi du *tien* et du *mien*, abandonnant le soin de sa maison à son valet de chambre, qui le volait effrontément, il le savait et n'en disait rien. Il était, comme moi, garçon par système, grand partisan du célibat, galant auprès des femmes, ami et

protecteur de tous les bons vivans. N'ayant aucun goût pour le travail, il avait contracté une telle habitude d'oubli, qu'il avait été souvent exposé à négliger les affaires les plus importantes et à manquer aux devoirs de son emploi, dans plusieurs points essentiels. On prétendait qu'il aimait à mentir; on lui faisait injustice. S'il disait le contraire de la vérité, c'est qu'ayant oublié la vérité elle-même, il ne lui était pas possible de la dire; voilà l'homme tel que j'ai pu le connaître pendant un mois d'intimité. Nous fûmes bientôt amis, et nous le sommes encore.

Lorsque j'eus annoncé mon arrivée à Trieste à mes amis de Venise, je m'occupai pendant une huitaine entière dans ma chambre, à mettre en ordre tous les mémoires et tous les documens que j'avais rassemblés à Varsovie, relativement aux événemens de la Pologne, depuis la mort de l'impératrice Élisabeth Petrowna.

J'entrepris d'écrire l'histoire des troubles de Pologne, jusqu'au premier partage de ce royaume, qui agitait en ce moment l'horizon politique de l'Europe. J'avais prédit cet

événement, dans un écrit imprimé à l'époque où la diète, élevant Poniatowsky sur le trône, avait reconnu la Czarine défunte en qualité d'impératrice de toutes les Russies, et l'électeur de Brandebourg, comme roi de Prusse. Mon but, en ce moment, était de faire connaître au monde la suite des événemens que ce partage devait amener. Ce plan fut exécuté; mais si je ne donnai au public que trois parties de cet ouvrage, ce fut par la faute de mon imprimeur qui manqua à ses engagemens; on trouvera dans mes manuscrits après ma mort les quatre autres volumes; je ne m'inquiète guères de ce qu'on en fera. Enrôlé pour toujours sous les drapeaux de la folie, pourquoi m'occuperais-je de l'avenir?

Le royaume de Pologne qui a cessé d'exister, durerait encore avec tout l'éclat dont il brillait à la mort d'Auguste III, sans l'ambition de la maison Czartorysky. Le comte de Brulh, premier ministre de l'électeur de Saxe, avait blessé cette ambition et humilié la famille. Ce fut pour se venger d'un ministre orgueilleux qu'Auguste Czarto-

rysky, palatin de Russie, précipita son pays dans l'abîme.

Son esprit, d'ailleurs éclairé sur tout, était aveuglé par la passion qu'il nourrissait pour cette politique. Non seulement il résolut d'exclure la maison électorale de Saxe du trône de Pologne, il voulut encore élever le prince régnant à cette dignité. Il fallait, pour l'exécution de ce plan, pouvoir compter sur l'amitié de la Czarine et de l'électeur de Brandebourg. Il fut reconnu l'un par la diète, l'une en qualité d'impératrice de toutes les Russies, et l'autre en qualité de roi de Prusse. Ce n'était qu'à cette condition que ces deux princes consentaient à entrer en négociation avec la république. Elle avait cependant de fortes raisons pour leur refuser ces titres, car elle possédait elle-même les plus importantes provinces de la Russie, et elle était maîtresse du royaume de Prusse, l'électeur ne régnant que sur le duché de ce nom. Emporté par la soif de la vengeance, le palatin de Russie, prince Czartorysky, eut le talent de persuader à la diète que cette reconnaissance n'avait aucune impor-

[illegible] étaient disposés à se contenter du titre, et qu'ils s'obligeaient même à ne jamais le faire valoir. On trouva ces explications satisfaisantes, et la république signa la fatale reconnaissance. Il en résulta que le palatin eut, quelques années plus tard, le plaisir de voir sur le trône de Pologne Stanislas Poniatowsky, fils de sa sœur Constance. Je déclarai dès lors au palatin que les cours de Russie et de Prusse ne tarderaient pas à se faire un droit des titres qu'on leur avait si légèrement accordés, et que la promesse de ne jamais les faire valoir, était entièrement illusoire ; j'ajoutai même que l'on n'aurait jamais pensé à exiger, si l'on n'avait dès lors l'intention d'y attacher plus tard une grande importance. Je lui prédis en souriant (car je ne pouvais me permettre d'entretenir le prince d'aussi grands intérêts, que sur le ton insignifiant et léger de la plaisanterie); je lui prédis, qu'à dater de ce jour, l'Europe regarderait la couronne de Pologne comme simple dépositaire des provinces de la Russie blanche, rouge et noire, et du royaume

de Prusse, et que les successeurs immédiats des princes alors reconnus ne manqueraient pas de débarrasser le royaume de Pologne du fardeau de cette garantie. Mais supposition ne se réalisa pourtant pas, puisque ces princes eux-mêmes se partagèrent la Pologne sans faire mention de leurs titres. Ce démembrement amena la dissolution totale du royaume, qui a eu lieu l'année dernière.

La diète de Pologne, dont alors Czartoriski était l'âme, fit encore une faute impardonnable : ce fut d'oublier au sujet de la protection la fable de l'homme et du cheval. C'est à l'aide de leur protection que les Romains se rendirent maîtres du monde ; partout ils commençaient par le protectorat et finissaient par la domination. Aussi tout monarque dont on demande la protection, ne doit-il jamais la refuser ; c'est un premier pas qui mène à la tutelle, de tuteur on devient aisément père, et de père à maître et seigneur il n'y a plus qu'un pas. C'est ainsi que Venise est arrivée à la possession de Chypre, que le sultan lui a enlevée depuis,

Le premier décembre, le baron Pitton m'envoya prier par son valet de chambre de passer chez lui ; une personne arrivée exprès pour moi de Venise, désirait me parler. Curieux de la connaître, je m'habille avec précipitation, et le baron me présente un bel homme de trente-cinq à quarante ans, parfaitement bien mis ; celui-ci m'accueille avec

bonté et avec tous les témoignages du plus vif intérêt. — Mon cœur me dit que c'est à son excellence M. Zaguri, que j'ai l'honneur de parler, et je lui exprimai dans mon style l'expression de toute ma reconnaissance. — C'est moi-même, mon cher Casanova, me répond-il. Dès que mon ami Ellandini m'a appris, il y a trois jours, que vous étiez ici, je résolus d'y venir pour vous embrasser, et vous féliciter de votre retour dans votre patrie, si non cette année, du moins l'année prochaine. J'espère que, dans cet intervalle, ou l'un ou l'autre des inquisiteurs d'État, deux personnages qui n'ont pas toujours été cruels et ... A présent, ce qui doit vous prouver que je viens ici uniquement par amitié pour vous, c'est que je suis patricien et que la loi me défend de sortir de la capitale; je resterai ici aujourd'hui et demain avec vous, et je retournerai ensuite à Venise.

Lorsque je lui eus exprimé ma reconnaissance et ma joie de le voir, le baron Pittoni me fit mille excuses de ne m'avoir pas encore fait sa visite, assurant qu'il l'avait tout simplement oublié. Un beau vieillard,

témoin de cet entretien, surpris Zaguri de m'inviter à dîner chez lui, afin de lui procurer le plaisir de ma connaissance.

Comment, s'écrie Zaguri, il y a dix jours que Casanova est dans cette petite ville, et le consul de Venise ne m'en a pas dit un mot! La faute en est à moi, dis-je en souriant; je craignais que ma visite ne fût pas bien reçue; M. le consul pouvait bien me regarder comme un article de contrebande.

Le consul répondit avec esprit, que j'étais dès ce moment à ses yeux ma marchandise qui faisait quarantaine à Trieste avant de rentrer dans son pays, et que sa maison m'était ouverte comme l'avait été celle du consul de Venise à Ancône.

Cette réponse de Marc-Monti (c'était le nom du consul), me prouva qu'il connaissait toutes les circonstances de ma position. J'avais affaire à un homme rempli d'esprit et d'expérience, charmant en société, parlant très-bien, ayant le don d'amuser tout le monde par ses récits, et le talent plus rare de ne jamais rire de ses contes.

Je possédais le même talent à un certain

degré ; aussi fûmes-nous bientôt d'accord ; c'était à qui ferait les contes les plus plaisans, quoiqu'il eût trente ans de plus que moi. Il me tenait tête partout où nous étions ensemble ; on n'avait pas besoin de cartes pour passer le temps agréablement. J'eus le bonheur de gagner l'amitié de cet excellent homme, elle me fut de la plus grande utilité pendant les deux années de mon séjour à Trieste. C'est à lui que je fus en grande partie redevable de ma grâce et de mon rappel, unique objet de mes vœux. Pendant cet intervalle, j'étais sérieusement atteint du mal que les Grecs appelaient *nostalgie*, que les Allemands nomment *mal du pays*, et qui fait tant de ravage parmi les Suisses et les Esclavons qui y succombent en très-peu de temps. Je n'en serais peut-être pas mort, si j'avais eu la force de le surmonter, et de ne pas revenir perdre neuf années de mon existence dans le sein de mon ingrate patrie.

Nous dînâmes, Zaguri et moi, chez le consul en nombreuse société, et le lendemain chez le gouverneur de la ville, le comte

d'Auersberg. La visite que je faisais un Avogador de Venise me donna tout-à-coup une grande considération; je n'étais plus un homme ordinaire, je devenais un homme d'importance, qui fixait l'attention du gouvernement de Venise. Il était généralement connu que je n'avais quitté ma patrie que pour échapper à une injuste captivité, et le gouvernement dont je n'avais violé les lois en aucune manière, n'était plus en droit de me regarder comme un coupable.

Dès le matin du troisième jour, j'accompagnai Zaguri à Goerz, où il fut obligé de passer trois jours, ne pouvant se dérober aux honneurs que la noblesse de cette ville s'empressait de lui rendre. Je fus reçu partout avec lui, et je m'aperçus qu'un étranger pourrait vivre dans cette ville avec autant de liberté que d'agrément. J'y fis connaissance avec le comte Cobenzel, qui peut-être vit encore; c'était un sage dans toute l'étendue du terme, unissant l'instruction la plus vaste aux plus belles qualités de l'âme, et parfaitement exempt de prétentions. Il

donna à Zaguri une fête où je vis quatre dames de distinction, toutes dignes des hommages les plus flatteurs. J'y vis également le comte Torrès, dont le père, né en Espagne, avait été lieutenant-général au service d'Autriche. Il avait épousé à soixante ans une femme de beaucoup d'esprit, qui lui avait donné cinq enfans, aussi laids que leur père; sa fille aînée me parut aimable, en dépit de sa laideur; elle avait le caractère et l'esprit de sa mère. Le fils aîné le cachait; il était fou par excès d'esprit, menteur, hâbleur et libertin par principe. Quoiqu'il fût méchant et bavard, on le voyait avec plaisir dans la société, parce qu'il racontait bien, et qu'il faisait rire. Il était doué d'une prodigieuse mémoire; s'il avait eu autant de goût pour le travail, il aurait pu acquérir une vaste érudition; ce fut lui qui me porta instamment garant de mon contrat avec le libraire Valerio Valeri, pour l'édition de mon histoire des troubles de Bologne. Je rencontrai encore pendant ces trois jours le comte Coronini, qui s'était fait un nom dans le journal des *Savans*: il avait acquis une

sorte de célébrité par quelques ouvrages de diplomatie, écrits en latin. Personne ne lisait son latin, et pour s'épargner la peine de lire ses écrits, on s'empressait de lui accorder gratis le titre de savant.

Un jeune homme de qualité, nommé Morelli, avait écrit l'histoire de Goertz. Il m'en présenta le premier volume qu'il allait mettre sous presse, me priant de le parcourir dans mes momens de loisir à Trieste, et de corriger ce que j'y trouverais de défectueux. Je le pris et le lui rendis quelque tems après, sans y avoir fait le moindre changement. J'obtins ainsi son amitié; je l'eusse vraisemblablement perdue pour toujours, si je m'étais donné la peine d'écrire mes observations. Mais personne ne m'inspira autant d'intérêt que le comte François-Charles Coronini. Il avait de grands talens. Unique rejeton de sa famille, il s'était marié dans les Pays-Bas et ne pouvant vivre avec sa femme, il l'avait abandonnée, afin de s'occuper librement dans sa patrie, d'amourettes, de chasse et de littérature politique. Il se moquait de ceux qui prétendent qu'il n'y a pas

mariages, était venu à Trieste avec l'aimable

vénitien, et relativement à moi, ce fut lui qui régla le degré de considération dont je jouis auprès des habitans jusqu'à mon départ. Pendant les quatre jours qui suivirent, Pittoni me présenta dans toutes les maisons où je pouvais trouver de l'agrément. Il me mena au casino. Cette réunion, ouverte à toutes les personnes bien nées, était dans l'hôtel même qu'il habitait. Je fus frappé et charmé d'y trouver une vénitienne protestante; elle était fille d'un marchand allemand et femme de David Piquelin, négociant de S[illegible] en T[illegible]. Pittoni était amoureux d'elle et le fut jusqu'à son dernier soupir; il l'aima pendant douze ans comme Pétrarque aima Laure, soupirant comme lui, espérant toujours, gémissant, puis tou- jours sans pouvoir se flatter d'aucun succès. Cette femme extraordinaire, qui [illegible] son nom de Z[illegible], et dont le mari n'était rien moins que jaloux, était d'une jolie [illegible]. Elle chantait et touchait parfaitement du piano, sur lequel elle s'accompagnait elle-même; elle était en outre excellente ménagère. Mais une sérénité que

rien n'altérait, et sa douceur angélique surpassait en elle les autres dons qu'elle avait reçus de la nature, ou qu'elle tenait de l'éducation. Je reconnus en moins de trois jours qu'elle était inattaquable ; j'en fis l'observation à Pittoni ; comme moi, il en convint. Elle le distinguait au milieu de ses adorateurs, toutefois sans jamais s'écarter d'une seule ligne de l'inviolable fidélité qu'elle avait jurée à son époux, et qu'elle s'était promise à elle-même. Elle n'était pas bien portante, mais si la ville entière n'en avait pas été instruite, on aurait eu de la peine à le croire ; elle mourut à la fleur de son âge, avec un calme et une résignation sans exemple.

Quelques jours après le départ de Zaguri, le consul m'apprit par un billet que le procurateur Morosini venait d'arriver à Trieste, et qu'il demeurait dans mon hôtel. Il croyait, disait-il, devoir m'en donner avis, parce que c'était le cas, selon lui, de lui faire ma cour, si je lui étais connu d'une manière quelconque. Je fus très-reconnaissant de cet avis, et je me préparai à l'instant

à suivre le conseil du bon Marin Memmo. Je connaissais toute l'influence que donnaient à Morosini et la charge publique de procurateur de Saint-Marc, et les talens politiques de celui qui en était revêtu. Il m'avait vu dès ma enfance ; la lecteur se rappellera peut-être qu'il me présenta au maréchal de Richelieu en 1750 à Fontainebleau, à l'époque où madame Querini s'y occupait de conquérir le cœur de Louis XV.

M'habillant en toute hâte, comme si j'allais faire ma cour à un monarque, je me rends dans l'antichambre du procurateur, muni d'une carte pour m'annoncer. Bientôt il sort de son cabinet, m'y appelle, et me témoigne franchement le plaisir qu'il a de me revoir.

A peine lui eus-je exposé les raisons de mon séjour à Trieste et mon désir de revoir ma patrie, qu'il me promit de s'employer de tout son pouvoir pour m'obtenir le pardon du redoutable tribunal des inquisiteurs ; il ne croyait pas qu'un homme comme moi fut obligé de l'attendre long-tems après dix-sept ans d'exil. Il me remercia mille fois des

peines que je m'étais données pour son neveu à Florence, et me retint chez lui jusqu'au soir, pour lui faire un récit détaillé des principaux événemens de ma vie. Il fut charmé d'apprendre que Zaguri m'avait promis sa protection la plus active, et il m'engagea à lui écrire, afin qu'ils pussent travailler de concert. Enfin, il me recommanda dans les termes les plus pressans au bon consul. Celui-ci s'en réjouit avec d'autant plus de raison, qu'étant en correspondance d'office avec le secrétaire du tribunal, il pouvait l'informer des témoignages d'intérêt que m'avait donnés le procurateur, et le prévenir qu'en conséquence de ces dispositions, il aurait pour moi les plus grands égards.

Je me trouvai parfaitement bien à Trieste après le départ de Morosini. Je fis tout ce qui dépendait de moi, pour perpétuer les agrémens de mon séjour, et pour vivre avec autant d'économie que l'exigeait l'état de mes affaires. Je n'avais plus que quinze sequins de revenu fixe par mois ; aussi renonçant au jeu, je mangeai régulièrement chez

ceux de mes amis qui m'avaient invité une fois pour toutes, et chez qui j'étais sûr d'être bien venu. C'étaient particulièrement le consul de Venise, celui de France, original, mais excellent homme, ayant bonne table, le baron Pittoni, et quelques autres personnes.

Vers la fin du carnaval, étant au bal qui se donnait dans la salle de théâtre, je fus abordé par un masque déguisé en arlequin. Arlequin et son arlequine me tourmentèrent si long-tems, qu'il me prit envie de connaître arlequine. Après d'inutiles informations, j'appris enfin par Saint-Sauveur, consul de France, qu'arlequin était une jeune personne de qualité, arlequine un très-joli jeune homme, et que si je le désirais, il me mènerait dans leur famille. Il m'assura qu'arlequin m'intéresserait beaucoup plus sous ses vêtemens de fille, que ne pouvait le faire arlequine. J'eus occasion de m'en convaincre avant la fin du bal; mais je fus très-curieux de voir arlequin sans masque, et je me fis présenter dans sa famille dès le second jour du carême. C'est ainsi que je fis connaissance avec madame

Léo, femme d'esprit, qui avait bien eu quelques faiblesses, mais qui était toujours fort aimable. Elle était mariée et avait six filles, toutes jolies, mais arlequin fixa toute mon attention. J'en devins amoureux, toutefois ne pouvant dissimuler que j'avais trente ans de plus que cette jeune personne, je ne lui témoignai que la tendresse d'un père. Un sentiment de honte, tout nouveau pour moi, m'empêcha, pour la première fois de ma vie, de lui montrer la passion d'un amant. Aussi ne lui demandai-je rien au delà de la ligne exacte qui sépare ces deux sentiments.

Après les fêtes de Pâques de l'année 1773, le comte d'Auersberg, alors gouverneur de Trieste, fut rappelé à Vienne, et le comte Wagensberg vint commander la place. La comtesse Lantieri, fille aînée du nouveau gouverneur, était belle comme un ange; elle alluma dans mon cœur une flamme qui aurait fait mon malheur, si je n'avais eu assez de force pour la déguiser sous les apparences du plus profond respect. Je chantai l'arrivée de notre nouveau gouverneur,

dans un poème que je fis imprimer ; j'exaltais le mérite du père, afin de célébrer les attraits de la fille. Cela plut, et je fus admis à lui faire ma cour. Le comte me donna le nom d'ami. Il me prouva son amitié par une confiance dont je retirai quelques avantages pour moi-même. C'était son désir : quoi qu'il ne me le dit pas explicitement, il était facile de voir qu'il voulait m'être utile.

Le consul me dit un jour qu'il faisait, depuis quatre ans, des démarches infructueuses pour obtenir du gouverneur autrichien, que la diligence, qui allait une fois par semaine de Trieste à Mestre, fît une seule poste de plus et passât par Udine, capitale du Frioul vénitien. Ce changement était à désirer dans l'intérêt du commerce des deux états. Mais le magistrat de Trieste ne voulait pas y consentir, par la seule raison que Venise le désirait. Ce que la république désire, disaient ces profonds politiques, lui est avantageux ; et ce qui lui est avantageux, nous est nécessairement nuisible. Le consul ajouta que mon succès

dans cette négociation, me ferait faire des progrès immenses dans la faveur de Messieurs du Tribunal, et me donnerait droit de compter, sinon sur ma grâce, au moins sur la bienveillance de nos juges; que du reste je pouvais me reposer sur lui du soin de faire valoir mes services et de m'en laisser tout l'honneur. Je lui promis de m'occuper de cette négociation.

En effet, dès ce moment même, je fus parler de cette affaire au gouverneur. Il en était instruit et désapprouvait l'opiniâtreté de la chambre du commerce; mais il ne pouvait m'être d'aucun secours, cet objet se trouvant hors de ses attributions. Il m'apprit que l'opposition venait du conseiller Rizzi, et qu'il avait entraîné ses collègues par une foule de raisonnemens spécieux; enfin, il me conseilla de faire un mémoire dans lequel, après avoir examiné la question sous toutes ses faces, je démontrerais que le changement proposé était tout à l'avantage de Trieste, qui est un port franc, tandis qu'Udine n'a qu'un commerce très-peu considérable. Il s'engagea de plus

à adresser ce mémoire à la chambre, sans dire de qui il l'avait reçu, d'en adopter les conclusions, de nommer la chambre de développer ses objections, déclarant en même tems que, si elles ne lui paraissaient convaincantes, il renverrait toute l'affaire à Vienne, avec son approbation motivée.

Ne doutant plus du succès, je rédigeai mon mémoire de manière qu'on ne pouvait y opposer que des chicanes, mais pas une bonne raison. La chambre prit le parti de céder; il fut décidé qu'à l'avenir la diligence passerait par Udine. A peine la chambre eut-elle pris cette résolution, que le comte Wagensberg m'envoya une copie du décret. Je la portai au consul; j'écrivis en outre d'après son avis et sous ses yeux, au secrétaire du tribunal des inquisiteurs, que je m'estimais heureux d'avoir pu réussir à procurer l'accomplissement du désir de Leurs Excellences; que c'était à elles à juger si par là je m'étais rendu digne de revoir ma patrie.

Le Gouvernement ne publia la nouvelle disposition que huit jours après, de ma-

nière que le consul d'Udine en fut informé par le tribunal, avant qu'on la connût à Trieste. On crut que le tribunal l'avait obtenue par corruption. Je ne reçus moi-même aucune réponse du secrétaire de cette cour silencieuse. Mais un peu plus tard, le consul eut ordre de me donner une gratification de cent ducats ou quatre cents livres de France. Le secrétaire, dans sa lettre que Monti me permit de lire, disait que cette gratification avait pour but de m'encourager à persévérer dans mon dévoûment à ma patrie : je pouvais tout attendre de l'indulgence du tribunal, si je traitais avec autant de bonheur l'affaire des Arméniens que le consul était autorisé à me communiquer.

Monti me mit dès l'instant même au courant ; mais je prévis au premier aperçu, que je ne réussirais pas. Je ne me crus toutefois pas dispensé d'agir. Voici de quoi il s'agissait :

Quatre moines Arméniens du couvent de Saint-Lazare à Venise, fatigués de la tyrannie de leur supérieur, avaient pris la fuite. Ils s'étaient réfugiés sur le territoire autri-

chien. Ils avaient tous les quatre des parens très-riches à Constantinople, et bravaient les menaces et l'excommunication du prieur qui les traitait d'apostats. Ils étaient allés à Vienne pour y demander un asile dans les états de l'empereur, promettant, si l'on voulait le leur accorder, de rendre service à l'État par l'établissement d'une imprimerie Arménienne. Ils s'engageaient à employer un million de florins, tant pour la fondation d'une imprimerie en grand, que pour la construction, ou l'acquisition d'une maison, où, sous le bon plaisir de sa majesté l'empereur, ils se réuniraient en société indépendante de l'autorité d'un supérieur. Le gouvernement Autrichien, non seulement leur accorda ce qu'ils demandaient, mais il leur concéda de plus différens privilèges, qui devaient leur être d'un très-grand avantage. On avait pour but d'enlever à Venise cette branche de commerce que l'on voulait s'approprier. On les envoya donc de Vienne à Trieste avec les recommandations les plus pressantes; il y avait déjà six mois qu'ils étaient dans cette ville. Il était naturel que

avaient déjà fait [illegible] les pierres [illegible] les [illegible] qu'ils venaient de [illegible] de Constantinople, au moins de huit [illegible] jusqu'à un certain point leur [illegible] dis alors qu'ils devraient, à mon avis, retourner à Venise, auprès de leur supérieur. On serait ce que pour faire cesser l'excommunication qui pesait sur eux. Le plus obstiné des quatre me répondit qu'ils étaient persuadés que le patriarche les absoudrait et leur donnerait un autre supérieur; ils ne doutaient pas qu'un grand nombre de leurs frères ne vînt d'Orient se réunir à eux, pour former un nouveau couvent à Trieste. Je leur demandai dans une autre circonstance, à quelles conditions ils consentiraient à retourner à Venise. Le plus raisonnable me répondit que le prieur devrait retirer des mains du marquis Serpos une somme de quatre cent mille ducats, qu'il lui avait prêtée à quatre pour cent; c'était la principale condition.

Ces quatre cent mille ducats composaient le capital foncier de Saint-Lazare, où les

moines de Saint-Basile étaient établis depuis trois cents ans. C'était la nation qui avait fondé le couvent. Le prieur n'avait pas le droit de disposer de cette somme ; sans le consentement de ses moines. Il suffisait que Serpos fît banqueroute, pour que le couvent fût ruiné de fond en comble. Le marquis Serpos était un marchand arménien, établi depuis long-tems à Venise, et faisant le commerce des pierres précieuses ; il était ami intime du prieur ; c'était lui qui l'avait entraîné à disposer arbitrairement de la somme en question.

Je demandai aux Arméniens quelles étaient leurs autres conditions ; ils me répondirent, qu'il s'agissait simplement de quelques points de discipline sur lesquels il serait facile de s'entendre, ils me promirent de les rédiger et de me les donner par écrit, dès que je serais en état de leur prouver que Serpos n'était plus en possession de leur capital.

C'est ainsi que j'entamai la négociation ; j'en dressai un rapport que je remis au consul. Il l'envoya au tribunal, qui me répondit six mois après, que le prieur trou-

verait moyen de déposer à la banque la somme en litige, mais qu'il voulait savoir auparavant quels étaient les points de discipline dont il s'agissait.

Cette réponse était en opposition directe avec mes conclusions. Je me déterminai en conséquence à ne pas aller plus loin; il était évident que les parties ne s'accommoderaient pas. J'achevai de me décider, lorsque le comte Wagensberg m'eut donné à entendre qu'il était informé et affligé de mes démarches, ajoutant que je ne pouvais réussir dans cette affaire sans porter préjudice à un pays qui m'avait accueilli avec amitié; il était de mon devoir de le traiter comme j'en avais été traité moi-même.

Je me crus obligé de tout avouer sans détour. Je l'assurai que je n'aurais jamais entamé cette négociation, si je n'avais été convaincu d'avance qu'elle échouerait, ayant été positivement informé par la voie de Venise, que Serpos était dans l'impossibilité de restituer le capital. Il goûta mes raisons et la chose en resta là. Les Arméniens achetèrent la maison du conseiller Rizzi pour la

somme de trente mille florins ne s'y soumirent. Je continuai à les voir de temps en temps, sans toutefois leur parler de retourner à Venise. Cependant le comte Wasserbeck me donna une preuve éclatante de son affection. Ce fut le dernier; car il mourut dans le courant de l'automne à l'âge de cinquante ans.

J'étais un matin dans son cabinet. Il lisait une longue dépêche qu'il venait de recevoir de Vienne. Tout à coup il s'arrête et me dit : Il est fâcheux que vous n'entendiez pas l'allemand ; je vous ferais lire cette pièce. Voici l'affaire dont il s'agit ; elle pourrait vous faire honneur et vous servir dans votre pays, sans craindre de déplaire à ceux qui répondent ici de votre tranquillité. Je vais vous la communiquer ; mais vous ne direz à personne que c'est moi qui vous en ai instruit ; du reste, vous en pourrez tirer un grand avantage, quelqu'en soit le succès. Dans tous les cas, on rendra justice à votre zèle et à votre amour pour votre patrie. On vous saura bon gré de l'habileté avec laquelle vous serez parvenu à la découvrir. C'est là ce que vous ne devez confier à personne ;

promettez-le moi, vous allez tout apprendre.

Je le promis, et il continua.

Toutes les marchandises qui nous sont envoyées maintenant de la Lombardie, touchent le territoire vénitien, où vont à Venise même, là, après avoir été visitées à la douane, elles sont déposées dans les magasins, comme articles de transit; voilà ce qui s'est toujours fait et ce qui se fera par la suite, si le gouvernement vénitien consent à diminuer de moitié le droit de transit. Quatre pour cent que nous payons, sont beaucoup trop. On a proposé à la Cour de négocier un changement; le projet a été approuvé; voici l'ordre que je reçois en conséquence: il m'est enjoint de l'exécuter sans en donner avis au gouvernement de Venise; car c'est une mesure purement administrative, et qui n'exige aucune négociation préliminaire entre des puissances amies. Il s'agit de transit; dans ce cas, chaque état est indépendant: on paye ce qu'il faut payer, et l'on ne paye rien quand on ne touche pas le territoire étranger: personne n'a droit de se plaindre.

Telle est notre position. Les marchandises que nous enverrons à l'avenir en Lombardie, ne traverseront plus le territoire de Venise ; nous les embarquerons, et nous les transporterons à Mezzola, qui appartient au duc de Modène ; ce lieu est situé vis-à-vis de nous ; l'on peut y aborder en une seule nuit. On y construira des magasins ; nous abrégerons le chemin de moitié, et nous paierons au duc de Modène un droit à peine équivalent au quart de celui que nous payons à Venise. Ajoutez à cela l'économie de tems et de frais, et vous serez frappé des avantages de notre plan. Cependant je suis convaincu que, si le gouvernement vénitien se montre disposé à réduire son droit de moitié, les choses resteront sur l'ancien pied. Car toute mesure nouvelle en ce genre, présente des difficultés, occasionne des frais et des avances, et expose le commerce à des embarras et à des retards, qu'il n'est pas toujours facile de prévoir. Je ne présenterai cette affaire à la chambre de commerce que dans quatre ou cinq jours. Nous ne nous pressons pas ; mais vous devez vous

presser ; car, du moment où j'en donnerai connaissance, Venise en sera informée par le consul, et les négocians par leurs correspondances. Je voudrais donc que, par votre entremise, on me fît parvenir de Vienne l'ordre de suspendre l'opération, au moment où je me dispose à la commencer.

Il ne me fallut qu'un moment pour embrasser tous les détails de cette affaire, et pour reconnaître l'étendue du service que je rendrais au tribunal des inquisiteurs, en les informant sans délai de cette mesure menaçante. Ce tribunal a toujours conservé la singulière prétention d'être informé d'avance de tout ce qu'on lui apprend. Son but est de surprendre, et de donner une haute idée de l'étendue et des ressorts de sa police secrète. Je remerciai le comte avec l'expression de la plus vive reconnaissance, m'engageant à rédiger sans délai mon rapport et à l'envoyer par un exprès aux inquisiteurs d'état, après le lui avoir montré. Il me répondit qu'il aurait du plaisir à le lire; je le quittai plein de bonheur et d'espérance.

la considération du tribunal, et une nouvelle récompense qui sera le gage de votre rappel. Si vous dites vrai, je vous en félicite; s'il en est autrement, vous êtes perdu; vous engagez le terrible tribunal dans une fausse démarche qui vous coûtera cher; car une heure après l'arrivée de votre rapport, les cinq prudhommes en seront informés; ils en auront même une copie.

— Pourquoi une copie? — Parce que vous les avez nommés, et que personne ne peut et ne doit savoir le nom des confidens du tribunal.

Je suivis le conseil de mon prudent ami; j'écrivis le billet qu'il me demandait; je cachetai le paquet à l'adresse de Marc-Antonio Businello, secrétaire du tribunal, et frère du même Businello sous l'administration duquel j'avais été exilé des Plombs, dix-sept ans auparavant.

Je gouverneur fut charmé d'apprendre le lendemain que tout avait été terminé avant minuit; il me répéta que le conseil de Venise ne recevrait pas d'avis officiel avant le surlendemain. Cependant je fus vivement

touché de l'inquiétude du bon Monti, pendant les cinq jours qui s'écoulèrent, jusqu'à ce moment. Il n'en disait rien par délicatesse, et je gémissais de mon côté de ne pouvoir le tranquilliser sur mon compte.

Le samedi arriva : le conseiller Rizzi fut le premier à m'apprendre la nouvelle mesure; il la regardait comme infiniment préjudiciable à la république; il ne pouvait cacher sa joie, persuadé qu'avant peu de tems elle ruinerait le commerce de Venise, et porterait au plus haut degré de prospérité celui de Trieste. Le consul entra chez lui au moment où nous traitions ce sujet; il soutint que Venise n'y perdrait presque rien, et qu'un naufrage dans le golfe coûterait plus à Trieste que l'impôt ne pourrait rapporter en dix ans; que du reste les expéditeurs allemands perdraient sur les frais de transport, étant obligés de faire faire aux marchandises un chemin beaucoup plus considérable pour les faire parvenir de Marseille en Lombardie, et aux marchés vénitiens. Il se mit ensuite à rire à gorge déployée, et probablement à titre

d'office. Dans toutes les petites places de commerce comme Trieste, ajouta-t-il, on transforme des riens en objets de la plus haute importance, et l'on néglige les grands intérêts pour courir après des bagatelles.

Je dînai chez Monti. A peine fûmes-nous seuls, qu'il m'ouvrit son cœur. Il m'avoua ses doutes et ses inquiétudes à mon sujet. Que croyez-vous qu'on fasse à Venise pour détourner le coup, lui dis-je? On se rassemblera en conseil, me répondit-il; on discutera avec chaleur; on ne décidera rien, l'affaire ira son train, et l'Autriche enverra ses marchandises à Ancône, ou dans tout autre endroit.

Il avait deviné juste. Il adressa le jour même à ses supérieurs le détail du nouveau plan. On lui répondit la semaine suivante que leurs excellences en avaient été informées par voie extraordinaire plusieurs jours auparavant; qu'il eût en conséquence à rassembler et à transmettre tous les renseignemens. Trois grandes semaines plus tard il reçut une lettre du secrétaire du tribunal. On lui ordonnait de me donner une nouvelle gra-

tification de cent ducats, et de me compter dix sequins par mois, pour m'engager à toujours bien mériter de l'État. J'espérais dès lors obtenir ma grâce avant la fin de l'année; mais je me trompais; je ne la reçus que l'année suivante. J'aurai occasion d'en parler à cette époque.

Mes affaires étaient dans un état très-satisfaisant. Ce que je possédais ne m'aurait pas suffi. Je n'étais pas fâché de me mettre à couple à la solde de mes ennemis, et particulièrement du tribunal qui m'avait privé de ma liberté, et dont j'avais bravé la puissance. J'étais en quelque sorte fier du triomphe que je remportais sur lui; je me crus donc engagé par honneur à servir Venise dans tout ce qui n'était pas incompatible directement avec le devoir des citoyens.

Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de connaître une petite aventure qui amusa beaucoup toute la ville de Trieste. C'était au commencement de l'été. J'étais allé manger des sardines fraîches sur le bord de la mer. De retour chez moi à dix heures, j'allais me coucher, lorsque je vis entrer

Clouement dans ma chambre une jeune fille, que je reconnus aussitôt pour être la servante du comte Strasoldo.

Ce comte Strasoldo était un jeune et joli homme, parent comme tous les membres de sa famille, ami du plaisir et de la dépense, et conséquemment criblé de dettes. Son emploi lui rapportait peut-être six cents florins, il en dépensait au moins quatre fois autant. D'ailleurs, aimable, poli, recevant avec plaisir, j'avais moi-même soupé chez lui plusieurs fois avec Pitois. Il avait à son service une jeune Carinthienne que tous ses amis trouvaient charmante, mais dont on n'était approcher personne qu'il en était amoureux, et jaloux à l'excès. Je m'étais moi-même plaint à la camarade; je l'avais vue, admirée et complimentée en présence de son maître; je l'avais félicité lui-même de posséder ce trésor; mais je ne lui avais jamais adressé depuis la parole.

Strasoldo était appelé à Vienne. Le comte d'Auersperg l'aimait; il lui avait promis en partant de penser à lui. Il était nommé capitaine de cercle en Pologne; il avait pris

congé de tous ses amis, il avait fait vendre ses effets à l'enchère, et était à la veille de partir. Tout le monde était persuadé qu'il emmenait sa belle Carinthienne; je croyais moi-même souhaité bon voyage dans la matinée.

Qu'on se figure mon étonnement, lorsque je vois entrer à minuit dans ma chambre cette belle fille, que j'avais à peine envisagée auparavant. Je lui demande naturellement ce qu'elle désire, et elle me dit en peu de mots, que ne voulant pas accompagner le comte, et ne sachant où se cacher jusqu'à ce qu'il soit parti, elle vient chez moi, persuadée qu'elle ne peut être plus en sûreté ailleurs. Personne, ajoute-t-elle, ne sait que je suis ici et que Strasoldo partira seul. Je sortirai de Trieste aussitôt qu'il sera parti; j'espère que vous n'aurez pas la cruauté de me renvoyer. Elle me promit de plus de se retirer à la pointe du jour, étant bien sûre que Strasoldo la devancerait.

— Charmante Leonida, lui répondis-je, tu n'es pas faite pour être renvoyée par personne. Tu es en sûreté ici; je te jure

que personne n'entrera dans cette chambre, tant que tu voudras y rester. — Je te remercie d'avoir pensé à moi ; mais s'il est vrai, comme on le dit dans Trieste, qu'il soit amoureux de toi, il ne voudra pas partir seul. Il est certain qu'il passera toute la journée de demain dans la ville, et qu'il te cherchera partout. — Partout ; mais pas ici. Promettez-moi de ne pas me forcer à sortir de cet asile, quand même un méchant démon lui inspirerait la pensée de m'y chercher. — Je t'en donne ma parole d'honneur.

Le lendemain à dix heures, je vois Strassoldo et son intime ami Pittoni, entrer dans l'hôtel. Je cours dans le corridor, où ils s'entretenaient avec mon hôte ; ils vont ensuite dans la salle du casino, de là, de chambre en chambre. De mon côté, je vais annoncer à Lenzica qu'on la cherche, et qu'on ne manquera pas de nous rendre visite. Elle me rappelle ma parole, et je la tranquillise. Elle sentait bien que je ne pouvais leur refuser l'entrée, sans confirmer leurs soupçons.

Bientôt je les entends venir. Je vais à leur rencontre, après avoir fermé ma porte, et je

air d'humilité, que c'est au contraire lui qui lui doit une année de ses gages, et qui a sa malle et ses effets entre les mains; que c'est bien mal à elle de le quitter ainsi sans raison.

La raison, répond-elle, c'est ma volonté. Je ne puis ni ne veux vous suivre à Vienne; voilà huit jours que je vous le dis. Si vous êtes un homme d'honneur, vous me rendrez ma malle; quant à mes gages, comme vous n'êtes pas en argent, vous les enverrez plus tard à ma tante, à Layback.

Strasoldo ne m'inspira plus aucune commisération. Après s'être abaissé jusqu'à supplier, il se mit à pleurer; j'en fus outré. Pittoni ne m'indisposa pas moins, en me disant avec sa légèreté accoutumée, qu'il fallait chasser cette folle de ma chambre: je lui répondis que ce n'était pas lui qui m'apprendrait mon devoir, et que cette fille n'était rien moins que folle. Il se mit à rire d'aussi bonne grâce qu'il lui fut possible, et me demanda, comment j'étais devenu si éperdument amoureux d'elle dans l'espace d'une seule nuit? Ils se retirèrent vers midi. Les-

zica se confondit en remercîments. Le secret étant découvert, je ne balançai pas à demander à dîner pour deux personnes. La voiture de Strasoldo était toujours devant sa porte; je promis à ma belle de ne pas sortir de ma chambre avant qu'il fut parti.

Je reçus à trois heures la visite du bon consul. Le comte lui avait demandé sa médiation, et l'avait supplié de m'engager à rendre la Carinthienne. Adressez-vous à elle-même, lui répondit le consul. Nous lui fîmes le récit détaillé de toute l'aventure. Il nous quitta, en disant que nous avions raison tous les deux. Vers le soir un porte-faix vint déposer chez moi la malle de Lenzica. Elle parut émue, mais inébranlable.

Strasoldo partit le lendemain matin avant le jour. Je fis venir une voiture et j'accompagnai la belle Lenzica jusqu'à la seconde poste sur la route de Layback, où nous fîmes un excellent dîner. Je la remis entre les mains d'une de ses connaissances et me séparai d'elle. Toute la ville de Trieste approuvait ma conduite; Pitoni lui-même déclara quelques jours après, qu'il en aurait fait

autant à ma place. Le pauvre Strasoldo fit une déplorable fin. J'ai dit qu'il avait été avantageusement placé à Léopol ; mais il y fit des dettes et finit par mettre la main sur les deniers publics. L'affaire ayant fait du bruit, il fut obligé de fuir et de se réfugier en Turquie où il a pris le turban.

Sur ces entrefaites, le général vénitien Palmanova, noble patricien de la famille de Rota, vint à Trieste faire une visite au gouverneur, comte de Wagensberg. Le procurateur *Erizzo* l'avait accompagné. Je leur fus présenté par le Gouverneur après le dîner : ils furent très-surpris de me rencontrer à Trieste. Dans ce moment le consul vint annoncer que la felouque était prête. Madame de Lantieri m'invite, ainsi que mon père, à être de la partie et les trois nobles Vénitiens, dont l'un m'était inconnu, se joignent à eux, protestant que j'en devais être. Je ne répondis à cette politesse que par un mouvement de tête, qui ne voulait dire ni oui, ni non, et m'adressant au consul, je lui demandai quelle était la partie dont on parlait : on se propose, me répondit-il, d'aller

voir un vaisseau de guerre de la république, qui est à l'ancre à l'entrée du port et dont voici M. le Capitaine. C'était précisément mon inconnu. Alors me tournant vers la comtesse ; un devoir, Madame, qui m'est depuis long-tems imposé, me prive de l'honneur de vous rendre mes services en cette occasion. Il m'est défendu, ajoutai-je, de mettre le pied sur le territoire de Venise. Cette observation fut accueillie par une exclamation générale. Vous n'avez rien à craindre, me dit-on ; il n'y a parmi nous que des gens d'honneur, et vos inquiétudes ont quelque chose d'offensant.

Tout cela est à merveille, répliquai-je ; je me rendrai toutefois, si l'une de vos excellences veut bien me répondre que les inquisiteurs d'État ne seront pas informés, dès demain matin, de cette belle partie à laquelle, d'ailleurs, je me trouverai très-honoré de prendre part.

Toute la société se regarda, sans dire un seul mot, et l'on n'insista plus. Le capitaine, qui ne me connaissait pas, prit ces Messieurs

à part, et s'entretint à voix basse avec eux pendant cinq à six minutes.

Le consul, causant amicalement avec moi le lendemain matin, m'apprit que le Capitaine avait fort approuvé ma conduite et que, pour sûr, il ne m'aurait pas laissé sortir du vaisseau, s'il avait par hasard entendu prononcer mon nom, ou parler de ma situation dans le monde. Le procurateur Erizzo me dit le soir du même jour, que j'avais bien fait de refuser, et qu'il porterait ce trait de sagesse et de bonne conduite à la connaissance du tribunal.

Je vis dans le même tems à Trieste une des plus belles vénitiennes qui fussent alors. Elle y était venue de Venise en partie de plaisir avec un essaim d'adorateurs. Issue de la famille des Bon de Venise, elle avait épousé très-jeune le comte Romili, de Bergame. Son mari lui laissait toute la liberté imaginable, sans cesser pour cela d'être son plus intime ami. Le général comte Bourghausen était alors attelé à son char. Roué, vieux et goutteux, il avait quitté de-

puis dix ans le service de Mars, afin de consacrer le reste de son existence au culte de Vénus. Il me rechercha, et me fut singulièrement utile dix ans plus tard, comme le lecteur le verra plus en détail dans le chapitre suivant de ces mémoires, qui en sera vraisemblablement le dernier.

CHAPITRE X.

Nous jouons la Comédie. — Mes tribulations comme directeur. — Le comte de Rosenberg. — L'abbé Casti. — Le Comte Torriano. — Son invitation. — Mon désappointement. — Son procès. — Son château de Spessa. — Mon séjour chez lui. — Désagrémens.

Les dames de Trieste eurent envie d'essayer leurs talens pour la Comédie-Française; on s'adressa à moi, tant pour le choix des pièces, que pour la distribution et l'étude des rôles. Cet emploi me donna beaucoup de peine, et peu d'agrément. J'étais sur pied pendant toute la journée; mes acteurs et mes actrices étant entièrement novices; il fallait les façonner, aller de l'un chez l'autre, étudier avec eux les rôles, sans pouvoir réussir à les leur bien apprendre, et leur servir de souffleur. J'éprouvai les amertumes et les dégoûts qui sont ordinairement

attachés à l'emploi de directeur de spectacle. Le souffleur est le plus malheureux des hommes. Toujours mécontens de lui, les comédiens ne sentent jamais tout ce qu'ils lui doivent. S'il vient à leur manquer, il n'y a que lui de coupable. En un mot, sa destinée est aussi triste que celle d'un médecin en Espagne : si son malade guérit, c'est à la protection de quelque saint qu'il en est redevable ; s'il meurt, ce sont des remèdes contraires qui l'ont tué.

Une de mes plus belles actrices, à laquelle je donnais des soins particuliers, avait à son service une négresse qui me fit un jour une observation difficile à oublier. Je ne conçois pas, me dit-elle, que vous soyez tous amoureux de ma maîtresse ; elle est aussi blanche que le diable. Quoi ! lui dis-je à mon tour, n'avez-vous jamais aimé un blanc ? Pardon, me répondit-elle ; mais c'est que je n'ai jamais trouvé un nègre qui ait pu lui disputer mon cœur ; autrement celui-ci aurait eu la préférence.

Le comte Rosenberg, grand chambellan de l'empereur, élevé depuis au rang de

prince, avec lequel il est mort l'année dernière, fit en ce moment un voyage d'agrément à Trieste. Il avait avec lui l'abbé Casti, connu par une quantité de petits poèmes, dont rien n'égale la licence. J'eus envie de le connaître. Ce n'était qu'un effronté, dont tout le talent consistait à faire des vers avec une grande facilité. Le comte Rosenberg l'avait toujours auprès de lui; il en avait besoin pour s'égayer, et pour se procurer des passe-tems d'un autre genre. J'entends dire que cet abbé vient d'être nommé poète de la cour impériale. C'est un outrage à la mémoire du grand Métastase, qui n'était souillé d'aucun vice, et qui possédait toutes les vertus, tandis que Casti n'a l'idée ni le goût d'aucune vertu, et fait parade de tous les vices. En qualité de poète, il n'a ni noblesse d'expression, ni connaissance de la scène. On en trouve une preuve évidente dans deux ou trois opéra comiques, qu'il a fait représenter. Ce ne sont que des niaiseries mal enchaînées. On n'y remarque que des sorties injurieuses contre la république de Venise et contre le roi Théodore, qu'il ca-

omnie par de grossiers mensonges. Il s'est exposé aux traits de satire de tous les gens de goût par un autre ouvrage intitulé : l'*Antre de Trophonius* ; il y déploie une érudition bizarre, qui l'a rendu ridicule, et qui détruit l'effet comique de sa composition.

Mon Théâtre Français donnait ses représentations dans la maison du comte Bourghausen ; sa charmante épouse, née comtesse Attmis, jouait les premiers rôles. Parmi les personnes de distinction, qui venaient de Goertz à Trieste pour assister à ce spectacle, je fis connaissance avec un comte Louis Torriano ; il eut l'art de me faire promettre d'aller passer l'automne à sa maison de campagne, située à six milles de Goertz. Je ne serais pas allé chez lui, si j'avais suivi les inspirations de mon génie. Le comte n'avait pas encore trente ans, et n'était pas marié. Il n'était pas beau ; mais, quoique porteur d'une physionomie patibulaire, on ne pouvait pas dire qu'il fût laid. Sa figure était empreinte d'orgueil, de cruauté, de trahison, d'inflexibilité et de rudesse ; la haine

et l'envie se peignaient dans quelques-uns de ses traits. Ce mélange, si rare, me fit craindre de me tromper sur son compte. Je ne pouvais concilier l'amabilité de son invitation avec les traits caractéristiques imprimés sur son visage. Je pris des informations avant de m'engager : on ne m'en dit que du bien ; il aimait le beau sexe ; il entrait en fureur à la moindre offense : c'étaient, à mes yeux, des qualités dignes d'un gentilhomme ; et je promis. Il me dit, en nous séparant, qu'il m'attendait sans faute à Goertz le 1er septembre. Nous devions nous rendre le lendemain à Spessa, nom de sa terre. Je pris donc congé, pour quelques mois, de toutes mes connaissances, et particulièrement du comte de Wagensberg ; il était malade, et mourut pendant mon absence.

Parti le matin de Trieste, je dînai à Profeco et j'arrivai d'assez bonne heure à Goertz, où je descendis dans la maison du comte Torriano. Il n'était pas chez lui ; mais dès qu'on sut que le comte m'avait invité, on fit décharger mon petit bagage. J'allai faire une visite au comte Torrès. Après avoir

passé la soirée avec lui, je revins à la maison de mon nouvel hôte. On me dit alors qu'il est à la campagne, qu'il ne reviendra que le lendemain, qu'on a transporté mes effets à la poste, et qu'on y a commandé un lit et un souper pour moi; aussi étonné qu'on peut se l'imaginer, je me résigne. Je fus mal couché et encore plus mal traité. Je passe sur ce désagrément, et je me dis que le comte n'a pu me recevoir dans sa maison. Mais je le trouvai blâmable de ne m'avoir pas prévenu. Comment imaginer, en effet, qu'un grand seigneur, qui a maison en ville, n'ait pas une chambre à donner à un ami?

Le lendemain de grand matin je vois paraître le comte Torriano. Il me remercie de mon exactitude, et se félicite d'avance du plaisir qu'il se promet dans ma société à Spessa. Il est fâché, ajoute-t-il, de ne pouvoir partir avant le surlendemain, étant obligé d'entendre le jugement d'un procès qu'il a avec un coquin de fermier qui lui doit, qui ne veut pas le payer, et qui même élève des prétentions contre lui. L'affaire devait être décidée le lendemain en dernière

instance. Je dis au comte que je serais charmé d'assister au jugement et d'entendre les avocats. Il me quitte alors, sans me demander où je dînerai et sans même s'excuser de n'avoir pu me recevoir dans sa maison. Je me persuadai que, dans son opinion, c'était moi qui avais tort d'être venu m'installer chez lui; en effet il m'avait invité à venir à sa campagne, et non pas à la ville; je passai donc sur le tout. C'était peut-être par délicatesse qu'il ne m'en avait rien dit; car si j'avais réellement tort, c'était à moi à lui faire des excuses.

Je dînai seul; je passai l'après-*midi* en visites, et je soupai chez le comte Torrès. Je l'instruisis du plaisir que je me promettais à l'audience du lendemain. Il me dit qu'il y serait, afin de voir la mine que ferait Torriano, si le paysan avait gain de cause. Je connais l'affaire, ajouta-t-il; tout le monde sait que Torriano doit perdre, s'il y a supposition dans ses livres de comptes, d'après lesquels le paysan serait son débiteur. Mais son adversaire perdra, si les quittances du comte sont contrefaites en tout

ou en partie. Le paysan a perdu en première et en seconde instance, mais il en a appelé; il a même payé les frais, quoiqu'il soit pauvre; s'il perd demain, non-seulement il est ruiné sans ressources, il sera de plus condamné aux fers; mais s'il triomphe, malheur à Torriano! il ira aux galères, ainsi que son avocat, qui les a cent fois méritées.

Je connaissais le bon Torrès pour une mauvaise langue; ainsi ses discours ne firent pas grande impression sur moi. Je me rendis le lendemain à la salle d'audience. Les juges et les parties étaient déjà rassemblés. L'avocat du paysan était un vieillard d'un extérieur vénérable; celui de mon hôte avait le masque d'un fripon. Le comte, son client, était à côté de lui, affectant le sourire dédaigneux de l'orgueil qui s'abaisse à entrer une troisième fois en lice contre un imprudent qu'il a déjà terrassé. Le paysan était environné de toute sa famille, composée de sa femme, de son fils et de deux filles qui paraissaient faites pour gagner tous les procès du monde. Je m'étonnai que cette famille eût déjà été condamnée deux fois.

C'était un spectacle attendrissant de les voir pauvrement vêtus, les yeux fixés sur la terre et dans l'attitude de malheureux opprimés. Les avocats avaient le droit de parler chacun pendant deux heures.

L'avocat appelant ne parla qu'une demi-heure. Il représenta et mit sous les yeux des juges les quittances signées par le comte, jusqu'au moment où il avait renvoyé son client, parce que celui-ci avait refusé à ses filles la permission d'aller au château. Il appela ensuite, avec un sang-froid admirable, l'attention des juges sur les livres du comte, dont les experts jurés avaient déjà prouvé l'inexactitude. Il leur fit toucher au doigt les transpositions et les anachronismes qui s'y trouvaient à chaque page; il conclut en affirmant que son client était sûr de faire comparaître au criminel les deux personnes dont le comte s'était servi pour falsifier ses livres, et que l'avocat adverse n'osait les produire que pour surprendre la justice du tribunal, et pour réduire à la mendicité une famille honorable dont tout le tort était d'être pauvre et honnête. Il de-

manda, en finissant, que sa partie fût déchargée de tous les frais faits et à faire, et qu'on lui accordât des indemnités pour le tems qu'elle avait perdu, et des dommages et intérêts pour le tort fait à sa réputation.

La réponse de l'avocat de mon honnête Torriano aurait duré plus de deux heures, si les juges ne l'avaient obligé de conclure. Tout ce qu'on peut imaginer d'injurieux et de diffamatoire, il l'adressa à sa partie adverse; les jurés, le paysan qu'il menaça plusieurs fois d'aller le voir aux galères, où il n'inspirerait de compassion à personne, chacun enfin eut son tour. Je serais mort d'ennui pendant ce plaidoyer, si j'avais été aveugle; mais je me récréais en considérant la physionomie des deux adversaires, et celles des nombreux spectateurs. Les traits de mon hôte exprimaient la sérénité, la satisfaction, l'assurance et l'intrépidité.

Les plaidoiries terminées, les auditeurs se retirèrent dans une salle voisine, pour y attendre la sentence. Le paysan se tenait, avec sa famille, dans un coin de la pièce, triste, tremblant, et sans que personne vînt

lui offrir des consolations. Torriano, environné de douze à quinze amis, s'entendait dire qu'il était impossible qu'il perdît ; mais que si cela arrivait, contre toute apparence, il devait payer; et obliger le paysan à prouver le faux dont il l'accusait, et le poursuivre en calomnie. Je persistais à ne rien dire ; mais Torriano, incapable de prévoyance, me demanda ce que je pensais de son affaire ; je lui répondis que, selon moi, il devait perdre, ne fût-ce qu'en expiation du plaidoyer de son avocat.

Une heure après on vit paraître le greffier du tribunal, portant à la main deux rouleaux de papier, dont il remit l'un à l'avocat du paysan, et l'autre au comte Torriano. Celui-ci fit un grand éclat de rire ; après l'avoir parcouru des yeux, il lut à haute voix la sentence à tous ses entours ; il était condamné à reconnaître le paysan, pour son créancier, à payer les frais, et à lui compter une année de ses gages. La sentence réservait à son adversaire le droit de se pourvoir en réparation et indemnité. L'avocat du comte faisait triste mine ; mais Torriano le consola en

lui, donnant six sequins. Tout le monde se retira ; je restai pour lui demander s'il en appelait à Vienne. Il me répondit qu'il en appellerait d'une autre manière. Je ne lui en demandai pas davantage.

Le lendemain matin nous partîmes de Goertz. L'aubergiste me présenta son compte, en me faisant observer toutefois que si je ne voulais pas payer, il avait ordre de ne pas insister, et que le comte le payerait. Je ne pus m'empêcher de rire ; trois à quatre épreuves de ce genre suffisaient pour me faire présumer que j'allais passer mes six semaines avec un dangereux original.

Nous arrivâmes à Spessa en moins de deux heures ; c'était un grand et spacieux édifice, situé sur une colline, et dont l'architecture n'avait rien de bien remarquable. Les appartemens n'étaient ni bien ni mal meublés. Après m'avoir tout montré, le comte me mena dans une pièce au rez-de-chaussée qui était mal située, mal arrangée, sans vue, sans air, et très-sombre ; voilà votre chambre, me dit-il ; mon père, passionné comme vous pour l'étude, l'affectionnait. Vous êtes

sûr d'y jouir de la plus grande *tranquillité*, de n'y être dérangé par rien, et de n'y voir personne. On dîna tard; par conséquent il n'y eut pas de souper; les mets et le vin n'étaient pas mauvais; je ne fus pas même très-mécontent d'un prêtre, intendant, homme d'affaires du comte, et qui mangeait, de convention faite, à sa table, lorsqu'il était à Spessa. Mais je fus véritablement blessé d'une observation du comte qui, mangeant très-vite, se permit de me dire que je mangeais trop lentement. Il m'annonça, en sortant de table, qu'ayant beaucoup à faire, nous ne nous reverrions que le lendemain.

Je me renfermai aussitôt dans ma chambre pour mettre mes papiers en ordre. J'en étais à la seconde partie de mon Histoire des troubles de Pologne. Je sortis à la brune pour demander de la lumière; le domestique m'apporta une chandelle. Cela me parut inconvenant; je croyais qu'on pouvait me donner au moins une bougie, ou une lampe. Toutefois, sans me plaindre, je me bornai à demander au domestique, si l'on avait chargé un de ses camarades de veiller

à mes besoins et de me servir; il me répond que le comte n'a rien ordonné, mais que cela va de soi-même, et qu'ils seront tous prêts à venir quand j'appellerai. Je lui demandai ensuite qui aurait soin de ma chambre? —C'est l'affaire de la servante, me répond-il.— Elle en a donc la clef? — La clef! il n'y en a point ici. Cependant, si vous jugez à propos de vous enfermer, on vous donnera un cadenas.

J'eus envie de rire; cela ne pouvait pas durer long-tems; mais je me contraignis encore. Je m'enfermai pour travailler. Au bout d'une demi-heure, j'eus le malheur d'éteindre ma chandelle en la mouchant. Me voilà forcé de me mettre au lit dans l'obscurité. Le lit était bon, et comme je n'y avais pas compté, je me réconciliai en quelque sorte avec ma destinée. Je dormis parfaitement. Le lendemain je ne vois paraître personne; je m'habille, j'enferme mes papiers, et je vais, en robe de chambre et en bonnet de nuit, souhaiter le bonjour à mon hôte. Il se faisait coiffer; un second laquais lui faisait la barbe. Après lui avoir

dit que j'avais bien reposé, j'ajoute que je viens déjeûner avec lui ; il me répond avec politesse qu'il ne déjeûne jamais, qu'il n'est pas nécessaire que je me dérange pour cela le matin, et qu'il est toujours occupé à cette heure avec ses paysans qui sont tous des coquins. Quant à votre déjeûner, puisqu'il vous en faut un, je ferai dire au cuisinier de vous préparer du café, quand vous en voudrez avoir. — Ayez en même tems la bonté, lui dis-je, d'ordonner à votre laquais de venir me coiffer lorsqu'il aura fini chez vous. — Je suis surpris que vous n'ayez pas emmené un domestique avec vous. — J'en aurais amené un, si j'avais su que le service dont j'ai besoin fût dans le cas de vous gêner. — Cela ne me gêne pas ! je crains seulement que vous ne soyez quelquefois obligé d'attendre. — Je sais attendre ; mais je ne puis me passer d'une clef à ma chambre ; j'ai des papiers dont je réponds ; il ne m'est pas possible de les enfermer dans ma malle chaque fois que je sors. — Tout est en sûreté chez moi. — J'aime à le croire. Mais vous sentez, M. le Comte, qu'il serait ridi-

cule à moi de vous rendre responsable d'une lettre, ou de tout autre papier qui viendrait à me manquer; une perte de ce genre pourrait faire mon malheur, et je n'osrais pas même vous en parler.

Il ne me répondit pas; mais, après quelques instans de réflexion, il ordonna à son valet de chambre coiffeur, de dire au prêtre de faire mettre un cadenas à ma porte, et de m'en donner la clef. Pendant cet intervalle, j'aperçois sur sa table de nuit une bougie, un éteignoir et un livre. Je m'en approche, en lui demandant s'il est permis de voir ce qu'il a lu pour se procurer un aussi bon sommeil. — N'y touchez pas, me dit-il. Je m'éloigne, et je lui dis en riant: c'est sans doute un livre de prières; mais je vous promets de n'en rien dire à personne. — Vous l'avez deviné, me répliqua-t-il. Alors je me retire en lui réitérant ma demande, de m'envoyer son laquais, quand il n'en aura plus besoin, et quelque chose pour déjeûner, une tasse de café, du chocolat, ou un bouillon.

Mécontent de cette conduite si nouvelle

pour moi, et surtout de son odieuse chandelle, tandis qu'il brûlait de la bougie, je rentrai dans ma caverne, et je fis de sérieuses réflexions sur mon séjour actuel. Mon premier mouvement fut de me préparer à partir. Quoique je n'eusse pas plus de quarante à cinquante sequins, je n'étais pas plus embarrassé que si j'avais été riche; mon cœur était toujours le même; mais je rejetai ce parti comme injurieux pour Torriano, et pouvant amener des conséquences funestes. Mon seul grief contre lui, jusqu'à ce moment, c'était l'odieuse chandelle. Je me déterminai donc à demander au domestique si l'on ne lui avait pas ordonné de m'apporter de la bougie : cette précaution me parut indispensable; car tout dépendait peut-être d'une méprise de cet homme qui était du Frioul. Une heure après il revint avec une tasse de café, versée et sucrée à sa manière. J'éclatai de rire; car il n'y avait pas de milieu entre rire, et lui jeter la tasse au visage. Je lui dis que ce n'était pas ainsi qu'on servait le café. Alors je me dispose à me faire coiffer; la colère m'étouffait, et je

ai demandai brusquement pourquoi il m'avait apporté une chandelle, et non pas une bougie comme à son maître. Il me répondit modestement que le prêtre tenait les bougies sous la clef, et qu'il ne lui en avait donné qu'une pour l'usage du comte. Je me proposai alors de demander au prêtre, s'il aurait cru violer les règles de l'économie en me donnant de la bougie. Il avait pu croire que cela m'était indifférent; ainsi je voulus le questionner avant de prendre une résolution.

A peine suis-je habillé, que je sors pour faire une promenade; je rencontre le prêtre suivi d'un serrurier. Il me dit que n'ayant pas de serrure prête, on va mettre à ma porte un cadenas dont j'aurai la clef. Cela m'est égal, lui dis-je à mon tour, pourvu que je puisse fermer ma chambre, et je revins avec lui sur mes pas, afin d'assister à l'opération. Pendant que le serrurier travaille, je lui demande pourquoi il m'a envoyé de la chandelle, préférablement à une ou deux bougies, comme c'est l'usage.

Il me répond qu'il ne se hasarderait pas à le faire sans un ordre positif du comte.

— Mais cela ne va-t-il pas de soi-même. — Ici, Monsieur, rien ne va comme vous l'entendez. J'achète les bougies ; le comte me les paye une à une, comme elles sont portées sur mon compte, et chaque fois qu'il en a besoin. — Vous pourrez donc m'en céder une livre, si je vous la paye ce qu'elle vous coûte. — C'est le moins que je puisse faire pour vous ; mais il faut que je le fasse savoir au comte ; car vous sentez bien. — Oui, oui, je sens tout ; mais cela m'est égal.

J'achetai une livre de bougie que je lui payai, et je fus me promener, après lui avoir entendu dire qu'on ne dînait qu'à une heure ; quelle fut donc ma surprise, lorsqu'en revenant à midi et demi je trouvai le comte depuis long-tems à table. Quelle pouvait être la raison de cet enchaînement d'inconvenances ? c'est ce que je ne pouvais comprendre. Je me contraignis encore une fois et je lui dis, que l'abbé m'avait assuré qu'il ne dînait jamais avant une heure.

— C'est, à la vérité mon usage, répond Torriano. Mais ayant aujourd'hui des visites à faire dans le voisinage, pour vous y

présenter, j'ai eu l'idée de dîner à midi. Il vous reste encore assez de tems pour réparer celui que vous avez perdu. Il ordonne en même tems de rapporter les plats qui ont été desservis. De mon côté, je ne dis mot; je me mets à manger de très-bon appétit, des mets qui se trouvent sur la table, après avoir renvoyé la soupe, le bouilli et le ragoût. Il m'invite à en prendre, me disant qu'il attendra; mais je réponds de très-bonne humeur, que c'est ma manière de me punir, quand je viens trop tard pour dîner chez un seigneur comme lui.

Je réussis ainsi à dissimuler mon juste mécontentement, et je montai dans sa voiture pour l'accompagner dans ses visites. Il me mena d'abord chez son plus proche voisin, qui ne demeurait qu'à une demi-lieue de Spessa; c'était le baron de Mestre. Ce seigneur passait toute l'année à la campagne, tenait une bonne maison, et avait une nombreuse famille. Nous passâmes chez lui le reste du jour; les autres visites furent remises : nous revînmes à Spessa. A peine étions-nous arrivés, que l'abbé vint me

rendre le prix des bougies, en me disant, que le comte avait oublié d'ordonner qu'on me servît comme lui-même. La faute étant réparée tant bien que mal, je feignis de prendre cette défaite pour argent comptant. On servit un souper magnifique, comme si nous n'avions pas dîné; je mangeai comme quatre : le comte, à qui je faisais des complimens, ne toucha presque à rien.

Le laquais qui me suivit à ma chambre, me demanda poliment à quelle heure je déjeûnerais. Je lui indiquai l'heure et le moment où je voulais être servi. On m'apporta le café dans une cafetière, et le sucre dans un vase à part; le second laquais vint me coiffer, et la fille fit ma chambre. En un mot, tout avait changé de face. Je me flattais d'avoir appris à vivre au cher Torriano, et de n'avoir plus de désagrément à essuyer. Mais je me trompais.

Trois ou quatre jours après, l'abbé vint me demander à quelle heure je voulais qu'on me servît à dîner seul dans ma chambre. — Pourquoi seul? lui répondis-je. — Parce que le comte est allé hier à Goertz,

sans dire quand il reviendra. — Eh bien! je dînerai à une heure. — Il faut que chacun soit libre; rien de plus vrai. Mais, me disais-je, il aurait au moins pu me dire qu'il allait à Goertz. Il fut huit jours absent. Je serais mort d'ennui si je n'avais eu la bonne idée d'aller tous les jours à pied chez le baron de Mestre, avec qui je passais deux heures fort agréablement. Du reste, pas de société, point de distractions. Le prêtre était un homme ignorant et grossier; on ne voyait pas une jolie paysanne. Il ne me paraissait pas possible de passer encore un mois dans cet exil.

Torriano étant de retour, je lui dis sérieusement ma façon de penser. Je lui représentai que j'étais venu à Spessa pour lui tenir compagnie, mais que, voyant qu'il n'en avait pas besoin, je le priais de m'emmener avec lui à Goertz, la première fois qu'il en ferait le voyage, et de m'y laisser; qu'en un mot j'aimais la société autant que lui. Il me jura que cela n'arriverait plus; qu'il avait été entraîné par son amour pour une chanteuse de l'Opéra-Buffa, qui était

venue exprès de Trieste par considération pour lui, et que ce sentiment l'avait enchaîné auprès d'elle pendant les huit jours qu'elle y avait passés. Il m'apprit en outre qu'il avait eu un engagement à conclure avec la fille d'un propriétaire du Frioul vénitien, et à faire les préparatifs de ses noces, pour le carnaval prochain. Ces raisons m'appaisèrent; je me décidai à ne pas quitter encore cet original.

Des vignes de raisins blancs faisaient toute sa fortune. Le vin qu'il y récoltait, était excellent : il lui rapportait annuellement mille sequins; mais Torriano voulait en dépenser deux mille, et il se ruinait. Persuadé que tous ses gens le volaient, il courait sans cesse de tout côté, entrait dans les chaumières, distribuant des coups de bâton partout où il trouvait des raisins, surtout lorsque les bonnes gens, au lieu de nier, se jetaient à ses pieds pour lui demander pardon.

J'avais été plusieurs fois témoin de ces scènes révoltantes. Enfin, un jour je le vis aux prises avec deux paysans robustes, qui

frappaient sur lui à grands coups de manche à balai. Très-maltraité par eux, il se retira tranquillement avec les coups qu'il avait reçus. Il me reprocha ensuite avec emportement de n'être pas venu à son secours. Je lui prouvai jusqu'à l'évidence, que j'avais dû m'en abstenir; d'abord, parce qu'étant l'agresseur, il avait tort; en second lieu, parce que je ne savais pas me battre à coups de balai, arme dont les paysans savaient se servir beaucoup mieux que moi. Dans sa fureur, et confus de se voir le visage couvert de balafres, il osa me traiter de lâche, d'homme sans énergie, infidèle aux devoirs de l'amitié, qui m'obligeait de le défendre ou de mourir avec lui; je ne répondis à cette sortie grossière que par un regard qu'il lui était impossible de ne pas comprendre.

Cette aventure fut bientôt connue dans tout le village. Les paysans qui l'avaient battu, s'exilèrent du territoire. Dès qu'on apprit qu'à l'avenir il n'entrerait dans les chaumières qu'avec deux pistolets dans sa poche, la commune se rassembla, et lui envoya deux députés chargés de lui déclarer

que tous les paysans déserteraient le village dès la semaine suivante s'il ne prenait l'engagement de ne jamais entrer dans leur chaumière, seul ou en compagnie. Le discours de ces insurgés renfermait un principe philosophique qui me frappa ; j'en admirai la profondeur, bien que le comte le trouvât impertinent et ridicule. Ils soutenaient que le paysan a droit de goûter au fruit d'une vigne, qui n'en rapporterait pas s'il ne la cultivait de ses propres mains ; de même qu'un cuisinier était autorisé à goûter le ragoût qu'il prépare pour son maître, même avant de le lui servir.

Menacé d'être abandonné avant la vendange, le comte revint au bon sens. Les paysans triomphans, s'en allèrent satisfaits de lui avoir dit une fois de bonnes vérités.

Nous allâmes un dimanche à la chapelle pour entendre la messe. Le prêtre était déjà à l'autel et finissait le *credo*. La fureur étincelait dans les yeux du comte. A la fin de la messe, il suit le prêtre dans la sacristie et lui donne trois ou quatre coups de canne, sans égard pour les ornemens sacerdotaux

dont il est encore revêtu. Celui-ci lui crache au visage, et attire par ses cris tous ceux qui étaient dans la chapelle. Nous sortîmes précipitamment. Je lui prédis que le prêtre irait immanquablement à Udine, et qu'il en résulterait des conséquences fâcheuses pour lui. Cet avertissement lui fit comprendre qu'il fallait, ou par de bons procédés ou par la force, empêcher l'ecclésiastique de sortir du village.

Aussitôt il appelle tous ses gens et leur ordonne de lui amener le prêtre de gré ou de force. On l'entraîne. Il écumait de colère; il traite le comte d'hérétique; il lance sur lui l'excommunication et l'accable des plus violentes injures. Ni lui, ni aucun autre prêtre ne dira désormais la messe dans sa chapelle, et l'archevêque saura venger l'affront qu'il a reçu. Le comte le laissa parler et se borna à l'empêcher de sortir de la chambre. Il parvint même à le faire asseoir à sa table. Ce malheureux eut la faiblesse, non-seulement de manger vigoureusement, mais encore de s'enivrer. Cet acte crapuleux ramena la paix: le prêtre oublia tout.

Quelques jours après, le comte eut, à l'heure du dîner, la visite de deux capucins. Voyant qu'ils ne parlaient pas et qu'ils ne voulaient pas comprendre par signes, il ordonna qu'on mît le couvert pour nous deux, et leur tourna le dos. Le plus hardi des deux moines dit à Terriano, qu'ils n'avaient pas encore dîné. Celui-ci leur fit apporter à chacun une assiettée de riz, que le capucin refusa, disant qu'ils étaient dignes de prendre place non-seulement à sa table, mais à celle d'une tête couronnée. Le comte, voulant se divertir, lui répondit qu'ils étaient des indignes, et que leur vœu d'humilité leur défendait de prétendre à une d'honneur. Le capucin battit en retraite. Mais, comme le comte avait raison, je crus devoir prendre son parti. Je représentai au moine qu'il devait rougir, de violer ses vœux par cet excès d'orgueil. L'impudent m'ayant répondu par des injures, le comte demanda une paire de ciseaux pour couper la barbe à ces deux aventuriers. A cette menace terrible, ils prirent la fuite. Nous en avons beaucoup ri depuis.

Ce n'était là qu'une plaisanterie ; j'aurais volontiers pardonné au comte toutes ses folies, si elles avaient été du genre de celle-ci ; mais il s'en fallait de beaucoup ; sa bile était si échauffée, qu'elle le portait à la fureur ; dans ses momens de digestion, il devenait farouche, cruel, altéré de sang. Son appétit était celui d'un furieux ; il mangeait en désespéré, et, dans sa rage, il avalait une bécasse tout entière. Je faisais quelquefois l'éloge de ses mets ; il lui arriva un jour de me dire sérieusement, et sans façon, que je le contrariais ; qu'il fallait manger ce qui était devant moi, et me taire. Je me tus en effet ; car il fallait, ou partir sans balancer, ou faire ce qu'il voulait.

La petite Costa, dont il était épris, me dit, trois mois plus tard, à Trieste, qu'avant de connaître le comte, elle n'aurait jamais cru qu'il y eut au monde un homme comme Torriano, et qu'elle plaignait l'infortunée qui serait son épouse. L'aventure qu'on va lire me réduisit enfin à ne plus garder aucune mesure, et me sépara pour toujours de cette bête féroce.

Dans l'ennui de mon séjour à Spesa, j'avais ressenti le pouvoir des attraits d'une jeune paysanne, veuve. Je lui donnais de l'argent, et ce témoignage de mon affection pour elle me valut quelques légères faveurs. Je la décidai enfin à venir me voir. Elle arriva à minuit, sans avoir été aperçue, et se retira, vers la pointe du jour, par une petite porte de côté, qui ouvrait sur la rue. C'était mon unique délassement à Spessa; elle m'aimait : elle était douce comme un agneau, ce qui n'est pas commun parmi les paysannes du Frioul. Elle me fit sept à huit visites; nous étions d'autant plus charmés de notre union, que nous la croyions ignorée de tout le monde, et que nous n'avions ni maîtres, ni envieux, ni jaloux; mais nous nous trompions.

Sgualda, c'était le nom de la veuve, m'éveilla un matin, après s'être habillée en silence, afin que je fermasse derrière elle la porte par laquelle elle sortait tous les jours. Je me lève; nous nous disons adieu; mais à peine ai-je fermé la porte, que je l'entends pousser de grands cris; j'ouvre pré-

capitalement, et que vois-je ? le redoutable Torriano, la retenant de la main gauche par la robe, et la frappant de la droite. Le voir, et m'élancer sur lui fut l'affaire d'un instant. Nous tombons à terre tous les deux, lui dessous, moi dessus, et Sgualda prend la fuite. En chemise comme j'étais, je lui retiens d'une main le bras qui était armé d'un bâton, et de l'autre je l'étrangle ; de son côté, il m'avait pris aux cheveux de la main qu'il avait de libre, et il cherchait à me mettre sous lui ; mais il me lâcha quand il perdit la respiration. Alors je lui arrache son bâton, je me relève, et je lui décharge sur la tête des coups qu'il est heureux de recevoir sur les mains, en fuyant. Parvenu à une certaine distance, il me lance des pierres ; mais ne jugeant pas à propos de les attendre, je retourne tranquillement à ma chambre, sans savoir si nous avons été vus ou non. Je me jette sur mon lit tout hors d'haleine ; mon seul regret était de n'avoir pas eu assez de force pour étrangler un monstre que je crois déterminé, dès ce moment, à m'ôter la vie.

Quelques instans après, je prends mes pistolets, je les charge, et je les pose sur ma table, après les avoir armés. Je m'habille ensuite, j'enferme tous mes effets dans ma malle, et, muni de mes pistolets, je sors avec l'intention de chercher une voiture et un paysan pour me conduire à Goertz. Je prends, sans le savoir, un sentier qui me conduit devant la maison de la pauvre Sgualda. J'entre; je la trouve triste, mais tranquille: elle me console, en m'assurant que les coups ne sont tombés que sur ses épaules, et qu'ils lui ont fait peu de mal; mais elle prétend que cette affaire fera du bruit, parce que deux paysans nous ont vus tous aux prises. Je lui donne deux sequins, et je la prie de venir me voir à Goertz, où je compte passer deux à trois semaines, et de m'indiquer un paysan qui ait une voiture. Sa sœur me propose de me conduire à une ferme, où je trouverai une voiture et des chevaux. Elle me raconte en chemin que Torriano haïssait et persécutait sa sœur du vivant même de son mari, parce qu'elle avait toujours refusé de l'écouter.

Je trouvai à la ferme ce que je cherchais ; le paysan me promit d'arriver à midi à Goertz. Je lui donnai un demi-écu d'arrhes, en lui recommandant de venir me prendre chez Torriano. Je retourne ensuite au château ; je mets le reste de mes effets dans un portemanteau et la voiture arrive.

Au même instant se présente un domestique qui m'invite, de la part du comte, à monter chez lui ; il voulait me parler. Je lui écris, en bon et intelligible français, que, d'après ce qui s'est passé entre nous, je ne puis lui parler que hors de son domaine. Une minute après, il se présente en personne, et s'écrie que, puisque je ne veux pas lui parler chez lui, il vient chez moi ; puis il ferme la porte.

Il débute par me dire que mon départ précipité l'offense, et qu'il ne me laissera pas aller. — Je serais curieux de voir, lui répondis-je, comment vous m'en empêcheriez ; car vous ne réussirez jamais à me retenir chez vous de mon plein gré. — Je veux et je dois vous empêcher de partir seul ; mon honneur exige que nous sortions du

château ensemble. — Je vous comprends. Prenez votre épée, ou vos pistolets, et je suis à vos ordres. Il y a assez de place dans ma voiture pour nous deux. — Non, c'est avec moi que vous partirez quand nous aurons dîné ensemble. — Vous êtes dans l'erreur; je me croirais fou si, après un événement dont tout le village est instruit, et qui sera bientôt la fable de Goertz, je mangeais un morceau de pain dans votre société. — Eh bien! nous dînerons ensemble tête-à-tête, et je verrai ce qu'on en dira. Nous partirons ensuite. Renvoyez votre voiture, afin de prévenir le scandale; je vous le répète, vous ne partirez pas seul.

Il fallut céder. Je renvoyai ma voiture, et le misérable resta jusqu'à midi chez moi à s'excuser, à essayer de me convaincre que j'avais tort, n'ayant aucune mission pour l'empêcher de bâtonner une coquine de paysanne qui ne m'intéresse sous aucun rapport. La folie de ce raisonnement m'arracha un grand éclat de rire. Je lui demandai de quel droit il osait frapper une personne libre; comment il pouvait prétendre que per-

sommer n'avait le droit de la protéger ; comment, enfin, il pouvait se figurer que j'aurais vu de sang froid assommer cette femme au moment où elle sortait de mes bras, et précisément à cause de cette circonstance. J'ajoutai que je serais un infâme poltron, un monstre comme lui, si j'avais pu envisager cette scène avec indifférence ; que lui-même, à ma place, en aurait fait autant, quand même il aurait eu affaire à un prince.

Avant de nous mettre à table, il m'avoua que cette aventure ne nous ferait honneur ni à l'un ni à l'autre, quand bien même nous nous arracherions réciproquement la vie ; car, poursuivit-il, je ne me bats jamais qu'à mort. Je lui répondis, en souriant, que je n'étais pas du même avis ; mais que, s'il envisageait la chose sous ce point de vue, il en était bien le maître, et que je me trouvais satisfait sans en venir aux mains avec lui. Quant au combat à mort, j'espère, lui dis-je, vous laisser au nombre des vivans ; et je me contenterai, malgré votre emportement, de vous donner une leçon convena-

nable. Vous ferez de votre côté ce que vous voudrez. Il me dit alors que nous nous rendrions dans un bois, qu'il donnerait ordre à son cocher de me conduire où je voudrais, quand je reviendrais à la voiture ; qu'enfin il ne prendrait pas de domestique avec lui. Cette noble résolution fut accueillie par moi comme elle méritait de l'être ; je lui demandai s'il voulait se battre à l'épée, ou au pistolet. L'épée suffira, me répondit-il. Je lui promis alors de décharger mes pistolets, dès que nous serions en voiture.

Je crus rêver en voyant tout à coup, prévenant et poli, cet homme fougueux, au moment où l'idée d'un duel imminent devait porter le trouble dans ses idées ; car je croyais impossible qu'un homme de ce caractère fût brave. De mon côté j'étais parfaitement de sang-froid, et certain d'avance de le terrasser au moyen de ma botte accoutumée ; je décidai donc de le blesser au genou, s'il voulait absolument se battre ; mon intention était de me réfugier sur le territoire vénitien, d'où il me serait facile d'aller plus loin sans être reconnu. Une voix secrète me

disait pourtant que le duel n'aurait pas lieu, et que ce grand bruit s'évanouirait en fumée, comme il arrive assez souvent lorsque l'un des héros est un poltron.

Nous partîmes après avoir bien dîné, lui sans bagage, et moi avec ma malle derrière la voiture. Je déchargeai mes pistolets en sa présence; il me fit voir qu'il n'en avait pas sur lui. Il avait dit, en ma présence, au cocher de prendre la route de Goertz, et j'attendais, à chaque instant, qu'il lui donnât l'ordre de tourner à droite ou à gauche, afin de chercher un champ de bataille dans l'épaisseur du bois. Il gardait un profond silence; mais toutes mes prévisions se réalisèrent, lorsque je vis tout à coup devant moi le chemin de Goertz; je ne pus m'empêcher de rire en y entrant. Il fit arrêter devant l'hôtel de la poste. Vous aviez raison, me dit-il, il faut rester bons amis; nous nous promettrons réciproquement de ne pas dire un mot de cette désagréable histoire, et de nous contenter d'en rire, sans chercher à rectifier les récits inexacts, ou exagérés que l'on pourra en faire. Je le promis. Nous nous

embrassâmes en nous séparant, et sa voiture le suivit, lorsque le signor Baldon, mon hôte, eut fait détacher ma malle.

Le lendemain je pris un petit logement dans une des rues les plus tranquilles de Goertz. Je me proposais d'y terminer paisiblement la seconde partie de mon *Histoire des troubles de Pologne*. Toutefois le tems que j'y consacrais ne m'empêcha pas de goûter les agrémens de la société jusqu'au moment que j'avais fixé pour mon retour à Trieste, afin d'attendre dans cette ville, et dans un plus grand rapprochement, la grâce que j'espérais obtenir des inquisiteurs d'État nouvellement élus. Ce n'était pas à Goertz que je pouvais espérer de leur donner des preuves de mon zèle pour le service de mon pays, et je devais y songer, puisque j'étais payé pour cela. Je ne restai donc à Goertz que jusqu'à la fin de l'année 1773, en tout six semaines, qu'il aurait été impossible de passer plus agréablement ailleurs.

L'aventure de Spessa était dans toutes les bouches; on en parlait partout dans les premiers jours de mon arrivée; mais voyant

ac j'en rais toujours comme d'une bagatelle
ısignifiante, et que Torriano m'accablait
.e politesses et de protestations d'amitié
›arteut où il me rencontrait, on n'en dit
›ientôt plus rien. Il m'invita plusieurs fois
à dîner chez lui; mais chaque fois je m'ex-
cusai : c'était un homme dangereux qu'il
fallait fuir du plus loin qu'on l'apercevait;
fœnum habet in cornu (1). Il épousa, pen-
dant le carnaval, la jeune dame dont j'ai
parlé plus haut. Il la rendit malheureuse,
et mourut enfin misérable, et dans un état
de folie absolue, au bout de treize ans de
mariage.

Je passai mes six semaines dans la société
du comte Charles Coronini, dont je crois
avoir déjà parlé, et qui mourut trois ou
quatre ans après d'un abcès à la tête. Un
mois avant sa mort, il m'envoya son testa-
ment en vers italiens de huit syllabes. Je le
conserve comme un monument de sa philo-

(1) C'est un bœuf méchant; on le voit à sa corne
marquée de foin.

sophie et de sa bonne humeur. Tout y est original et comique ; la plus fine ironie s'y fait sentir d'un bout à l'autre. Il ne l'aurait pas écrit avec la même tranquillité et la même verve, s'il avait su mourir un mois après. Il n'y a qu'un fou décidé, qui soit capable d'envisager, en riant, l'image de la mort.

Un M. Richard, natif de Lorraine, vint s'établir à Goertz dans le même temps. A l'âge de quarante ans et n'étant pas encore marié, il avait obtenu du gouvernement Autrichien la permission de se retirer dans cette ville, avec une pension considérable, prix de ses services dans l'administration des finances. Il était encore bel homme, ayant d'ailleurs un ton excellent, et de la littérature sans prétention. On le recevait et on le fêtait partout. Ce fut dans la maison du comte Torrès, que je fis connaissance avec lui ; il y allait plus souvent qu'ailleurs, à cause de la jeune comtesse qu'il épousa en effet au bout de quelques mois.

Le nouveau conseil des dix était entré en fonctions au commencement d'octobre, se-

lon l'usage accoutumé dans ma noble patrie; et les neuf inquisiteurs d'état avaient également remplacé leurs prédécesseurs dans le gouvernement de la république. Le procurateur Morozini, le sénateur Zaguri et mon constant ami Dandolo, mes protecteurs zélés, me mandèrent que, si dans le cours de l'année qui commençait, c'est-à-dire, pendant l'administration des neuf inquisiteurs actuels, ils ne réussissaient pas à me faire rentrer dans ma patrie, il faudrait y renoncer pour toujours. Car, indépendamment des vertus civiles qui distinguaient ces nouveaux magistrats, le tribunal se trouvait composé, par un heureux hasard, des personnes qui les honoraient le plus de leur confiance et de leur amitié. Sagredo, l'un des inquisiteurs, était l'ami intime du procurateur Morozini; un autre, nommé Grimani, était très-lié avec mon fidèle Dandolo; et Zaguri me répondait d'un troisième, que la loi rangeait au nombre des six conseillers appartenant au conseil des dix, dont ils formaient une partie intégrante. En effet, ce conseil des dix se composait

constitutionnellement de dix-sept personnes outre les six conseillers; le doge pouvait siéger quand il le voulait. Je me hâtai, en conséquence, de revenir à Trieste, bien déterminé à ne rien négliger pour gagner la faveur du tribunal, et pour obtenir de sa justice un rappel que je croyais avoir bien mérité par un pélerinage de dix-neuf ans dans toutes les contrées de l'Europe. Je croyais, à l'âge de quarante-neuf ans, n'avoir plus rien à espérer de la fortune qui n'aime que la jeunesse, et qui refuse impitoyablement ses faveurs à l'âge plus mûr; j'imaginais ne pouvoir trouver le bonheur qu'à Venise, sans être obligé d'implorer le secours de l'aveugle déesse. J'espérais pouvoir m'y suffire à moi-même, tirer tout le parti possible de mes talens, et braver en sûreté les traits du malheur. Fortifié comme je l'étais par une longue expérience des vicissitudes de la vie, et désormais à l'abri des prestiges de la vanité qui avaient pensé me perdre, je me croyais sûr de mon affaire; je me flattais que les inquisiteurs eux-mêmes me donneraient un emploi, dont le

produit pourrait me procurer une vie commode et suffire aux besoins modérés d'un homme seul, sans famille, et résolu, comme je l'étais, a se contenter du nécessaire.

Je travaillais alors à l'*Histoire des troubles de Pologne*: la première partie était déjà imprimée, la seconde presque terminée, et il me restait assez de matière pour compléter une édition en sept volumes. Je me proposais, après avoir achevé cet ouvrage, de mettre la dernière main à ma traduction de l'Iliade en stances italiennes, comptant bien me livrer ensuite à d'autres travaux du même genre; en un mot, je ne pouvais craindre l'indigence dans une ville qui offre mille ressources à des personnes qui seraient réduites à mendier dans tout autre. Je partis de Goertz pour Trieste, le dernier jour de décembre 1773, et le premier janvier 1774, je me logeai à la grande auberge sur la plus belle place de la ville.

Je fus encore mieux reçu que je ne pouvais le désirer. Le baron Pittoni, le consul de Venise, tous les conseillers de la chambre de commerce, les négocians, les dames

et tous les membres du casino dont j'étais connu, parurent enchantés de me revoir, et me le prouvèrent. Je passai le carnaval plus agréablement du monde, jouissant d'une santé inaltérable, et travaillant sans relâche à mon histoire, dont la seconde partie fut imprimée, à ma grande satisfaction, avant le commencement du carême.

Une troupe de comédiens venait d'arriver à Trieste, pour y donner des représentations pendant le carnaval. Je fus agréablement surpris d'y retrouver Irène, fille du prétendu comte Rinaldi, que j'avais autrefois aimée. C'était à Milan et à Gênes que je l'avais connue, je l'avais ensuite négligée, puis abandonnée, par complaisance pour son père; je lui avais été depuis très-utile à Avignon, où je l'avais tirée d'un très-mauvais pas, avec l'assistance de Manolini. Il y avait onze ans que je n'avais entendu parler d'elle. Qu'on juge de ma surprise en la revoyant? Je sentis au premier coup d'œil qu'elle pouvait encore me plaire; elle était aussi jolie qu'autrefois. Mais je compris en même tems qu'il fallait me tenir sur mes

ardes avec elle, n'étant plus en position le pouvoir lui être grandement utile. Cependant, je ne crus pas devoir lui refuser une visite; j'étais curieux d'entendre de sa bouche le récit de ses aventures. J'allai chez elle le lendemain vers midi.

Irène m'accueillit avec des cris de joie. Elle m'avait vu et reconnu, dit-elle, au parterre, et elle comptait sur ma visite. Elle me présenta à l'instant son mari, qui jouait les rôles de Scapin, et sa fille, âgée de neuf ans, qui annonçait des talens pour la danse. Voici son histoire en deux mots. Dans l'année, où je la revis à Avignon, elle alla à Turin avec son père. Là, elle était devenue amoureuse de celui qu'elle avait ensuite épousé, abandonnant ses parens pour le suivre: à son exemple, elle avait pris le parti du théâtre. Elle avait appris depuis, la mort de son père; mais elle n'avait aucune nouvelle de sa mère. Elle m'affirma qu'elle avait toujours été fidèle à son mari, sans pourtant se rendre ridicule par un excès de réserve, et sans désespérer par une rigueur déplacée, les amans qui valaient la

peine d'être écoutés. Malheureusement cette espèce d'oiseau était rare à Trieste. Son unique plaisir dans cette ville, consistait à donner à ses amis de petits soupers, dont les frais n'étaient pas onéreux pour elle, et dont elle trouvait d'amples dédommagemens dans le jeu, qui les suivait. C'était elle qui tenait la banque; je fus prié d'être des leurs. Je le lui promis pour le soir même après le spectacle, me proposant de jouer petit jeu, comme les autres; car c'était un des divertissemens défendus à Trieste.

Je soupai chez Irène avec de jeunes négocians, tous amoureux d'elle; ensuite on se mit à jouer. Mais je fus bien surpris de voir qu'elle faisait sauter la carte avec une adresse sans exemple, et toujours à propos. Je fus tenté de rire en m'apercevant qu'elle exerçait aussi son talent contre moi. Je ne dis mot et je sortis tranquillement, comme les autres, avec une perte de quelques florins. C'était une bagatelle; mais elle m'avait traité en novice, et cela me déplaisait. Je fus la voir le lendemain à la répétition, et je lui fis compliment de son adresse. Elle

eignit d'abord de ne pas me comprendre; elle osa même affirmer que j'étais dans l'erreur. Je lui tournai le dos en lui disant qu'elle se repentirait de ne pas avoir avoué la vérité; alors elle se mit à rire et m'offrit de me rendre ce que j'avais perdu, et même de m'associer à sa banque, à l'insçu de tout le monde, excepté de son mari. Je rejetai ces deux propositions; je lui déclarai même que je ne viendrais plus à sa partie; je lui conseillai en même tems de ne pas faire de trop abondantes saignées à ses amis, de peur du bruit, et des conséquences fâcheuses qui en résulteraient pour elle à Trieste, où le jeu était défendu. Je le sais, me dit-elle; aussi je ne permets à personne de jouer sur parole. D'ailleurs, tous mes joueurs sont des connaissances, et je leur ai promis un secret inviolable. Je lui répétai alors que je n'irais plus chez elle le soir, et qu'elle me ferait plaisir de venir me demander à déjeuner, lorsque son tems le lui permettrait. Elle vint en effet quelques jours après avec sa fille, qui me plut beaucoup et qui reçut de bonne grâce mes petites caresses.

Elle arriva un matin chez moi accompagnée de Pittoni. Celui-ci devint amoureux d'Irène ; ce fut un bonheur pour elle. Vers la fin du carnaval, on l'accusa d'escroquerie au jeu. Cette accusation lui aurait été funeste, si le baron l'avait abandonnée à la rigueur des lois de police. Mais il était son ami, et elle fut avertie à tems. On ne put avoir prise sur elle, n'ayant trouvé rien de suspect dans sa maison, lors de la visite qu'on y fit.

Elle partit de Trieste, avec toute la troupe, au commencement du carême. Je la retrouvai trois ans plus tard à Padoue, et j'eus avec sa fille des rapports bien plus tendres qu'à Trieste.

Ici finissent les Mémoires de Casanova, écrits par lui-même. L'originalité de l'auteur, son esprit, son expérience, la variété des matières, quelquefois instructives et toujours amusantes, tout fait regretter qu'il n'en ait pas continué la rédaction, ou qu'il en ait supprimé à dessein la dernière partie. On a fait tout ce qu'il était possible d'imaginer pour retrouver

la suite de sa narration, à partir de l'endroit où il s'interrompt lui-même. Les plus actives recherches n'ont procuré que quelques renseignemens qui se rapportent aux derniers événemens de sa vie. Outre le *Jugement sur Casanova, frère du fameux peintre de ce nom*, qui est imprimé dans le *Recueil des Oeuvres du prince Charles de Ligne*, pag. 44 et suiv., et que nous avons indiqué dans notre Préface, on a trouvé dans ses papiers, entre une grande quantité de notes scientifiques, une suite de projets de lettres à un sieur Faulkircher, intendant du comte de Waldstein, à Dux. On ignore si ces lettres sont parvenues à leur adresse, ou si Casanova ne les a écrites que pour se rendre compte à lui-même des chagrins qu'il ressentait alors, et dont il ne pouvait accuser que lui seul. C'est en effet parce que les voyages ne lui offraient plus de ressources, après avoir, pour ainsi dire, exploité toutes les grandes cités, qu'il avait accepté l'asile qui lui était offert à Dux. Là, son humeur prit une teinte si sombre, sa susceptibilité devint si chatouilleuse, que tout lui faisait ombrage. Il était mécontent de tout le monde; naturellement tout le monde fut mécontent de lui. On lui fit, en conséquence, quelques espiégleries assez grossières. Voilà le

montre ses lettres à Faulkircher, qu'il regardait comme l'âme de la conspiration tramée contre lui. Nous ne croyons pas qu'elles soient d'un grand intérêt pour le lecteur. Il en pourra juger par la suscription du paquet où elles sont renfermées.

LETTRES

A M. Faulkircher, à Oberleutensdorf,

Écrites par son meilleur ami,

Jacques Casanova de Seingalt,

Le 10 janvier 1792.

Est hoc pro certo, quoties cum stercore certo,
Vinco seu vincor, semper ego maculor (1).

(1) Si je me débats contre la fange, il est bien sûr que, vainqueur ou vaincu, j'en sortirai souillé.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée à Turin. — J'y retrouve le chevalier Raiberti, le comte de La Pérouse, etc. — Voyage à Lugano. — J'y fais imprimer mon ouvrage. — Visite aux îles Borromées. — Retour à Turin. — L'envoyé de Venise Berlendis. — Envoi de mon livre aux inquisiteurs d'État. — Leur réponse. — L'abbé Andréis. — Je vais trouver le comte Alexis Orloff à Livourne. — Comment j'en suis reçu. — Nous ne nous accordons pas. — Je le quitte. — Huit jours à Pise. — L'évêque Stratico. — Oraison funèbre du Père Ricci, général des jésuites. — Corilla. — Son couronnement au Capitole. — Satires contre elle. — Sienne et la marquise de Chigi. — Le comte Piccolomini. — Sa vie singulière. — Je pars pour Rome. — Aventure romanesque. — Miss Betty. — Je cours risque de la vie pour la sauver. — Double réconciliation. *Pag.* 1

CHAPITRE II.

Voyage à Naples. — Le chevalier Goudar et

son épouse Sara. — Grand train de maison soutenu par le jeu. — Le Pausilippe. — Medini. — La bague de Sara. — Bartoldi. — La duchesse de Kingston. — Lord Hamilton. — Le prince de Francavilla. — Joyeux pique-nique à Salerne. — Souper à Serra-Capriola. — Jem. — Rosbury. — Perte amplement réparée. 41

CHAPITRE III.

Retour à Naples. — Visite de Joseph Cornelis. — Caractère ferme de ce jeune homme. — Goudar et sa femme. — Générosité d'Agathe et de son mari. — Je retrouve 15,000 francs au moment du besoin. — Duel avec Medini. — Je le blesse. — Petit voyage à Salerne. — Dona Lucretia et ma fille Léonilda, marquise de C... — Joie de se revoir, et bon accueil du vieux marquis. — Sa conduite généreuse envers moi. — Il me force d'accepter la restitution de la dot que j'avais donnée à Dona Léonilda. — Encore 25,000 francs retrouvés. — Retour à Naples et ensuite à Rome. 49

CHAPITRE IV.

Arrivée à Rome. — Mon hôtesse et sa fille. — La duchesse de Fiano. — Le prince et la princesse de Santa-Croce. — Le cardinal de Bernis. — Mon assiduité aux bibliothèques. — Les jésuites, Ganganelli et Charles III, roi d'Espagne. — L'orage prêt à fondre sur l'ordre. — Certitude morale de l'empoisonnement du pape. — La pro-

phétesse de Viterbe. — Sa prédiction sur la mort de Ganganelli. — Je revois le cardinal de Bernis. — Son accueil amical. — Le chevalier Erizzo, envoyé de Venise. — Mon accueil, et invitation de sa part. — Ma visite à la princesse de Santa-Croce. — Ses relations avec le cardinal. — La princesse et le connétable Colonne. — Mon intimité avec le prince, sa femme et le cardinal. — Cerutti. — Les deux cents sequins. — Marguerite et son amie Buonacorsi; leurs amours. — Je retrouve Raphaël Mengs. — Ses prévenances. — Explication. — Mes deux frères. — Manucci. — Notre première entrevue à Rome. — Medini. — Le chevalier de Neuville. — Réconciliation avec Manucci. — Amours de Menicuccio. — Ma visite avec lui au couvent de sa bien-aimée. — Règle du couvent. — Ma compassion. — Je sollicite et j'obtiens un adoucissement à la règle. — Réforme bienfaisante opérée ensuite par Ganganelli. 61

CHAPITRE V.

Les deux jeunes recluses. — L'abbé Guasco, le comte Schouwaloff, le célèbre astronome Jaquier. — Effets de la réforme au couvent. — Armelline. — Ma passion pour elle. — Continuation de la réforme. — J'intéresse de nouveau en faveur des recluses la princesse de Santa-Croce et le cardinal de Bernis. — Menicuccio épouse sa bien-aimée. — Visite de la princesse et du cardinal au couvent où je les accompagne. — Leurs bienfaits. — Ceux du cardinal protecteur

Orsini. — Armelline et sa jeune gouvernante Émilie au palais de la princesse. — Leur embarras. — Nous les conduisons à l'Opéra. — Ardeur de ma passion pour Armelline. — Refus. — Je cesse d'aller au spectacle. — Chagrin d'Armelline. — Explication. — Réconciliation. — Nouvelle partie de spectacle. 108

CHAPITRE VI.

Théâtre de la Capranica. — La marquise d'Aoste. — Le Florentin. — Jalousie. — Visite du Florentin. — Lettre de dona Léonilda. — La marquise de C..... — Mariage d'Émilie. — Chagrin d'Armelline. 144

CHAPITRE VII.

Accueil du Grand-Duc de Toscane Léopold. — Ma vie studieuse à Florence. — Je traduis l'*Iliade* en vers. — Mon ami Medici. — Madeleine Allegranti. — Mademoiselle Denis. — Détresse du comte Médini. — Sa traduction en vers de la *Henriade*. — Premislas Zanowitsch. — Son caractère. — Sa conduite. — Les douze mille livres sterlings perdus par lord Lincoln. — Je reçois ordre de quitter Florence et la Toscane. — Ma lettre au Grand-Duc. — Je pars pour Bologne. — Le cardinal-légat Brancaforte. — Accueil qu'il me fait. — Arrivée de Médini. — Son caractère; sa fin malheureuse. 163

CHAPITRE VIII.

Satire contre Albergati-Capacelli. — L'électrice de Saxe et Farinelli. — Ambition, regrets, folle passion et jalousie de ce soprano célèbre. — Nina Bergonzi et la sage femme Thérèse. — Folie, crime et fin malheureuse de Nina. — La signora Soavi, sa fille Adélaïde, et le comte Dubarri. — Brigitte Sabatini et l'abbé de Bolini. — Fuite de celui-ci à Venise où je l'envoie. — Chagrin de Brigitte. — Je la ramène à la raison. — Je me rends à Trieste pour me rapprocher de Venise. — Visite à Pesaro. — Le marquis de Mosca. — Son caractère. 202

CHAPITRE IX.

Ouvrages publiés par le marquis Mosca. — La cour de Rome. — Départ pour Ancône. — Le juif Mardochée. — Mon arrivée à Trieste. — Le baron Pittoni et le juif Lévi. — Mon *Histoire des troubles de Pologne*. — Causes de la ruine de ce pays. — Le prince Czartoryski. — Mes prédictions. — Visite de Zaguri. — Le consul Marco Moati. — Leur amitié pour moi. — Ses bons effets pour mon séjour à Trieste. — Les comtes d'Auersberg, de Cobentzel et Torrès. — Le comte F. C. Ceroniui. — L'abbé Pini. — Madame Piquelins. — Nouvelle Laure. — Le procurateur Morozini, son bon accueil et ses promesses. — Je renonce au jeu. — Plan de vie économique. — Arlequin et arlequine. 235

CHAPITRE X.

Nous jouons la comédie. — Mes tribulations comme directeur. — Le comte de Rosenberg. — L'abbé Casti. — Le comte Torriano. — Son invitation. — Mon désappointement. — Son procès. — Son château de Spessa. — Mon séjour chez lui. — Désagrémens. — Querelle avec Torriano. — Projet de duel. — Il n'a pas lieu. — Mon retour à Trieste. — Irène. 292

FIN DE LA TABLE.